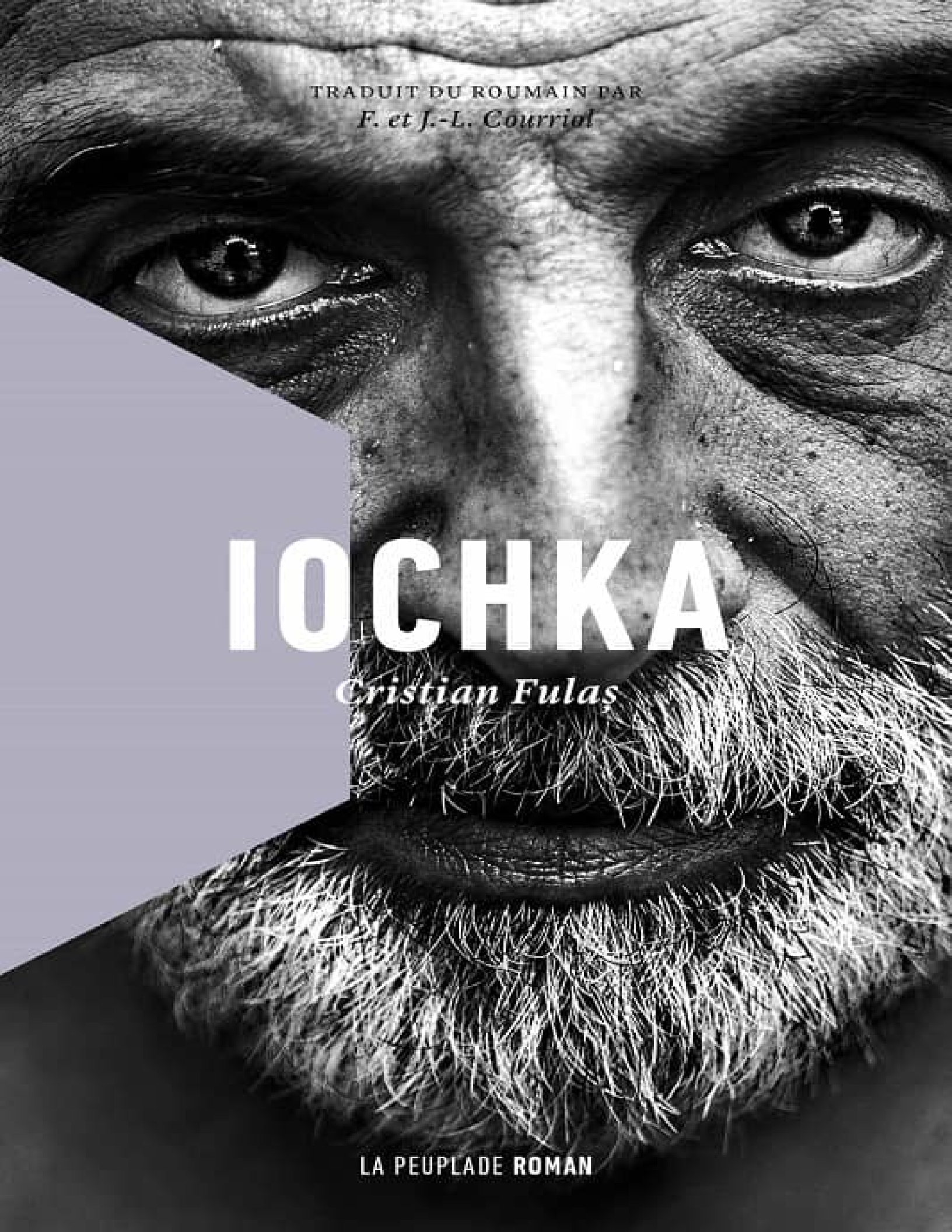

TRADUIT DU ROUMAIN PAR
F. et J.-L. Courriol
IOCHKA
Cristian Fulaș
LA PEUPLADE ROMAN

IOCHKA

Cristian Fulaş

TRADUIT DU ROUMAIN PAR

F. et J.-L. Courriol

LA PEUPLADE **ROMAN**

OceanofPDF.com

ÉDITIONS LA PEUPLADE
339b, rue Racine Est
Saguenay (Québec)
Canada G7H 1S8
www.lapeuplade.com

DÉPÔTS LÉGAUX
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2022
Bibliothèque et Archives Canada, 2022

ISBN 978-2-925141-37-2 (PAPIER)
ISBN 978-2-925141-43-3 (EPUB)
Titre original : *Ioşca*
© 2021 BY EDITURA POLIROM
© CRISTIAN FULAŞ, 2022
© FLORICA COURRIOL ET JEAN-LOUIS COURRIOL POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE, 2022
© ÉDITIONS LA PEUPLADE POUR L'ÉDITION FRANÇAISE, 2022

•

La traduction de cette œuvre a été rendue possible grâce au soutien financier de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

OceanofPDF.com

À Radomir Seremet

OceanofPDF.com

Le corps en sait beaucoup.
− G. CRACIUN

Demain est l'ombre de nos mains croisées.
− E. JABÈS

OceanofPDF.com

Avec un vieux moteur de voiture allemande et une carriole à essieu renforcé, un volant de tracteur et une boîte de vitesses de camion, beaucoup de patience et non moins d'ingéniosité, Iochka s'était fabriqué une espèce de camionnette qui lui servait à monter dans les bois au-dessus de Roudaritsa pour en rapporter des chutes de branches de hêtre et de bouleau laissées sur place par les ouvriers de l'exploitation forestière. Avec le savoir-faire que lui avaient légué ses prédécesseurs en ce monde, il les rangeait dans sa cour, à gauche de la maison, après quoi, selon des règles dont il avait seul le secret, il les empilait sous forme de pyramide, les enduisait de glaise puisée au bord de la rivière en ne pratiquant qu'une petite ouverture dans le bas, y mettait le feu et laissait le tout brûler doucement des jours de suite pour obtenir ainsi, par on ne savait quel miracle, le meilleur charbon de bois à des centaines de kilomètres à la ronde dont il réservait la vente exclusive aux ouvriers de l'exploitation. Ceux-ci le laissaient ramasser tout le bois qui traînait, c'était à peine s'ils lui accordaient la moindre attention, ils s'étaient habitués à sa présence comme on s'habitue au vent et à la pluie, ils vaquaient à leurs occupations sans même lui jeter un regard. Il faisait partie intégrante de la vallée au même titre que les arbres, que la rivière et le chemin sur lequel il avait vieilli à le parcourir tant de fois d'un bout à l'autre, à tel point que si on l'avait obligé à y marcher des heures durant, un bandeau sur les yeux, il aurait su exactement, à chaque seconde, où il se trouvait, n'aurait jamais trébuché une seule fois, aurait avancé sans la moindre hésitation et serait rentré chez lui, seul, en pleine nuit, du plus profond de la forêt sans peine et sans même se demander comment et pourquoi il revenait à la maison de si loin et à pareille heure. Il n'était pas dans ses habitudes de se poser des questions et il ne s'en donnait pas la peine, il se contentait de faire les choses comme elles devaient l'être, dans l'ordre qui était le leur et le temps lui-même

s’était mis à l’ignorer comme s’il en avait assez de prendre la mesure de son passage en ce monde, à l’instar de l’espace qui ne tenait pas plus compte de lui que de tout ce qu’il contenait dans la vallée – Iochka était comme la pierre, le vieux chêne, le ruisseau qui coulait là-bas depuis que la terre avait commencé à se plisser –, l’espace le contenait et semblait vouloir se plier à ses moindres désirs, de la plus étrange manière, comme s’il voulait l’aider à vivre, comme s’il devançait ses attentes en ami fidèle depuis son installation dans sa petite maison aux abords de la Ligne de Chemin de Fer, deux pièces – une d’habitation, l’autre était la forge – après quoi il s’en était ajouté une autre, une sorte d’étrange annexe où il rangeait ses deux véhicules, sa fameuse camionnette improvisée, pour le travail, et la Trabant bleue dans laquelle il descendait de temps en temps en ville voir son fils qui avait grandi dans la vallée avant d’aller vivre en ville et n’avait jamais oublié son père même si ce dernier ne semblait vouloir se souvenir de lui que très rarement et par hasard, comme on le fait d’un vieil ami avec lequel on boit une goutte ou d’une connaissance à qui l’on parle parce qu’on n’a rien de mieux à faire, pas comme on le fait de son propre enfant. En aucun cas d’une personne très chère ou très proche, non, non, c’était un étranger, un monsieur de la ville qu’il saluait respectueusement comme il le faisait avec tous ceux qu’il connaissait car c’est ce qu’on lui avait appris dans son enfance, parce que c’était comme ça qu’il fallait faire et qu’il n’y avait jamais eu d’autre sentiment en lui, il ne s’était jamais considéré comme supérieur à quiconque, il s’était toujours mis à la disposition de tous, prêt à rendre tous les services possibles, à aider les autres sans rien demander en échange, sans se dire que c’était un travail qui méritait salaire. Non, pour lui ces choses n’existaient pas et ce jour-là, tandis qu’il montait en direction de l’exploitation ramasser le bois qu’il lui faudrait pour la semaine à venir, il ne pensait à rien d’autre qu’à tous les gens qui auraient besoin, ici et dans

les chalets des environs, de son charbon de bois qui pourrait leur faire défaut s'il ne s'acquittait pas de son travail comme il le devait ; cela aurait des conséquences très désagréables, pire encore, cela pourrait coûter de l'argent et il ne pouvait pas admettre qu'il en soit ainsi, il fallait l'éviter à tout prix. Tout en montant, c'est à cela qu'il pensait et lorsqu'il a arrêté sa camionnette et qu'il en est descendu, il a aperçu un homme écrasé par un tronc d'arbre et dont l'os de l'épaule avait traversé la peau ; il était entouré par tous ceux avec lesquels il travaillait et très probablement en train de rendre l'âme. Mais ses jours n'étaient pas encore comptés puisque Iochka, âme forte qu'un accident en forêt ne pouvait pas démonter, s'est approché et a dit, en chuchotant presque : Ben, les amis, laissez-moi juste un peu voir ça, y a pas le feu et il s'est assis à côté de l'homme, a examiné attentivement l'os qui saillait en haut de la poitrine, juste sous la clavicule, il a hoché la tête, a passé doucement la main sur le front en sueur de la victime, lui a murmuré à l'oreille ça va te cuire un peu, mon gars après quoi, il lui a remis l'os en place d'un seul coup, sans rien dire de plus, en retenant son souffle, a sorti une espèce de poudre de la poche poitrine de sa chemise, en a saupoudré la plaie et a dit aux autres qui le croyaient déjà mort qu'il fallait le descendre à l'hôpital, qu'il survivrait, il a même accepté bien volontiers de boire la goutte de trapazan qu'on lui offrait, a trinqué au bon travail et au beau temps comme c'est la coutume dans le coin et comme il le faisait depuis toujours. Il s'est redressé, a rangé sa voiture à l'ombre et s'est mis à ramasser du petit bois dans les taillis de l'exploitation, du hêtre et des branches sèches de sapin qu'il a chargés tranquillement, après quoi il s'est assis au bord du chemin sous un bouquet de sapins pour manger un morceau. Il faisait déjà chaud et il avait transpiré à courir à travers bois, il a sorti un sac d'une boîte à côté du levier de vitesses, a étalé une serviette crasseuse sur l'herbe, a découpé des tranches de lard et d'oignon, un

quignon de pain qui lui restait et s’est mis à manger en regardant passer les ouvriers qui transportaient des troncs sur leurs longs camions ; on aurait dit qu’il attendait quelque chose, là, au bord du chemin, les yeux fixés sur les trous laissés par les arbres comme sur de vieux amis oubliés depuis longtemps mais toujours présents. Les trous, ses copains de l’automne 1942 où, dès l’été de la même année, on était venu chercher Iochka chez lui pour l’envoyer comme enfant de troupe dans la Quatrième Armée sur le Coude du Don : en tant que fils de maréchal-ferrant auquel le père avait appris le métier, il s’était retrouvé maréchal-ferrant malgré lui et cantonné dans le village de Golubinski, gros village de Kazakhs sur la ligne de Kletskaïa. Il avait connu la steppe russe et les malheurs de la guerre, les plaisirs de la vie de troupe, les soldats plus âgés l’aimaient bien car il avait été quelques années à l’école de Sepsiszentgyörgy et savait lire et écrire le roumain, de sorte que toutes les fois qu’arrivait un communiqué reportant le début des combats, c’était lui qui prenait le papier apporté par le courrier, il s’asseyait à l’ombre d’une carriole, entouré par les plus vieux, et lisait non sans une certaine solennité en accord avec le moment les quelques lignes que le Commandement envoyait pour maintenir le moral des troupes. Il était tout aussi effrayé que les autres par le bruit des tanks et des avions, chaque fois que l’aviation russe venait en reconnaissance, il se cachait sous sa carriole et regardait entre les planches non rabotées les fauves de métal qui tournaient dans le ciel. Puis lorsqu’arrivait l’automne et que la steppe se transformait en une mer de boue qui engloutissait tout, chevaux, hommes, camions, canons et tanks, il ne sortait plus, des jours de suite, de sous sa bâche, restait là à contempler le brouillard épais et humide, une terrible nostalgie du pays montait en lui que rien ne pouvait apaiser ni les *doïnes* entonnées par les soldats au coucher du soleil ni les maigres rations fumantes qu’on leur servait deux fois par jour, matin et soir. Le brouillard

ne s’était pas levé depuis une semaine lorsqu’en pleine nuit, du 7 au 8 novembre, était tombé le rapport de l’officier de liaison qui disait ceci : La Troisième Armée roumaine s’attend à une puissante attaque de tanks sur le front Kletskaïa-Raspopinskaïa. Mais personne ne s’en souciait déjà plus. Et au matin du 19 novembre, il y avait de nouveau du brouillard, le commandant allemand dormait, personne n’avait osé le réveiller, personne n’avait eu le courage de frapper à sa porte pour lui annoncer que les Russes arrivaient par vagues et qu’il fallait essayer de les arrêter si l’on voulait pouvoir rentrer un jour chez soi ; un immense vacarme s’était déclenché, fait d’explosions d’obus qui tombaient en une pluie de gouttes grosses comme le bras, accompagnées de jambes et de bras humains dégringolant du ciel pour frapper la boue avec des bruits de morceaux de viande fraîche, l’air était sillonné de chevaux, de voitures, de soldats, de débris de maisons, un interminable bombardement que rien ne semblait pouvoir arrêter ; cela avait duré toute une journée et toute une nuit pendant lesquelles les troupes s’étaient senties comme des bêtes à l’abattoir, se demandant à tout moment si une ferraille n’allait pas les mettre en pièces ou si un camarade n’allait pas exploser tout près, frappé par la force ahurissante de cette pluie qui métamorphosait tous ces pauvres hommes, venus conquérir ou défendre des contrées qui n’étaient pas les leurs, en bêtes terrorisées incapables de se cacher nulle part et qui ne pouvaient qu’attendre, prier, pleurer ou rire ; certains, saisis de folie, se mettaient à courir de trous d’obus en trous d’obus en hurlant peut-être pour la dernière fois de leur vie, les yeux exorbités, ils tombaient, se relevaient, en quête d’on ne savait quoi, s’arrachaient les cheveux, trébuchaient, s’asseyaient soudain et pleuraient ou, le plus souvent, fixaient d’un regard vide des choses qu’ils étaient les seuls à voir puis retombaient en enfance pour n’en plus jamais revenir ; Iochka, dissimulé sous sa carriole, qui ne pouvait constituer un abri, regardait ce

massacre, ses yeux d'enfant ne pouvaient s'y faire, il avait de la peine à comprendre ce qui se passait et, lorsqu'une jambe était tombée à côté de la roue, il l'avait repoussée d'un coup de pied comme un invité importun et avait continué à regarder autour de lui, mais quand une tête d'homme avait failli le frapper, dans une gerbe de boue, qu'un œil avait giclé d'une orbite sur les planches de la carriole, il n'avait pu que pousser un cri, rejeter la tête au loin avec un frisson de dégoût, enfoncer l'œil dans la boue tout en prononçant les quelques mots qu'il connaissait pour le repos de l'âme du pauvre mort, après quoi il était resté tapi à attendre il ne savait quoi, le salut, peut-être, qui ne venait pas ou le silence dont il avait déjà oublié le sens, ce silence qui lui aurait permis d'entendre sa propre respiration ou d'appeler ses camarades qui n'étaient sûrement plus de ce monde car rien ne bougeait, il n'y avait plus autour de lui qu'un immense tas de morceaux de bois, de ferrailles tordues, de cadavres d'hommes et d'animaux et, par-dessus, le brouillard à travers lequel on devinait à peine les choses et qui dissimulait – il l'apprendrait plus tard – les cent-cinquante-mille morts de l'armée roumaine dans un cercueil de vapeurs d'où rien jamais ne les sortirait ; et lorsqu'après un jour et une nuit de bombardements le silence était revenu, Iochka était resté sous sa carriole à regarder toutes ces choses comme s'il s'agissait d'un monde dont il n'avait jamais fait partie et qui ne lui disait plus rien, absolument plus rien, juste un abattoir comme celui dans lequel il était entré une ou deux fois avec son père pour y prendre une carcasse d'animal et qui ne l'avait pas vraiment troublé même si un voile de tristesse était alors tombé sur ses yeux d'enfant pour ne plus jamais les quitter durant les presque cent ans de sa vie ; c'était avec cette même tristesse qu'il s'était levé pour commencer à chercher d'autres survivants ayant échappé comme lui à cette machine à broyer de la chair humaine où ils avaient été jetés de force. Il avait erré longtemps à travers le village,

avait avalé avec peine un morceau de pain et de fromage lorsqu'il avait trouvé un endroit sans cadavres ou débris humains, on entendait encore des coups de feu au loin, il ne savait pas ce qui l'attendait, ce qu'on lui préparait en des lieux dont il ne saurait jamais rien, il avait fini par rencontrer un groupe de soldats qui en étaient réchappés par miracle, comme lui, et même un lieutenant blessé qu'ils avaient soigné comme ils avaient pu et qui avait pris le commandement de cette petite troupe qui n'avait plus rien à combattre.

Il s'était levé, avait replié la serviette qui lui avait servi de table, l'avait remise à sa place à côté du levier de vitesses et avait entrepris de ramasser tranquillement du bois dans la forêt qui vrombissait des rugissements des camions et des cris des ouvriers. Il avait trouvé beaucoup de bouts de hêtre et de bouleau et même des branches de chêne, avait coupé le tout à la hache, traîné le plus lourd dans les ornières du chemin, avait décidé de rentrer puis s'était ravisé ; il sentait qu'il avait oublié quelque chose, il s'était retourné face à la pente puis était remonté en direction de l'exploitation en croisant les camions qui traînaient des troncs, était allé jusqu'au sommet pour contempler la montagne inondée de soleil, avait aperçu le contremaître entre les arbres et était allé lui parler, ils se connaissaient depuis pas mal de temps, ils avaient bu quelquefois ensemble ; après quoi il était revenu sur ses pas et soudain, comme s'il se sentait épuisé – pas par le travail, il le savait, mais par son interminable vieillesse –, il s'était assis sur un tronc d'arbre pour se reposer. C'était dans un lieu tout pareil que la botte l'avait frappé en pleine tête, lui avait brisé le nez, mis les lèvres en compote le jour où, sans force après une semaine d'errance, il s'était assis sur une souche pour reprendre haleine et que le Russe, avec une haine qu'il n'avait jamais pu vraiment comprendre, l'avait violemment battu et l'avait obligé, couvert de sang, boitant, le dos en capilotade, à rejoindre la colonne de prisonniers

qui se dirigeaient vers un lieu inconnu à l'est où ils ne parviendraient qu'après une semaine de marches forcées, un camp de concentration où il passerait dix années de sa vie, une sorte de village où régnait la famine et où les hommes travaillaient du matin au soir et dormaient entassés comme des bêtes sur des planches qui leur servaient de lit. Près du camp se trouvait une fabrique de munitions, il y avait travaillé pendant deux ans et demi de l'aube à la nuit, avait acquis quelques notions de mécanique qu'il avait perfectionnées peu à peu, n'était pas mort comme tant d'autres, avait vécu assez longtemps pour être libéré après sept ans et demi de paix qui, pour lui et ses camarades, étaient des années d'une guerre qui n'avait pas cessé. Prisonnier dans un monde où la paix régnait sans qu'il le sache, il ne soupçonnait même pas qu'il pouvait y en avoir un autre où les gens n'étaient plus tués sans être coupables de rien ni obligés de travailler comme des bêtes de somme, il ne savait pas que ses parents étaient morts de tristesse et de peine, comme les gens du village le lui avaient appris plus tard, il ne savait rien, ne pouvait rien savoir. Il avait vécu dans un monde sans avenir, où seuls l'ombre du passé et le nom d'ennemi de la patrie avaient encore un sens. Et il avait travaillé, comme tout ennemi, pour expier ses péchés d'enfant maréchal-ferrant puis de fabricant de balles et d'obus ou de réparateur de machines produisant des balles ou des obus. Et il était là, maintenant, si longtemps après que toutes ces choses lui étaient arrivées, si elles lui étaient vraiment arrivées, oubliant qu'il avait du travail à faire, rêvant les yeux grands ouverts à ce monde lointain où il avait vécu jadis.

Il a regardé la vallée, à ses pieds, le ciel, au-dessus de lui, s'est levé, a rejoint sa camionnette. Il était temps de rentrer chez lui, il y avait des heures qu'il était dans la montagne, le travail l'attendait, personne ne le ferait à sa place. Il a démarré, est descendu dans la vallée à une vitesse folle, a manqué plus d'une fois de rouler dans le ruisseau et de s'y renverser avec sa

cargaison mais il connaissait le chemin comme sa poche, rien ne lui est arrivé.

Tout comme rien ne s'était passé même lorsque, poussé par un cousin à lui, juste après la mort du petit père des peuples[1], il s'était cherché un autre avenir dans la ville qui se préparait à porter le nom de ce dernier, ville dans laquelle l'industrie se développait d'un jour à l'autre, les emplois n'y manquaient pas, tout le monde pouvait se faire une situation quelle qu'elle soit. Il avait donc quitté son village natal et avait été embauché comme apprenti dans une usine tout en suivant les cours d'une école professionnelle de mécanique ; on lui avait trouvé une place dans un foyer pour célibataires aux abords de la ville. Sa vie était des plus simples : le matin il allait aux cours, mangeait à la cantine, l'après-midi il apprenait à travailler ou s'occupait dans l'usine, les jours passaient, tous identiques, il avait connu des gens, leur avait parlé, avait mangé et bu avec eux, il avait appris à oublier ce qui lui était arrivé, à laisser loin derrière lui les dix années dans la petite ville russe entourée de barbelés. Et un jour, alors qu'il partait de l'école vers la cantine, il l'avait vue pour la première fois. Blonde, pas très grande, pas forcément très belle mais c'était la première femme qui le regardait attentivement et il lui avait rendu son regard, et un sentiment inconnu s'était enflammé dans son cœur, une émotion qui le prenait à la gorge et le faisait chanceler. Elle lui avait parlé la première, après quelques semaines de coups d'œil insistants et de rencontres fortuites, elle avait été la première à lui parler et à l'inviter à un défilé en ville, un truc sur la reconstruction du pays après la guerre et d'autres choses dont il entendait tous les gens parler sans trop savoir de quoi il retournait. Et c'est peut-être ce jour-là, lorsqu'Ilona s'est collée volontairement contre son corps au milieu de la foule, qu'il a compris que ce avec quoi il vivait depuis le bombardement en Russie, ce renflement du pantalon qui ne diminuait

jamais des journées entières n’était pas un accident mais avait un sens. Elle s’était tournée alors vers lui et lui avait fait le plus beau sourire du monde et ils étaient revenus au foyer en se tenant par la main mais il ne s’était rien produit de plus entre eux.

On parlait au foyer de nouveaux emplois à pourvoir dans la vallée, de la possibilité de finir l’école plus tôt pour ceux qui voulaient se faire détacher dans la vallée, on parlait de la construction d’une voie ferrée qui battait son plein et de grandes exploitations forestières, de maisons construites au bord de la rivière, de belles situations pour les ouvriers qui souhaitaient contribuer à la reconstruction du pays, et lui entendait tout ça et, nostalgique de son village natal, il songeait de plus en plus souvent à aller voir le contremaître pour lui dire qu’il voulait être nommé dans cette vallée et y faire une autre activité plutôt que de rester en ville pour travailler en usine. La grande halle n’était pas faite pour lui, il ne voulait pas voir un plafond au-dessus de la tête toute sa vie, les grondements des outils, le vacarme des machines n’étaient pas à son goût même s’il s’efforçait de se convaincre qu’il lui fallait travailler et que le métier de mécanicien n’était pas si mauvais, alors un beau jour il a demandé au contremaître de lui donner son samedi pour aller voir les lieux, constater de ses propres yeux ce qui s’y passait, si cela valait le coup de quitter la ville.

Il était monté dans un camion à la bâche roulée, ils étaient arrivés très vite dans la ville voisine où la fabrique de bicyclettes dans laquelle pendant des années on produirait de l’armement n’existait pas encore, il avait remarqué à l’horizon le couloir entre les montagnes et à un tournant, devant lui, s’est fièrement dressée la montagne dont il ne pourrait plus jamais se séparer le cœur léger, la grande montagne blanche, avec ses rayures de forêts qu’il a aimée dès le premier instant comme une femme que l’on ne peut plus oublier. Il avait vu la vallée avec ses petits ruisseaux aux pierres

luisantes, les pentes douces sous le soleil caressant, les petites exploitations forestières en train de se créer, mais ce qu'il avait le plus aimé c'était le côté désertique et sauvage de l'endroit, le silence à peine troublé par le murmure de l'eau et les cris des oiseaux du ciel, l'éloignement, l'éloignement par rapport à tout ce que représentait le monde dans lequel, il le savait très bien, il n'avait aucun avenir. Le soir, il était revenu au foyer des célibataires, ses camarades de chambrée devaient être en train de boire le peu d'argent gagné pendant la semaine, il a ouvert largement la fenêtre et a eu envie de partir tout de suite, sans différer, de prendre ses quelques affaires et partir vivre dans la vallée pour essayer une nouvelle fois de tout oublier.

Mais il n'en a rien été. Lorsque, le lundi suivant, il a dit au contremaître qu'il avait pris sa décision d'aller vivre dorénavant dans la solitude de la vallée, l'autre lui a répondu que cela ne pouvait se faire si vite et qu'il devait finir d'abord l'école car il ne pourrait plus faire la navette pour suivre les cours du soir, il devait donc rester quelques mois de plus dans la grande ville, les jours se traînaient péniblement, il s'efforçait de tout apprendre sur place à l'usine, passait la plus grande partie de son temps à rêver les yeux grands ouverts de sa nouvelle vie, à son avenir. Il rêvait même de choses auxquelles il n'avait jamais osé penser, par exemple une maison à lui, une famille, des enfants, un futur. Peut-être avec Ilona, avec cette femme qu'il voyait un jour et pas le suivant et qui disparaissait un temps pour reparaître plus tard, il n'était jamais sûr de la revoir et chaque fois il était heureux de la retrouver, de passer du temps avec elle, de la regarder à son insu, de sentir son odeur tout près de lui, cette odeur de femme, tenace, enivrante, puissante qui lui faisait tout oublier et espérer des choses qu'il ne déchiffrait pas bien mais qui étaient là et étaient connues et qui lui arriveraient un jour à lui aussi.

Et par un bel après-midi où ils étaient assis tous les deux à une table du café qui se trouvait au milieu des foyers, elle lui a pris pour la première fois la main et lui a dit je veux te voir ce soir, après l'extinction des feux, descends dans la cour, et il lui a répondu oui, je descendrai, je viendrai te rejoindre, être tous les deux ensemble, et son cœur s'est mis à taper très fort, toute la soirée il n'a rien entendu d'autre ni vu autre chose autour de lui, il a vécu enveloppé de son odeur, de sa voix qui l'appelait à se retrouver après l'extinction des feux dans la cour et lorsque les lumières se sont éteintes dans le foyer, il a attendu, en retenant son souffle, que les autres se soient endormis, il s'est levé, a pris ses chaussures, a ouvert la fenêtre et a sauté dans la cour, s'est dirigé vers le lieu dont ils étaient convenus, s'est appuyé à la clôture et il a attendu calmement, tout en mourant et en renaissant à chaque instant sous l'effet de l'émotion, il a attendu, il a regardé les étoiles du ciel, elles lui ont parlé d'espoir, de rêves et de belles histoires, il a attendu et son ombre s'est profilée le long de la haie, s'est allongée et s'est collée à lui et il a eu l'impression, pendant une seconde, que son ombre embrassait la sienne, il a embrassé mentalement cette ombre et la terre sur laquelle elle marchait, Ilona était là, s'est assise à côté de lui sur l'herbe humide, a pris sa main et ils sont restés un moment immobiles à regarder le ciel et à écouter les battements de cœur de l'un et de l'autre qui semblaient vouloir jaillir de leurs corps, ces battements qui les unissaient et d'où probablement naissaient les gouttelettes de sueur à peine sensibles qui se parlaient à travers leurs doigts qui unissaient leurs mains moites pendant qu'ils restaient appuyés à la clôture de fer en train de regarder le ciel sans savoir exactement ce qu'ils devaient faire ni pourquoi ils s'étaient retrouvés là ni ce qui allait arriver, elle a posé sa tête contre son épaule, a pris sa main, a serré entre ses petits doigts son poing d'ouvrier, sa main dure et calleuse, elle l'a posée sur sa jambe et l'a guidée vers le haut, le plus haut

possible, lui a ouvert la paume et l’a aidée à relever le bord du tissu, a guidé ses doigts entre ses poils mouillés et collants, sa main est retombée sur sa jambe, ses doigts à lui ont ouvert cette bouche de chair et de peau, ont caressé, pressé, tremblé entre ces lèvres du paradis qu’il venait de découvrir, sa main à elle s’est frayé un chemin vers le cordon de la salopette de l’homme, s’y est glissée, a saisi cette chose énorme et dure, elle a poussé un petit cri entre désir et surprise, a regardé avec frayeur, les lèvres tremblantes et les yeux mi-clos de quelqu’un qui se réveille à peine, frissonnant de surprise devant la découverte de cette chose inattendue, l’a sortie, en a mesuré la longueur avec sa main, et un sourire chaleureux et cru s’est formé sur ses lèvres, elle l’a caressée puis mordillée, a laissé quelques gouttes de salive tomber sur la rougeur de plus en plus forte, ses yeux se sont fermés et ont laissé la surprise presque douloureuse descendre en elle, elle s’est levée, elle l’a embrassé avec la passion d’une moribonde, l’a serré dans ses bras et a avalé avidement l’air qui passait entre ses lèvres, un baiser pareil à une gorgée avide, il a répondu à son baiser et ses mains l’ont soulevée comme un flocon, l’ont posée sur cette chose grosse et longue comme un avant-bras dont il venait de découvrir l’utilité, sa chair a écrasé la sienne, sa chair a tranché l’autre chair et s’est unie avec elle, le ciel s’est ouvert et Iochka est entré dedans, il est entré et il a compris aussitôt ce qu’était ce paradis dont il avait tant entendu parler et quel était le chemin qui y conduisait, ils se sont aimés dans l’herbe du foyer des célibataires jusqu’au matin, et lui qui n’avait pas réussi à comprendre jusque-là comment tout cela se terminait a senti soudain une vague chaude le traverser juste au moment où le soleil colorait le ciel de sang, il a senti toute sa vie s’écouler en même temps que cette vague chaude qui se déversait dans son corps à elle, une douleur terrible l’a fait hurler et s’agripper aux barreaux de la clôture, il s’est griffé, s’est débattu et après ces quelques

instants d’agonie et d’extase, après ce temps infini de l’oubli qu’il n’avait jamais imaginé, il a compris que la beauté sans fin n’était pas une vraie beauté, il a retiré son corps du corps de la femme, ils sont restés sans un mot, serrés l’un contre l’autre, animaux tristes dans la fraîcheur de cette matinée d’été qui commençait, animaux si tristes dont les vies, par-delà les événements qui s’étaient produits, n’étaient plus que souvenirs et désir, recherche aveugle de cette chose, envie de la refaire et regret, mélange dont ils sortaient dévastés et terrifiés. Ils sont restés couchés dans l’herbe, épaves d’un amour qu’ils ne comprenaient vraiment ni l’un ni l’autre, restes d’êtres humains entourés des restes carbonisés de leurs âmes, ils sont restés là et ont regardé le soleil qui se levait par-dessus l’usine, annonçant non pas un nouveau commencement mais la fin de ce qui n’aurait pas dû prendre fin, la fin du plaisir et le début de l’attente, la fin de toutes choses et le début du néant qui, à partir de cet instant, les oppresseraient et les étoufferaient.

Dans le silence du matin, la femme s’est levée soudain, le visage décomposé, comme si elle avait entendu quelque chose, une grande inquiétude a pris possession de son cœur, elle a remis en place ses vêtements et elle est partie sur le sentier en direction du foyer ; Iochka est resté calmement dans l’herbe, à regarder le lever du soleil et il a entendu des pas qui se sont arrêtés près de lui, de l’autre côté de la clôture et une voix a retenti : Regarde-moi ça, il est là. Il s’est levé, il a remis sa salopette, deux regards menaçants le fixaient à travers la clôture, il a compris sans comprendre ce qui se passait, c’était encore le matin, comme le jour où le soldat russe l’avait poussé dans la cour du camp à coups de pied et à coups de crosse dans les côtes, l’avait obligé à courir à moitié nu par moins vingt degrés dans les ornières, lui avait craché au visage, l’avait frappé à la tête avec son arme, Iochka avait perdu connaissance à plusieurs reprises et avait été réveillé violemment à grands coups donnés dans la poitrine par une

énorme botte, le soldat russe l'avait battu par simple plaisir de le battre, il l'avait choisi au hasard sur les bat-flancs où dormaient dans le froid les corps des condamnés et au plus fort des coups, sûr qu'il n'avait aucune chance de s'en tirer et que c'était là-bas qu'il allait perdre la vie, Iochka avait vu une pierre de dix kilos, l'avait soulevée avec la force de qui n'a plus rien à perdre et avait brisé le crâne du soldat, lui en avait asséné des coups jusqu'à ce que cette tête ne ressemble plus à rien, puis il était tombé à côté du corps sans vie et avait pleuré, il avait pleuré ce jeune Russe qui était mort sous ses coups, ivre, un matin d'hiver comme tous les matins d'hiver et il regardait maintenant par-dessus la clôture sans vraiment comprendre, il demandait du regard aux deux types ce qu'ils voulaient, pourquoi ils étaient venus vers lui en cette matinée heureuse de sa vie, et une voix avait dit, comme pour répondre à sa question : Ilona est à moi, mon gars, et ce que tu as fait n'est pas bien. Sa main droite a été saisie d'un tremblement étrange, il a senti soudain tout son corps vibrer comme si un terrible froid s'en emparait, il a regardé les deux types avec colère, leur a demandé de partir, tant qu'il en était encore temps, de retourner d'où ils étaient venus et de le laisser tranquille, ce qu'ils faisaient là n'était pas bien, les autres ne lui ont pas obéi, ils ont saisi les barreaux de la clôture et ont bondi à côté de lui, menaçants, dans le soleil d'été qui se levait, lui a reculé de quelques pas, un des deux hommes a essayé de l'atteindre, il a esquivé, il a fait quelques pas jusqu'à la clôture, a saisi une barre métallique oubliée là par hasard, s'est retourné de leur côté, leur a de nouveau demandé de partir et de s'occuper de leurs petites vies, les deux autres ont sauté sur lui en même temps, l'ont frappé puis la barre de fer a donné l'impression de s'agiter toute seule dans l'air et un jet de sang a jailli de la tête de l'un d'entre eux qui a dessiné un demi-cercle dans la terre humide du matin, Iochka a fait demi-tour et il a frappé le second avec une soif d'animal pourchassé, puis à nouveau les

deux types jusqu'à ce qu'ils tombent près de la clôture de son premier amour, il a cogné dessus jusqu'à ce qu'ils ne bougent plus puis s'est éloigné sans un mot, pleurant presque, redoutant de les avoir tués, dégoûté de ce qu'il venait de faire. Il ne voulait pas se salir l'âme avec ces deux types, il ne voulait pas être un criminel, ce qui s'était passé au camp devait rester au camp, il est entré dans le foyer pour célibataires, s'est lavé et s'est étendu, se laissant gagner par un sommeil d'enfant innocent, par le sommeil de qui n'avait pas tué ce jour-là et ne tuerait peut-être jamais.

Lorsqu'il s'est réveillé, quelques heures plus tard, deux policiers le regardaient d'un œil menaçant du seuil de la pièce. Deux hommes âgés, bedonnants, aux visages fatigués et pas rasés, deux vieux qui n'avaient aucune envie de scandales entre ouvriers : ils lui ont demandé ce qui s'était passé, il a raconté le peu de choses qu'il savait, ils sont allés chercher Ilona dans le bâtiment d'à côté, elle a raconté à peu près la même chose que lui, le plus blanc de cheveux des officiers a hoché la tête avec la sérénité de celui qui se voit exempté d'une longue et fatigante enquête, ils sont partis, il n'y avait rien à faire, de simples histoires d'amour qui se terminent mal, il en avait vu dans sa vie, en tout cas qu'il se méfie de ces types-là, un malheur est vite arrivé.

Il est allé trouver le contremaître le matin même, il n'y avait plus de temps à perdre, il lui a raconté vite fait l'affaire, le contremaître, un homme massif, gai et sain de corps, pesant dans les cent-cinquante kilos, du genre qui n'a jamais dessoûlé depuis son baptême, est allé dans son casier chercher une bouteille de *palincă*, l'a posée sur la table, a sorti deux petits verres d'un tiroir, a regardé Iochka en soupirant, a tiré un registre d'un tiroir, l'a feuilleté tout à loisir jusqu'à ce qu'il trouve une page vierge, a posé une règle sur la tranche, a détaché doucement cette feuille avec le soin de qui ne veut pas porter atteinte au bien public, puis il a dicté à Iochka la

demande qui lui permettrait d'être nommé dans la vallée comme outilleur à la voie ferrée et qui commençait de la sorte : Je soussigné, Molnar Jozsef, vous prie de bien vouloir approuver ma demande de *transfert*… Le contremaître s'est brusquement frappé le front. Mon petit Iochka, *trans-fert* avec un *f* après le *s*, putain d'école, attends que je te donne une autre feuille. Il en a détaché une autre avec le même soin qu'auparavant, la lui a tendue, lui a dicté sa demande en épelant les syllabes, ils ont bu une nouvelle tournée de *palincă* et il l'a accompagné dans les bureaux, a raconté ce que le jeune voulait faire, a collectionné les signatures sur la feuille nouvellement rédigée avec soin, avec de grandes lettres épaisses puis il est entré chez le directeur d'où il est ressorti quelques minutes plus tard en agitant triomphalement la feuille comme le font les soldats victorieux avec les drapeaux, ils sont allés au secrétariat, ont demandé un numéro d'enregistrement et un coup de tampon et c'est ainsi qu'en une seule matinée de l'année mille-neuf-cent-cinquante et quelque, cinq ans et quatre mois après la mort du petit père des peuples, et treize ans après la fin de la guerre, à la suite de quelques bons verres d'alcool qui se sont prolongés par quelques bouteilles de vin et de bière au café devant le foyer des célibataires, Iochka devenait officiellement résident de la vallée. Dont il ignorait tout.

Mais bien au-dessus de tout cela se trouvait son amour. Qu'il ne pouvait pas oublier malgré les coups du sort de l'époque et qui ne lui avait rien appris mais dont il espérait un sens, de sorte que cet après-midi du même jour il s'est tranquillement assis, petit de taille et légèrement voûté, devant la fabrique où travaillait Ilona et il a attendu jusqu'à cinq heures, lorsque la sirène a retenti et que les gens ont commencé à sortir ; ses yeux, brouillés par sa longue station au café et les promesses d'un avenir meilleur et d'autant plus différent du passé qu'il était bien disposé à oublier,

regardaient les cheminées de la fabrique, leurs ombres qui dessinaient sur la route infinie deux trottoirs, comme deux routes supplémentaires et obscures sur lesquelles ne marchait personne, peut-être les mêmes ombres que celles projetées à l'arrière du hangar de la ferme par les meules de foin de son village ou peut-être d'autres, les meules de foin miraculeuses du jardin de sa maison natale qui ne grossissaient ni ne diminuaient jamais quelle que soit la quantité de foin qu'on leur enlevait ou qu'on leur ajoutait, elles étaient toujours pareilles comme la première fois qu'il les avait vues et ne changeraient jamais, il était sûr qu'à la fin du monde, les deux dernières choses qui disparaîtraient seraient ces deux meules de foin, de sous lesquelles semblait pousser, sans y réussir, le grand hangar où son père avait son atelier de forgeron, lieu qu'il ne pouvait oublier, lieu où, dès sa plus tendre enfance, il se jetait de toutes ses forces sur le soufflet pour aider à la fabrication des objets en fer, du meilleur fer possible, lieu où il aidait à la bonne marche de la maison sans savoir qu'il le faisait mais en se guidant sur le sourire approbateur de son père et ses rares paroles bienveillantes, jusqu'au jour où il avait su forger les clous des fers à cheval et transporter le charbon avec la bonne humeur de l'enfant qui jouait à apprendre à vivre dans ce monde. Et tandis qu'il regardait la file d'ouvriers, de femmes et d'hommes qui sortaient de la cour de l'usine sans se presser avec, à ses pieds, la valise qu'il avait prise dans le hangar familial la dernière fois qu'il avait quitté son village, il tentait de se rappeler les choses, n'y parvenait pas et il se rendit compte que la raison pour laquelle il se trouvait là était folle et inaccessible comme les choses qui dans son souvenir tenaient la place des contes et perdaient lentement mais sûrement tout lien avec la réalité. Son père, le père de son père, le père du père de son père et tant d'autres hommes, tous avec leurs femmes, leurs fils et leurs filles, une armée de gens plus grande évidemment que celle qui passait sous ses yeux, tout ce

monde d’où il venait semblait passer près de lui en ces instants et, de même qu’il ne connaissait pas ces gens-là, il n’avait jamais connu non plus ses proches qui l’avaient précédé et il était très probable qu’il ne connaîtrait pas non plus ceux qui viendraient après lui, il ne connaissait pas les proches de ses ancêtres et personne n’avait eu le temps ou la patience d’écrire quelque part d’où il était issu, lui, Molnar Iochka, fils de forgerons du cœur de son pays, désormais futur forgeron et amoureux à jamais parce que, de toute évidence, le tressaillement de son cœur lorsque l’ombre de la femme était apparue de l’autre côté du portail, lorsque son odeur était venue jusqu’à lui, lorsque tout son être avait franchi la frontière magique entre la fabrique et le monde, ce tressaillement douloureux de son cœur et sa tentative vaine pour faire un pas en avant tout comme l’accentuation de la lumière sur la route, toutes ces choses-là qui se produisaient pendant qu’Ilona s’approchait, toutes ces choses-là, oui, ne pouvaient avoir qu’un sens qu’il ne comprenait pas complétement mais qu’il pressentait, toutes ces choses-là ne pouvaient signifier autre chose que cette femme qui franchissait le seuil de la fabrique était son âme et qu’il restait là uniquement parce que, s’il n’avait pas été là, son âme se serait retrouvée ailleurs et cela n’était pas possible, il savait bien qu’aucun homme ne pouvait vivre sans âme, et il lui fallait faire quelque chose, il a aspiré de l’air avec le bruit que ferait un condamné à mort, il a réussi à bouger un pied qui semblait plus lourd que la tour menaçante de la fabrique dont l’ombre, à la lumière de ses émotions, commençait à bouger et à trembler, puis une fois le pied déplacé, il a réussi à entraîner son corps à travers l’air subitement boueux, dense, telle une eau dans laquelle il se noyait, il a fait quelques pas et, silencieux comme toujours, il a rejoint la femme sur la route à côté de centaines d’ouvriers qui repartaient chez eux. Il a marché. Sans rien dire. Seul près de la femme seule qui semblait ne pas l’avoir vu venir, sur son visage aucun muscle n’avait bougé, aucun sourire

ne s’y était dessiné. Il lui avait jeté un coup d’œil interrogateur sous les bords de son petit chapeau et elle avait accordé le rythme de son pas au sien comme pour répondre à un appel de la nature, pas comme si elle avait su qu’il était là. Les ombres avaient sagement repris leur place, la poussière de la route avait continué à planer, un camion est passé à travers la foule et a tout blanchi derrière lui, il a respiré profondément la poussière soulevée, elle a porté une main à sa bouche et a toussé légèrement, a tenté de protéger la base de son cou et a esquissé un pas de côté, lui s’est effacé, a failli tomber dans le fossé, ils marchaient l’un à côté de l’autre sans se parler, dans une danse qui n’avait d’autre sens que de tenter d’échapper à la poussière de l’univers et du fossé du bas-côté de la route, il a essayé de lui parler mais les mots ne venaient pas, c’étaient des choses étrangères dans sa bouche, c’est tout juste s’il balbutiait, il gardait dans la poche poitrine le papier de son transfert et il a eu envie de le lui faire lire, de la faire participer à cette décision qui le concernait, il s’est ravisé et s’est dit qu’il le lui montrerait plus tard, le temps ne fuyait pas, il glissait plutôt à côté de lui et restait derrière, quelque part, dans la poussière de la route, caché dans l’ombre des cheminées fumantes et les guettant, se faufilant dans son esprit, l’obligeant à se demander ce qu’il pourrait bien faire de ce silence, ce qu’il pourrait imaginer pour dire ces choses en continuant de se taire sur cette route poussiéreuse, comme il l’avait toujours fait, martyr à son insu, étranger aux mots comme les mots lui étaient étrangers. Et au cœur du silence il s’est demandé si ses ancêtres avaient procédé ainsi, si l’un d’entre eux au moins avait marché un jour aux côtés d’une femme aimée et si, par exemple, le père de son père avait été muet comme lui, impuissant face aux sentiments qui lui serraient la gorge avec des tenailles d’acier sans lui permettre de prononcer le moindre mot, si, par le plus pur des hasards, la mère de sa mère avait réglé son pas sur celui de son homme, attendant qu’il

balbutie un mot ou deux et trouve un sujet de conversation. Il n’avait aucun moyen de le savoir, personne ne lui avait jamais raconté quoi que ce soit, et le moment où cela aurait pu se produire avait glissé à côté de lui comme la vie d’un autre, mais le salut est venu sous la forme d’un mastroquet aux abords de la ville, un lieu où ils pouvaient s’asseoir, reprendre leur souffle et se parler, comme il l’avait projeté au départ. Il avait pris doucement la femme par la main, avait mis dans ce geste toute la délicatesse dont il était capable, l’avait fait asseoir à une table un peu à l’écart et avait apporté du comptoir deux bières mousseuses et fraîches, deux chopes dont l’une réussirait sûrement à lui délier la langue et à l’aider à dire les choses qu’il n’avait pas réussi à dire jusque-là, faisant à nouveau de lui un être doué de parole. Il s’était gentiment assis en face d’elle, son regard s’était relevé et avait rencontré celui de la femme qui lui posait une question. Sa main avait esquissé un geste puis un autre et il avait saisi la chope avec la précipitation de celui qui est embarrassé, il avait rassemblé ses jambes comme pour se lever, son regard à elle embrassait encore le sien avec un amour qui ne pouvait être qu’étrange, le petit homme vigoureux a respiré profondément, a voulu dire une fois de plus les choses qu’il était venu dire, a bu une gorgée de bière et a différé à nouveau de parler, tout tournait autour de lui et les ombres des deux tours semblaient s’être entortillées autour de son cou, l’empêchant de prononcer la moindre parole, il a fini par sortir le papier de son transfert de la poche avec les gestes du condamné à l’échafaud, avec la seule force que lui donnaient un regard et un geste, elle a pris le papier, ses yeux ont quitté les siens et elle l’a laissé tomber sans espoir dans un abîme inconnu jusque-là bien que pressenti. Elle a prononcé lentement les mots qui s’alignaient sur le papier déjà froissé, dans ses yeux est apparue une grande interrogation, soudain son corps est devenu tout petit, comme pour se protéger de quelque chose, elle lui a demandé à voix basse quand il allait

partir, lui a brusquement recouvré le don de la parole et lui a parlé de la vallée, du ruisseau, de la colline qui devenait d'un coup une haute montagne et protégeait le monde, il lui a parlé de la beauté inouïe, de la paix des montagnes, d'une famille et d'enfants s'égaillant autour d'une maisonnette en bois, de mille et une autres belles choses, et tandis qu'il s'animait et parlait avec un enthousiasme de plus en plus fort, sur le visage d'Ilona descendait une ombre, son âme s'éloignait, ses mains se croisaient sur sa poitrine, ses jambes s'agitaient, bien serrées, elle aurait aimé s'enfuir, ne plus rien entendre, ne plus rien savoir de la vie ou de la mort, elle aurait voulu ne jamais avoir rencontré cet homme qui riait presque de bonheur en lui faisant miroiter une vie impossible, elle a soulevé sa chope, a bu une gorgée, a respiré profondément avant de prononcer un NON si déterminé, si tranchant, presque crié qu'il a arraché le cœur de Iochka et l'a jeté au loin, le laissant se débattre dans la poussière du troquet à côté de tous ses rêves brisés. Il l'a longuement regardée avec la douceur d'un agneau, avec le calme de celui qui ne comprend pas, il l'a priée de répéter ce qu'elle venait de dire, il a soulevé sa chope et il a bu dans cette gorgée toute la souffrance et le fiel du monde, il ne lui a pas demandé pourquoi, il n'a plus rien dit, il s'est dirigé vers le comptoir improvisé dans une baraque en bois, a acheté deux bouteilles de tsuica, est revenu, a pris ses affaires sur le banc et il est parti, il n'y avait plus rien à ajouter et toute la beauté du monde devait rester là-bas, peu importait pour qui et pourquoi, il ne voulait plus rien savoir, il est parti avec une bouteille de tsuica à la main, une centaine de pas plus loin, il s'est assis sur un talus, le visage tourné vers la montagne et s'est mis à boire, car Iochka était venu sur terre en l'an 7151 depuis la Genèse, lorsque, par-delà les montagnes, le métropolite Varlaam[2] imprimait sa *Cazania* qui avait aussi pour titre *Le livre des enseignements*. Il a épousé Ilona et ils ont eu des fils et des filles. Son fils aîné, Iochka, de son prénom,

a grandi en parfaite santé et en sa dix-septième année il a épousé Ilona et ils ont eu des fils et des filles. Le fils aîné de ce Iochka, Iochka, a grandi lui aussi dans la cour de son bon père et dans sa dix-huitième année il a épousé Ilona et ils ont eu des fils et des filles. Son fils aîné, Iochka de son prénom, est parti de par le monde dans sa seizième année et a appris le métier de forgeron ; revenu compagnon forgeron dans son village dans sa vingt-deuxième année, il a pris pour épouse Ilona et ils ont eu des fils et des filles, ils ont construit dans la cour une forge qui a perduré un siècle. Leur premier fils, Iochka, de son prénom, a appris le métier auprès de son père, il est devenu maréchal-ferrant et ne voulant pas vivre seul avec pour seul amour ses outils, il a épousé Ilona et ils ont eu des fils et des filles. Leur premier fils, Iochka, est parti en apprentissage dans sa quatorzième année et a appris dans la cité de Kronstadt[3] le métier de tourneur de lettres d'imprimerie. Et il y a eu de nombreux fils et de nombreuses filles dans la famille de ce Iochka-là, tous inconnus, tous morts et enterrés dans quelque cimetière, tous dépourvus de la moindre importance en ce bas-monde et c'est à ces choses-là que Iochka pensait en ce jour, la joue posée sur la main, assis sur le banc cloué sur le mur de droite de la maison portant le numéro d'inventaire 13042, numéro inscrit à la peinture blanche sur la porte de la pièce à vivre, la seule et unique, numéro qui ressemblait étrangement à celui qui était tatoué sur son bras, non, ce n'étaient pas les mêmes chiffres mais ils semblaient avoir été marqués par le même ignorant de cet art, ils semblaient griffonnés dans la chair du bois comme les chiffres creusés et presque illisibles sur le poignet gauche du vieux Iochka. Il était fatigué désormais, une fois sa promenade terminée dans la montagne, il s'asseyait sur le bord du chemin et regardait, les yeux vides, c'était sa manière de se reposer avant de reprendre le travail. Ce travail était invariablement le même, d'un jour à l'autre, et c'est peut-être pour cela qu'il aimait tant ce qu'il faisait. Et

lorsqu’un 4x4 est entré en trombe sur la route pour aller se garer dans la clairière en face de sa maisonnette, il l’a à peine regardé, des gens venus à la montagne, peut-être pour faire quelque affaire, pour une discussion sympathique le soir, des histoires anciennes et nouvelles, avec quelques bonnes bouteilles achetées en ville, sauf qu’une seconde voiture avait suivi la première, s’était garée juste à côté d’elle, quelque chose semblait se passer, les gens étaient descendus, le vieux avait relevé la tête et, comme si de rien n’était, il avait dirigé ses regards vers ces visiteurs de la vallée. Puis ils se sont assis en cercle à droite des voitures, une des dames s’est mise à faire de grands gestes, a souri jusqu’aux oreilles, et ses mains semblaient vouloir amasser de l’air autour d’elle, comme pour rassembler avec ses mouvements circulaires le monde entier pour l’absorber, l’inspirer, le faire sien et sien seulement. Les autres femmes se sont prises par les mains, celle qui tentait juste avant d’inspirer tout l’air de la vallée a tenu un discours suave et passionné, presque passionnel, son visage était devenu rouge, Iochka n’entendait rien de l’endroit où il était mais il suivait avec un intérêt croissant ce qui se passait. Les femmes et les hommes ont commencé à faire la ronde, doucement d’abord puis de plus en plus démentiellement, ils sautaient, ils criaient, leurs cheveux s’agitaient autour de leurs têtes, les joues rouges, comme s’ils aimaient des êtres invisibles, la ronde était folle, personne n’en sortait, ils tournaient, tournaient, tournaient, la femme qui dirigeait a brusquement quitté le cercle, les autres se sont arrêtés, perplexes, et l’ont regardée : elle a relevé un peu sa jupe qui dépassait son genou de quelques doigts, elle a quitté ses chaussures, a traversé le ruisseau en levant les bras comme si elle priait, elle a vacillé, a failli tomber, s’est brusquement arrêtée et s’est rattrapée à une touffe d’herbes pour ne pas s’écrouler dans toute sa splendeur dans le courant du ruisseau peu profond derrière elle, elle a appelé les autres. Tous ont hésité, ont quitté leurs

chaussures (ils auraient quand même pu faire un sentier goudronné et une passerelle ici, ah, quel manque de civilisation ! a dit la voix blasée et suave d'une jeune demoiselle pendant qu'elle se frayait un chemin dans les galets de la berge), ils ont fait des grimaces, se sont esclaffés, ont trébuché, se sont piqué la plante des pieds, des cris de crainte ont accompagné cette interminable traversée, finalement les naïades ont rejoint celle qui soutenait la montagne pour lui éviter de tomber. Iochka était de plus en plus curieux, il avait mis sa main en visière devant ses yeux, s'était tourné de tout son corps de leur côté, ils ne pouvaient presque plus le voir et pendant ce temps ils offraient à ses regards les rondeurs bombées de leur anatomie la plus molle qui ondulaient sous ses yeux avides, il y avait là un alignement parfait de culs parfaits qui s'offraient tous à son seul regard nullement indiscret, le regard naturel de celui qui était assis sur son banc dans sa cour et se reposait.

La dame qui avait traversé le ruisseau la première était penchée maintenant, de sa bouche s'écoulaient des filets de bave verdâtre, elle broutait avec concentration, là où elle était passée, pas un brin d'herbe ne restait, les autres l'imitaient, entraient en communion avec la nature, mangeant de l'herbe à la source, de la terre humide, à moitié couverte de mousses de la colline, ils broutaient tous, joyeux, vivaient un temps illusoire qui échappait à l'histoire, qui était la vie elle-même, dépourvue de temps. Un vrai troupeau. Dans l'ombre déjà lourde de l'après-midi, ils paissaient et semblaient heureux de le faire, on avait l'impression que toute leur vie ils n'avaient désiré que ça, leurs corps ondulaient, le geste de couper l'herbe avec leurs dents les excitait, les brins d'herbe verte et juteuse qu'ils avalaient leur donnaient des frissons de plaisir, ils bougeaient lascivement, tous étaient au bord d'un orgasme infini de communion avec la nature et le vieux les regardait sans faire le moindre geste, il avait déjà vu

des exaltés de ce genre et plus rien ne l'étonnait. Sur la colline, les choses se précipitaient, on aurait dit que venait de là-bas une odeur de bête sauvage en chaleur, une jeune femme arrachait une bouse entre les racines d'un orme et l'ingurgitait, d'autres se rapprochaient d'elle, découpaient avec exaltation des morceaux de cette tourte couverte de bave, avalaient, criaient, le goût fort et âcre leur coupait la respiration pendant quelques secondes, ils souriaient dans une extase proche de la folie, leur guide les félicitait, des paroles comme des hosannas résonnaient entre les parois vertes de la forêt, ils avaient fait un cercle, tout en se régalant de la bouse, les yeux exorbités, leur univers était merveilleux et ils en appréciaient le moindre geste, chacune de leurs papilles gustatives jouissait de la saveur de ce cadeau de la nature comme une bénédiction, deux jeunes filles se sont embrassées, le geste est venu spontanément, elles se sont écroulées dans une étreinte sur la mousse déjà arrachée par leurs pas enthousiastes ; une autre a vu un arbuste assez haut, pas loin d'elle, s'en est approchée, a joint ses mains comme pour une prière et a regardé le ciel à travers les branches, a saisi une branche et a arraché finement quelques feuilles avec ses lèvres, ses yeux se sont embués, elle s'est mise à ronger l'écorce de la branche et a roulé les yeux. Elle était en extase et elle a hurlé et a frappé le sol de ses mains. C'était une danse interminable sur la colline et ils se salissaient, mangeant de la mousse et de la terre mêlées, de temps à autre, deux par deux, hommes ou femmes, ils tombaient enlacés dans la boue qui restait une fois l'herbe arrachée puis, comme sur un signe, la première femme s'est relevée, a défroissé sa jupe puis a remis en place, d'un air préoccupé, ses cheveux en désordre, tous ont imité son geste, la femme est allée tout près du ruisseau, s'est accroupie et a uriné dans l'eau limpide et froide, ils n'ont pas tous fait la même chose, ils ont traversé le ruisseau et se sont dirigés vers leurs voitures comme si rien ne s'était passé, comme s'ils n'avaient jamais été de

l’autre côté du ruisseau et n’avaient jamais fait ce qu’ils venaient de faire, des visages dignes et supérieurs ont regardé le vieil homme appuyé au mur de sa maison, ils sont montés en voiture et sont partis en trombe.

Iochka ne s’était même pas levé, n’avait même pas esquissé un geste. Il restait appuyé au mur de sa maison portant un numéro d’inventaire et se disait qu’il devrait quand même manger quelque chose et commencer à décharger son bois. Sa maison était petite, deux pièces de huit pas sur huit, elle était faite de troncs non rabotés et l’intérieur était crépi avec de l’argile et de la chaux. Elle n’avait ni hall ni véranda, les portes des deux pièces s’ouvraient directement sur le chemin. À droite, la salle à vivre (un petit lit déglingué à gauche, une table à droite sur laquelle trônaient une radio Gloria et un téléviseur, plus un poêle et une chaise), le plafond était bas, un homme normal y tenait à peine debout. Un petit garage était accolé à la pièce de derrière où était garée la Trabant avec laquelle le vieux descendait de temps en temps en ville et qu’il conduisait dans la vallée lorsqu’il prenait une bonne cuite et voulait s’amuser. À la gauche de la maison, après une porte identique sans numéro d’inventaire se trouvait l’atelier de forgeron. C’était une pièce sombre avec un foyer immense, des soufflets, des pinces, des marteaux, des tas de ferraille et de débris, dans laquelle depuis quelque temps il ne se passait plus rien, où personne n’entrait, envahie par les araignées et toutes sortes d’insectes, abandonnée pour des raisons obscures mais de toute évidence bien réelles. Derrière l’atelier, un hangar sous lequel s’abritait en hiver la camionnette introduite là-bas suite à une manœuvre interdite à tout homme sain d’esprit : la camionnette bricolée était lancée à toute vitesse sur la pente et lorsqu’elle penchait au point de se renverser, elle prenait un virage brusque et miraculeux, et une fois le volant redressé, l’engin entrait exactement dans l’espace du hangar improvisé avec des planches et des rouleaux de carton goudronné. On ne comptait plus les

chauffeurs professionnels et amateurs qui avaient tenté la Manœuvre de Iochka, on ne savait plus combien de voitures avaient heurté le pilier de droite du hangar ou le mur arrière de l'atelier, on savait très bien que le seul homme capable de garer une voiture – ou ce qui ressemblait à une voiture mais n'était qu'une carriole à moteur – en ce lieu ne faisait aucun effort pour réussir et n'était jamais à jeun quand il le faisait.

OceanofPDF.com

L'année où il débarqua ici, lorsque le camion l'avait déposé à mi-chemin dans la vallée, Iochka n'avait pu que prendre le peu d'affaires qu'il avait et se mettre en route à pied. Parallèlement à la route on construisait le terrassement de la voie ferrée à laquelle il avait été probablement détaché pour travailler. Il avait sorti de sa poche la bouteille d'eau-de-vie, en avait avalé une bonne gorgée et s'était mis en route, il n'y avait rien d'autre à faire. Il se rappelait qu'il devait tourner toujours à gauche jusqu'au moment où on arrivait à une bifurcation d'où l'on voyait, si on savait regarder, les baraquements[4] des ouvriers. Il avait donc dépassé la première bifurcation, puis la seconde, puis la troisième, après quoi il s'est arrêté un instant pour chercher du regard un indice de l'endroit où il voulait parvenir. Rien, nulle part. Il n'y avait plus de baraquements, pas un camion ne passait, dans la vallée il n'y avait apparemment personne. Il a aperçu à quelques dizaines de mètres en face de lui la maison qui serait la sienne plus tard, il a frappé à la porte, n'a eu aucune réponse, il s'est décidé à s'asseoir sur le seuil de bois qui semblait pousser directement du gravier et à attendre. Avec Ilona dans la tête, une tristesse sur le visage qui lui donnait l'allure d'un ange, d'une fresque qu'il n'avait pas vue et ne verrait jamais, il restait assis sur ce seuil à attendre un passant, un signe de vie, tout ce qui était susceptible de lui indiquer le chemin vers le baraquement que l'on ne voyait nulle part. Il a bu, a mangé le peu de vivres qu'il avait apportés et il a attendu. Et son attente a fini par payer car de la vallée est arrivé à cheval sur un side-car un pope (trapu, grassouillet et sa soutane flottant dans la poussière) à la vitesse d'un fantôme, soulevant au-dessus du sol le side-car à chaque virage à gauche, il s'est arrêté à l'intersection et est resté à scruter à l'horizon, lui seul savait quoi. Le jeune homme s'est levé, a fait quelques pas dans sa direction, le pope l'a vu alors et est venu à sa rencontre. Il lui a expliqué où étaient les baraquements, ils les ont déplacés la semaine dernière, ils les ont

transportés plus près du pied de la colline parce qu'ils étaient trop exposés aux inondations quand il pleuvait beaucoup, il lui a même proposé de le conduire là-bas pour lui éviter de transporter seul ses bagages. Il l'a déposé juste en face du baraquement du contremaître, et dans le nuage de poussière soulevé par la moto repartie en trombe, Iochka s'est dit qu'il était enfin arrivé où il devait. Du baraquement est sorti un type massif de deux mètres sur un qui l'a invité à l'intérieur et qui, après un bref coup de fil, lui a signé ses papiers et l'a emmené visiter les lieux.

— Tu feras le ménage ici, je veux trouver tout ça nickel demain, lui a-t-il dit après lui avoir remis les clés de la maison et lui avoir fait signer un petit inventaire des objets qui s'y trouvaient.

Et il est parti. Et le jeune homme, resté assis sur la seule chaise collée au mur du côté de la vallée, a regardé la porte qui se refermait sur le contremaître puis qui revenait en arrière, il s'est dit qu'il lui faudrait réparer la poignée, il a fait le tour des quelques objets de la pièce qui serait son domicile pour le restant de ses jours puis il a pris un clou trouvé par terre, s'est approché du mur du fond de la pièce, s'est accroupi et s'est mis à graver, doucement, doucement, tout doucement comme si cela devait ne jamais se terminer, comme s'il ne vivait que pour ça, les lettres I, L, O, N, A. Il a reculé de quelques pas pour admirer son œuvre, s'est accroupi à nouveau pour peaufiner le L qui semblait ne pas vouloir s'aligner sur les quatre autres lettres, puis il a pris sa précieuse petite valise, l'a précautionneusement ouverte comme on le fait d'un objet fragile qu'il ne faut jamais brusquer, il a enlevé le tissu qui recouvrait le peu qu'il avait, a tout embrassé du regard avec un amour infini, avec l'amour de l'homme blessé qui n'a plus que quelques pauvres objets auxquels s'accrocher. Il les a comptés mentalement, en a refait l'inventaire, s'est rendu compte qu'il ne

manquait rien et, rassuré, il a refermé la valise à clé et l'a cachée sous le lit métallique installé dans un coin de la pièce.

Une fois le ménage terminé, il a regardé très attentivement le réveil Pobeda[5] qu'il avait acheté avant de quitter la ville, a tiré la porte, a donné un tour de clé avant de partir vers les baraquements où tout le monde se rassemblait pour le dîner, comme le lui avait indiqué le contremaître. Il est d'abord passé près du talus sur lequel, plus tard, bien plus tard, devait se dresser le premier hôtel de la vallée, puis il a tourné à gauche le long de la colline du sanatorium, a franchi le pont qui, bien des années plus tard, deviendrait un pont en béton mais n'était alors qu'en bois plutôt branlant, il a dépassé la petite forêt qui devait disparaître miraculeusement une nuit sans que personne n'ait pu dire si les arbres avaient été coupés ou s'ils avaient choisi d'eux-mêmes de quitter ce monde pour s'élever aux cieux.

Les ouvriers s'étaient rassemblés pour le repas du soir, visages rudes, veines saillantes sur des avant-bras robustes, fronts et cous brûlés par le soleil impitoyable de la montagne, regards sereins et fatigués d'hommes qui ont fait leur boulot et prennent un repos bien mérité. Parmi eux, les manches de la soutane retroussées, un éclair de bonté dans les yeux, le pope, un bidon d'eau-de-vie entre les mains dont il faisait la distribution à tous en doses généreuses, versant parfois la boisson sur la table par trop grande générosité et par désir de remplir les verres à ras bord. Iochka s'est assis dans un coin de la table, près du pope, devant lui il y avait une assiette en aluminium et une cuillère du même métal, le contremaître lui a brièvement expliqué le travail qui serait le sien dans la vallée.

— Ce n'est pas grand-chose, mon gars, il te faudra veiller à ce que nous ne manquions jamais de matériaux, tu devras être tout le temps là, moitié gardien, moitié magasinier, en fait. La ferraille arrive toute prête, tu n'as qu'à nous l'apporter quand on en a besoin.

Iochka a marmonné quelque chose comme « compris » et « merci », il a levé son verre à la santé de tous et l'a vidé d'un trait puis il a fixé des yeux le bois non raboté de la table.

— Bien triste est l'âme de notre nouveau compagnon, a dit le pope en plaisantant, bien triste et, à mon sens, habituée à ces potions qui apportent l'oubli et la souffrance à l'homme.

Des regards amusés dévisageant Iochka de tous côtés, il s'est fait tout petit, il aurait tant voulu entrer sous terre pour y compter les racines de tous les arbres autour de lui. Mais nous allons te donner encore de cette boisson bénie par Dieu, a dit l'homme à la soutane. Et même, pour assurer ton salut, je vais t'attribuer un calice plus grand et je te donnerai une dose triple d'eau-de-vie, peut-être consentiras-tu ainsi à nous aimer plus vite. Avec des gestes cérémonieux, il a pris dans un coin du baraquement un grand bol, l'a rempli à ras bord d'eau-de-vie, a enlevé le verre qui était devant Iochka et l'a remplacé par un plus grand en le contemplant avec une infinie bonté, il l'a béni, a fait sur lui trois grands signes de croix avant de se rasseoir. Iochka a regardé le grand bol, a fait mine de remercier le prêtre mais un signe de ce dernier l'a contraint au silence. Il a avalé d'un coup le verre qu'on venait de lui remplir, s'en est versé un autre, a tiré vers lui le ragoût fumant et avec des gestes lents, dans le cliquetis des cuillères, il s'est mis à manger sans le moindre appétit. Il aurait préféré s'enfuir. S'enfuir vers la grande ville pour implorer Ilona, il l'aurait priée en pleurant au point qu'elle se serait laissée attendrir et lui aurait dit des mots tendres soulignés par de doux regards, de doux regards qui l'auraient guéri sur-le-champ de toutes les douleurs qui lui donnaient envie de crier, de courir et de hurler comme un fou avant de mourir, pourvu qu'il puisse aimer encore. Il ne comprenait pas pourquoi cette boule qu'il avait dans la gorge semblait l'empêcher de parler et de respirer, il ne comprenait pas pourquoi, de tous les mortels, il

était le seul à devoir vivre sans espoir et sans l'amour de l'être aimé. C'était peut-être écrit quelque part, se disait-il, peut-être devait-il en être ainsi mais ce n'était pas juste. Et il ne croirait jamais que ce qui lui arrivait, à lui seul entre tous les hommes, pouvait être juste.

Une fois le repas fini, la plupart des ouvriers se sont retirés près des baraquements ; ils parlaient, ils racontaient, ils buvaient, les soirées étaient longues et dans la paix de la vallée il y avait peu d'occupations possibles. Le contremaître était abonné à des journaux, il en recevait chaque jour mais cela ne disait rien aux ouvriers. Ils préféraient de loin les plaisanteries grasses, boire au lieu de penser au sens de ce monde, le lendemain ressemblerait comme une goutte d'eau à aujourd'hui et à hier et, tout compte fait, ça ne valait pas la peine de se casser la tête pour si peu. Les journaux débordaient d'images et de paroles des grands du jour, de réalisations grandioses, de mots parfois incompréhensibles, et ce genre de choses, aux yeux d'ouvriers construisant une voie ferrée dans une vallée oubliée du reste du monde, n'avait guère d'importance. Ils ne seraient jamais que des ouvriers pauvres, de simples chiffres dans l'engrenage du monde, des êtres sans visage et sans gloire, de simples ouvriers dont la vie et la mort étaient insignifiantes.

Iochka s'était mis un peu à l'écart, seul pour boire au coin d'une table, le regard vide. Ses yeux témoignaient d'une mélancolie proche de la folie et cela n'échappait pas au pope, il restait sans rien dire à côté du contremaître et de son verre d'eau-de-vie, regardant le jeune de temps à autre à la dérobée pour ne pas éveiller ses soupçons. Il en avait vu d'autres du même acabit même s'il n'était pas si vieux que ça. Avant de devenir le pope de l'ermitage de la vallée, il avait officié dans un village de montagne et il y avait connu un jeune qui avait fini par se supprimer à cause d'un amour non partagé. Il aurait alors pu parler à ce jeune homme qui avait presque le

même âge, se rapprocher de lui, lui donner des conseils, il aurait peut-être pu lui sauver la vie grâce à ses paroles et cela aurait été bien mieux pour lui car, des années durant après cette terrible affaire – le jeune homme s'était jeté du clocher de l'église, l'endroit le plus élevé du village – il n'avait pu se pardonner son indifférence qu'il ne cessait de considérer comme un crime et un grand péché. Il avait donc pris à part le contremaître, ils s'étaient isolés dans un baraquement, il lui avait posé des questions mais le contremaître ne savait rien de plus, hormis la bagarre avec deux ouvriers et l'intervention de son collègue Istvan qui lui avait demandé d'accueillir Iochka, chose qu'il n'avait pas pu lui refuser, d'autant moins qu'il avait besoin d'un homme. Il avait haussé les épaules en ajoutant :

— Père Andréï, je ne sais pas grand-chose sur ce pauvre garçon mais ne le perdons pas de vue, il faudrait pas qu'il nous joue un mauvais tour et qu'il nous mette à la merci de monsieur le Diable maintenant que la paix et la tranquillité règnent chez nous.

— Surveillons-le, surveillons-le bien, ce serait un grand péché, j'ai déjà vu des situations de ce genre, je ne peux pas dire le contraire, lui a répondu le pope avec un soupir.

Quand ils sont sortis, Iochka s'était levé, prêt à partir. Il a demandé s'il pouvait acheter de l'eau-de-vie pour en avoir une réserve chez lui, le contremaître lui a offert tout ce qui restait dans le bidon : Cadeau de bienvenue, lui a-t-il dit avec un grand sourire. Le pope lui a proposé de l'accompagner jusque chez lui, il poussait la moto sur la route comme s'il ne faisait aucun effort, ils se sont mis à parler, il a essayé de lui tirer les vers du nez, ils se sont retrouvés sur deux pierres devant la porte d'entrée avec deux petits verres en main pris sur le rebord de la fenêtre et qu'ils avaient lavés directement dans l'eau du ruisseau qui coulait vingt pas plus loin. Le prêtre lui a raconté sa vie d'enfant pauvre : pendant la famine de l'après-

guerre ses parents l'avaient confié à un monastère près de leur village pour y être apprenti auprès des moines. Il n'était pas le seul, l'époque était dure et les parents faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour offrir à leurs enfants un morceau de pain, introuvable ailleurs que dans les monastères. Il s'était attaché aux moines et à la vie monacale, lorsque la situation générale s'était améliorée, il avait choisi de ne plus partir, il avait appris quelques rudiments religieux puis avait été ordonné prêtre et envoyé officier dans un village voisin. Non, il ne s'était pas marié comme le font les popes, il avait choisi le célibat, cela lui semblait préférable. Non, il ne souhaitait rien de plus, c'est pourquoi il avait accepté ensuite d'officier à l'ermitage du désert de la Pierre, il n'attendait que très peu de chose du monde et son amour et sa foi en Dieu lui suffisaient. Iochka le regardait attentivement, il en avait connu un autre du même tonneau au camp de prisonniers qui avait choisi, à un moment donné, par trop d'amour de Dieu et des hommes, de mourir à la place d'un autre, condamné à être fusillé pour avoir volé quelques pains. Il avait parlé au pope du sort de ce type-là, lui avait décrit le regard serein dont il avait béni ses bourreaux juste avant de mourir, la tristesse et les gémissements dont ils avaient tous été accablés après sa mort, que ce pope-là était aimé, quelle belle mort il avait eue !

Lorsque la nuit était tombée, le pope s'était levé en vacillant un peu, il avait pris congé non sans avoir promis de revenir chaque fois qu'il le pourrait mais le lendemain matin déjà, au lever du soleil, il avait frappé à la porte pour parler à Iochka de ces choses qui l'accablaient et qui l'avaient empêché de fermer l'œil de toute la nuit.

Le père Andréï lui a raconté la mort d'un jeune homme, lui a dit toute sa souffrance et tous ses remords qui ne l'avaient plus quitté ; dans les lambeaux de brouillard du matin froid, assis sur le seuil de la maison, un petit verre en main, comme s'il n'était jamais parti, il parlait de choses

sacrées, il espérait pouvoir cette fois sauver une âme s'il n'avait pas pu le faire jadis.

— Tu dois savoir, mon brave Iochka, que Dieu se trouve sous deux formes : il y en a un qui est un bon et un autre, inférieur, juste mais pas nécessairement généreux, appelé aussi Démiurge. Et le Dieu bon ne se bat pas avec le Démiurge mais avec les choses de ce monde. Et le Mal entre les mains duquel tu voudrais te perdre est le compagnon de ces choses et se tient à l'écart dans le monde sous la forme du Diable. Tu dois comprendre que les choses sont mauvaises par elles-mêmes justement parce qu'elles sont celles du Diable, et pécheresses elles sont.

— Ben moi, balbutia Iochka qui n'avait rien compris…

— Pas de « ben moi », je ne veux rien entendre, pas de bêtises pareilles, j'en ai trop entendu, hier soir j'ai regardé tes yeux lorsque tu avalais l'eau-de-vie du saladier à la cuillère, détaché de ce monde et j'y ai vu le mal niché, je l'ai vu ricaner à mon adresse, il n'a pas plusieurs formes, et je l'ai vu une autre fois mais je n'ai pas su le reconnaître alors. Tu dois savoir que l'amour a de la patience, il n'est pas pressé, rien ne se fait en un seul jour, on peut même attendre toute une vie et aimer avec passion sans que cela te pousse au péché mortel, que Dieu n'agrée pas. Car si, séduit par le Malin, tu mets fin à tes jours, tu n'y gagneras rien.

Une fois ces paroles prononcées, brèves mais puissantes, le pope s'est levé et est parti vaquer à ses occupations. Et même si ce matin-là Iochka est monté sur un grand rocher et a considéré sa vie passée pour lui dire adieu, pour se livrer à l'oubli, pour laisser toute chose derrière lui et rejoindre le monde sans souffrances, il a toutefois regardé plus attentivement l'horizon et le fond de son âme, s'est ravisé et au dernier moment qui aurait pu être n'importe lequel il s'est assis sur le bloc de rocher, et par le miracle des paroles du pope qui lui avait rendu visite avant le lever du soleil, il a changé

d’avis et a choisi la vie. Il a assumé sa souffrance, il a rêvé d’Ilona pendant qu’il comptait les outils, les clous, les traverses, a évalué avec le contremaître les travaux des jours, il a ri lorsqu’il a ouvert son âme à ses camarades de travail et leurs plaisanteries ont fait de lui un enfant, pendant de nombreuses nuits il est resté couché sur le dos, au bord du ruisseau qui coulait devant sa maison, il a rêvé de son amour impossible. Mais il a vécu. Il y a eu beaucoup de choses à faire et il n’avait jamais assez de temps pour, le monde était pressé, chaque soir une fatigue agréable prenait la place des souffrances du matin et chaque jour la souffrance semblait diminuer, chaque jour l’oubli s’emparait de son âme et l’incitait à aller de l’avant car les choses éphémères sont éphémères et l’important était la vie, telle qu’elle était.

Cette année-là la vallée s’est emplie de bruits de toutes sortes. La rumeur disait, bien que personne ne pût en mettre sa main au feu et prédire ce qui se passerait, qu’une grande construction se dresserait sur la colline et que les choses évolueraient. Un dingue d’ouvrier qui avait bu avec deux adjudants du poste de police de la ville est venu un matin annoncer qu’une nouvelle prison allait s’ouvrir dans la vallée, uniquement pour des femmes. Il était soûl, ils l’ont regardé avec méfiance, ils ne savaient pas s’ils devaient le croire. Le pope Andréï, plaisantin comme toujours, disait que l’on allait construire une ville – non, pas la cité de Dieu, et arrêtez de vous payer ma tête, une petite ville de maisons coquettes avec jardin où vous habiterez comme doivent le faire des hommes dignes de ce nom, on vous fera même une route, bande de pécheurs, une route goudronnée qui vous permettra d’aller en ville, boire le peu de cervelle qui vous reste et ramener des femmes avec qui forniquer. Ils ne le croyaient pas plus que l’autre, tous savaient que lorsqu’il se mettait à dégoiser sur la Cité de Dieu, il ne parlait pas sérieusement, mais une question planait et tout est devenu encore moins

clair le matin où des topographes sont arrivés avec leurs instruments et se sont mis à mesurer la colline en long et en large. Puis ils sont partis. Tout s'est passé si vite que personne n'a eu le temps de leur tirer les vers du nez, ils sont remontés dans leur voiture et ils ont disparu, laissant flotter sur la vallée la brume poisseuse des questions sans réponses et le brouillard trouble de l'incertitude.

Tout est devenu encore moins clair lorsque, comme cela était prévisible, sont apparus sur la colline tout un tas de baraquements, de pelles et de camions remplis de tous les matériaux nécessaires à un chantier. Dès ce jour, les ouvriers se sont mis au travail, ils ont délimité le terrain et ont élevé une clôture de trois mètres de hauteur en un clin d'œil et même, à la grande surprise de ceux qui travaillaient à l'exploitation forestière, ils ont installé au sommet de la clôture des fils barbelés doubles et ont fermé l'ensemble avec deux grands portails en tôle qui ne laissaient rien voir. Les ouvriers des baraquements venaient chaque soir évaluer, en compagnie de Iochka, l'avancement des travaux du haut d'un talus proche. Et peu à peu ils se sont liés d'amitié avec ceux du chantier, ils étaient du même âge après tout, et ceux de la vallée savaient, eux, où l'on pouvait se procurer de la boisson, chose essentielle pour la bonne marche de toute entreprise.

Bien sûr, tout cela n'a pas pu arriver sans qu'auparavant ne se soient produits quelques scandales impliquant des types soûls qui se sont frappés à coups de couteau et toute une série d'ouvriers battus réglementairement par la police puis libérés, mais il était normal que cela se passe ainsi, et personne ne s'étonnait de voir des ennemis mortels le soir d'avant se tenir par le cou le lendemain partageant la même bouteille, et se jurer éternelle amitié. Maintenant, camarades, nous sommes amis-amis, entendait-on dans la vallée mais, camarades, que personne ne le sache, disait l'un d'eux, entre deux hoquets de rire. Avec le temps, les gens avaient appris qu'ils étaient

tous communistes et servaient les idéaux de la République. Ah, bon ? Mais les plaisanteries s'enchaînaient et le mot « camarade » était à lui seul une plaisanterie, ils en riaient rien qu'à l'entendre. Plus tard et en d'autres lieux, ce rire aurait mal fini, mais dans l'immédiat et en ce lieu les plaisanteries étaient autorisées, et dans le monde simple des ouvriers on accordait peu d'importance aux punitions, elles étaient implicites, acceptées d'avance. Ces gens qui venaient et repartaient de la vallée ne savaient pas grand-chose de la modernisation en cours, des grandes réalisations de la société, de la vie en ville et autres thèmes de ce genre, si importants pour le reste du monde. Ils étaient des paysans, amenés ici en concentration, terme inventé pour tenir lieu de l'expression « travail forcé » auquel ils étaient contraints jour après jour, dimanche compris.

Quant à la construction de la vallée, la mystérieuse bâtisse qui s'élevait à vue d'œil sur le terrain vague en face de la maison de Iochka, on allait apprendre, en dépit des paris et annonces des plus fantaisistes lancés par les ouvriers et malgré la rapidité avec laquelle se dressaient fièrement au-dessus de la route et de la forêt les deux étages, qu'elle ne serait inaugurée qu'un an plus tard. La mort du *conducător* et l'ascension au pouvoir du nouveau Secrétaire Général[6] avaient momentanément interrompu les travaux, la rumeur disait même qu'elle serait peut-être démolie pour des raisons inconnues. Parmi toutes ces théories se faufilait une sorte de crainte, celle de l'inconnu et de l'imprévisible, avec laquelle personne ne voulait vivre, que tous évitaient. Trois choses étaient à la source des craintes de la vallée : les bêtes sauvages, les gens de la ville appelés des messieurs, et l'inconnu. Ils se protégeaient des deux premières, la nuit, en se barricadant dans leurs baraquements et leurs remorques pour éviter les animaux, la journée, en travaillant dans de lointains vallons où les messieurs ne mettaient pas les pieds, mais l'inconnu, lui, était difficile à éviter car il

hantait le monde, et lorsque tout semblait bien en place et en ordre parfait, il surgissait on ne savait d'où et frappait aussi brutalement qu'une avalanche de printemps ou un orage au cœur de l'été. Et c'est pourquoi, dès les premiers travaux de construction de cette bâtisse, tout le monde voulait savoir ce qu'il en était et en connaître d'avance l'aboutissement, si possible.

Or, un beau matin, alors que Iochka avait porté les matériaux près de la voie et rentrait chez lui pour rédiger son rapport et voir ce qui restait près des baraquements ou ailleurs, il aperçut deux Volga venant sur la route. De l'une est descendu un homme de haute taille, environ la trentaine. Il a demandé une paire de bottes et il s'est mis à inspecter le chantier en donnant des ordres précis autour de lui et en se comportant aimablement avec tout le monde, ce qui était étrange ou le semblait, eu égard au mystère qui entourait la construction. Il a demandé les plans de l'intérieur, a fait quelques modifications ici et là, a déclaré qu'il allait revenir deux semaines plus tard, qu'il espérait que tout serait achevé d'ici trois mois, pas plus, car il avait des choses à y faire et ne pouvait attendre indéfiniment. Le même jour, vers le soir, arrivèrent dans la vallée une centaine d'ouvriers, et le contremaître du chantier de la voie ferrée fut bien obligé de suspendre ses travaux et d'envoyer ses hommes pour entreprendre le terrassement de la route empierrée qui assurerait un « accès plus facile sur zone », selon les paroles du monsieur venu en inspection, et qui avait aussitôt été affublé du surnom *accès-plus-facile-sur-zone*.

Après moult débats, un soir, autour d'une dame-jeanne d'eau-de-vie et des explications du contremaître quant à cette expression, on était convenu qu'on permettait un accès facile pour niquer la mère du monsieur qui était venu leur gâcher la bonne marche de leur chantier et les avait transformés en cantonniers, profession dénuée, apparemment, de toute dignité.

— Admettons que les cons vivent avec les cons et les morts avec les morts, a dit le contremaître, mais moi je sais une chose que vous ne savez pas et, a-t-il ajouté en vidant son verre, je me demande bien, oui, je me demande bien si vous méritez de le savoir.

Tous les regards se sont tournés vers lui, dans le baraquement le silence est retombé et lorsqu'un retardataire a poussé violemment la porte en entrant, tous se sont tournés vers lui et l'ont jugé avec la sévérité que mérite celui qui vient de siffler dans l'église et n'en éprouve aucun remords.

— Camarades, la situation est la suivante. Hier, j'étais en réunion en ville, comme vous le savez. Et après avoir peiné autour d'un verre de boisson et après avoir édifié une dizaine de pays radieux, deux océans et un nouveau continent lumineux dans la cour même de l'usine, voilà-t-il pas que je tombe nez à nez avec un ancien camarade avec lequel j'ai dû fêter mes retrouvailles en buvant un verre. De paroles en paroles, il m'apprend qu'il se spécialise, ne faites pas de grands yeux comme ça, je vous expliquerai ce que ça veut dire plus tard le mot « spécialiser », en médecine. Ha ? que j'ai fait à son intention, t'es devenu barge. Noooon, m'a répondu l'autre, écoute bien, on fait un hôpital pas loin d'ici et je vais devenir une blouse blanche et tout le toutim, alors tu comprendras qu'il faut me respecter et me donner du « monsieur ». Il avait insisté sur le mot « respecter » et j'ai failli lui coller un bon coup de respect sur la gueule avec une chaise, c'est un moins que rien qui a été mon apprenti, c'est moi qui l'ai tiré du fossé mais enfin, je l'ai laissé tranquille, faut rester correct, n'est-ce pas, et de fil en aiguille, car je n'arrivais franchement pas à lui tirer les vers du nez, on en est venus au sujet qui m'intéressait : où, quand, comment ? Et vous ne direz pas, chers paroissiens, dit-il en regardant le pope avec tout l'amour possible et en versant une larme de crocodile, que c'est pas vrai, il m'a raconté que ce qui va se faire ici dans notre vallée où

nous construisons avec joie une voie ferrée qui ne va nulle part, ce sera un asile de fous. Les regards se mirent tous à briller comme à la commande, la lumière du savoir germa dans les têtes des ouvriers, le pope rejeta son bonnet sur sa nuque et il se frappa le front, on apporta vite une nouvelle dame-jeanne pour fêter la résolution de l'énigme. Une cabane à fous, une ca-ba-ne-à-fous, oui une cabane à fous, c'est ça qu'on aura !

— Et dedans y aura que des fous ou des folles aussi ? demanda une voix.

— Ça, mon fils, seul Dieu dans sa bonté infinie peut le savoir, dit le pope, mais ça serait pas plus mal ! Vraiment pas plus mal !

OceanofPDF.com

Iochka s'est levé à grand-peine de son banc, est entré dans la maison, a farfouillé dans la petite glacière du coin de la pièce puis est revenu avec une assiette à la propreté douteuse sur laquelle il avait posé du lard, du fromage et un oignon écrasé. Il tenait dans l'autre main un gros morceau de pain d'une fraîcheur tout aussi douteuse mais il y avait bien longtemps que ce détail ne l'intéressait plus. Il a découpé de minces tranches de lard avec un canif qu'il essuyait de temps à autre sur son pantalon crasseux, il a saisi quelques miettes de fromage du bout de ses doigts noirs, et avec une satisfaction indicible affichée sur son visage il a mâchouillé entre ses gencives un peu d'oignon. Il a senti se former une goutte de sueur sur le haut de son crâne, il a tiré la manche de sa chemise jusqu'au bout de son bras et l'a essuyée avec bonheur. Il avait du travail mais le repas était sacré et il n'allait pas le bâcler, il ne voyait pas pourquoi il le ferait, il savait que rien ne mesurait le temps qui n'était, de toute façon, qu'une impression. Il aurait pu dormir ou se balader dans la vallée, monter voir ce que faisaient ses voisins, réparer ce putain de volant de voiture qui bougeait depuis quelques jours, mais il avait décidé de rester sur le banc devant sa petite maison et de jouir du peu qu'il avait. Il mâchouillait depuis un moment un gros morceau de lard avec un reste de couenne, comme s'il ne pouvait plus se passer du goût piquant du fumé et de la vigueur de l'oignon. Cela s'était produit de la même manière l'autre fois aussi : assis sur le même banc fait par lui avec une grande planche et deux piquets trouvés aux abords du chantier, il était en train de goûter après avoir chargé une moitié de camion de ferrailles avec les jeunes du chantier. Il fallait absolument porter tout ça, avait dit le contremaître, et sans tarder, sur la côte où rien ne bougeait depuis des semaines, mais une grande fatigue lui était tombée sur les jambes et il avait dû s'asseoir pour manger un bout, il n'y avait aucune raison de se presser, après tout. Les jeunes s'étaient repliés eux aussi vers

les baraquements, ils devaient revenir une demi-heure plus tard pour transporter ces putains de ferrailles où il fallait.

Le monsieur en question était descendu de la colline, il ne savait pas très bien à quel moment il était passé près de chez lui, normalement il aurait dû le voir mais il l'avait loupé. Il était venu s'asseoir sur le banc à côté de Iochka, avait pris une gorgée de tord-boyaux directement à la bouteille posée à l'ombre, avait tendu la main pour attraper un morceau de fromage, de lard et d'oignon puis il l'avait regardé avec le plus large sourire du monde et avait dit : Au camp. Tu y es passé dans les camps, n'est-ce pas ? Iochka a levé les yeux de son assiette, a regardé le ruisseau comme si c'était la seule chose à faire au monde, a approuvé de la tête sans dire le moindre mot. Après, t'es revenu dans ce coin, tu as appris un métier et tu as décidé de partir pour la vallée. Et puis plus rien, tu n'as rien fait de plus. J'ai travaillé, a-t-il répondu avec une fierté qui semblait venir d'un autre monde. Et j'ai attendu. L'étranger s'est penché à nouveau sur l'assiette, s'est resservi, s'est appuyé au mur en bois, a tiré une cigarette de son paquet, l'a allumée avec des gestes qui voulaient dire qu'il n'était pas pressé et il a repris : Comme tu le sais peut-être, il va y avoir un hôpital ici. Et j'ai besoin de toi. Pour te faire faire quelque chose. Il lui a répondu en détournant ses yeux du ruisseau, l'a regardé avec toute la limpidité de l'eau qui s'y était accumulée, en haussant les épaules.

— Nous devons tout savoir sur les gens qui vont travailler ici, nous ne pouvons rien laisser au hasard, je crois que tu sais ce que je veux dire. Si tu m'aides tout ira bien pour toi. Sinon, je ne sais pas ce qui t'arrivera.

— Je suis obligé de t'aider ? lui a-t-il demandé comme s'il était très pressé et ne savait pas comment se débarrasser de l'intrus.

— Non, tu n'es pas obligé, personne n'est obligé de nous aider mais ce serait ton intérêt de le faire. Et je te serais très reconnaissant si tu le faisais.

Iochka s’était tu, il avait continué à manger sans plus regarder cet étranger dont il ne connaissait même pas le nom, il avait entendu beaucoup de choses sur le pouvoir de ces types de la direction mais personne ne pouvait rien dire de précis, tout était voilé d’un secret difficile à percer.

C’est autour de cela que ses souvenirs tournaient pendant qu’il montait pour rejoindre l’hôtel, il aurait bien aimé parler avec quelqu’un, il se sentait de plus en plus seul depuis quelque temps et avait pris une habitude : il s’asseyait près des gens et les écoutait, les regardait, restait auprès d’eux sans rien faire mais il ne se sentait plus seul et cela lui était agréable. Dans la grande cour, il n’y avait personne, on n’entendait aucun bruit nulle part. Il s’est essuyé les pieds très soigneusement et il est entré dans le hall de l’hôtel mais il n’y avait personne là non plus ni dans les chambres. On aurait dit que tout le monde était parti ou faisait la sieste. Il a redressé avec soin des cornes de cerf suspendues au mur, qui semblaient s’être déplacées, il est sorti au soleil de l’après-midi et il est resté immobile à regarder l’horizon. La montagne se dressait, blanche et haute, la crête brillait à la lumière du soleil, lui se sentait seul et vieux, et abandonné de tous, le dernier homme d’un autre temps, un homme définitivement oublié dans une vallée qui ne montait ni ne descendait nulle part, simple couloir de passage entre des montagnes.

Il s’est assis sur le bord de l’escalier en ciment, de là où il était il voyait avec précision le terrain vague en face de sa maison où ses voisins, l’année précédente, après avoir si aimablement fêté son anniversaire, avaient commencé à lui construire une nouvelle maison. Les fondations étaient déjà coulées, les murs aveugles en troncs délimitant deux pièces étaient déjà montés. Ils allaient la construire selon les coutumes du lieu, c’est-à-dire en la bâtissant d’un bloc avant d’y découper les fenêtres. On pensait que de cette façon les maisons étaient beaucoup plus résistantes, même si depuis

quelque temps tout le monde savait que ces constructions en troncs finissaient par pencher d'un côté ou de l'autre, selon des lois inconnues. C'est sur ce terrain vague en face de sa maison que cela était arrivé. Le soir même. Et la peur semblait se faufiler en lui à nouveau, il sentait comme une main qui le serrait et l'étranglait, il avait passé une bonne partie de la nuit à boire et à discuter avec le pope Andréï après avoir transporté avec les jeunes la ferraille jusqu'à la côte. Le pope était parti bien « baptisé » ; pendant un moment, la vallée avait résonné du bruit de son side-car puis Iochka avait fermé sa porte et était allé se reposer, il ne restait plus beaucoup de temps avant le lever du soleil. Et un grand grondement s'était fait entendre dans la vallée juste après qu'il s'était assoupi, des lumières puissantes avaient percé les ténèbres et un camion militaire avec des roues de la hauteur d'un homme s'était arrêté à quelques mètres de ses fenêtres, il s'était levé, avait tiré le rideau juste de quoi voir sans être vu, deux jeunes soldats de haute taille avaient sauté en bas de la cabine du camion, ils avaient ouvert la bâche de derrière, l'un d'eux était monté prestement sur la plateforme puis était reparu tenant par la nuque un homme qu'il avait jeté du haut du camion comme un sac de pommes de terre sans qu'un seul muscle ne bouge sur son visage. Iochka avait frissonné, il avait quitté la douce ivresse du sommeil, avait vu le camion manœuvrer et diriger ses phares allumés du côté du ruisseau. Le jeune soldat a bousculé violemment l'homme qui avait eu du mal à se relever après la chute et l'a obligé à s'arrêter juste au bord du ruisseau. De la cabine est sorti l'étranger venu voir Iochka un peu plus tôt et avec lequel il avait bu sans trinquer, le grondement du camion couvrait tous les bruits, l'homme ligoté avait été mis à genoux, l'autre avait sorti un pistolet, le lui avait collé sur la nuque, ses lèvres avaient dit quelque chose, les lèvres de l'homme à genoux aussi, de longues minutes ont suivi pendant lesquelles ni l'un ni l'autre n'ont bougé,

seul le ruisseau scintillait dans la lumière des feux du camion, le reste du monde semblait s'être arrêté, les jeunes soldats se tenaient immobiles comme des statues de part et d'autre, Iochka regardait, paralysé, ce qui se passait de derrière ses fenêtres, il se sentait de nouveau comme dans le camp, terrorisé, impuissant, jouet de bois entre les mains d'un destin impénétrable, il n'attendait plus que la petite détonation et de voir l'homme à genoux s'effondrer tête la première dans le lit du ruisseau, dans son esprit naissait l'image d'une flaque de sang s'écoulant du crâne pulvérisé par la balle, il serrait de toutes ses forces le cadre de la fenêtre et comme sur un signe, l'étranger et les deux soldats se sont tournés et ont regardé exactement du côté de Iochka. Il s'est glacé, le sang s'est figé dans ses veines, il a retenu son souffle comme un animal pourchassé dont la fin est proche, la main qui tenait le pistolet s'est levée, est restée en l'air quelques secondes avant de descendre à une vitesse terrible pour frapper l'homme à la nuque. Les soldats l'ont relevé de l'endroit où il s'était écroulé, l'ont jeté à l'arrière du camion, ils sont tous remontés dans la cabine et ils sont partis. Personne ne lui avait plus accordé le moindre regard mais le froid qui s'était emparé de Iochka lorsque les trois hommes s'étaient tournés dans sa direction, il le sentait encore quand rien ne bougeait plus dans la vallée et qu'il était assis sur le bord d'un escalier en ciment et que son esprit s'égarait, pour des raisons inconnues, dans ses souvenirs.

Cela dit, la situation n'était pas brillante alors, c'est pourquoi Iochka tentait de retrouver ses voisins pour leur parler et les convaincre que tout n'allait pas si mal et que, par humanité du moins, ils devraient réexaminer les choses plus sereinement. C'était justement l'humanité qui lui semblait se perdre à travers ce qui se passait depuis quelque temps et il ne savait comment s'y prendre, bien qu'il eût essayé de mille manières. Le docteur, avec ses idées, n'en démordait pas depuis près de deux ans, on aurait dit

qu’il copiait ceux qu’il soignait. Vous entendez ? Faire installer l’électricité et asphalter la route dans la vallée, gâter la beauté de leur petit univers et faire venir tout un peuple, qu’il n’y ait plus ni paix ni tranquillité, juste pour qu’il ait plus de patients et qu’il puisse se déplacer plus facilement en ville. Soi-disant qu’il salissait trop sa voiture, qu’il perdait son temps à la laver, qu’il en avait marre de la boue, de la poussière et des congères, ses patients avaient du mal à rejoindre les urgences le cas échéant, tu parles, faire comme tout le monde, avoir une route et le courant électrique ! Comme s’ils n’avaient pas déjà tout ça ! Ça s’était quand même pas envolé ! Ils n’avaient plus d’ampoules ? Voyons ! Qu’est-ce qu’il lui manquait ? Un fou, cet homme. Fou à lier. Docteur de fous, fou lui-même, inévitable ! Il est bien vrai que nous sommes tous fous dans cette vallée, des fadas, nous avons attrapé ça chez les dingues mais c’est trop ! Il faut que je les réconcilie, que je les fasse se réunir autour d’une bouteille, se disait Iochka, et qu’on parle, qu’on réfléchisse, qu’on se concerte, qu’on pèse le pour et le contre, qu’on prenne les bonnes décisions même si on est un peu de travers et que tout n’est pas parfait, ce que veulent faire ces gens-là, c’est pas bien du tout, on peut pas fermer l’hôpital, Dieu nous en garde, ou l’autre truc que j’ai entendu, si ça arrivait on serait plus ce qu’on est, nous autres, et le monde serait sens dessus dessous, on comprendrait plus ce qu’on fait ici, et ça irait pas ! Écoutez-moi un peu ce monsieur Dorin qui dit que si le docteur s’entête et ne veut pas renoncer à faire jouer ses relations, alors y a qu’à mettre le feu. Y mettre le feu, comme ça on se débarrassera, tout ira bien, on viendra pas nous *moderniser*, quel mot difficile à retenir. Ou alors, on met que le docteur sur le grill, on fait en sorte qu’il puisse pas *intervenir* et après on s’assure que son nouveau remplaçant n’ait pas de ces idées *révolutionnaires*, disait monsieur Peter, en insistant sur ce mot, c’est pourquoi je l’ai retenu. Ce feu qu’ils avaient en tête voudrait dire : ou le feu

pour tous ou pour un seul qui est la source de tout le mal, qui sait toujours tout, alors qu'il a été accueilli à bras ouverts dans la vallée, respecté et bien traité comme personne ne l'a été, malgré tous ses défauts, il a oublié tout ça ? Il s'en souvient plus ? Faut croire ! L'asile venait à peine d'être construit, les ouvriers posaient le toit, la clôture n'était pas finie, il n'y avait pas trace du moindre fou dans notre vallée, qu'on a compris qu'à côté de la grande bâtisse, juste en face de la maison de monsieur Dorin où il habite encore aujourd'hui, s'est mise à sortir de terre une maison deux fois plus grande que la mienne. La maison du docteur, disaient les ouvriers. La maison du docteur, un type important, instruit, un monsieur, quoi ! Ils l'ont construite en moins de deux semaines, deux pièces et une entrée : un cabinet et une chambre à coucher. Il n'avait pas besoin de plus. Nous savions tous ce qui allait s'implanter ici, pas besoin de poser de questions, nous attendions le jour où l'asile de fous ouvrirait dans la vallée. Un vrai asile, en bonne et due forme. Le pope Andréï est venu une nuit bénir les lieux, la grande bâtisse d'à côté de la maison en même temps, il a dit que c'était ce qu'il fallait faire vis-à-vis de Dieu mais qu'on n'en parle à personne, sinon c'était la taule qui l'attendait.

Et une semaine après la fin de la construction, les chevrons du toit étaient à peine posés, l'odeur de la résine flottait encore fortement à l'intérieur, voilà qu'une Volga est arrivée un beau matin, à grand bruit, dans la vallée. Elle bondissait par-dessus les nids-de-poule, il pleuvait des cordes ce jour-là, la boue jaillissait de sous les roues, même que toute la façade de ma maison a été souillée. Je suis vite sorti pour voir et je me suis dit que c'était peut-être de nouveau le type de la direction, il revenait probablement me demander des nouvelles et j'ai décidé tout de suite de filer dans la forêt et de m'isoler pendant une journée, pour ne pas le voir car cette nuit-là je n'avais pas aimé du tout ce que j'avais vu et je ne voulais pas assister à

d’autres folies. Et au moment même où je me préparais à me rendre invisible, la voiture s’arrête devant le grand portail de l’asile et il en sort un monsieur grassouillet, pas très grand, avec des lunettes rondes sur le nez, vêtu d’une longue veste, portant à la main une serviette en cuir, il regarde autour de lui, proteste, très mécontent, observe la boue du chantier et – il me semble le revoir encore – se met à sauter lestement, presque trop, comme un oiseau, par-dessus les flaques, de pierre en pierre jusqu’à la porte de la petite maison. Je l’ai bien observé, il est resté sur le seuil avant même d’ouvrir la porte, a regardé la vallée, il l’a regardée comme on regarde une nouvelle maison dont on se demande si on en fera la sienne puis il est entré suivi d’un ouvrier, celui qui s’était offert de lui porter le peu de bagages qu’il avait avec lui et qui raconterait ensuite qu’après avoir fait un tour à l’intérieur, les yeux du type sont tombés sur un beau crucifix en bois que le pope avait laissé là pour que la maison soit protégée. L’ouvrier disait encore que l’autre s’était mis en colère, son visage était passé par toutes les couleurs au point qu’on aurait dit qu’il allait mourir sur place, il a saisi le crucifix et l’a jeté le plus loin possible dans le petit bois d’à côté en disant : J’ai pas besoin de cette cochonnerie ici ! Tout aurait pu prendre fin naturellement comme ça, si son geste n’était pas parvenu aux oreilles du pope qui a décrété à son tour lors du verre rituel du soir que le docteur n’était rien qu’un païen, et il l’avait maudit pour qu’il ne trouve plus la paix de l’âme avant de s’être repenti de son acte hostile à Dieu. Durant des semaines ils se sont profondément haïs, ils ne se saluaient que du bout des lèvres sans le moindre respect, moyen de dire à l’autre qu’il ne valait pas deux sous sauf que le contremaître qui, à l’époque, savait tout et résolvait tout – étant le seul à aller en ville de temps à autre – n’a pas tardé à être mis au parfum et à « constituer le dossier du docteur », selon l’expression plaisante qu’il affectionnait.

Et moins d’une semaine après l’arrivée du docteur, qui avait réussi à se mettre toute la vallée à dos, car personne n’était plus estimé et plus respecté que le pope de l’ermitage, homme de bonté, bien vu de Dieu et armé du don de l’amour du prochain – le contremaître était revenu de la ville et nous avait tous invités au verre rituel du soir. Il avait un sourire sur le visage qui indiquait qu’il était fier de lui, il se donnait de l’importance du fait qu’il savait des choses que nous ne savions pas, ce qui était loin d’être faux. Il avait à peine attendu qu’on soit installé qu’il s’est mis à dégoiser – la langue lui démangeait, il ne pouvait se retenir, s’il n’avait pas pu vider tout de suite son sac il en serait mort. Il nous a regardés paternellement, je dirais même avec pitié – c’est comme ça que les malins regardent les idiots – et il s’est mis à raconter. Il a dit que cette histoire de docteur venu ici garder les dingues, les remettre dans le droit chemin, comme je le fais pour vous, mes gros bêtas, jour après jour, se présentait comme suit : un garçon intelligent avait fait ses études dans je ne sais quelle université étrangère et avait été nommé professeur, très jeune à la Fac, dans la capitale. Mais comme le diable ne laisse pas les bonnes choses sans châtiment, le type avait eu une relation avec une de ses étudiantes et avait été muté disciplinairement dans un hôpital de province. La fille l’avait quitté, lui il avait déraillé et était tombé dans la bigoterie, il allait de monastère en monastère, priait devant toutes les icônes pour que la femme revienne auprès de lui, il avait même tenté à deux reprises de mettre fin à ses jours. Depuis quelque temps, il s’était un peu calmé, il faisait son travail dans la ville voisine jusqu’au jour où il avait de nouveau pété les plombs et était sorti en slip, ivre mort, diriger la circulation. Comme il était ce qu’il était, c’est-à-dire, quand même, un type instruit et occupant une certaine fonction, les policiers l’avaient relâché quand il avait dessoûlé. C’est là que les choses se corsent, le soir suivant il refait le coup et le troisième, idem. Et chaque fois qu’il se soûlait, l’histoire

se répétait : il se mettait en slip et partait en ville, bouteille en main, pour diriger la circulation, les policiers l'arrêtaient, le relâchaient, on le surnommait déjà le « docteur des voitures », bref, un vrai cirque. Ils l'ont laissé faire jusqu'au jour où ils l'ont affecté ici.

— Donc, il est fou, avait conclu alors le pope. Fou et docteur de fous.

Le silence était retombé dans le baraquement. Comme tous les fous, le docteur suscita la compassion, en quelques instants il était devenu l'ami de tous, même le pope était tenté de lui pardonner son acte impie, il ne savait peut-être pas ce qu'il faisait dans ces moments-là et c'était un péché de juger les pauvres d'esprit. Sauf que, entre boissons et bonnes paroles pour le « pauv'docteur » dont le sort était bien triste, si triste qu'il fallait l'aider, la haine s'était instillée de nouveau dans le cœur des gens ; un type un peu parti assis à côté du pope et qui ne savait pas se retenir s'était mis à parler. Et le pope qui discutait avec le contremaître de choses qui les regardaient avait entendu malgré lui ce que racontait l'autre. Que souffrant d'un refroidissement, il était allé voir le fou, il lui avait aussi parlé de son rhume qu'il traitait avec des remèdes de bonne femme, des tisanes et surtout beaucoup de boissons. Et le docteur l'entendant dire qu'il était malade et voulant lui rendre le bien qu'il lui faisait en prenant de ses nouvelles, l'interrogeait à son tour pour savoir qui lui donnait des remèdes et comment, et lorsqu'il l'a appris, il a ouvert grands les yeux comme les écureuils et les martres enragés de la forêt profonde. Il s'était frappé de ses paumes fines de demoiselle sur le crâne bien peigné et pourquoi ne pas le dire, pas laid du tout. Que de tous les êtres de ce monde on lui avait dit que le guérisseur de cette troupe humaine était le pope en personne qui, outre sa mission de prendre soin des âmes de ces gens oubliés là-bas, les mettait sur le chemin sinon droit du moins dénué de trop grands péchés, qu'il soignait aussi leurs corps et les protégeait des maladies. « C'est une folie, il se croit

guérisseur », avait murmuré le docteur hors de lui, et celui qui parlait, sans se rendre compte qu'il ravivait dans le cœur du pope une terrible haine, avait répété les paroles du docteur. Et le peu d'amour qu'il pouvait y avoir pour ce pauvre bougre s'était éteint sur-le-champ, et à sa place était née une haine plus vive et plus pure, générée par celui qui est injustement jugé. Le pope avait fait alors le grand serment sur les grandes icônes de parler avec ce *monsieur* qu'il ramènerait de force à la raison si nécessaire, car si on laissait les païens en faire à leur tête, ils viendraient souiller votre esprit aussi, c'était leur façon typique de procéder. Au paroxysme de la colère, il l'avait maudit et lui avait souhaité le contraire du bien tout en demandant une mesure double de boisson et il avait crié de toutes ses forces que dans la seconde suivante il irait rencontrer le mécréant, lui parler et tirer au clair toutes ces horreurs dont il avait été question car on ne pouvait pas les tolérer. Son gros poing avait frappé la table et ses lèvres avaient prononcé d'horribles injures suivies d'amples signes de croix et de prières de pardon pour sa vilaine bouche tentée par le péché à cause de la boisson. Puis il avait bondi au milieu du baraquement, avait esquissé quelques pas de lutteur jusqu'à la porte, l'avait ouverte, laissant entrer tout le froid du dehors, et de tous ses poumons, avec un regard qui n'était guère amical, il avait hurlé en direction de la maison de l'autre :

— Guérisseur de ta mère, pauvre type ! De ta mère, t'entends.

Les mots avaient résonné dans la vallée de manière plus tranchante qu'une salve d'artillerie et un petit écho venu de la pièce avait dit : Qu'est-ce qu'il a dit, l'autre, masseur ? Des rires étouffés avaient suivi ces paroles et le pope, saisi d'une sorte de folie qui avait dépassé depuis longtemps le stade de la simple colère, s'était retourné vers ce protestataire et avait murmuré entre ses dents avec un regard vitreux : Je ne t'oublierai pas toi non plus, plaisantin, fais-moi confiance ! Dans les vagues de l'écho, le pope

était parti, disant qu'il allait discuter avec l'autre impie. Il y était allé. Entendez-moi ça, qu'il fasse la loi dans sa vallée au nom des mécréants de sa mère. Qu'il soit maudit dans les siècles des siècles avec toute sa descendance. Maudites soient sa nourriture et sa boisson ! À tout jamais ! Il était parti en parlant tout seul et plus il s'éloignait moins on entendait ses paroles et personne n'avait plus ri, on le savait coléreux et rien ne disait qu'il ne reviendrait pas d'un moment à l'autre les maudire tous.

On n'avait rien su tout de suite de ce que s'étaient dit ces deux-là, sur le seuil de la maison du docteur ou peut-être à l'intérieur. Mais on avait vu autre chose. Une heure après le départ du pope, quand la fête battait de nouveau son plein et que tous ou presque l'avaient oublié, la porte s'était ouverte sur un terrible coup de pied et ils étaient apparus tous les deux, le pope et le docteur, se tenant par le cou, chantant une chanson licencieuse. Comment s'étaient-ils rabibochés, allez savoir. On le saurait beaucoup plus tard, bien plus tard, quand rien de ce qui s'était passé ce soir-là ne comptait plus vraiment.

Le vieux Iochka se rappelait tout ça et il souriait, ces souvenirs illuminaient sa journée, les temps heureux d'autrefois le maintenaient en vie, il les savourait toujours avec plaisir. Sauf qu'alors, en ce temps-là, les choses avaient mal tourné et il ne savait que faire pour que cela s'arrange. Il avait remarqué depuis quelques instants, du coin de l'œil, Peter qui avait ouvert sa fenêtre et regardait la vallée. Puis la fenêtre s'était refermée, des pas avaient retenti dans le couloir, quelques bruits sourds et Peter, grand, puissant, une vraie armoire à glace, s'était approché de lui, une bouteille à la main et deux verres. Brillants de propreté. Il les avait remplis, s'était assis à son tour sur une des marches de l'hôtel, avait trinqué puis s'était tu. Ils se taisaient tous les deux, on aurait dit un rituel, ils commençaient par se taire, ne se saluaient même pas quand ils se retrouvaient, ils se taisaient en

regardant le monde comme si leurs yeux ne faisaient qu'un regard, comme si dans leurs têtes il n'y avait eu qu'un seul esprit qui saisissait ce qui se passait autour. Rien, sinon la paix de la vallée, le murmure du ruisseau, le bruissement des feuilles, les vagues bruits dans le lointain. Tout ce qu'ils auraient bien voulu garder pour eux, leur petit paradis à eux d'autrefois. Peter savait pourquoi le vieux était venu là, le vieux, à son tour, savait que Peter savait pourquoi il était venu, Peter savait que le vieux savait qu'il savait pourquoi il était venu, ils regardaient ensemble la vallée et dans l'esprit commun de ce regard paisible se déployait la connaissance des choses que tous les deux percevaient de la même manière mais qui ne pouvaient pas être résolues dans un juste équilibre. Car dans ce regard, dans cette compréhension se tenait un temps qu'ils ressentaient de la même façon et derrière ce temps, il y en avait un autre, celui de la séparation, de la haine et de la zizanie, le temps des autres. Et comme ils savaient que le temps est unique, comment le démultiplier ? Comment pouvaient-ils avoir compris ces temps multiples s'ils n'en étaient qu'un seul et si rien, en-dehors de ce seul temps, ne pouvait se montrer à l'esprit ? Le temps de la parole était celui de la zizanie, le temps du silence, celui de la paix.

IOCHKA : Faisons la paix entre eux, faisons la paix.

PETER : Oui.

IOCHKA : Oui.

PETER : Hummmmm.

IOCHKA : Ben oui.

PETER : Ben.

IOCHKA : Buvons.

PETER : Buvons. Voilà.

IOCHKA : Pas mauvais.

PETER : Bien sûr.

IOCHKA : Oui.

PETER : Hum, hum.

IOCHKA : Il voudrait y mettre le feu, paraît-il.

PETER : Ce serait un péché.

IOCHKA : Leur mettre le feu et les faire brûler comme en enfer, car ils sont mauvais, qu'ils disent.

PETER : Hum.

IOCHKA (*il vide son verre, s'en verse un autre*) : Buvons et réfléchissons.

PETER : C'est ça.

IOCHKA (*après une pause d'un siècle*) : Ou allons plutôt parler au docteur pour voir si on trouverait pas un meilleur moyen.

PETER (*d'une voix faible, un simple murmure*) : Ça c'est pas difficile, on peut toujours mais est-ce qu'il nous écoutera ?

IOCHKA : Si on va vite le lui dire, je pense qu'il ne pourra pas faire autrement.

PETER (*il remplit de nouveau les verres*) : Buvons d'abord, on verra après ce qu'on doit faire.

IOCHKA : Buvons, comme tu dis.

(*De la cabane voisine on entend : un long gémissement, un long cri strident, des ahanements saccadés ensuite, la fenêtre s'ouvre largement et apparaît une tête avec des seins, derrière cette silhouette une silhouette d'homme qui bouge vite, la femme crie, hurle, s'agite, mord le rebord de la fenêtre, de ses ongles longs et blancs, elle griffe le bois de la cabane, les deux hochent imperceptiblement la tête et les regardent, comme sur un signe, la tête disparaît, on voit le dos de la femme, ses cheveux défaits, noirs, ondulent dans la vallée, un cri comme de mort couvre un instant*

toute la nature environnante puis la fenêtre se referme et tout reprend comme si rien ne s'était passé.)

IOCHKA : Bien en seins, beau, bon pour le cœur de l'homme.

PETER (*rit grassement, se verse un verre, trinque*) : À nos femmes, mon vieux, où qu'elles soient.

IOCHKA (*retenant une larme*) : À elles, mon pauv' monsieur.

Faudrait aller voir le docteur, se disait Iochka, aller lui dire que c'est urgent, que ça va mal avec ces types. Pourquoi faire la demande d'une route et du courant électrique si tout va bien comme ça et que l'amélioration est pas nécessaire, comme on le lui a dit si souvent mais il n'a jamais voulu le comprendre ? C'est qu'il n'a plus toute sa tête, il est devenu dingue comme ceux qui l'entourent et qu'il guide ? Jamais il ne lui a rien manqué et tout le monde a voulu l'aider mais il ne sait pas remercier et ce n'est pas de l'humanité, oui, qu'ils aillent lui faire honte, comment pourrait-il venir après si longtemps et changer ce qui n'a pas lieu de l'être et en faire à sa tête sans tenir compte des autres ?

Le vieux a bien raison, se disait Peter, il avait toujours raison, il savait toujours tout ou le sentait, le diable seul sait comment il pouvait juger si bien, le diable ou le bon Dieu, qui nous le garde et ne nous le prend pas, au point où il est, plus âgé que le siècle et plus sage, me semble-t-il que nous tous réunis. Tout se paie, je le lui ai dit à l'autre que tout se paie et qu'un jour viendra où il regrettera tout cela mais il est sourd et aveugle, ne veut rien entendre. Comme si c'était hier que j'étais arrivé dans la vallée, et pourtant il y a trente ans il était déjà devant chez lui, lorsque je l'ai salué il s'est levé et il m'a accueilli avec humanité, m'a donné ce qu'il pouvait et m'a montré les lieux et les choses, il semblait si heureux de rencontrer un étranger.

IOCHKA : Oui, cher m’sieur, parlons avec les gens, essayons de les amadouer et de faire en sorte que tout aille pour le mieux.

PETER : T’as bien raison, je vais les voir pour discuter, nous entendre, qu’on fasse pas de bêtises, qu’on soit pas la risée des gens, ça serait pas bon du tout, personne n’oublierait, si jamais.

IOCHKA : Oui.

PETER : Pas possible autrement.

IOCHKA : Oui.

(*De la cabane sort un jeune homme. Il est nu. Il s’étire longuement, il descend le sentier, va au ruisseau, se lave avec de grands gestes, peignant la forêt d’un petit arc-en-ciel. Il s’assied sur la rive, directement sur les pierres, finit sa cigarette puis remonte doucement, avec une lenteur presque étrange, en faisant brinquebaler son énorme bite au soleil de l’après-midi*.)

PETER : Regarde-moi ce type, on dirait un cheval. Le monde est une bite de cheval.

IOCHKA : C’est plutôt un âne, mon cher ami, c’est un âne qui a pas honte.

PETER : Laisse tomber ! Donc on fait comme on a dit, on les empêche, ça se peut pas.

IOCHKA : Ça se peut pas, on peut pas mettre le feu. C’est pas bien, où en est l’humanité ?

PETER : Sinon, la santé ça va ?

IOCHKA : Tant que je peux bouger, monsieur, tant que je peux !

Il s’est levé, prestement, a vidé son verre, l’a séché en l’agitant selon son habitude puis il est parti vaquer à ses occupations. À grands pas, à petits pas, le temps était pareil de toute façon et cela n’avait plus d’importance sauf que lui avait des choses à faire et il semblait être pressé. De rejoindre

sa propre souffrance si celles des autres – qui n'étaient pas vraiment des souffrances – il les avait apparemment résolues.

À droite de la cabane quand on regarde de la route, il y a un petit talus sur lequel se dresse un érable qui, lorsque Iochka était jeune, était un arbrisseau. Il était devenu gigantesque et son ombre diffuse baignait la maison et la route dans une lumière multicolore, une de ses racines large et noueuse faisait comme une sorte de banc. Entre la racine et la maison, en un lieu qui pouvait être aussi imaginaire, se trouvait la pyramide que le vieux devait démonter. C'était une vraie pyramide construite avec soin et il fallait un grand marteau pour démolir les parois d'argile durcie autour de la bouche du foyer. Le marteau a frappé sur cette cheminée qui fumait encore faiblement, le bras gonflé, plein de veines, a frappé la pyramide d'argile et peu à peu l'enveloppe est tombée, laissant voir les branches carbonisées qui, en une semaine, s'étaient transformées en charbon. C'était du temps. Là. Dans ces branches brûlées à petit feu. Dans la main qui frappait encore dessus pour faire tomber la terre. Dans les yeux qui regardaient attentivement et mesuraient le travail et ses fruits. Dans la respiration saccadée qui accompagnait chaque coup de marteau d'un ahanement, accroissant l'effet de ce qui se passait. Iochka s'est arrêté. À mains nues il a saisi les branches et les a cassées sur son genou puis les a rangées en tas à côté. Il n'y en avait pas beaucoup, pas peu non plus, peut-être l'équivalent de deux grands sacs. Il a pris un balai d'osier posé contre le mur, l'a agité comme pour le nettoyer avant de balayer les restes du bûcher. Il a ratissé avec soin la terre noircie par les cendres, a ramassé le tout dans sa brouette puis, avec un balai de paille, il a balayé de nouveau pour qu'il ne reste rien. Ce feu devait disparaître, ses traces devaient disparaître, il en ferait un autre bientôt et ce serait grand dommage de mêler le vieux feu au nouveau, il savait que cela devait se faire comme ça, que chaque chose doit être à sa

place, selon ses règles et que les choses puissent respirer. Il a nettoyé jusqu'aux fentes du sol, il a lissé le tout à mains nues puis a ramassé les cendres froides dans ses mains et les a regardées, il était le seul à savoir pourquoi, puis il a roulé la brouette jusqu'au pied de la côte et l'a vidée au bas d'un jeune sapin. Cela lui serait bénéfique. Le monde allait de l'avant. Il a rempli sa brouette de branches vertes prises dans la remorque, il l'a poussée sans effort et a commencé à bâtir une nouvelle pyramide. Doucement. Sans se presser, le feu doit être construit lentement pour brûler doucement et donner lentement naissance aux charbons. S'il s'était pressé, il n'aurait eu que des dommages et cela aurait été un travail dénué de sens. Il a posé les branches au cœur de la pyramide encore découverte avant d'apporter des branches plus sèches qu'il a arrangées avec soin par-dessus les premières puis, pour finir, il a entassé de grosses branches presque sèches, les unes à côté des autres pour couronner ce qui devait brûler. Il a regardé sa construction, a soulevé la brouette, est monté de quelques mètres en aval du ruisseau, a retroussé ses manches et s'est mis à gratter l'argile, il a pris des poignées d'argile humide et collante et les a jetées dans la brouette, la brillance jaune de la boue lui plaisait, il a creusé, creusé, creusé, il a sorti l'argile à mains nues et a rempli sa brouette, lorsqu'elle a été pleine, il l'a soulevée comme si c'était une plume, elle lui a semblé plus légère pleine que vide, il l'a poussée, veines du cou gonflées, yeux brillants comme l'argile, il a commencé à bâtir le bûcher à partir de sa base, à grands gestes soigneux, veillant à ce qu'il ne reste pas de trous et que la couche ne soit pas trop épaisse pour ne pas avoir à trop travailler à sa démolition. Il a apporté deux autres brouettes d'argile, en peu de temps, la pyramide d'argile était prête. Il a également apporté une brouette de terre noire et vaseuse de la rive opposée du ruisseau, a badigeonné le tout avec, renforcé les bouches de feu de la base et du sommet – une petite ronde en haut, une

autre, plus grande, en bas, comme une sorte de porte de vérification – de façon à pouvoir intervenir par là et nourrir le feu si besoin était. Il a humidifié un de ses doigts sur sa langue, l'a passé sur la terre déjà presque sèche dans la chaleur de l'après-midi, a goûté la terre, elle lui semblait légèrement salée, il s'est dit que c'était bien, que c'était ça le bon goût de la terre, il savait ça depuis des lustres. Qu'est-ce qui adviendrait si la terre était tout à coup sucrée, s'est-il dit mentalement. Avec le même doigt essuyé entretemps sur son pantalon de travail plus que crasseux, il a dessiné au-dessus de la trappe de visite ce qui pouvait représenter une figure humaine. Une sorte de femme, c'était comme ça que Iochka se représentait l'art, un gribouillage dans la boue mais il y voyait tout autre chose et ses yeux vieillis avec ce souvenir vivant se sont remplis de larmes. Il les a laissé couler, les a avalées, il a bu sa souffrance comme une boisson des plus raffinées. Il a caressé encore la meule d'argile, les yeux fermés, le sel de ses larmes lui était agréable, la terre et les larmes étaient des choses salées et bonnes, il s'est essuyé les yeux avec sa manche, il est rentré en coup de vent dans la maison chercher une allumette et une bouteille de mazout. Il s'est penché, aspergeant copieusement l'intérieur de la pyramide, a frotté une allumette qu'il a jetée dedans. Une grande flamme est sortie en grondant de la trappe de visite, il a reculé un peu, et pris un morceau de contreplaqué qui était posé contre le mur de la maison et en a couvert la cheminée d'en-haut. La fumée épaisse l'a suffoqué puis elle s'est dissipée, en quelques minutes il ne sortait plus qu'un filet presque irréel. Il a retiré le contreplaqué, s'est assis sur la grosse racine d'à côté et a regardé le spectacle, avec satisfaction. Encore un jour où il avait fait quelque chose, il ne faisait pas d'ombre inutilement à la terre. Il a regardé ses mains sans la moindre tristesse, les lignes profondes de ses paumes étaient marquées de suie, il est allé tranquillement jusqu'au ruisseau et s'y est lavé aussi bien que possible avec

le petit morceau de savon maison qui était toujours à portée de main, sur une pierre.

Il était maintenant temps de monter. Et de faire ce qu'il fallait faire chaque jour désormais. De faire ou de refaire plutôt le chemin, pour se donner une raison. De la racine sur laquelle il était assis, il a laissé son regard flotter sur le haut de la vallée. Il y avait l'asile des fous en bord de route, puis un rideau de bouleaux et, au-delà, le ciel bleu automnal. Il est allé de nouveau vers la rivière, s'est lavé avec de larges gestes le visage et le cou, a essayé de nettoyer ses mains sur lesquelles le temps avait déposé des strates de saleté en l'incorporant à sa peau, il n'a pas vraiment réussi.

Légèrement voûté mais d'un pas toujours agile, il s'est mis à descendre la côte. Il a regardé vers la grande bâtisse qu'il longeait, il a entendu de vagues cris inhumains, il s'y était habitué au point qu'ils ne le faisaient plus tressaillir, il est passé avec agilité sous la barrière pour atteindre le chemin. Et à nouveau les souvenirs l'assaillirent : le petit cortège, les fronts baissés, les larmes mouillant le calcaire du chemin. Chemin d'eau et de souffrance. Chemin de croix. Le cercueil en bois brut au centre, le pope devant, une croix dans une main et l'encensoir dans l'autre, qu'il levait aux carrefours, selon le rite orthodoxe, pour l'agiter vers les quatre points cardinaux, le bruit de la rivière, la forêt, habillée alors comme à présent de toutes les couleurs, le peu de personnes de la vallée rangées derrière lui, venues pour l'accompagner, elle, une dernière fois. Le long chemin sous le soleil qui brillait froidement sur un ciel d'un bleu transparent, la montée pénible jusqu'à l'ermitage, celle que Iochka refaisait maintenant avec, sur le visage, un sourire triste. Il a regardé l'eau claire qui coulait à côté, s'est penché et en a recueilli dans les paumes de ses mains pour la boire, a traversé le ruisseau et s'est mis à monter le sentier en boucles, vers l'ermitage qui n'était pas tout près. Malgré tout il y allait chaque jour, n'en ressentait plus

la pénibilité, c'était simplement ce qu'il devait faire et il aurait été contre nature de ne pas y aller. Devant lui, perché sur un rocher, le petit ermitage. C'était là-bas, là-bas qu'un beau jour béni de Dieu comme tous les autres jours il se retrouverait, pour toujours, qu'il la rejoindrait, même si en son for intérieur il était convaincu qu'ils ne s'étaient jamais quittés et que sa vie à lui n'était que chose éphémère, comme une simple idée. Il savait que, dès qu'il serait passé de l'autre côté, il rencontrerait le Dieu bon dont parlait le pope avec tant de passion dans le regard, qu'il y trouverait enfin le bien. Et sa beauté à elle, renouvelée. On le lui avait promis, cela ne pouvait pas ne pas être. Et alors, alors ce serait pareil : à la recherche de la terre, du feu et de l'eau, le vieil homme montait dans l'univers de l'air enivrant et il y retrouverait la vie. À côté de la maison délabrée du Seigneur, dans la petite clairière de la cour de l'ermitage. Où il n'y avait plus ni tristesse ni douleur, juste le pope et sa solitude aussi vaste que le ciel. Il monte, monte, monte, il pousse le portillon dont Dieu seul savait pourquoi il était là, il se signe avec des gestes amples, salue le vieil habitant, voûté, aux cheveux blancs, son ami de toute une vie, il s'approche de la tombe d'Ilona, bien entretenue, s'assied sur le petit banc à son chevet et se tait. Il s'y était tu si souvent et depuis si longtemps qu'il lui aurait semblé folie coupable de prononcer le moindre mot. Il se taisait et ne pensait à rien, il regardait juste le petit monticule de terre et dans le coin de ses lèvres s'est esquissé ce qui aurait pu être un sourire, le sourire paisible de celui qui ne savait pas mais sentait. Il a levé les yeux, il a regardé la vallée, il était là avec tout son amour, sa place était ici, il le savait. Rien ne pouvait rien y changer, tout était éphémère, peut-être, mais lui et Ilona ne faisaient qu'un seul et même être et rien ne pouvait les séparer, même pas la mort. Le pope s'est approché sans mot dire, on ne l'entendait pas marcher, son corps semblait ne pas déplacer d'air quand il traversait la cour, il s'est assis à côté de lui sur le

banc pour regarder la vallée du même point. Peut-être disait-il une prière pour la disparue, peut-être qu'il le faisait lui aussi chaque jour mais sans prononcer le moindre mot, il ne parlait pas à Iochka, il se contentait de rester assis sur le banc à ses côtés et de contempler la vallée, de se taire comme se taisent toutes les bonnes choses de ce monde. Ils se taisaient tous les deux depuis longtemps, depuis plus de vingt ans peut-être, assis sur le même banc, chaque jour à la même heure. Et dans ce silence, la prière du prêtre, cette pensée généreuse, s'élevait au ciel avec une force double. Deux hommes silencieux qui restaient assis ensemble sur un même banc à regarder les mêmes choses. Ils taisaient leur mutisme bien mieux que tout autre, ils se taisaient et regardaient, et quelque part dans l'espace créé par leur silence s'inscrivait le monde qu'ils habitaient depuis toute une vie ; dans leurs yeux logeaient la vallée, tous leurs souvenirs, peu nombreux, souvenirs de gens simples et silencieux. Silence contre silence, ils n'étaient que deux silences qui ne parlaient de rien parce qu'ils s'étaient tout dit en l'absence des mots, justement. À quoi bon les mots, s'ils se tenaient sous le grand chêne et si le temps était, et la terre aussi, et le feu et l'eau et l'air, et Dieu, si tout était comme il pouvait l'être dans leur monde, le plus simple des mondes possibles ? Le silence seul, le rien de ce silence, l'absence du murmure du ruisseau, le bruissement des feuilles, tout ce qui comptait c'était cela. Et l'amour, gage de toutes ces choses-là, se disait le pope en regardant les paumes usées de ce vieil homme, ces paumes qui reposaient paisiblement sur ses genoux comme dans les icônes, ces paumes sales et calleuses mais tournées, et pas par hasard, vers le bleu du ciel. Les paumes tout près de la croix en bois de chêne qui se dressait sous l'arbre déjà imposant, paumes qui ne priaient pas, ne demandaient rien, ne pleuraient pas mais offraient, comme elles l'avaient toujours fait. Dans leur union se trouvait toute la vie de Iochka, le pope le savait, il le saurait toujours, au

cours de toutes ces années depuis qu'ils vivaient dans une vallée oubliée de tous, chaque fois qu'il avait vu ces paumes, posées sagement sur ses genoux, il avait su, il avait senti, il avait compris que rien ne pouvait s'opposer à leur beauté et à leur simplicité. C'est pour cela qu'il estimait ce vieil homme, qui avait presque son âge, c'est pour ça qu'il était resté à ses côtés, lui avait accordé sa confiance et n'avait jamais hésité à l'aider même lorsqu'il était loin, trop loin, dans les ténèbres de la douleur et de la folie. Iochka était le gage de leur univers, le pope le savait, tout le monde le savait, seul le vieil homme, avec tous ses petits actes comme détachés d'un vieil Évangile inconnu, ne semblait pas s'en rendre compte. Même la lumière qui entourait ses mains était plus pure, plus limpide, elle ressemblait à l'eau bleue du ruisseau dans les matins sereins, le ciel semblait plus doux sous son regard, le vent se calmer, les bêtes sauvages de la forêt semblaient elles aussi regarder timidement du fond de leurs tanières lorsqu'il se tenait, silencieux, près de la petite tombe, statue de la simplicité avec ses mains jointes mais pas pour une prière. Sans dire un mot, le vieil homme semblait raconter l'histoire du monde entier, il semblait dire que les mots sont inutiles, la pensée les rassemble au même instant et quoi que l'on puisse dire dans des formes savamment tournées, rien n'égale cette simplicité en grandeur et en piété.

Ils se taisaient. Ils se taisaient sur tout et sur rien et dans l'esprit du pope restait gravé ce qui accompagnait le temps de sa vieillesse, il avait vu beaucoup de choses, en avait compris beaucoup, et depuis quelque temps sa pensée s'était concentrée sur le chemin du temps. Incompréhensible au départ, vu comme une grande question plutôt qu'une réponse quelconque, désormais le travail de sa non-volonté semblait avoir fait son lit. Il ne savait pas si le temps était aux hommes ou au Seigneur ou aux deux à la fois, ou s'ils pouvaient vivre ensemble mais il savait, il avait vu que la majorité des

hommes ne voyaient pas, ne comprenaient pas le temps mais le vivaient. Tandis que ceux qui le voyaient, qui le comprenaient n'avaient pas la chance de le vivre, ils étaient si accablés par la terreur de cette découverte qu'ils en oubliaient de vivre. Pour en revenir à son ami Iochka, il était fort possible qu'il n'ait pas compris grand-chose au temps, il était fort possible, en fin de compte, que le temps n'ait signifié rien d'autre que l'attente paisible de la mort, mais il vivait. Il avait vécu. Il vivrait toujours comme il le connaissait, comme le connaissaient tous les autres, paisible, faisant son travail, faisant toutes choses quand il fallait et s'efforçant de les bien faire, autant que possible. C'était peut-être de tous les hommes le plus libre. Il était le plus libre car restant là, à côté de lui, il ne saisissait pas le passage du temps, il ne comprenait que ce qu'il avait à faire et le faisait et c'était bien en cela qu'il était vraiment libre. Lorsqu'au coin de son vieil œil sans nul cerne restait accrochée une larme qui ne voulait pas couler, en elle se trouvait apparemment toute la vie du vieux. Lorsque ses épaules voûtées ne bougeaient pas sous le fardeau de la mort, il était clair qu'il devait être ainsi et vivre ainsi, il ne se cassait pas la tête pour essayer de comprendre, il suivait son chemin. C'était la simplicité des choses primordiales qui distinguait le vieux Iochka des autres hommes et le rapprochait en même temps d'eux, d'une manière aussi naturelle que possible. C'était une chose incompréhensible et des plus banales, l'image la plus accomplie de cette vallée oubliée, de ce lieu hors du temps, de ce paradis où tout se passait de la même manière depuis que le monde est monde, où rien ne changeait ou ne semblait vouloir changer, où le temps ne s'était pas arrêté, où sa compréhension tardait à se produire et tarderait encore, par-delà la barrière de l'entrée. C'était comme si quelque part, dans l'air de l'au-delà de la barrière, il y avait une chose inconnue qui faisait que la compréhension de ce monde-là ne puisse être atteinte, arrêtant par sa propre force le mieux-

être et en même temps le mal-être qui croissaient au-delà de la barrière et s'illuminaient. Mais où étaient donc les ténèbres puisqu'on ne parlait que de lumière ? Dans la vallée ou dans l'autre monde ? Où était la lumière ? Dans la compréhension ou dans la vie simple ? Il savait en son for intérieur que les réponses à ces questions étaient extrêmement complexes et il en était arrivé à apprécier la question plus que la réponse pour ne pas tomber dans un péché mortel et devoir en rendre compte par la suite. Vu qu'il n'y avait pas de plus grand mal que le doute sur soi-même, il le savait et il s'en gardait.

Le pope s'était levé prestement, il était entré dans sa cellule et en avait rapporté une bouteille de gnôle pour honorer ce jour-là d'un verre. Il savait que Iochka ne tarderait pas à se lever du petit banc près de la tombe et qu'il lui demanderait s'il n'avait pas besoin de quelque chose. Il serait prêt en un clin d'œil à l'aider pour n'importe quelle bricole mais il savait tout aussi bien qu'il n'y avait rien à faire et qu'il eût été plus sage de rester à parler un peu plus à essayer de lui expliquer ces choses qu'il s'efforçait en vain de lui faire entrer dans la tête depuis quelque temps.

Et de fait, Iochka a redressé les épaules, s'est débarrassé du fardeau de sa souffrance et a levé les yeux vers l'azur du ciel, a jaugé la Petite Pierre comme s'il y avait là-bas, sur ce rocher, une chose qu'il était le seul à connaître et avec laquelle il devait entrer en contact. Il a fait quelques pas, a secoué le portillon inutile et a dit calmement :

— Il faudrait le renforcer un peu et le graisser, il tourne pas bien sur ses gonds.

Alors qu'il n'avait jamais eu l'idée de le fermer, le pope s'est approché, l'a fait bouger à gauche et à droite, vers le haut et vers le bas, l'a secoué fortement et, en effet, le portillon a émis un long geignement en retombant à

sa place. Dans ce silence ainsi déchiré, la vallée a semblé se réjouir d'un coup.

— Ça alors, ce métal, j'aurais jamais pensé… Faudra le faire marcher comme il faut. Qu'on ne puisse pas se reprocher de pas l'avoir fait. Mais reste encore un peu ici, y a pas le feu, c'est pas si grave si on attend encore un peu avant de nous attaquer à ce travail inouï, père Iochka !

Seuls les sourcils relevés de Iochka lui répondirent, quelque part à l'intérieur du vieil homme, le travail avait déjà commencé et devait être achevé, tout retard pouvant entraîner un désastre impensable, y compris la rupture imminente de ce portillon qui, même s'il ne servait à rien, devait fonctionner correctement.

OceanofPDF.com

L’année où un grand dirigeant du pays est mort et où un autre grand dirigeant s’est fait sa place sur l’échelle du monde[7], Iochka était déjà dans la fleur de l’âge, marié, sous son propre toit et même avec un enfant, comme le voulait la tradition de ses ancêtres et comme il l’avait souhaité de tout temps.

L’asile se dressait sur la colline d’en face, les baraquements des ouvriers s’étaient déplacés plus en amont et le silence, chose essentielle à la vie, s’était installé dans la vallée et ne partirait pas de sitôt. Ainsi allait le monde : silencieux, désert ; le monde dans son image la plus réussie était cette vallée par les nuits fraîches et courtes d’été, sans un souffle de vent, sans un bruit, avec un tapis d’étoiles sur le ciel, si proches apparemment, qu’il lui semblait pouvoir les toucher et même les prendre pour les accrocher comme des ornements dans les cheveux de son Ilona. Ils vivaient dans un monde qui n’était qu’à eux et ils s’aimaient, la paix régnait, ils avaient ce qu’il leur fallait pour vivre et s’ils avaient besoin d’autre chose, ils faisaient appel au contremaître ou au docteur et ces deux-là leur apportaient aussitôt de la ville ce qu’il leur fallait.

Cahin-caha, après d’innombrables plaisanteries et de non moins nombreuses querelles et réconciliations, le docteur de l’asile s’était lié d’amitié avec les gens de la vallée et avait commencé à participer, rarement, il est vrai, aux réjouissances chez le contremaître. Ils avaient le sentiment parfois qu’il s’ouvrait à eux, qu’il leur parlait, qu’il était sur le point de leur révéler un grand secret et de devenir ainsi leur grand ami, mais à chaque tentative de confidence, le docteur ne parvenait pas à s’ouvrir, à se laisser aller totalement aux paroles stupides que l’on dit sous l’effet de la boisson, et il ne réussissait en aucune manière à raconter, de lui-même, les côtés moins agréables de sa vie, ce qui le faisait rester un monsieur et être traité comme un « monsieur », par plaisanterie ou sérieusement, il n’aurait pas su

le dire. Il est vrai qu'il se chamaillait avec le pope quant à la manière de traiter les ouvriers, ils s'étaient disputés plusieurs fois au point d'en venir presque aux mains – des gens sérieux, des « messieurs », comme le disaient Iochka et le contremaître, ce dernier ajoutant, avec son humour coutumier : Se soûler, monsieur le docteur, c'est pas sorcier. Mais la plupart du temps, ils ne s'en voulaient pas, ils s'efforçaient tous les deux d'oublier les méchancetés dites sous l'effet de l'alcool et ils étaient même devenus presque amis, le pope, esprit avide de savoir, empruntait des livres à monsieur le docteur, savant homme, comme il le disait à qui voulait l'entendre mais un peu fêlé et pas très croyant. Et puis, il fume !

Et dans ces temps de paix, de début ou de fin du monde, mais en tout cas sans guerre, un jour est arrivé où Dieu s'est détourné de la vallée et, tandis que Iochka, assis sur le banc devant sa maison, était en train de confectionner un jouet pour ce diablotin d'enfant qui ne cessait de courir et de crier dans la rivière, est arrivé le camion qui ramenait d'ordinaire le contremaître de la ville, cette fois avec le seul chauffeur dans la cabine, signe que quelque chose de grave s'était produit et qu'il lui fallait en être informé sans retard. Il avait essayé de faire signe au chauffeur mais le camion ne s'est pas arrêté ; très inquiet, il a abandonné le jouet qu'il était en train de sculpter et il est parti derrière le camion. Ce n'était pas loin et en quelques minutes, après avoir avalé la moitié du nuage de poussière soulevé, il est arrivé aux baraquements et s'est mis à interroger sans plus attendre le chauffeur qui n'avait pas voulu s'arrêter comme l'auraient fait les gens polis. Dans les balbutiements et les hésitations de l'autre il a réussi à apprendre la terrible nouvelle : la femme du contremaître était gravement malade, mourante, et son mari, son ami, était resté chez lui, on ne savait pas quand il reviendrait dans la vallée, il n'était pas dans son assiette, il avait terriblement injurié le chauffeur et lui avait demandé de promettre de ne pas

souffler mot dans la vallée, sinon… Le chauffeur n'avait pas saisi ce que voulait dire ce « sinon » mais ce ne pouvait pas être bon et il avait demandé à Iochka de ne pas avouer que c'était de lui qu'il tenait ce qu'il savait. On avait vu des embrouilles plus graves causées par moins que ça. Qu'il soit tranquille, l'a rassuré Iochka, ce qu'il venait d'apprendre il ne le garderait que pour lui. Sauf qu'immédiatement il a envoyé un garçon de la carrière de pierres chercher le pope à son ermitage pour le faire venir plus tôt que d'habitude, après quoi il s'est rendu lui-même à la porte de l'hôpital et, se faisant violence car ces gens qui travaillaient avec le docteur n'étaient pas comme il faut, a demandé à voir leur « maître » comme il a dit avec un sourire à peine esquissé sur le visage. Il lui a raconté ce qu'il savait, il a feuilleté en passant et en s'étonnant fortement un livre d'un demi-mètre de dimension qui trônait sur le bureau, a bu un verre d'alcool très bon au goût, couleur ambre, quoiqu'absolument inconnu de lui, après quoi ils ont attendu tous les deux le pope sur le banc de devant la maison de Iochka.

Lorsque celui-ci est arrivé avec sa soutane flottant autour de la moto, ils ont tenu conseil sans avoir recours à la boisson. Chose qui ne leur était jamais arrivée, ils sont restés tous les trois à jeun, sans se quereller, sans attaques de la médecine contre la foi ou du travail contre la paresse et ont débattu du problème. Il était hors de question, disait le docteur, d'aller faire irruption chez ce pauvre homme qui, ajoutait le pope, a bien averti le type du camion de ne rien nous dire et il se fâcherait sûrement contre nous, Dieu nous en garde, il est déjà assez malheureux comme ça, à quoi Iochka, respectueux de la foi, a dit : Non, moi je dis qu'on devrait aller lui demander s'il n'a besoin de rien, ça serait pas le bout du monde, et ils se sont chamaillés comme ça un bon moment sans le moindre résultat et c'est le docteur qui a eu finalement raison : ils ont décidé d'attendre le lendemain où, sous un prétexte de travail, ils enverraient le garçon avec le camion

demander de ses nouvelles et le ramener auprès d'eux. Ils devaient savoir car, même s'ils n'avaient jamais vu de leur vie le visage de cette femme, qui était dans leur esprit l'image de l'épouse à la maison de celui qui était sans cesse dans la vallée, il n'était pas correct de ne pas secourir leur ami dans la peine et de faire semblant de ne pas comprendre que tout n'allait pas pour le mieux dans ce monde, et le lendemain donc, lorsque le chauffeur était revenu avec une gueule pas vraiment réjouie, il leur a dit que le chef était déjà au courant qu'il avait été le sujet de leur réunion, il avait dit ça comme ça, mot pour mot, vous avez débattu sur moi, et il leur faisait savoir de ne pas se faire de souci et même de dire à Iochka de demander à ces ivrognes du chantier s'ils ont fait leur boulot ou s'ils attendaient qu'il vienne pour le faire et se roulaient les pouces en baguenaudant. En entendant ça de la part du contremaître, ils se sont dit que la situation s'était améliorée et vu le nombre de menaces du message, ils sont retournés à leurs occupations, bien décidés à attendre et à ne pas aller l'importuner chez lui, ce ne serait pas correct. D'ailleurs lui, ils le savaient bien, il ne s'introduisait pas si souvent ni avec grand plaisir chez les gens, il restait dans son baraquement et faisait ce qu'il avait à faire, c'était la coutume d'où il venait peut-être, ils n'en savaient rien, ils ne pouvaient pas le savoir, certains d'entre eux n'avaient jamais été dans le moindre village au-delà des montagnes, c'était un tout autre monde, au-delà de la barrière, un territoire à peu près mythique auquel il n'était guère facile, on le voyait bien, de parvenir. Ben oui, j'ai eu beau me retrouver prisonnier au Caucase, comment pourrais-je bien aller au-delà des montagnes et de la ville ? C'est si loin. Sacrément loin, je crois. Les deux autres souriaient alors, ils n'avaient pas envie de lui dire qu'au-delà de la colline qui fermait la vallée, au-delà du sentier qu'empruntaient à cheval les douaniers avant la Grande Guerre jusqu'au poste-frontière, se trouvait cet au-delà, ce pays qui lui semblait si lointain. Son ignorance était à leurs

yeux une garantie de stabilité comme le disait le docteur quand il ne s'entendait pas appeler « monsieur », avec cette intonation qui lui égratignait les méninges et le faisait désirer ne pas avoir fait d'études un seul jour de sa vie.

Tout paraissait revenir à un semblant de normalité, on a laissé passer deux ou trois jours sans se tourmenter et sans poser d'autres questions au pauvre chauffeur qui aurait préféré couper droit par la forêt pour éviter de rencontrer l'un des amis du chef, mais cela n'a pas duré : deux jours après la seconde réunion, le chauffeur ne s'est plus montré. Le trio avait pourtant décidé que si le type revenait et ne leur racontait rien de son propre gré, on ne lui poserait plus de questions. Sauf qu'il ne se montrait plus. Exaspérés, rongés de questions plus ardues les unes que les autres, ils ont élaboré un plan B. Selon lequel ils devaient :

- téléphoner à l'opératrice de la ville au-delà de la barrière ;
- essayer de l'amadouer, on ne sait jamais ;
- si cela ne marchait pas, chose probable vu le différend suscité par des charrettes de bois, qu'ils regrettaient maintenant ;
- lui promettre du bois autant qu'elle voudrait, pourvu qu'elle condescende à appeler le village au-delà de la montagne, à se lier d'une manière ou d'une autre d'amitié avec l'opératrice de là-bas pour lui demander (sans lui dire, en aucun cas, que c'était eux qui l'avaient poussée à cette manigance) s'il n'y avait pas des morts récents au village et ;
- au cas où il y en aurait, apprendre à tout prix si la femme du contremaître en faisait partie ;
- puis les rappeler au baraquement pour leur dire ce qu'elle avait appris, Iochka promettant de ne pas s'éloigner du téléphone.

À la suite de ce plan, le pope, homme respecté par-delà leur milieu et même plus loin, si l'on en croyait les rumeurs, et même appelé parfois au-delà de la barrière pour officier des mariages, des baptêmes, des enterrements, sans compter qu'il était accueillant et permettait aux croyants de derrière la barrière d'assister aux offices, en tout cas pour les fêtes importantes et pas à tous, a été délégué pour entreprendre ces négociations avec la camarade opératrice, bien qu'ennemie. Le pope a négocié avec diplomatie, regrettant ce qui était arrivé aux charretiers dépossédés en pleine nuit de l'objet de leur vol, chose qui ne se faisait pas, tout le monde le comprenait et le regrettait, le délégué était entré dans le vif du sujet avec moult humilité et avait promis que pareilles choses ne se répéteraient plus jamais – les regrets avaient été réitérés plus clairement – si madame voulait bien faire une bonne action et cela aussi à la demande de monsieur le docteur qui aurait pu trouver des médicaments pour d'autres que pour ses paroissiens de l'asile (paroissien toi-même) mais cela seulement pour des amis et des amies, si madame – avait souligné fortement le pope comme pour la plus pieuse prière – appelait le village qu'il lui indiquerait pour apprendre s'il y avait des morts récents. La femme, à l'autre bout du fil, s'est signée, a écarquillé les yeux, se disant que ce pope avait une araignée dans le plafond, esquissant une prière pour son âme, mais elle a accepté, non sans lui faire des reproches pour qu'il les transmette aux autres, qui étaient à peine des hommes et auxquels il n'était pas question qu'elle parle, pas question surtout, avait-elle souligné, après qu'ils avaient voulu laisser mourir ses enfants de froid en hiver comme des païens qu'ils étaient – le pope a été tenté d'intervenir alors et de la maudire mais il s'est ravisé à contrecœur car ce n'était pas à une opératrice de décider qui était païen ou pas – l'opératrice a accepté non sans peine, mais elle a fini par dire qu'elle le faisait pour eux dans l'espoir qu'ils n'oublieraient pas leur promesse et

que ne se produiraient plus les récentes mauvaises plaisanteries. Ce dernier mot a été suivi d'un silence, dans l'esprit du pope a pointé la lumière de l'espoir, il a eu un large sourire – alors que ce n'était pas le moment de sourire et les regards presque furieux des autres l'ont sanctionné aussitôt – avant de remercier poliment la personne au bout du fil, il a ajouté une bénédiction et a raccroché, avec précaution.

— Les paroissiens de l'asile, hein ? a dit le docteur à l'adresse du pope.

— Fiche-moi la paix, je vais pas me disputer avec toi aujourd'hui.

Iochka est resté, selon leur entente, près du téléphone pour les nouvelles, les deux autres sont partis vaquer à leurs occupations mais en sont revenus peu de temps après, séparément et sans se concerter, car ils étaient trop impatients de savoir ce qui se passait et ils pouvaient tout aussi bien attendre là qu'ailleurs, ce n'était pas une affaire, comme l'a fait remarquer le docteur. Cette explosion d'humanité chez le mécréant a fait réfléchir le pope qui s'est dit que tout n'était peut-être pas perdu, qu'une partie de ses souhaits que le docteur aille en enfer ne s'accomplirait pas, même s'il ne pourrait pas s'en soustraire complètement vu ses méchancetés et ses paroles vives proférées à l'encontre du religieux. Il savait bien, lui, que… Et juste à cet instant, comme pour empêcher cette pensée de traverser jusqu'au bout l'esprit du pope, a retenti la sonnerie du téléphone. Comme sur un signe, tous les yeux sont sortis de leurs orbites, des mains se sont précipitées vers le téléphone, s'en est suivie une petite mêlée de trois mains dont une plus fragile par rapport aux deux autres, une grassouillette et une puissante qui ont voulu le saisir en même temps et, finalement, c'est Iochka, homme d'expérience et grand travailleur, qui a eu gain de cause. Le récepteur à l'oreille, il a marqué un long silence, sous des yeux exorbités qui le fixaient comme s'il était le Messie, il a continué de se taire avant de se lever d'un mouvement qui a failli casser l'appareil, avant de retomber sur

la chaise poussé par le pope, patience, on risque de se retrouver sans nouvelles, pauv' bête sauvage, t'es pas capable de garder ton calme un instant comme tout être humain et rester assis, et il est resté assis et a continué de se taire, les deux autres le regardaient sidérés, pensant qu'il s'agissait d'une chose grave puisqu'il ne disait plus mot, il a écouté encore un moment puis a tenté de quitter sa chaise, mais il a vite été repoussé, a fini après un temps par remercier, les deux autres tournaient déjà dans la pièce comme des fous, il a raccroché et a dit avec un profond soupir :

— L'épouse du contremaître est morte, *messieurs*.

Les deux autres se sont alors assis, plus tard le docteur raconterait qu'il avait senti fléchir ses jambes et que l'espace d'un instant il avait été comme « anémique », le pope ne raconterait rien, c'est la surprise et la douleur qui l'avaient fait s'asseoir, après quoi ils se sont tus ensemble, se regardant de temps à autre. Trois hommes assis autour d'une table en bois brut fixant chacun son vide intérieur. Ils ne savaient pas comment réagir pour soutenir cet homme, arrivé du Sud du pays pour le boulot et qui avait tant fait pour eux, ce type que la vie mettait à rude épreuve. Que faire, lui téléphoner ? Monter de suite dans le camion du chantier et le rejoindre pour être au moins à ses côtés ?

— Le plus étrange c'est qu'aucun de nous n'a jamais vu sa femme, disait le docteur, s'il n'existait pas, elle n'aurait pas existé non plus pour nous. Comme une morte absente. Elle est morte mais n'a pas existé.

Iochka a relevé sa tête et l'a regardé avec une infinie pitié, il aurait bien aimé lui dire un mot dur, très dur, de ceux qu'on n'oublie plus mais il s'est ressaisi et a regardé le pope prêt à se signer et à maudire ce mécréant de docteur, il a fini pourtant par s'abstenir à son tour.

Rien à faire. Leur soliloque continuait en silence, ils auraient voulu et en même temps pas voulu agir, dire que leur copain ne leur avait pas donné

le moindre signe ; ils n’avaient pas le droit de trouver cela injuste ni de prendre une décision, ils se sentaient seuls, tristes et abandonnés. Jamais la vallée n’avait connu ce qu’ils ont vécu ensemble : d’étrangers ils étaient devenus les meilleurs amis sans que la vie leur mette des bâtons dans les roues, sans leur causer de douleurs semblables et le décès d’un parent ou d’un proche leur semblait lointain comme venant d’une autre vie – et au fond c’était bien le cas. Lorsque chacun d’eux avait décidé d’emménager à cet endroit, il avait laissé derrière lui tout ce qu’il possédait et avait recommencé une nouvelle vie ici. Évidemment, ils étaient chargés de leurs souvenirs, des vieux tourments les hantaient troublant leurs nuits, généralement ils n’y faisaient pas trop attention et chacun, à sa façon, remerciait mentalement le Très-Haut de ne pas être obligé de se rappeler son passé.

Le docteur s’était levé et s’était dirigé vers le coin qui abritait l’armoire préférée de leur copain. D’où il a pris une bouteille et quatre verres qu’il a mis sur la table avant de les remplir. Le pope l’a regardé faire sans broncher, Iochka a été tenté de refuser le verre, mais, surpris par ce que venait de dire le docteur, ils n’ont pas réagi. Ils ont trinqué en silence, Iochka et le pope ont fait tomber une goutte du liquide doré, ont vidé d’un trait leur verre et, comme si de rien n’était, comme s’il n’y avait eu aucune inadvertance du côté du docteur, le prêtre s’en est versé une deuxième dose dont il a laissé tomber encore une goutte par terre. Ils avaient conclu dans le silence prolongé qu’il n’y avait rien à faire mais comme aucun d’eux ne voulait vraiment renoncer, ils ont continué à trinquer et à se taire ensemble un moment, ils se sont tus comme s’ils parlaient et, d’une certaine manière, ils étaient en train de faire une veillée mortuaire. Une veillée en l’absence de la morte, une veillée à laquelle ils participaient à distance, une veillée feinte, au fond. Et lorsqu’ils ont décidé enfin de parler, on aurait dit que

c’était leur copain qui était décédé, pas sa femme dont ils n’avaient pas de souvenirs, ils évoquaient des faits et gestes de leur ami comme très éloignés dans le temps alors qu’il ne s’agissait que de jours ou de semaines, des réflexions relatives à la douleur de cet homme mais en aucun cas à ses souffrances bien réelles du moment. Chacun d’eux inventait, à défaut de connaître la morte, au point que cette femme recommençait à vivre dans la veillée improvisée au baraquement du chantier, elle y vivait triplement, elle y mourait triplement. Le docteur aurait pu la faire admettre à l’hôpital pour tâcher de la sauver, le pope lui aurait fait un très bel office d’enterrement, Iochka, en ce qui le concernait, n’aurait pas fait grand-chose, étant dépourvu d’initiatives. Peut-être serait-il resté à côté de son ami sans mot dire, comme à son habitude, en donnant éventuellement un coup de main où et s’il le fallait. Tout ceci, bien sûr, se passait dans leur tête et ne pouvait devenir réalité, vu leur décision prise en silence de ne pas déranger leur copain d’aucune manière puisqu’apparemment il n’y tenait pas. S’il avait voulu le contraire, il leur aurait fait signe et ils auraient accouru sur-le-champ, mais voilà que non. Ce qui, de toute manière, n’allait rien changer à la bonne marche des choses, aucun d’eux n’oserait faire allusion par la suite à ce presque affront à leur amitié, car sous l’effet de la douleur les hommes agissent des fois bizarrement – disait à juste titre le pope, le regard embué par la boisson – et il nous revient de les laisser tranquilles, autrement à quoi servirait l’amitié. À mesure que les verres vidés s’accumulaient, le docteur prenait en compte en bougonnant un autre aspect du deuil, mais seulement en bougonnant sans mieux expliquer. Iochka, lui, continuait à boire en se taisant plus que d’habitude, aurait-on dit et à vivre, presque réellement, la veillée improvisée. Chacun avec sa douleur et son silence, se disait-il mentalement, chacun avec sa souffrance et ses gouffres de l’âme. Il regardait ses deux compagnons avec une certaine tendresse et imaginait,

sans trop se tromper probablement, que leur cœur connaissait les mêmes peines, la même compréhension des souffrances de l'autre. Une compréhension aussi grande que le silence, une compréhension englobant complètement l'Autre. Que faire de mieux sinon laisser son ami, son frère, être lui-même, ne pas se mêler de sa vie, ne pas lui tirer les vers du nez, le laisser dire s'il a des trucs à dire, le laisser libre de ne pas dire s'il veut se taire ? Se taire, voilà la chose probablement la plus importante au monde, se taire et permettre à l'autre d'être lui-même sans essayer de le changer. Car s'il voulait vraiment parler et changer de conduite, il le ferait de lui-même, sans vos questions ou vos conseils idiots.

Ils ont bu jusque tard dans la nuit, se demandant deux ou trois fois s'il fallait téléphoner là où se tenait leur ami accablé par la douleur et s'il fallait lui parler, tout en se ravisant, se rendant à l'évidence qu'il valait mieux ne pas s'en mêler. En se séparant, même s'il n'y avait pas urgence et si le jour à venir ne devait être en rien différent de celui qui venait de se terminer, ils se sont serré les mains avec force en se promettant de se retrouver sans faute, comme s'ils n'allaient pas de toute façon se recroiser ; deux jours plus tard, l'ami refaisait surface sur le chantier comme si rien ne s'était passé ou presque. Il est vrai qu'il n'était pas rasé[8] et ses traits tirés lui donnaient un air très fatigué encore qu'un étranger aurait eu du mal à deviner que son existence avait subi un coup si grave et qu'il en souffrait. Toujours aussi sérieux et aussi facétieux, il s'est mis au travail dès la seconde où il a sauté du camion, et il ne donnait aucun signe d'avoir envie de parler à quelqu'un. Sauf que moins d'une heure après son retour les trois hommes qui l'avaient tant attendu s'étaient déjà pointés dans son baraquement, silencieux mais les regards interrogateurs. Chacun cherchant dans son esprit une parole adéquate sans pour autant la trouver. Chacun prêt à aller à l'armoire pour y prendre une bouteille et la poser sur la table,

chacun y renonçant aussitôt. Quatre hommes se taisaient autour de la table dont ils fixaient le plateau comme s'il n'y avait plus de mots et que chacun d'eux venait d'être investi par le mutisme à l'instant même. Le contremaître, plus silencieux encore que les autres, a fait finalement les gestes nécessaires en allant à l'armoire d'où il a sorti une bouteille avec un tremblement des mains remarqué par tous les autres, a rempli les verres et a fait tomber quelques gouttes par terre, respectueux du rituel. Ils l'ont tous imité, rien n'a été dit, il n'y avait rien à dire, ils restaient chacun dans leur rêve car il n'y avait pas d'issue, il n'y avait qu'une énorme amitié qui les liait par les fils invisibles du silence et qu'il fallait respecter avant tout et à tout prix. Il n'y a eu que cinq paroles prononcées par le contremaître, cinq, mais qui ont résonné dans la cabane comme le tonnerre :

— On va boire un coup.

OceanofPDF.com

Cette année-là, un rude hiver s'était abattu sur la vallée comme s'il voulait tout détruire par le gel et ne rien laisser survivre en dehors des habitations des hommes et des tanières des bêtes. On avait trouvé des renards et des ours gelés, des oiseaux tombés des arbres, en bien plus grand nombre que d'habitude et la rivière ne coulait plus que sous un mètre de glace et de neige. Un monde scintillant, aux nuits rougeoyantes noyées sous les congères, aux journées brumeuses et glaciales, un monde où l'on ne pouvait plus travailler : les ouvriers les plus habiles ne pouvaient plus faire marcher les machines du chantier ni même se servir d'une pelle ou d'une pioche, toute tentative pour se déplacer d'un point à un autre impliquait de faire appel à des équipes entières qui devaient déblayer la neige et à un des engins à l'avant duquel on avait installé une immense lame de déneigement qui ouvrait des chemins irréels dans une couche de plus d'un mètre et demi de neige ; il ne cessait de faire des allers-retours jusqu'à la ville toute la journée et il fallait recommencer le lendemain. Ils avaient dégelé le moteur avec des chiffons imbibés de mazout qu'ils avaient laissé brûler longtemps sous le carter d'huile, puis on avait dû vérifier que le réservoir était bien plein et ils ne l'avaient plus arrêté sauf pour refaire le plein de deux-cents litres. Le temps était encore parmi eux mais c'était un temps au ralenti, plus lent même que d'habitude ; les gens n'étaient plus que des fantômes obscurs et allongés traversant ce monde blanc pour se retrouver et échanger quelques mots dans le sifflement caverneux de la tempête ou le silence pesant du gel mais, plus encore, tout simplement pour être ensemble et voir des visages semblables aux leurs et se dire que tout ça finirait bien un jour.

Quel ne fut pas l'étonnement du chauffeur de l'engin, un beau jour, vers midi, lorsqu'envoyé par le chef de chantier déblayer une fois de plus le chemin d'un blanc immaculé qui menait de la barrière jusqu'aux baraquements, douze kilomètres d'un ruban scintillant, il avait aperçu, aux

abords de la ville, juste à côté du garage automobile qui venait d'ouvrir, une forme sombre qui attendait immobile, juchée sur un immense tas de glace. Il s'était arrêté, pour voir ce qu'il en était, se disant que la personne avait peut-être besoin d'aide, qu'elle avait glissé et ne pouvait plus marcher ou que le froid avait déjà fait son œuvre et qu'elle était en train de mourir, mais lorsqu'il s'était approché de la silhouette emmitouflée dans des vêtements noirs, elle avait rejeté la capuche du manteau qui l'enveloppait de la tête aux pieds, lui avait fait un grand sourire si chaleureux que le soleil avait semblé se lever d'un coup et lui avait dit, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde : Je veux aller dans la vallée. Le chauffeur avait regardé la femme en se disant qu'elle était peut-être un peu dérangée ou que c'était une parente de quelqu'un de l'asile venue lui rendre visite et bloquée là par cet hiver interminable, mais il n'avait rien dit, lui avait fait signe de monter dans la cabine chauffée. La femme s'était assise à sa droite, avait retiré sa capuche et son foulard, les gants énormes dans lesquels étaient fourrées jusque-là ses mains calleuses et avait attendu l'homme qui s'était vaillamment dirigé vers le garage automobile. Il y avait bien longtemps, se disait-elle, que son Iochka était parti dans la vallée et depuis elle n'avait pas cessé de travailler, de souffrir en pensant à lui, à cet homme simple qui lui avait demandé un jour de l'accompagner ; elle avait refusé alors et lui s'était arrêté sur le bord d'un fossé poussiéreux pour boire. À la même époque où le temps semblait s'être figé, elle avait perdu quelques-uns des proches qu'elle avait encore en ce monde. D'un enterrement à un autre, d'une messe à une autre, car elle respectait les coutumes, ne se donnant plus à aucun homme, elle n'avait guère changé. Les mêmes tresses dorées encadraient son visage, aucune ride ne se laissait deviner, elle avait même quelque chose de vif et de jeune dans les gestes qui, sans plaire forcément, n'était pas désagréable à l'œil. Elle s'était mise à penser qu'elle n'avait plus

rien à faire en ce monde. Mais elle se souvenait de son homme, comme elle l'appelait secrètement et sa décision de monter le retrouver dans la vallée était de plus en plus ferme, devenant, de projet vague et lointain, un projet d'un avenir certain. Elle n'avait plus rien à faire, seule, dans la grande ville, elle ne s'y sentait plus à sa place ; auparavant elle rendait visite à ses proches, aidait sa mère et se tenait à son travail parce que c'est ce qu'on doit faire, mais quand elle l'eut enterrée, elle avait conçu toutes sortes de plans, avait envisagé de chercher le contremaître lorsqu'il descendrait en ville, de lui parler, elle avait même songé à ramener Iochka ici, à acheter une petite maison avec les quelques économies qu'ils auraient, pour vivre parmi les hommes civilisés. C'est avec ces idées et d'autres encore qu'elle avait affronté ce rude hiver et avait pris la direction des montagnes. Quand le chauffeur est revenu, elle était encore toute dans ses pensées, à peine si elle avait remarqué son retour, elle regardait le blanc infini de la vallée et les montagnes que l'on devinait à l'horizon, et cet engin qui roulait si lentement était à l'image de sa vie où rien ne s'était jamais passé, le ronronnement monotone du moteur était celui-là même du rythme de ses jours depuis toujours.

La femme souriait de manière impénétrable lorsque le gigantesque véhicule s'était engagé sur l'étroit chemin qui partait de la troisième intersection et conduisait tout droit aux baraquements. Elle regardait par la vitre embuée, comptait les traces de sauvagine et les branches qui ployaient sous la neige et faisaient comme un tunnel à travers toute la vallée. Elle avait cherché à comprendre ces lieux, à deviner l'endroit où coulait la rivière, s'était amusée à imaginer qu'elle avait peut-être disparu, qu'elle s'était enfoncée sous terre et qu'elle réapparaîtrait au printemps, s'était ravisée puis avait commencé à chercher, avec une sérénité presque parfaite, la maison vers laquelle elle se dirigeait, sa maison comme elle l'appelait

mentalement depuis quelque temps. Il lui avait semblé apercevoir une forme entre les congères, quelque part sur la droite il y avait un renflement plus haut que le talus de neige de deux mètres, mais comme elle ignorait tout des lieux elle s'était dit qu'il valait mieux attendre calmement d'être arrivée là où la conduirait le chauffeur qui devait en savoir plus qu'elle. Effectivement, peu de temps après, l'engin s'était brusquement immobilisé près d'une rangée de baraquements métalliques, de simples remorques dont on n'avait même pas enlevé les roues. Ben voilà, on y est, avait dit alors le chauffeur, en lui jetant un coup d'œil interrogateur. Où voulez-vous aller ? Je ne sais pas trop, lui avait-elle répondu en lui faisant un grand sourire. Je ne sais pas, je cherche quelqu'un qui s'appelle Iochka. L'homme n'avait rien dit, il avait fait signe de la tête qu'il avait compris, avait sauté en bas de sa cabine, était entré dans le premier baraquement et quelques instants plus tard était revenu avec un type massif, à cheveux blancs, aux yeux mi-clos à cause du blanc aveuglant de la neige. Elle était descendue du camion et avait dit au type qui elle cherchait et où elle voulait aller, et l'homme lui avait dit de le suivre, puis était parti devant, à pas lourds. Deux-cents mètres plus loin à peine, il s'était arrêté dans les flocons épais qui tombaient et, entre les murs du tunnel que devenait le chemin, elle a vu une petite ouverture de la largeur d'un homme qui menait en zigzags vers le monticule qu'elle avait aperçu un peu plus tôt. L'homme était reparti, sans dire un seul mot, la blancheur environnante l'avait très vite englouti et elle s'était retrouvée seule sur le chemin avec sa musette et une pensée presque insupportable : c'était le plus beau jour de sa vie, elle était dans l'endroit le plus beau de tout ce que Dieu avait créé sur cette terre. Déjà heureuse, elle avait très vite traversé le tunnel pour arriver à la maison, avait frappé à la porte et comme si on l'y attendait depuis toujours, la porte s'était ouverte avant même qu'elle ait fini de frapper et l'homme qu'elle recherchait depuis

si longtemps était apparu sur le seuil. Ses grands yeux bleus ont mis un moment à s'habituer à la lumière, il avait dû même mettre sa main en visière à la hauteur de son front pour bien comprendre ce qui se passait, ne comprit pas tout de suite, crut que tout cela n'était pas vrai, que l'hiver et la solitude l'avaient rendu fou dans sa sombre tanière, mais au bout de ces quelques instants plus longs que toute une vie d'homme, il avait enfin saisi, le sourire paisible de celui qui n'aurait plus besoin d'attendre avait éclairé son visage. Depuis qu'il s'était installé dans la vallée, son existence n'avait été qu'une longue attente, il s'était imaginé ce moment de mille manières, il n'avait survécu que pour lui, il ne désirait rien d'autre et voilà que par une blanche journée d'hiver sans fin, la femme dont il ne cessait de rêver se trouvait sur le seuil de sa maison, lui jetant un regard interrogateur et lui souriant. Et au lieu de la laisser entrer, il se contentait de lui sourire entre les portes et elle lui retournait son sourire, les buées de leurs respirations se mêlaient comme si leurs regards s'unissaient avec leurs deux cœurs rajeunis, comme s'ils se parlaient dans cet espace, entre le dedans et le dehors, entre les corps et le monde, entre la lumière et les ténèbres, entre l'impossible oubli et l'amour toujours vivant. Il s'était ressaisi, avait reculé gauchement d'un pas, lui avait pris sa musette et l'avait laissée entrer en balbutiant quelques mots à propos du froid de l'extérieur et de la chaleur de l'intérieur qui lui ferait du bien. Elle avait avancé d'un petit pas de son côté, entre les deux lits métalliques qui étaient les seuls meubles de la pièce, avec une chaise, une table et un poêle, il avait refermé la porte, tiré le verrou – sans savoir pourquoi – puis ils s'étaient assis en face l'un de l'autre, chacun sur un lit. Et ils s'étaient tus en se regardant. Lui, que l'émotion étranglait, ne trouvait rien à dire, il aurait voulu prononcer un seul mot pour lui faire savoir quel monde de bonheur il vivait en cet instant, elle, non moins émue, ne savait que dire non plus, elle le regardait en souriant, gauchement assise

sur le lit le plus proche du poêle. Un immense silence se tissait entre eux, une sorte de bonheur qui durerait aussi longtemps qu'ils vivraient ensemble, un de ces silences qui disent plus de choses sur l'amour que tous les mots du monde, quel que soit l'ordre dans lequel ils sont dits. Sa main s'est tendue par-dessus l'espace du centre de la pièce, il a écarté d'un geste indiciblement lent les mèches mouillées qui barraient le visage de la femme, il l'a caressé d'un geste qui avait l'intensité d'un regard et, elle, avec le mouvement le plus naturel du monde a appuyé sa joue contre sa main lourde, noircie et boudinée. Ils sont restés comme ça, sans un mot, à se regarder dans les yeux un long moment qui semblait ne jamais devoir finir. Une main et une joue, c'est à cela que tout se réduisait, une main et une joue, collées l'une à l'autre, et racontant un monde. Et deux regards qui se disaient plus de choses qu'ils n'auraient pu se dire avec des mots, deux regards comme deux silences qui, dans l'intimité de cette petite pièce du bout du monde, disaient tout sur le rien qu'étaient ces deux êtres perdus l'un dans les yeux de l'autre, perdus dans leur mutuel silence, redevenus de simples corps se soutenant parce qu'ils n'avaient besoin de rien d'autre, les mots ne pouvaient exprimer le sens de cet être-ensemble qui n'appartenait qu'à eux et si un seul avait déchiré, en ces instants, l'air de cette pièce, rien n'aurait plus été pareil, leurs vies, unies dans ce contact, se seraient séparées – mais cela n'était pas possible, rien ne pouvait empêcher ce qui se tissait dans l'air entre eux deux, le corps commun de leur bonheur, la solitude d'un être-ensemble qui devenait soudain réalité. Lorsque Iochka a fait mine de dire quelque chose, elle a tendu sa main dans l'air dense qui les séparait et un doigt fin est venu se poser sur ses lèvres qui en ont recueilli la trace. La tête toujours appuyée à sa main, avec une certaine gaucherie due, peut-être, au fait que cela se passait en silence, elle a défait son fichu, défait ses cheveux, a quitté avec une lenteur infinie le manteau qui l'emmitouflait

jusque-là. Elle s’est installée plus à l’aise sur le lit et a continué à enlever ses vêtements, un à un, comme si c’était la seule chose à faire en ce monde et lorsqu’elle s’est levée pour faire glisser sa jupe puis ce qui dissimulait le bas de son corps, elle n’a pas oublié de le faire se lever, lui aussi, sans décoller de sa main son visage qui semblait maintenant plus brûlant et rayonnant d’une lumière inconnue. Elle s’est retrouvée nue devant lui (les ongles des orteils un peu trop longs, les chevilles un peu enflées par le voyage à pied dans le froid, mollets et genoux bien faits, une touffe triangulaire de poils qui ont fait battre plus fort le cœur de Iochka, les seins ni trop gros ni trop petits aux aréoles larges et des petits tétons, épaules et cou bien proportionnés, visage d’ange aux longs cheveux blonds), son corps lumineux dans la faible lumière de la pièce, son corps sur lequel jouaient les lumières rougeoyantes du cendrier du poêle, se tenant nue et fière devant lui, la joue toujours appuyée sur sa main à lui dont elle ne voulait plus décoller, elle a fini par faire un léger signe de la tête. Il a compris et, retirant sa main pour quelques instants, il s’est déshabillé lui aussi et s’est mis tout nu devant elle (des jambes pas trop droites aux mollets qui semblaient appartenir à un corps plus solide, un sexe énorme, descendant sur le côté gauche jusqu’à la moitié du muscle qui part du genou, poitrine et épaules larges et des avant-bras géants par rapport au reste du corps, visage étroit encadré par une masse de cheveux qui n’avaient plus été coiffés depuis longtemps), Ilona a attrapé sa main et l’a remise à l’endroit exact où elle reposait quelques instants auparavant, laissant à nouveau reposer sa tête dans la même position et dans la même main qui maintenant était prise d’un tremblement imperceptible, on ne peut plus délicieux. Deux êtres nus plongés dans un silence de début du monde. Rien de plus. Et peut-être que plus jamais ils ne seraient davantage que ce corps uni par les fils d’un infini silence, ce corps qui se regardait et se réjouissait de l’instant tout en lenteur,

ce corps un et seul construit par leurs regards qui se parlaient dans le silence protégeant cette nudité, qui se disaient ce qu'aucun mot n'était capable de dire, se confiant ce que seules deux âmes qui s'aiment se disent et qui, séparées du monde, s'appartiennent. Dans les hurlements de la tempête qui recommençait dehors, leurs corps nus s'approchaient et rien n'aurait pu les séparer, en faire à nouveau deux, différents, distanciés. Comme si elle ne pouvait plus décoller sa joue de la main chaude et tremblante de l'homme, elle a tendu sa main vers son autre main, a entrelacé ses doigts avec les siens et, le regard brillant, lui a embrassé la paume réchauffée par son contact. Iochka a sursauté, dans ce baiser se retrouvait toute la promesse d'une vie, dans ce contact fugace se cachait le sentiment déjà présent mais qui n'avait été véritablement révélé qu'à cet instant précis, le sentiment d'un infini commencement qui ne pouvait être que celui de l'amour. Sa main a lâché les doigts qu'elle avait serrés violemment durant quelques secondes pour aller chercher la main de l'homme qu'elle a posée, comme pour protéger et conquérir, sur son sexe, lieu chaud et légèrement humide qui l'avait déjà reçu une fois. L'homme s'est contenté de saisir la surface des poils courts qui vibraient presque, il a ensuite regardé sa main, a relevé doucement les yeux par-dessus son corps à elle et leurs regards se sont à nouveau croisés, se sont parlé dans une langue connue d'eux seuls, inconnue aux autres, la langue de ceux qui se taisent car rien ne doit être nommé. Et lorsque la main de Iochka, endurcie et noircie par le travail s'est mise à y appuyer doucement, la femme lui a pris un doigt et l'a fait glisser dedans et a regardé Iochka intensément, un regard chargé de la promesse d'une liberté qui ne se disait pas en paroles. Il l'a soulevée comme il aurait fait d'une plume, l'a tenue suspendue en l'air quelques instants, l'a embrassée et dans le contact de leurs lèvres enfin ils se sont dit tout ce qu'ils avaient tu jusque-là. Et lorsqu'il l'a mise sur la couverture en laine

rêche du lit, un seul mot a déchiré le silence de la pièce, un mot comme un soupir, comme une libération de l'âme, comme un passage vers quelque chose, et qui ne pouvait être que passage. Assis sur le bord d'un lit métallique, dans une chambre au fond d'une vallée sans cimetière, une vallée où aucun enfant n'était encore né, ils sont restés ainsi : immortels comme tous ceux qui vivaient à un endroit où aucun corps n'avait été enseveli, ils avaient entrelacé leurs regards et leurs mains et en ce commencement de monde ils se sont tus. Ils se taisaient parce qu'il n'y avait rien à dire et rien à voir, parce que leur monde, tel qu'il était, se réduisait à presque rien d'où, de temps à autre, jaillissaient les traces de leur respiration, les traces d'un désir commun. Il n'y avait pas de suspension dans le fait de se taire, tout comme il n'y avait pas d'attente : tout était depuis longtemps achevé et allait s'achever en même temps, ce même temps de leurs mains réunies et de leurs regards qui se dirigeaient vers nulle part mais s'enfonçaient dans les yeux de l'autre, au-delà de l'iris, dans l'espace obscur où se tenait, tremblotante, leur route à deux ; une voie sans qualités, semblable à l'univers blanc d'au-delà de la porte, la voie de ceux qui s'aiment et refusent le monde, refusent l'intégralité parce qu'ils sont seuls à la connaître, le vide à jamais parcouru entre deux regards qui voient la même chose. Deux corps sur la couverture rêche, deux cuisses collées l'une à l'autre dans la chaleur de la petite pièce, deux mains serrées – pas trop fort – deux regards dans le vide, ancrés dans la présence de l'autre et pas dans le monde qui les entoure. Dans le coin de l'œil d'Ilona perlait une larme : en aucun cas une larme de tristesse ou quelque forme de deuil, tout simplement une larme qui, en définitive, ne devait être qu'une forme de joie. Dans le mouvement qu'elle a fait, en tournant la tête, est venu se nicher celui de la main noircie par le charbon qui s'est levée pour traverser l'espace infini entre le contour du corps de la femme et sa tête, dans une

lenteur indicible, pour caresser ses cheveux blonds sans presque les toucher, et lui essuyer ensuite la petite perle de cristal accrochée au coin de l'œil qui le fixait et qu'il a portée, sans même réfléchir, à ses lèvres, il a accueilli sur sa langue le goût salé de son bonheur à elle en le faisant sien, il a mélangé les deux goûts du corps aimé les faisant siens. Ils sont restés comme ça un temps qui ne se mesure pas. Ils sont restés là, deux corps qui ne parlaient pas, deux silences ensemble, deux âmes fondues en une seule, pendant que dehors le vent parlait aussi à leur place, unique son nécessaire. Tout ce que leurs âmes contenaient retournait dans leurs âmes, le silence régnait dans la chambre comme en eux-mêmes, l'univers était un néant qui les engloutissait, qu'ils ignoraient, dont ils n'avaient pas besoin. Une légère pression de sa main lui a indiqué de s'étendre, il s'est étendu à côté à son tour avant que sa main, qui allait toujours trembler lors de cet infime mouvement, éteigne la lumière. Leurs langues se sont entremêlées dans l'obscurité, le frôlement des corps devenait courses folles sur les peaux, leurs souffles saccadés se mêlaient imperceptiblement au bruit du feu dans le poêle et à celui de la tempête, au dehors, et lorsqu'il l'a pénétrée, l'air a vibré en même temps que leurs corps, le temps s'est arrêté, le monde s'est évanoui laissant place à ce seul fait, leurs yeux ne voyaient plus, leurs bouches ne parlaient plus, elles ne faisaient qu'embrasser les mains, qu'appartenir à leurs corps et la seule langue imaginable dans l'obscurité rayée par les rougeoiements du feu était la leur, la langue des premiers êtres humains, la langue qui ne parle pas encore, qui touche seulement, qui caresse, s'empare, génère, regarde droit en avant tout en l'ignorant, qui pleure sans savoir qu'elle pleure, qui rit sans savoir qu'elle rit, c'est presque la Parole sans l'être ; entre ces deux êtres se tissait alors une langue commune, vieille depuis que le monde est monde, la langue dans laquelle ils allaient non pas prononcer mais taire une vie tout entière. Et une mort.

Durant ces heures, ce court laps de temps entre l'arrivée de la femme dans la vallée et l'instant où ils sont devenus, tous deux, passage, translation, s'était produit un changement dans leur substance la plus subtile : eux deux devenaient, étaient devenus, allaient devenir pour toujours un seul corps, un seul et unique être que rien ne séparerait même pas un chêne planté au-dessus de leur tombe.

Lorsque l'accalmie est enfin revenue, quand tous deux reposaient étendus sur le lit et que leurs corps avaient perdu de leur magie en retournant à leur état d'assemblage de membres, d'organes et de visages, de pilosités et de petites difformités, de plis surprenants et de creux de la peau, de mouvements de poitrine de plus en plus lents et de moins en moins perceptibles, Ilona s'est levée, a enfilé le pantalon usé de l'homme et la chemise jetée par terre au pied du lit, a ouvert la porte qui donnait sur l'atelier et y a pris une bûche dans le tas rangé à droite de la porte qu'elle a mise dans le feu, elle a attrapé la seule casserole existante posée sur le rebord du fourneau, a regardé dedans sans trop comprendre ce qu'elle voyait. Elle a pris de l'eau dans le seau, a rincé un saladier et a ouvert la porte pour jeter l'eau sale, mais elle a été violement projetée en arrière par le vent, elle est allée prendre quelques pommes de terre dans le panier rangé au bas du mur, les a épluchées, accroupie, avant de les couper en rondelles, a récupéré ensuite un poêlon accroché à un clou près du fourneau, l'a rincé et a versé dedans quelques cuillerées de saindoux, a enlevé un cercle du fourneau pour installer le poêlon au fond duquel elle a fait fondre la graisse avec une cuiller en bois trouvée par là, quand le saindoux a commencé à grésiller Ilona y a jeté les rondelles de pommes de terre, un petit nuage de vapeurs et d'éclaboussures a rempli le petit atelier où, dans un coin, brillait le soufflet, elle continuait de mélanger les pommes de terre tout en regardant, presque amusée, les cercles rougeoyants que le feu dessinait au

plafond, a mélangé encore puis a soulevé le couvercle du pot et a pris quelques morceaux de viande de porc conservée dans la graisse qu'elle a posés par-dessus les pommes de terre presque cuites, a mélangé encore tranquillement le tout, une main soulevant une mèche imaginaire, elle a couvert ensuite le poêlon pour que la cuisson continue à l'étouffée et elle a regardé enfin autour d'elle comme pour la première fois, et elle a compris que l'atelier servait aussi de cuisine et qu'il n'y avait pas de hall, pas d'entrée à cette habitation, puis s'est emparée d'une bassine métallique au fond de laquelle elle a versé de l'eau, qu'elle a posée sur un autre coin du fourneau pour la faire chauffer un peu, puis elle a quitté le pantalon et s'est lavée tranquillement. Une fois l'opération terminée, elle a réenfilé le pantalon et a retiré le poêlon au bord du fourneau. Iochka est venu de la chambre, l'a prise dans ses bras, a défait le cordon du pantalon et l'a laissé glisser sur le plancher, elle s'est mise à onduler, s'est collée à lui en s'appuyant légèrement de ses mains à la barre du fourneau, l'agréable fraîcheur sèche de sa peau s'est brusquement transformée en une sorte d'humidité et de divine brûlure qui lui traversait le corps en montant jusqu'à sa gorge, lui procurant une sorte d'étouffement, ses tétons se sont douloureusement durcis, c'était comme si son corps entier subissait une souffrance qu'il fallait alléger, calmer, elle a cherché à identifier la cause du bonheur de sa main, l'a caressée, l'a câlinée, et lui aussi l'a ouverte, l'a caressée, l'a attirée de plus en plus vers lui, elle s'est mise les mains sur les hanches, a ouvert ses jambes et a écarté ses fesses pour mieux l'accueillir, mouillée et chaude, cherchant de sa main comme si elle était devenue folle, puis presque en bondissant s'est emparée du membre affolé de désir et s'est précipitée vers cette chair dure et lorsqu'il l'a pénétrée à nouveau, elle a tiré le plat contenant le repas de côté et s'est abandonnée à cette chose plaisante à en mourir, en ondoyant son corps, elle en a eu presque des larmes de

plaisir, rien ne comptait plus, tout le reste n’avait qu’à attendre, le feu qui les brûlait devait être éteint.

Des années plus tard, quand le souvenir de ce jour devait être tout aussi vivant, le pope dirait une chose d’une grande importance à Iochka, devenu vieux. Ici commence le ciel, dirait alors Iochka, presque sûr de cette vérité. Non, le ciel n’est pas ici, il ne commence pas, lui aurait répondu le pope, après un instant de réflexion. Le ciel est partout et depuis toujours, mon ami. Faut pas en douter. Le ciel est comme toi et toi tu ne peux pas me dire où tu commences et quand, tu es là, tu existes, un point c’est tout.

OceanofPDF.com

Parfois, dans la vallée arrivaient aussi des gens qui n'y tenaient guère, on les voyait descendre des camions avec l'air penaud, mesurant de leurs regards perdus l'endroit comme si c'était une prison toute neuve, un beau lieu où on les aurait mis de force et d'où, même si on ne les obligeait pas vraiment à trimer, ils ne pouvaient sortir qu'avec une autorisation spéciale et une heure de retour imposée. On leur disait, racontaient-ils, qu'ils devaient construire un avenir radieux. La blague interminable, puisque répétée à tous ceux qui voulaient les écouter, était que leur vie partait à vau-l'eau en s'envolant ; blague destinée à des ouvriers, de simples ouvriers qui parfois faisaient des efforts pour construire et faire fonctionner la voie ferrée sur laquelle descendaient de petits trains chargés de troncs. Mais le plus clair du temps, la vallée ressemblait à une station de villégiature où les gens s'adonnaient à la boisson et à ne rien faire, activités élevées avec le temps au rang de l'art. Il y avait une centaine d'ouvriers et normalement cette voie ferrée aurait pu être construite en quelques mois, un an au maximum, mais le travail durait déjà depuis une dizaine d'années et il n'y avait pas le moindre risque que les rails dépassent réellement un jour l'endroit où se trouvait la maison de Iochka et encore moins qu'ils avancent dans la montagne de derrière et qu'ils en atteignent le bout. Les tampons censés arrêter les petits trains avaient été apportés dès que la construction avait commencé, vers la moitié du siècle, au point qu'on en était arrivé à ne plus s'en souvenir, ni à savoir quelle en était l'utilité, on les rejetait derrière les baraquements à chaque déménagement du chantier et dans le meilleur des cas ils servaient de sièges pour quelques égarés qui venaient perdre leur temps à cet endroit. Quelques signes du sens de l'existence de cet endroit et de la présence de ces gens réunis ici persistaient mais seul un œil très expérimenté aurait pu les identifier et les expliquer.

Dans l’habitation du contremaître, en rien différente des autres baraquements, se trouvaient de petits détails pouvant tout expliquer ou presque tout. À un petit clou enfoncé dans le contreplaqué qui doublait la tôle de cette construction – clou qui bougeait et même tombait parfois et il fallait alors l’enfoncer à nouveau – était accrochée la reproduction d’une photo : d’un homme entre deux âges, sans une ride sur le visage affichant un sourire parfait, regardant sereinement le petit monde de cette cabane posée sur les roues d’une remorque. On était en droit de supposer qu’un spécialiste avait retouché la photo jusque dans la ligne des cheveux et les proportions des yeux, dans tous les cas il est certain que chaque fois que le contremaître avait recours à l’autorité et voulait menacer un type, il lui disait clairement, écoute, coco, moi je le dis au Camarade et la discussion sera close, tu pourriras en taule. Effrayé pour de vrai ou faisant semblant, celui qui était menacé de la sorte se remettait dans le droit chemin un jour ou deux, puis reprenait ses mauvaises habitudes. Si tout fonctionnait à peu près dans la vallée c’est que personne, pas même le contremaître, n’exigeait que les choses fonctionnent vraiment – excepté l’approvisionnement et les papiers qui devaient être toujours signés et remis à temps, rien n’était réellement important mais tout ce petit paradis avait failli s’écrouler le jour où, revenant de la ville, le contremaître – chef de tout le chantier – a donné tous les signes qu’il était à jeun cette fois, il s’est emporté plus que d’ordinaire devant tout le monde, sans injurier ni hommes, ni animaux, ni outils, ni temps, ni cieux comme à l’accoutumée, au contraire, il est allé inspecter immédiatement le chantier et voir ce qui s’était passé en son absence – ce qui n’était vraiment pas dans son tempérament. Après un tour dans la vallée sans se disputer avec personne et laissant même comprendre qu’il voulait terminer le travail commencé, il a dit aux gens rassemblés dans le baraquement des choses d’une importance capitale, des choses qui ont

fait frémir la vallée et ont figé les vagues de la rivière qui semblaient s'être arrêtées pour l'écouter avec grande attention. D'après les dires du contremaître, étonnamment lucide et sérieux, dans quelques jours – avant la fin de la semaine à coup sûr – aurait lieu une visite du camarade de la photo. De tout ce vaste monde, mes gars, de tout cet univers dans lequel nous souffrons comme le Christ sur la croix, le Camarade a choisi ni plus ni moins que de venir sur ces lieux, exactement là où nous nous trouvons pour voir comment nous construisons le monde nouveau et tout beau. Vous pouvez vous imaginez ça ? Qu'il vienne ici ! a-t-il répété avant de se prendre la tête entre ses mains de géant et de fixer ensuite son regard sur le plateau de la table l'air mi-étonné, mi-énervé.

Iochka, le chauffeur, la cuisinière et les quelques chefs d'équipe qui se trouvaient là en sont restés muets. Pendant quelques instants, comme sur un ordre, leurs visages se sont mis à transpirer et leurs bouches à proférer des injures dépassant l'imagination, l'événement étant des plus graves, des plus dangereux, il aurait des suites imprévisibles. Eh, les gars, a ajouté un chef d'équipe, j'ai entendu dire qu'il y a eu des gens, après une visite de ce genre, qui se sont retrouvés en prison et même qui ne sont plus jamais rentrés chez eux. Parce qu'il est dur cet homme, très dur. Allez, le diable n'est pas toujours aussi noir qu'on le croit, a osé un chef d'équipe.

Le silence est tombé et au bout d'un certain temps, après avoir longuement réfléchi, le contremaître a décidé que tout devait se passer comme prévu et qu'on ne joue pas avec le sort sinon c'est lui qui se joue de nous, il est pire que le diable, le pope n'a pas toujours tort, par conséquent il fallait faire en sorte que les choses semblent aller aussi bien que possible et que personne ne donne de signe de peur ou d'hésitation si le Camarade leur posait des questions. Les chefs d'équipe sont sortis devant le baraquement principal et ont crié de tous leurs poumons, en quelques dizaines de minutes

tout le monde était réuni là. Certains savaient déjà de quoi il était question, d'autres se grattaient la tête et s'appuyaient tantôt sur un pied tantôt sur l'autre, ignorant les faits et s'attendant au pire. En deux mots le chef du chantier leur a expliqué ce que chacun avait à faire : nettoyage complet, ordre et discipline à tous les niveaux, travail effectif de huit à dix-huit heures sans pauses, moins de boissons, à la rigueur en cachette, il ne voulait surtout pas qu'il y ait la moindre étincelle de scandale ou de bagarre sinon il ne le leur pardonnerait pas, ça irait très mal pour les imprudents jusqu'à la fin des fins de leurs jours. Que ce soit clair, a-t-il dit à l'assemblée qui l'écoutait bouche bée, les yeux plus écarquillés que d'habitude, c'en sera fini de celui qui ces jours-ci ne fera pas son boulot comme il faut. Il en sera pour ses frais, qu'il le sache par avance, je ne pardonnerai rien, retenez bien que la faute d'un seul gâchera le confort de tous, c'est pas de la blague. À la suite de ces paroles prophétiques derrière lesquelles pouvaient se cacher bien des choses désagréables, les habitants de la vallée ont été saisis d'un zèle dépassant toute attente et toutes les prévisions raisonnables du contremaître. Ils tenaient apparemment à leur tranquillité avec un tel désespoir qu'ils se sont mis non seulement à secouer les matelas, à balayer, à laver les rideaux, à taper les carpettes, à laver les murs au détergent, mais aussi à réparer tout ce qui traînait à l'extérieur des remorques, allant jusqu'à les repeindre pour recouvrir le moindre défaut qu'ils n'auraient jamais remarqué en d'autres circonstances. Les choses avaient pris des proportions si folles que le soir, quand le pope s'est pointé pour son petit verre habituel avec ses paroissiens, il en est resté muet. Deux ou trois énergumènes s'efforçaient d'aligner une remorque dont la direction leur paraissait modifiée avec le temps et dépassait le rang, ils continuaient donc de la faire tourner comme des dingues tantôt à gauche tantôt à droite, ailleurs une étendue de salopettes lavées mises à sécher lui a fait croire qu'il rêvait mais

il a été ramené à la réalité par l'odeur de mauvais savon et de lessive qui avait inondé la vallée, il n'a pas pu s'empêcher de hocher la tête en signe de mécontentement lorsqu'il a aperçu les eaux du ruisseau infestées, comme si un fou furieux y avait déversé une pleine citerne de mazout – à la surface des vagues il y avait une écume multicolore qui n'annonçait rien de bon. Après un court conciliabule avec le contremaître, il a fini par donner sa bénédiction à tout ce qui avait été fait, ajoutant d'une voix basse qui ne semblait pas être la sienne qu'ils devaient cacher toutes les icônes, Dieu de toute façon voyait tout, savait tout et pardonnait tout, en plus elles risquaient d'être brisées à la venue du grand mécréant et ç'aurait été grand péché, a-t-il fini de dire avec un petit sourire. Puis se ravisant, Dieu sait pourquoi, il a exhorté les hommes à rassembler toutes les icônes, petites et grandes, dans son side-car en promettant qu'il les rapporterait plus tard. Certains ont hésité au début, se séparer de ces icônes apportées de chez eux, pour la plupart, c'était comme se séparer de leurs âmes mais ils ont fini par les envelopper avec ce qu'ils avaient sous la main, une taie d'oreiller, un chiffon, un journal, avant de les poser avec soin dans le side-car. Le pope surveillait de près l'opération, ce n'était pas de gaieté de cœur, mais il savait bien ce qu'il en était même s'il ne pouvait pas en parler. À la fin, le pope a secoué le précieux chargement pour mieux tasser les icônes et il est parti en trombe vers son ermitage après avoir béni tout le monde et en redemandant qu'on l'avertisse dès que la chose serait terminée pour qu'il redescende avec les icônes. Deux jours plus tard, le matin, mais pas trop tôt car en été le soleil se cachait derrière les rochers jusque vers neuf heures, les yeux les plus attentifs ont pu remarquer que le soleil avait quelque peu changé sa position dans le ciel pour mieux éclairer la vallée. Une lumière laiteuse, presque trop chaude, est descendue sur les humains et les objets quand a commencé à monter du côté du croisement avec la route qui va en ville le

bruit de nombreux moteurs de voitures. Des visages couverts de transpiration se sont tournés de ce côté et ont tâché d'écouter, des mains pressées se sont vite essuyées sur les salopettes propres et réglementairement repassées, des gens se sont cherchés du regard, inquiets, et se sont donné mutuellement du courage. Ilona et Iochka avec leur enfant au milieu, habillés de salopettes propres et bien repassées au fer à charbon qui n'avait plus refroidi les derniers jours, se tenaient devant leur maison s'efforçant, maladroitement, de prendre une position des plus dignes. Le contremaître, pénétré de l'importance et du danger de ce moment, était tout en sueur, ne songeant qu'à la bouteille de *palincă* qu'il n'avait pas touchée ce jour-là, il y pensait comme l'amoureux penserait au baiser de sa bien-aimée ou le condamné à mort au dernier objet de sa vie, et il maudissait mentalement le jour où il était né sur terre pour être obligé de vivre ce moment, convaincu que c'était la punition pour tous les péchés qu'il avait commis et dont il ne s'était pas repenti.

En tête du cortège il y avait deux voitures dans lesquelles se tenaient, renfrognés et sur les dents, de jeunes types aux regards fixes, suivies d'une voiture grise plus grande, et de deux autres avec des types semblables aux premiers et, en fin de cortège, la voiture de la télévision – plus massive – qui accompagnait partout le grand homme. On aurait dit qu'elle ne soulevait même pas de poussière, ces diablesses de voitures, se disait Iochka en se signant mentalement, bon sang c'est comme si elles roulaient dans les airs. Il a néanmoins salué en faisant un grand sourire imité par sa femme, et ils ont aussitôt suivi le convoi, trois salopettes qui marchaient sur une route baignant, ce jour-là, dans une atmosphère de personnalité importante, de miasmes enivrants comme un grand silence sous les regards de Dieu. Les voitures se sont arrêtées au milieu des baraquements, les jeunes de l'escorte ont été les premiers à en descendre, ils ont regardé

attentivement tout autour en se palpant les vestes pour s'assurer que tout était en place au cas où, le chauffeur de la voiture grise est sorti prestement pour ouvrir la portière arrière. L'homme important en est descendu en souriant, dans son regard se nichait une lumière froide et inconnue, son sourire atteignait la perfection de celui de la photo des baraquements, il avait des gestes légers, on aurait dit que ses chaussures ne touchaient pas le calcaire en poussière de la route, la dame à ses côtés avait le visage figé en un sourire glacé qui lui faisait comme un masque. L'homme important a regardé autour de lui, a pris un morceau du pain tressé offert par la cuisinière du chantier, l'a trempé dans la salière[9] et l'a mangé avec plaisir, tout joyeux ; il a salué le contremaître comme si c'était un ami, l'a pris par le bras et l'a entraîné pour commencer l'inspection. Le caméraman les précédait partout (un homme de grande taille qui avait transpiré, avec des avant-bras comme des jambes). Étincelant, le monde s'étalait devant eux comme un paradis, les gens étaient tout sourire, la chaleur des journées d'été qui étourdissait tout le monde semblait avoir diminué pour l'occasion, l'homme important a fait le tour des baraquements avec le contremaître, ils ont fait une centaine de pas jusqu'au chantier, ont échangé quelques paroles, à la fin les ouvriers se sont rassemblés en une foule ordonnée et ont écouté un discours qu'ils ne comprenaient pas vraiment, sur révolution, construction, société radieuse, des bêtises, quoi, ils ont conclu par un petit verre comme si rien ne s'était passé, comme si ce jour si important n'avait jamais existé, la colonne officielle est repartie de la vallée sous les hourras de toutes les personnes présentes.

Le contremaître est rentré dans sa cabane, a enlevé sa veste, il était nerveux, il avait transpiré, il a vite attrapé la bouteille cachée dans le coffre et il a bu avec la soif de celui qui revient d'un voyage de condamné à mort. Il s'en était tiré pour l'instant, il se sentait humble et pénétré par la foi, il

s’est signé vers l’icône qui n’était plus là, mais pour être tout à fait tranquille il lui fallait encore attendre un coup de fil, de peur il jetait des regards circonspects, en marmonnant dans sa barbe des choses qu’il était seul à connaître. Il est sorti et s’est assis sur les marches, a mis la bouteille entre ses pieds et a fait signe aux autres qu’ils étaient libres ; lui, il restait là à attendre le verdict. Ilona est partie avec son petit pour bavarder un peu avec la cuisinière, les ouvriers se sont éparpillés, retournant à leurs occupations, seul Iochka s’est assis sur une autre marche, plus bas, devant la remorque et il est resté là sans parler, le regard perdu à l’horizon où le convoi s’était évanoui sans laisser de trace. Le contremaître est allé chercher deux petits verres, ils ont trinqué et regardé devant eux sans prononcer un mot. Ils avaient entendu beaucoup d’histoires sur des visites comme celle-ci qui s’étaient mal terminées, avec procès et détention, de sorte que le téléphone qui ne sonnait toujours pas représentait la plus grande menace du moment, leur futur et celui du monde dans lequel ils vivaient en dépendaient. Il n’y avait pas eu de signes de mécontentement sur le visage du grand homme, avait déclaré le contremaître ou alors il ne les avait pas vus. Peut-être bien que le sourire affiché à la fin de l’inspection était plus large qu’au début, renchérissait l’autre. Un sourire pas franchement grand, on pouvait pas dire que l’homme important avait ri ou qu’il s’apprêtait à le faire, mais le coin de sa bouche avait l’air plus relevé qu’à l’arrivée et sa dame, malgré qu’elle eût sali un peu ses chaussures toutes neuves, semblait bien disposée, prête à remonter ses manches pour laver des verres et des assiettes et passer la serpillère avec les camarades, pas de doute, elle semblait prête à rendre heureux quelques ouvriers pas très jeunes si la patrie et le devoir l’exigeaient et, à la limite, ça elle l’aurait fait même sans la patrie et autres bêtises du genre, comme ça, par plaisir. Bon, disait le contremaître, c’est quand même une femme et son mec, t’as vu comme il

est occupé, il est tout le temps sur les routes, avec ces chaleurs ça doit pas être de tout repos. Tu peux pas savoir, mon brave, disait l'autre, comment que c'est avec ces messieurs, paraît qu'il arrête pas la nuit et le matin, ils boivent du sang pour se requinquer et ils deviennent alors tout feu tout flamme. C'est ce que tu crois ? a dit le contremaître tout sourire. Je sais pas que dire, car c'est peut-être péché, mais il doit y avoir un peu de vérité, même que j'ai entendu dire qu'ils ont de grandes maisons comme celles des nobles qu'ils ont chassés, et des vergers et des grandes propriétés. Et nous, ils nous tiendraient dans la pauvreté sciemment, mon pote ? Non, moi je dis qu'ils savent pas qu'on manque de tout et même d'espoir car personne ne le leur dit, trop occupés à nous parler de ce bien qu'est dans leur tête et oubliant à qui ils parlent. Possible qu'ils oublient, mon Iochka, mais ils doivent bien voir plus loin que nous, à moins qu'on se trompe, et que c'est nous autres qui sommes bêtes et ne pouvons rien savoir ? Restons bêtes ici, dans notre monde à nous et qu'ils nous laissent tranquilles, vivre nos petites vies, lui a répondu alors Iochka, offusqué, t'entends ça, se pointer sans crier gare dans la vallée, effrayer les gens et leur raconter qu'ils ne savent pas ce qu'on construit et que brusquement ce putain de truc doit absolument nous intéresser nous autres. Non, mon vieux, paraît qu'il va comme ça partout « sur le terrain », il visite le pays en voiture et descend brusquement quand cela lui chante, pour y voir de plus près, il discute alors avec les gens et il est content pour de vrai, il paraît qu'il est un peu fada, un peu comme ceux de l'asile d'à côté. – Tu crois ? – Ben, c'est clair qu'il faut être un peu dingue pour pas arrêter de battre la campagne sous la chaleur et la canicule au lieu de rester au frais dans son palais et de jouir de toutes ses richesses, vraiment dingue, oui. Mais tu sais, a dit Iochka, peut-être bien qu'on ne peut pas être un monsieur, un type important si on n'est pas un peu fou, avec un papier signé par un docteur comme le nôtre, de l'asile d'ici, non ?

Possible, possible que tu aies raison, a répondu le contremaître, peut-être que tous les autres, à part nous, sont fous, j'ai déjà remarqué parfois qu'ils ne sont pas très nets.

Cette discussion subversive, cette trahison à la patrie et à son peuple, fut interrompue par la sonnerie du téléphone : le contremaître a sursauté, s'est précipité à l'intérieur et c'est tout juste s'il n'a pas arraché l'appareil, il a transpiré de plus belle, laissant la sueur de la peur couler sur son corps pour le purifier, il était pur, oui, prêt à recevoir la vérité cruelle. Oui, disait-il dans le récepteur, oui, camarade, non, camarade, bien sûr, camarade, ajoutait-il de temps à autre. Je viens, camarade, bien évidemment, à vos ordres, j'y serai lundi à la première heure sans faute, camarade, et son visage renfrogné se détendait à mesure que la discussion avec la voix au bout du fil se prolongeait, illuminé par un sourire aussi large que la vallée, aussi grand que la montagne, un sourire qui lui apportait le calme qui l'avait complètement quitté ces derniers jours. Il a raccroché, a enveloppé Iochka d'un regard presque amoureux, a enlevé sa chemise, s'est approché de la porte étroite de la remorque et soudainement, comme pris d'un coup de folie, il s'est mis à rire, à rire aux éclats, il riait en se tenant au cadre de la porte, il riait si fort que le docteur qui a fait son apparition pour le petit verre du soir s'est signé malgré lui et s'en est inquiété pendant que le géant qui continuait à rire sur le seuil de la porte essayait de s'expliquer entre deux hoquets de rire qui n'en finissaient plus, il a balbutié et réussi à dire quelque chose comme : Ils veulent me décorer, vous entendez ça, les gars, me déco-rer, putains de salopards qui pensent me décorer ! Et comme fatigué tout à coup, il s'est assis, ou plutôt écroulé sur la première marche, a repris sa bouteille et a bu une longue gorgée puis il s'est tu à côté des autres qui se taisaient tout étonnés.

OceanofPDF.com

Depuis quelque temps, depuis qu'il était de plus en plus seul, de plus en plus silencieux et que les journées étaient invariablement les mêmes, Iochka avait glissé sur la pente de la boisson. Il buvait d'une façon paisible, tranquille, sans y accorder d'importance et sans but. Il prenait sa bouteille et un verre et allait s'installer sur le banc devant sa petite maison et il y restait, oublié du monde et du temps, à regarder au loin la montagne ou à scruter des choses qu'il était seul à connaître dans les eaux limpides du ruisseau. Il aurait peut-être parlé s'il avait eu un interlocuteur, mais le plus souvent des jours entiers s'écoulaient sans qu'âme qui vive passe le voir. Le pope avait vieilli aussi, ils sortaient imperceptiblement du Temps et, les années passant, ils se disaient moins de choses, ils étaient séparés par toutes les vallées et les collines de cet endroit, ils vivaient à ses deux extrémités opposées, et si Iochka continuait de faire son pèlerinage quotidien sur la tombe de sa femme, il n'était pas dit que le prêtre sortait de sa retraite pour saluer son vieux copain. Ils avaient appris à se taire ensemble, comme ils avaient appris, durant ces dizaines d'années, à être ensemble sans se rencontrer, sachant qu'ils étaient là, à l'instar du lieu où ils vivaient.

Les choses avaient ainsi changé depuis que le régime avait lui-même changé et que le grand homme était mort avec sa femme un jour de veille de fête. C'était un rude hiver dans la vallée, plus rude que d'habitude et les hommes employaient le plus clair de leur temps à l'intérieur des remorques, des chalets et des maisons, à boire et à attendre que le mauvais temps passe. Et un beau jour, lorsqu'ils s'apprêtaient à tuer le cochon de Noël, on a commencé tout à coup à entendre des choses inouïes à la radio, on prononçait de grands mots, on avait peur, des commentateurs émus parlaient de liberté, des chansons émouvantes rendaient hommage à des villes de l'autre côté dont certaines personnes dans la vallée ne savaient même pas si elles existaient réellement[10]. Était-ce une farce, était-ce vrai,

personne n’en était sûr, le téléphone ne fonctionnait plus, soit parce qu’on avait coupé les fils à l’entrée de la vallée soit parce que l’opératrice passait les fêtes en famille, soit pour une toute autre raison que l’on ne connaîtrait jamais. Le téléphone installé dans le baraquement du contremaître et qui n’était utilisé qu’à de rares exceptions fonctionnait grâce au fil qui courait sur des poteaux jalonnant le chemin forestier. À côté de ce fil il y avait le câble électrique qui alimentait toute la vallée et dont tout un chacun prenait soin, sachant que sans lui, ils seraient tous plongés dans les pires ténèbres et, même en admettant qu’on monte un générateur électrique il n’aurait jamais été capable de couvrir tous les besoins et il aurait coûté extrêmement cher en frais d’entretien. Ayant donc eu vent de ces événements d’une grande importance qui s’étaient produits de l’autre côté de la barrière et surtout n’ayant aucune nouvelle du contremaître depuis plusieurs jours, ils ont tous espéré de tout cœur continuer à avoir du courant électrique jusqu’au premier janvier mais le sort en a décidé autrement et le jour de Noël, quand la fête battait son plein et que chacun se sentait heureux sans pouvoir l’expliquer, le courant électrique s’est interrompu. Les ampoules se sont éteintes, une nuit fantomatique est tombée sur la vallée, le générateur a été mis en route et on pensait que les choses allaient rentrer dans l’ordre après les fêtes, mais ce ne serait pas le cas et au printemps on comprendrait que cette interruption du courant avait été, en fait, la dernière. Après le changement de régime, Iochka est resté si longtemps sans électricité qu’à la longue il n’en a même plus ressenti le besoin et il est revenu petit à petit à la lampe à pétrole, à la bougie, à des choses plus simples faute d’autres plus sophistiquées. Le chalet touristique avait son propre générateur, l’hôpital psychiatrique de même, les quelques personnes qui avaient fait construire plus tard se débrouillaient comme elles pouvaient, seuls le vieil homme et le pope n’avaient jamais trouvé les moyens de retourner à la civilisation,

continuant à vivre dans leur petit univers limité par les montagnes. Avec le temps, les gens les avaient presque oubliés, ils vivaient en marge et faisaient davantage partie de la nature que du groupe humain, ils étaient respectés mais on ne trouvait plus rien à leur dire et leurs silences, accumulés avec le temps, étaient à présent des états quasi permanents.

Bien des années après ce célèbre hiver, lorsque tout ressemblait au monde de Iochka tout en étant différent de mille façons, lorsque les voisins de l'hôtel surplombant les petites maisons avaient fait passer le câble électrique également chez le vieux, il n'allumait presque jamais son unique ampoule et ne pensait pas un instant aux appareils électriques offerts par son fils. Il continuait à s'éclairer comme il avait pris l'habitude de le faire, au gaz et à l'huile, l'interrupteur fixé sur le mur et la télé posée sur la seule table de la pièce n'étaient que de simples objets décoratifs avec lesquels il vivait comme s'ils n'avaient pas existé, pareils aux croisillons des fenêtres, au cadre de la porte, au soufflet de l'atelier couvert à présent de poussière et aux outils rongés par la rouille.

La pièce à vivre, la seule qu'il utilisait après que les travaux de son atelier étaient devenus absolument inutiles, allait connaître des choses des plus étranges, rarement vues sous le soleil si le soleil avait eu le temps de regarder les humains. Cela avait commencé un soir chaud d'été où une demoiselle de l'hôtel était partie, après une fête monstrueuse, se balader, une bouteille en main, dans la vallée. Ne pouvant pas dormir à cause du bruit ou peut-être à cause du silence assourdissant de ses pensées, Iochka se tenait avec sa bouteille de *palincă* sur le petit banc extérieur à attendre l'aube quand, pensait-il, le sommeil était plus doux et qu'il pourrait s'endormir quelques heures, sauf que la jeune fille, désireuse de boire encore et fâchée contre tous ses camarades qui l'avaient abandonnée en pleine fête, était venue s'asseoir à côté du vieux devant sa maison et s'était

mise à boire avec lui faute d'un autre fêtard. Il s'était passé alors au milieu de la nuit et dans le silence une beuverie des plus rares, une de ces compétitions historiques entre la jeune femme désireuse de boire et résistante à l'alcool et le vieux qui avait bu toute sa vie durant sans jamais être soûl. Sans rien se dire, ces deux-là se sont déclaré la guerre, à la vie à la mort, ils s'épiaient du regard pour qu'aucun d'eux ne triche et boive moins, ils ont porté un dialogue de rasades, une conversation digne des lutteurs les plus aguerris, des professionnels les plus endurcis, des croyants les plus bigots et au cours de cette épreuve la jeune demoiselle, « demoiseeeeelle » – c'est ainsi que le vieux prononçait ce mot – n'a pas pu s'empêcher de remarquer dans la zone inguinale de ce dernier et malgré son âge, une enflure des plus attrayantes et qui, d'après ses dimensions, dépassait toute imagination et suscitait, peut-être sous l'effet de la boisson, un désir pur, une sensation d'étouffement, de commencement et de fin d'existence que l'alcool ne pouvait apaiser : c'était presque du désir sans désir, un sentiment inconnu et pourtant si familier qui transformait la jeune fille, à mesure que la compétition avançait, en la plus diaphane et la plus angélique des pécheresses de ce monde car ses pensées dans cette nuit de plus en plus profonde ne pouvaient trouver d'équivalent que dans les lupanars les plus dépravés, dans l'enfer où le péché, comme on sait, ne s'annule que par un autre péché encore plus grave, à l'infini, dans un devenir sans devenir – torture de tous les débauchés – et durant cet intervalle de temps sans temps le vieux souriait de plus en plus à mesure que le liquide divin s'emparait de tous ses sens et il s'est mis à rêver les yeux ouverts et à se souvenir des choses qu'il voulait justement oublier, de tout ce qu'il ne disait pas lorsqu'il se taisait tous les jours de sa vie, de tout ce qu'il aurait raconté s'il s'était mis à le faire. Le départ du contremaître était ce qui occupait avant tout son esprit, cela avait eu lieu une nuit de Noël aussi. Avec son immense courage,

il avait décidé de ne pas laisser ses amis de l'usine seuls sous les balles dans les confrontations dont on parlait à la radio et il était parti à la hâte, sans plus attendre, les rejoindre. Il avait pris le camion au milieu de la nuit, la vallée avait pleuré, s'était lamentée, le calme d'avant s'était transformé en enfer pour ceux qui souffrent et se posent des questions, ceux des baraquements étaient restés bouche bée se demandant ce qui avait pris cet homme généralement si pacifique. Était-ce la boisson qui avait déclenché cette réaction chez lui ? Ou alors une maladie inconnue, subite ? Une *manie* ? avait dit le docteur sans se donner la peine d'expliquer ce qu'il voulait dire par ce mot. Ou une malédiction qu'il payait de la sorte ? avait dit le pope. D'une chose à l'autre, la fête avait continué – ils n'en avaient cure ni sur le coup ni dans un avenir proche et de toute façon ça ne changerait rien et ça ne serait pas abordé dans les histoires de la vallée, des histoires qui s'entrelaçaient à présent aux histoires de la demoiselle devenue progressivement lacrymogène, rêveuse ou batailleuse, selon que ces récits faisaient référence à l'amour – ben voyez-vous, cher monsieur, le coco n'a même pas voulu m'accompagner, il m'a laissée partir à la montagne et souffrir seule ici – ou au travail, un véritable guêpier qui aurait raison de sa jeunesse et de sa vie. Seulement, à mesure que les histoires s'enchaînaient, qu'elle n'arrivait plus à se taire ni le vieux à la suivre, le corps de la fille s'était approché insensiblement de celui du vieux, le collant soyeux était à présent collé au pantalon usé du vieux, les tissus se frôlaient et à chaque récit ils se rapprochaient imperceptiblement, comme par miracle, les yeux de la jeune femme se sont mis à briller encore plus dans le noir et sa voix trahissait un tremblement inexistant jusque-là.

Iochka ne la voyait pas. Il regardait toujours le ruisseau ou ce qu'il croyait être le ruisseau dans les ténèbres de la nuit, il n'était que vaguement conscient de la voix mélodieuse de la fille qui ne tarissait plus, ce qu'il ne

trouvait pas déplaisant, elle continuait à raconter des choses et d'autres qu'il n'avait jamais connues, lui, et dont il ne savait rien en réalité, et pendant ce temps ses pensées dégringolaient dans l'abîme du passé, coulaient telle une vive rivière de montagne à travers les plus obscurs recoins de sa conscience et il lui semblait que dans le parfum raffiné de la fille – mêlé aux arômes de la bouteille qu'il n'avait plus bouchée depuis un moment – se tenait Ilona, son âme à jamais perdue, son amour de toujours. Ils s'asseyaient souvent tous les deux sur ce même banc les nuits d'été, eux aussi ils étaient restés comme ça sans rien attendre, juste à bavarder – elle sur des riens, lui sur rien, plutôt silencieux – et regardant les ténèbres amicales.

Mais cette fois le bavardage s'est arrêté, le silence est descendu entre les deux êtres, l'espace s'est calmé, l'ouragan des histoires sans fin a cessé, le bruissement des eaux de la rivière s'est de nouveau fait sentir et les gorgées de boisson se sont faites plus rares peut-être parce que la fille avait clairement dépassé la quantité d'alcool supportable et qu'elle voulait rester un brin consciente, et parce que le vieux avait lui aussi bu au point de ne plus avoir peur de faire une connerie, par contre comme si rien n'était plus naturel que ça et peut-être bien qu'en réalité ça l'était, la fille a porté sa main sans hésiter sur l'enflure du pantalon du vieux. Un grand étonnement l'a saisie, le noir de la nuit est devenu brusquement plus visqueux, son ventre a été traversé d'une douleur inimaginable qui a laissé place à une sensation de brûlure, presque physique et, légèrement étourdie, la fille a regardé le visage ridé du vieux (le coin gauche de la bouche un peu relevé, les yeux mi-clos, les rides creusées sur le front large, les sourcils touffus, celui de droite redressé en signe de surprise, barbe blanche aux poils probablement durs) et a doucement ouvert la fermeture éclair qui la séparait de l'objet désiré, ses pupilles se sont dilatées, sa respiration s'est accélérée, elle a eu dans la gorge une sensation de suffocation comme si on

l’empêchait de respirer et avec ses dernières forces, d’une voix comme étrangère à elle, si différente de celle d’avant qui était cristalline, elle a dit dans un dernier souffle : Oh, quelle bite ! Sous l’effet de la plus profonde admiration, dans un état proche de l’extase du passionné d’art face à une œuvre de l’imagination la plus achevée, elle s’est follement agitée, a pris le temps de boire encore un coup à la bouteille pour se donner du courage, a enlevé sa petite culotte et soudain coupée de sa propre conscience, plongée dans le gouffre du désir, dans l’abîme qui reçoit dans ses bras ceux qui ont perdu le souffle et la force de le retrouver, elle a chevauché le vieux.

Pris entre les jambes de la fille et incapable du moindre mouvement, tout en se réjouissant et en se signant mentalement, pour un éventuel pardon des cieux, le vieux ne savait ce qu’il devait faire. Malgré l’extrême proximité de leurs deux corps, aucun bruit ne s’entendait, et s’il n’y avait pas eu les grincements du banc et les halètements de plus en plus faibles de la fille, il aurait été impossible de deviner les choses scandaleuses qui étaient en train de se produire. Lui n’avait pas bougé du tout, par contre elle, passée à l’acte, avait l’air d’avoir perdu la tête et si elle ne criait pas, pour éviter de donner l’alerte et de provoquer l’intervention d’un bon samaritain de passage, sa mimique et ses gestes racontaient une histoire d’extase et d’oubli de soi difficilement imaginables. Un moment de liberté suprême pour elle, la vengeance la plus douce possible infligée au salaud qui avait refusé de l’accompagner dans cette excursion à la montagne, sans compter le plaisir inimaginable que lui apportait le membre énorme du vieux. Au fond, elle se réjouissait de ne pas avoir accepté les avances d’un de ses copains, quelle merveille elle aurait ratée !

De l’autre côté de la barricade, Iochka se sentait rajeunir comme s’il suçait l’élixir de vie du corps de la jeune femme, c’était comme si une partie de lui-même renaissait et que toutes les années passées dans la

solitude, dans la nostalgie déchirante de son épouse, se retrouvaient comprimées à présent dans ce corps à corps fou, auquel il participait sans l'avoir jamais désiré et sans en avoir jamais rêvé. C'est le visage d'Ilona qu'il voyait dans le noir profond de la nuit, c'était elle qu'il serrait dans ses bras, qu'il retrouvait ainsi, là, devant leur petite maison ; rien de plus beau n'aurait pu lui arriver et cette nuit de velours allait être à jamais la plus belle de ses dernières années sur terre. Tout en restant là-bas, il a laissé ses souvenirs courir à leur gré, le bruissement d'une branche d'arbre apportait une nouvelle image, alors que le murmure amer de l'eau semblait la musique joyeuse du temps, et pas du tout une marche funèbre, annonce de sa mort prochaine comme il en avait parfois l'impression. Par chance, la fille ne disait plus rien et dans leur silence commun s'accumulaient tant d'histoires et de beauté qu'il aurait voulu que cela ne s'arrête plus jamais – pas tant à cause de ce qui venait de se passer que pour l'état de sérénité émue où l'avait projeté son désir à elle. Il en avait vu d'autres, des couples de jeunes s'aimant dans la vallée, lorsqu'elle était encore peuplée, des gens s'aimant comme des dingues, n'importe où, et il trouvait cela beau et essayait de s'en éloigner à pas feutrés pour ne pas troubler leur plaisir et, maintenant que lui-même était au cœur d'une semblable beauté, il aurait voulu qu'elle ne prenne pas fin, mais tout de même lorsqu'elle s'est terminée, comme toute merveille, quand la fille s'est levée et est partie en trébuchant vers le chalet sans même lui dire au revoir, il en a été presque soulagé. Il est resté immobile, appuyé au mur à regarder la nuit finissante. Ensuite il s'est levé tranquillement et est allé se coucher.

La jeune fille, de son côté, était partie en chancelant vers l'hôtel, elle avait pris plus de chemins qu'il n'en aurait fallu pour arriver sur le parking où elle a vomi, derrière une voiture, toutes ses entrailles avant de rejoindre son lit dans un dernier effort. Mais une fois là-bas, sous l'effet

d’incroyables crises de conscience et de vengeance qu’elle n’imaginait pas possibles en ce monde, elle a appuyé sur la touche rapide du téléphone, a attendu un peu, s’est énervée, a appuyé à nouveau, a envoyé au diable et a traité de tous les noms celui qui ne répondait pas, est allée en trébuchant attraper une bouteille commencée sur la table du restaurant, a essayé de nouveau de téléphoner et lorsqu’une voix ensommeillée lui a dit « tu as idée de l’heure, toi ? » elle a débité d’une voix gutturale, la bouteille dans une main, le téléphone dans l’autre : J’ai baisé avec un vieux de quatre-vingts ans, pauvre con, et elle a continué dans le silence épais de la chambre, après un hoquet de rire hystérique, et j’ai vachement aimé, oh, oh, comme j’ai baisé, je peux pas t’expliquer à quel point ça m’a plu. Après quoi elle a raccroché, a bu de nouveau à la bouteille contenant une boisson qu’elle était incapable d’identifier et s’est écroulée, un Dieu compréhensif et généreux dans sa bonté l’empêchant de faire d’autres bêtises.

OceanofPDF.com

Quand Iochka, tout jeune, était parti au front, Ilona venait au monde et avait eu droit, dans sa petite enfance, à la famine d'après-guerre. Quant à son éducation, elle se limitait au minimum : l'école primaire. Dans les années 1950, quand elle avait plus de dix ans, il était arrivé quelque chose à son père. Un accident stupide dans les champs, de ceux qui changent le destin et les existences. Il avait marché sur les dents d'une fourche mal rangée. Il n'y avait pas accordé d'attention et n'avait pas soigné la petite plaie et en quelques jours son pied avait énormément enflé et malgré les efforts des docteurs de la ville, on n'avait pas pu le lui sauver. On l'avait opéré un après-midi chaud d'été, quelque temps après, l'homme avait quitté l'hôpital et était rentré avec un pied en moins et un regard méchant, le regard de celui qui hait la vie. Il était estropié, disait-il, si au moins ça avait été une blessure de guerre mais non, il s'était mutilé tout seul, au champ, et cela le rendait plus qu'acariâtre ; comme remède général il avait eu recours à la boisson. Il buvait déjà avant, bien sûr, mais après le retour de l'hôpital, la boisson était devenue son unique but dans la vie. Il restait sur la terrasse traditionnelle de sa maison ou au café et buvait du matin au soir, racontant à qui voulait l'entendre des histoires sans queue ni tête, divaguant carrément lorsqu'il avait trop bu, roulant au fossé lorsqu'il se hasardait à rentrer chez lui dans un dernier sursaut de dignité ; se prenant le pied qui lui restait dans les béquilles, il finissait dans la poussière et s'endormait n'importe où. Si avant le malheur qui avait frappé le père on parlait en famille de faire poursuivre des études à la petite Ilona pour qu'elle puisse s'en sortir, après l'accident la chose s'avéra impossible. Le père ne travaillait plus, la mère s'occupait de la maisonnée et de tout le reste comme elle le pouvait, et Ilona a dû travailler chez les gens du village pour se procurer un peu d'argent ou de produits pour sa famille.

À la suite d’une chute spectaculaire dans le fossé longeant la route, la béquille a glissé de la main de son propriétaire et ce dernier ne s’est plus relevé. Le père d’Ilona connut ainsi la mort des bienheureux, dans son sommeil ; leur maison fut frappée de deuil mais c’était aussi une délivrance, la honte de faire partie de la famille de l’ivrogne du village s’éloignait. Ilona changeait, les formes de l’enfant se muaient en courbes féminines et le temps passant elle oublia ses rêves d’instruction, de poursuite de ses études pour devenir institutrice, elle se fit à la pensée de rester une paysanne et de travailler dans les champs. Il y avait peu de distractions à l’époque, les seules qui pouvaient attirer une jeune fille se limitaient aux bals et les danses villageoises ou les quelques noces où la famille était invitée de temps à autre. On s’amusait comme on pouvait, y compris sur le compte des garçons qu’on jaugeait de loin et que l’on repoussait fermement lorsqu’ils s’approchaient. À quatorze ans, Ilona savait tout ce qu’il faut savoir sur ce qui se passe entre filles et garçons, et si elle jouait bien le jeu de la jeune fille sage qui travaille et aide sa maman, en son esprit germaient des pensées des plus osées qui l’empêchaient de dormir la nuit, des désirs qui l’étouffaient. Des jeunes gens la trouvaient à leur goût, ils s’étaient même battus à cause d’elle plusieurs fois, elle en déduisait qu’ils la désiraient. Elle n’en aimait pas seulement un : elle en aimait trois. Elle ne pouvait pas se l’expliquer, se demandait pourquoi son cœur ne pouvait en choisir un, et elle avait fini par ne plus se torturer et s’était mise à faire des projets. Se donner à l’un d’eux n’était pas sorcier, elle pouvait le faire à tout moment et ensuite tout serait rentré dans l’ordre, le type aurait demandé sa main et elle devenait une épouse bien rangée. Sauf que le désir qui la brûlait la poussait à réagir différemment : se donner à tous et ne choisir qu’après. Ainsi elle a cédé à un des jeunes hommes, un peu par hasard, un soir parfumé de printemps, et le vide de sa poitrine s’est rempli de plaisir

quelques instants durant, elle a crié et s’est entortillée dans le foin qui leur servait de lit, de ses ongles elle a griffé la terre, de sa bouche elle a mordu la chair du garçon, elle s’est offerte encore une seconde fois mais ce n’était plus pareil, le vide de la poitrine semblait toujours revenir, les efforts du mâle étaient vains. Un vide se creusait en elle qui la hanterait très longtemps, c’était comme un abîme dans son être, un manque incommensurable qui exigeait d’être assouvi à n’importe quel prix, un second garçon du village avait connu le même cadeau et le même sort, c’est-à-dire qu’il avait été abandonné par Ilona dès qu’un nouveau désir l’avait poussée à chercher ailleurs. D’essai en essai, de déception en déception, de manque en manque, Ilona est devenue une fille montrée du doigt dans son village et tout projet de mariage conçu par sa mère s’en est allé à vau-l’eau.

Que faire de cette fille qui allait avoir dix-huit ans bientôt et dont on disait que tous les garçons du village l’avaient eue et qui n’était à personne ? Grande honte et péché terrible, sa pauvre mère en souffrait, cela entachait sa vieillesse, la malheureuse n’avait plus d’espoir ni de joies car il n’y a pas de malheur plus grand pour une mère que celui de voir sa fille, chair de sa propre chair, s’égarer sur de mauvais chemins et se perdre. Lorsque le jeune instituteur du village s’est épris à son tour d’Ilona, la réputation de la jeune fille était déjà faite. Elle s’est donnée à lui aussi, comme aux autres, mais au fond de son âme elle a senti une petite lumière s’allumer qui lui disait qu’avec cet homme le manque ne serait pas aussi ardent et que se perdre dans le péché avec lui n’était pas seulement agréable mais nécessaire, y compris pour ne plus chercher ailleurs ce qu’elle venait apparemment de trouver, et elle n’a pas hésité, lorsque le jeune homme s’est installé dans la grande ville, à le suivre d’autant plus que sa mère lui avait

conseillé d’aller vivre ailleurs si elle voulait vivre dans le péché, pas au village pour lui gâcher sa vieillesse.

En ville, Ilona a habité dans une pièce unique où elle s’occupait de leur petit ménage, impatiente que le soir son homme rentre et s’occupe d’elle. Elle était maintenant une épouse encore qu’ils n’eussent rien décidé, il n’avait pas promis de l’épouser comme ils le font tous habituellement. Elle s’en fichait, s’en fichait depuis des années, depuis que les enfants de son village lui criaient des injures sur son passage et que les gens ne répondaient plus à son salut ; lui, il aurait voulu autre chose, comme s’il n’était pas satisfait de ce qu’il avait, s’il voulait se marier il aurait certainement préféré une fille de bonne famille avec une meilleure renommée ; ils se comprenaient sans paroles sur ce sujet tout comme ils se comprenaient pour le reste, puis Ilona s’est fait embaucher à l’usine, elle partait le matin en même temps que son homme et ils ont commencé à connaître des gens et à comparer ce qu’ils avaient avec ce qu’ils auraient pu avoir. Si l’instituteur connaissait des gens raffinés et des familles de qualité en cachant sa concubine dont il avait honte, Ilona, elle, connaissait des ouvriers et surtout des élèves en colocation comme eux, dans des chambres de leur cour et jusqu’aux limites du quartier. Elle vivait des temps merveilleux, comme de douce folie, où le hasard mettait sur sa route, tous les jours, des hommes et des jeunes avides et prêts à remplir le vide qui depuis quelque temps commençait à nouveau à la tourmenter. Des ouvriers de l’usine aux adolescents à la moustache à peine formée, l’offre était bien plus riche à la ville, et Ilona n’hésitait pas à faire de nouvelles expériences. C’est à ceci que se réduisait sa vie et jamais elle n’avait éprouvé de remords, cela ne lui aurait même pas traversé l’esprit, elle découvrait délices sur délices avec un nombre indéfini d’élèves du séminaire théologique qui habitaient tous, comme par miracle, dans la même rue

qu’elle. À peine sortis de l’enfance et envoyés aux études de théologie, ils s’appliquaient surtout à connaître la chair, et une femme du voisinage comme celle-ci, ni trop jeune ni trop vieille, ni trop belle ni trop moche, était une manne divine.

Parmi eux, un jeune homme très beau allait participer à un grand changement dans la vie d’Ilona, lui faire mieux comprendre certains aspects de l’existence, par exemple qu’il est probablement écrit d’avance que l’on peut connaître les choses par hasard plutôt que quand on les cherche. La connaissance de soi se limitait pour Ilona à très peu de choses jusque-là et à des choses très peu claires entre le travail et les soirs qu’elle employait à des loisirs-plaisirs invariables. Depuis que l’instituteur avait quelques soupçons quant à sa fidélité, les liens entre eux s’affaiblissaient. Il l’a questionnée plusieurs fois, a essayé de la faire parler, de la faire avouer, mais elle niait avec la mine la plus naturelle possible et tant qu’il n’avait pas de preuves, il n’y pouvait rien.

Jusqu’au jour où Ilona – tourmentée par le fameux manque et par le fait qu’un élève pas si jeune que ça lui avait fait les yeux doux des semaines entières, sans succès, pour des raisons inconnues – a rencontré le jeune homme au coin de la rue au retour de l’usine et lui a fait comprendre du regard de la suivre. Elle lui a ouvert la porte de sa maison qui était aussi celle de l’instituteur, l’a regardé droit dans les yeux sans la moindre hésitation, s’est déshabillée et lui a fait signe qu’il devait faire de même. Étendue sur le lit, elle l’a évalué de la tête aux pieds, prenant son temps, il n’y avait pas urgence. Et lui, se sachant regardé et conscient probablement de la beauté de son corps, s’est laissé observer et il en a été même excité, l’image offerte faisant se relever les sourcils de la femme en un étonnement souligné par un sourire des plus satisfaits. Elle lui a fait un signe aguicheur du doigt tout en souriant, ce qui a suffi à faire comprendre au garçon ce

qu’on attendait de lui, ils se sont vite accouplés en spasmes et moult entortillements et il a vite explosé, ce qui était à prévoir, ensuite, comme si c’était la chose la plus naturellement envisageable, il s’est levé pour chercher un livre tout abîmé dans la grande poche de son vêtement et s’est remis sur le lit près d’elle, en lisant à haute voix : Que celui d’entre vous qui est sans péché lui jette la pierre… À mesure qu’il lisait elle s’illuminait, c’était la grande lumière de la compréhension profonde. Et elle s’est mise à l’aimer, même si ce n’était pas de l’amour ce qui se passait là mais une véritable bénédiction. Tu es ma Madeleine à moi, Ilona, c’est toi, sache-le, car Jésus a dit : « Moi, je ne te juge pas, va et, désormais, ne pèche plus… » Le garçon l’a fixée dans les yeux avec son regard d’enfant le plus pur, l’a serrée dans ses bras et ils se sont accouplés à nouveau, cette fois plus calmement, plus doucement, les premières chaleurs étant passées.

Ni l’un ni l’autre n’avait senti l’approche de l’instituteur, n’avait vu qu’il les observait par la petite fenêtre près de la porte d’entrée. Et lorsqu’il est entré dans la pièce, le mal était déjà fait, plus rien ne pouvait être changé, car le mal est payé par le mal et le bien qui n’est pas rendu se venge, voyez-vous. L’instituteur a jeté un regard assassin au garçon, lui a fait signe de s’habiller et de ficher le camp de sa maison, il a tourné son regard plus assassin encore sur la femme et a crié du fond de ses entrailles : Va-t’en ! Disparais de ma vue ! Elle n’a pas dit mot, s’est levée et s’est habillée tranquillement, a ramassé toutes ses affaires dans un baluchon, l’a embrassé longuement sur les lèvres et s’en est allée consciente qu’elle n’allait plus jamais revoir cet homme qui l’avait fait venir en ville où elle avait connu une autre vie. Ce soir-là elle a dormi chez une femme qu’elle avait connue au travail, le lendemain elle a emménagé au foyer ouvrier dans une petite pièce, sans aucun regret. Elle se disait que la vie allait ainsi, que si sa vie devait être différente, eh bien, les choses auraient été différentes

mais le plus souvent elle ne réfléchissait pas, partageant sa vie entre travail, sommeil et les hommes du foyer voisin. Des hommes que – après un temps de pause où elle n'avait rien fait, n'avait parlé à personne d'autre qu'à ses camarades de travail – elle s'est mise à essayer les uns après les autres comme elle l'avait fait avec les élèves de la rue où elle avait habité avec l'instituteur. Elle se savait pécheresse depuis le jour où elle l'avait quitté, les paroles du garçon lui étaient restées en mémoire mais elle ne savait ou ne voulait pas agir autrement et attendait que la vie lui envoie un signe qui ne tardait généralement pas, car les signes arrivent toujours quand il le faut et n'ont nul besoin de rien pour apparaître.

Il vint un temps où elle a commencé d'en avoir assez de se cacher, de n'aimer qu'un seul homme à la fois, impatiente d'attendre qu'il parte pour se retrouver dans les bras d'un autre, elle s'en trouva donc deux d'un coup, deux types très forts qui la couvaient de leurs regards depuis un certain temps, simultanément, et ne s'embarrassaient pas de partager ses charmes lorsqu'ils arrivaient en même temps chez elle, bien éméchés. Ils lui plaisaient tous les deux et Ilona ne se dérobait pas devant cette nouvelle expérience, se disant qu'elle ne pouvait pas contrarier le sort et sentant que deux gars vaillants valaient mieux qu'un seul pour assouvir son désir, un seul se serait vite fatigué ou risquait de ne pas pouvoir venir lorsqu'elle en avait besoin. De plus, ils ne se fâchaient pas si dans la même pièce il en arrivait par hasard un troisième, ils la comprenaient, ils l'aimaient beaucoup, pourtant ils se sont fâchés tout rouge lorsque, après la nuit qu'elle avait passée avec Iochka au pied de la clôture du foyer, elle ne leur avait plus adressé la parole et s'en était allée sans un regard ou un mot. Ils ont voulu lui donner une leçon à ce coco, lui casser la gueule à ce jeune récemment arrivé parmi eux, mais c'est lui qui les a dérouillés au point qu'ils ont fini chez le docteur. Et comme pour les faire souffrir davantage,

Ilona leur a battu froid à partir de ce jour-là, en fait elle ne voulait plus avoir affaire à aucun mâle. Puisqu'elle n'avait pas suivi non plus le dernier aimé.

Dès lors, elle avait changé ses habitudes, elle était devenue dévote et même pieuse, aucun homme ne mettait plus le pied chez elle, et elle non plus ne franchissait plus le seuil de la maison d'un seul homme. Elle travaillait, dormait, sortait parfois avec ses copines en ville, allait rendre visite à sa vieille mère dans son village natal, mais aucun homme ne l'avait plus approchée. Du reste, elle n'en désirait qu'un seul qui n'était pas là et si elle ne pouvait pas l'avoir, il valait mieux s'en passer.

Elle s'était même mise à fréquenter l'église et priait pour « son Iochka », comme elle le chérissait mentalement tous les jours. Pas d'amertume dans ses pensées, qui ne la quittaient jamais, tout comme son image bien logée dans son âme. C'était une manifestation de sa paix intérieure, de calme, de certitude qui lui disait que s'il n'était pas là, personne d'autre ne devait y être. C'était sa décision, une folle décision d'amour, la solitude à deux qui commence par la solitude d'un seul, pour devenir par la suite être et réalité. Iochka n'avait ni corps ni visage dans la prière d'Ilona, il n'avait que le trait qu'elle recherchait depuis toujours, le seul qui la faisait se sentir un être humain à part entière. C'était la plus achevée des prières, la plus profonde, la plus proche de l'immortalité de l'âme, la prière pour un homme sans corps et sans image, pour un absent, pour une absence, pour une ombre muette. Elle ne savait pas comment il était effectivement, lui, il ne savait pas non plus comment elle était, à part cette seule nuit passée ensemble et les quelques paroles échangées, ils ne savaient rien l'un de l'autre, ils étaient des étrangers et en même temps ne l'étaient pas, et c'est ce qui lui semblait extrêmement beau, comme si elle avait vécu dans un rêve dont elle ne voulait plus sortir. C'était un sentiment de vierge, que son âme ignorait jusque-là, un de ces sentiments qui

modèlent le regard et la démarche d'une femme, la rendent inaccessible parce que, d'une manière inexplicable, les autres hommes savent bien, sentent qu'elle appartient à un autre et ne s'approchent pas de la solitude lumineuse de celle qui aime totalement.

Son départ pour la vallée a donc été la chose la plus naturelle, rien de spectaculaire, rien de scandaleux, il s'est trouvé tout simplement qu'un matin gris d'hiver elle a rassemblé quelques bricoles dans un baluchon et qu'elle s'est mise en route vers son homme, vers celui qu'elle aimait. Le froid, les congères, les ennuis qu'elle aurait rencontrés en ce blanc univers plongé dans le brouillard ne l'effrayaient pas, elle ne regrettait ni le travail ni ses connaissances qu'elle quittait, seul importait le désir de le retrouver, lui, rien d'autre ne comptait pour elle, aucun remords ni la peur de mourir en chemin. Elle avançait vers le « désert » sachant fort bien où elle allait, appelée à présent par l'image de cet homme qui lui chuchotait de douces paroles à chaque pas, ils étaient ensemble dans l'immensité blanche, chaque pas était comme un envol, rien ne lui pesait plus. Et cette vallée désertique, perdue sous les congères, sans vie apparente, lui semblait l'endroit le plus approprié pour ce que vivait son âme. Il existe en ce monde une place pour chaque chose, comme il existe aussi un temps pour tout ce qui s'y passe, et le monde d'Ilona, sa réalité, avait choisi cet endroit-ci comme temps et espace d'accomplissement, elle n'en voulait pas d'autre. Elle savait au plus profond d'elle-même que c'était ainsi, qu'elle n'était pas en droit de s'y opposer, qu'elle devait agir de la sorte et suivre l'appel de son cœur. Et chaque pas accompli dans la neige, chaque seconde passée dans le camion qui l'amenait vers ce monde nouveau lui semblaient des choses déjà connues, annoncées à son âme et qui n'auraient pas pu se produire autrement. Devant ses yeux toute sa vie ne défilait pas, il y avait autre chose par-delà son regard souriant. Elle voyait son avenir, elle voyait l'inconnu

sous sa forme la plus limpide, ce rien sans lequel elle ne pouvait vivre. Chaque virage de la route, chaque fragment de paysage qui se développait sous ses yeux, chaque arbre, chaque trace d'animal lui disait quelque chose de cet avenir qui commençait à peine et elle était heureuse, et n'eût été sa bonne éducation qui lui faisait tenir les yeux baissés et ne pas bouger ou presque, à sa place dans l'énorme camion, elle aurait chanté de joie. Elle aurait chanté de joie en pleine tempête et aurait embrassé la glace sur laquelle roulait l'énorme camion, elle aurait embrassé les arbres et les gens en même temps car elle n'avait jamais été plus heureuse qu'en ces instants et dans cet avenir qu'elle ne pouvait imaginer dans tous ses détails.

Ce qui avait suivi ce jour-là et pendant les quelques journées de tempête, ce qui s'était passé dans la maisonnette au coude du ruisseau, elle n'en parlerait jamais à personne. Elle était si heureuse dans sa nouvelle vie qu'avec son homme elle n'avait cessé de rire, de chanter et d'oublier le temps, son être entier s'était uni au sien pour toujours. Elle s'était donc oubliée elle-même ? Elle était devenue une autre ces jours-là ? Une autre, une tout autre femme, une étrangère à celle d'avant ? Non. Tout ce qu'elle avait vécu avant ces jours-là s'était mélangé à son nouveau bonheur, tous les événements d'avant étaient devenus un arrière-plan pour une vie belle qu'elle n'avait jamais pu s'imaginer. Lorsque, juste après le premier soir et un sommeil profond, elle s'était réveillée le matin et avait senti en elle le vide qui avait assombri sa jeunesse jusqu'alors ; lorsque, en se levant, elle n'avait plus éprouvé le besoin de chercher un autre homme pour assouvir ses désirs ; lorsque, assise sur le bord du lit métallique, et regardant dans le vide, elle avait senti en elle une sérénité lumineuse et silencieuse, elle avait commencé à comprendre ; lorsque, après deux ou trois jours, ce vide avait disparu et qu'elle s'était sentie accomplie, apaisée comme si la furie d'avant n'avait jamais existé dans son être et dans son corps, elle s'était mise à

penser, de manière floue, par fragments d'images qu'elle devinait à peine, qu'elle avait bien fait de faire ce qu'elle avait fait et que son choix était le bon. Et que ses multiples péchés, dont on lui avait si souvent parlé, avaient peut-être été la voie la conduisant à cette nouvelle sérénité presque sacrée de son corps. Assise dans la petite chambre sombre avec son homme, le regardant dans les yeux et observant attentivement et silencieusement son corps, elle commençait à comprendre. Pour ce sentiment nouveau, pour ce qui était plus que de l'amour, les mots n'étaient pas nécessaires. Ils se regardaient en silence et se caressaient, ils vivaient ensemble ces premiers jours comme si les mots n'existaient pas, comme s'ils n'avaient jamais existé et n'avaient pas été nécessaires. Ils vivaient dans un espace de silence qui appartenait à eux seuls et c'était la forme complète d'une fusion totale de deux corps, l'amour silencieux d'avant l'humanité, l'amour entier, sans le mensonge des mots. Ils ne se disaient presque rien. Ils faisaient les choses comme la nature les fait, calmement, sans l'ornement superflu de leur formulation. Dans leur monde silencieux on aurait pu dire qu'ils devinaient leurs pensées, que l'esprit de l'un parlait à celui de l'autre et qu'ils se disaient tout ce qui pouvait se dire par les regards et par les gestes, par le bruit de leur respiration et la manière dont une main se posait sur un objet ou un autre, pour indiquer que c'était de celui-là et d'aucun autre qu'il fallait s'occuper.

Puis lorsque la tempête s'était calmée, que le gel s'était atténué, lorsque les nuages s'étaient dispersés par-delà l'ancienne frontière[11] et avaient laissé place à un soleil d'hiver douloureusement étincelant, lorsqu'ils étaient sortis de leur petite chambre et qu'elle avait commencé à comprendre dans quel monde désertique elle vivait, un signe s'était manifesté : du ciel, une nuit, alors que la neige avait fondu et que les branches des arbres s'étaient relevées sous le poids du temps, une grande

pluie de glace était tombée, une pluie forte et bizarre qui brillait dans la lumière comme les étoiles en plein jour. Peu à peu, subrepticement, le monde entier s'était revêtu d'une couche surnaturelle de brillance, la vallée s'était habillée de vêtements de verre, le monde entier s'était métamorphosé en un taillis de cristal. Un monde comme intouchable, un monde exposé mais absolument impossible à atteindre, recouvert entièrement de quelques doigts de glace transparente. Leur chambre, la chambre dans laquelle ils vivaient, éclairée d'ordinaire par la petite et unique fenêtre à côté de la porte, s'était illuminée de l'intérieur sous cette lumière nouvelle, inattendue, bleu-vert, tout était fait de cristal, la glace qui recouvrait les choses dehors avait gagné les quelques objets de l'intérieur et les avait rendus cassants, sensibles au moindre contact, diaphanes. Leur laideur n'était plus aussi accablante, leur laideur était devenue simplicité, état de grâce. Eux deux, en proie à une sérénité totale et environnés de ce monde de cristal qui donnait une autre consistance à l'air qu'ils respiraient – air soudain plus lumineux, plus léger, plus agréable au goût, au toucher, à l'odorat –, ont compris le signe et se le sont dit par le regard, sans oser troubler ce miracle par de pauvres mots qui n'auraient rien dit de plus et n'auraient pas pu entamer cette beauté nouvelle, et même lorsque le vacarme habituel du side-car du pope a soudain déchiré, comme une tempête, le silence primordial de la vallée, l'envahissant d'une boue sonore, ils ne se sont pas sentis troublés dans la vision qu'était leur vie commune.

Iochka est parti ce jour-là vaquer à ses occupations, il a rencontré ses amis autour de l'habituelle bouteille de gnôle et Ilona est restée s'occuper de leur petit ménage. Le prêtre, après avoir bu son verre dans la remorque, au centre du quartier des baraquements, s'est arrêté devant la maison de Iochka et s'est mis à parler à la femme comme s'il la connaissait depuis toujours et qu'elle avait été toujours là. Il y avait dans son regard ce qu'elle

ne pouvait nommer et ne pouvait se représenter par aucun mot. Un calme qui était l'amour du prochain. Une bonté silencieuse. Pas une question, juste l'assurance de celui qui sait. Et ce savoir lui permettait de voir jusqu'au plus profond de son âme, par-delà le corps auquel il parlait et les mots qu'elle entendait. Il n'avait donc pas été étonnant que, pour la deuxième fois en quelques années, et sachant très bien ce qu'il faisait et disait, le prêtre, soudain, comme s'il n'avait pas entendu les douces paroles de la femme lui ait dit :

— Tu dois savoir que Dieu a deux formes : une bonne et une moins bonne, juste, mais moins bonne, appelée Démiurge. Et le Dieu bon ne lutte pas avec le Démiurge mais avec les choses de ce monde. Et le Mal, entre les mains duquel tu voulais te perdre, est le compagnon de ces choses et se tient à l'écart sous la forme du Diable. Tu dois comprendre que les choses sont mauvaises en elles-mêmes justement parce qu'elles appartiennent au Diable, et sont le péché. Jusque-là tu as peut-être vécu dans la justice, Ilona, toi et ton corps. Mais c'est de l'âme que naît la bonté. Et de l'amour.

En lui disant ces mots, en lui répétant pratiquement les mêmes mots qu'il avait dits à son homme des années auparavant, lorsqu'il avait voulu en finir avec sa vie à cause de son trop grand amour, le pope avait vidé le fond de son verre et était reparti à travers le désert – comme il le disait avec humour ou peut-être pas – en parlant de son retour à son ermitage. La femme était restée immobile devant la porte, derrière elle se profilaient les chiffres qui n'allaient jamais être effacés, le numéro d'inventaire d'une vie. Elle demeurait droite et muette à regarder dans la forêt au-delà de la rivière, des choses connues et senties d'elle seule. Tout en pensant aux paroles du pope, sans s'étonner de sa science, même si elle aurait peut-être dû. À un autre moment elle se serait peut-être demandé comment il était au courant de ses péchés puisqu'il ne l'avait jamais vue de sa vie, mais elle ne se le

demandait pas, elle réfléchissait plutôt à ce qu'il lui avait dit, et elle essayait d'en pénétrer le sens, de le faire sien. Dans son cœur résonnait encore le nom de Madeleine, la lecture que le garçon d'autrefois lui en avait faite, et il s'y mêlait maintenant le discours de ce prêtre qui savait tout sans rien savoir. Le regard perdu dans cet univers d'arbres et d'animaux, Ilona comprit ce qu'avaient voulu ces deux êtres, si loin l'un de l'autre dans le temps et sur des modes si différents. Elle a compris et a ajouté cela à son silence, en a fait corps et fondations pour une vie nouvelle qu'elle désirait avant même de naître et qu'elle voulait avoir comme but de son existence et pardon de tous ses péchés. Elle sentait son âme sauvée, plus de place pour la faute, elle ne se reprochait rien. C'était écrit et il ne pouvait en être autrement.

OceanofPDF.com

Depuis que les mondes s'étaient mis à se mélanger, bien du temps s'était écoulé, peut-être une quinzaine d'années, Iochka ne se rappelait même plus et de toute façon, il lui semblait qu'à partir d'un certain moment le souvenir devenait tout à fait autre chose que ce qu'il avait été. Il approchait de cet âge – s'il existait un âge qui couvre ce qui lui arrivait – où le temps commence à ne plus avoir d'avenir et où l'on en arrive à un mélange de souvenirs incertains qui semblent se passer dans le présent, étant présents au moment même où le présent se déroule, au moment même où le présent fait plaisir ou fait mal. Dans ses silences pesants de vieil homme seul du bout du monde, il s'imaginait la mort comme une disparition des choses auxquelles il pensait. Il s'imaginait de plus en plus souvent lui-même immobile devant la maison, l'esprit brusquement vidé de tout, regardant tout ce qu'il avait vu une vie durant et n'y comprenant plus rien. Sa vie entière d'homme mûr il l'avait pratiquement passée à cet endroit, dans la vallée, la vivant comme si c'était la seule possible, comme s'il n'existait pas d'autre monde dont il entendait pourtant parler, comme si ce n'était qu'un conte, une histoire, une invention des gens. Et lorsqu'il entendait ces récits, il les superposait invariablement à ses souvenirs et à son présent, les modifiait sans cesse, de sorte qu'il en était arrivé, malgré lui, à se faire une image du monde qui ne pouvait pas avoir de lien avec la réalité. Il n'était pas rêveur, loin de lui cette idée, de toute façon il n'aurait pas compris ce que voulait dire rêveur même si on le lui avait expliqué, mais il était, au fond de son âme, peut-être le dernier homme vivant isolé dans un monde en changement continuel sans qu'il s'en rende vraiment compte. Avec son passé toujours présent à l'esprit, le regard bien attentif à tout, répétant à l'infini certains gestes et dans l'incapacité de s'imaginer que la vie pouvait être différente, vivant sa souffrance jusque dans les os, ne réussissant jamais à oublier celle qui avait disparu, Iochka était le plus beau

des hommes pour ceux qui s’aventuraient dans la vallée de temps en temps et entendaient parler invariablement de Iochka le maréchal-ferrant.

Les quelques pensions de la vallée étaient apparues tard et non sans peine, bien après que d’autres vallées – d’après ce qu’avait entendu Iochka – avaient déjà changé, s’étaient remplies de constructions où les gens venaient pour leurs loisirs. Peut-être parce qu’elle était plutôt isolée et loin de tout, peut-être aussi à cause de la route impraticable six ou sept mois par an et en raison de l’absence de réseau électrique, la vallée n’avait rien vu changer durant dix ans. Désertique, vide, oubliée de tous ; un lieu dont on se souvenait parfois avec la nostalgie d’un voyage entrepris un jour au vieux chalet qui était, lui aussi, tombé depuis en ruine. Il est vrai qu’à un moment donné, même avant le grand changement politique, le chalet avait souvent été visité, quelques personnes avaient eu le courage de monter le chemin pénible de montagne qui y menait mais, petit à petit et sans que Iochka ou d’autres s’en rendent compte, le chalet s’était délabré et c’est à peine si de temps à autre quelques personnes se montraient en fin de semaine, avec de lourds sacs à dos et des regards déterminés, des passionnés de montagne qui fermaient à peine l’œil pour pouvoir partir avant l’aube en ascension. Sauf que plus tard, après cinq ou six ans de prétendue liberté – cette chose étrange dont parlaient ceux qui venaient depuis l’autre côté –, ce chalet avait été acheté par quelqu’un qui avait lancé des travaux de consolidation et de rehaussement qui modifieraient, avec le temps, l’apparence des lieux. Le vieux avait bénéficié de ces avantages, il avait connu des gens, il recommençait à vivre.

Iochka discutait souvent avec les ouvriers, leur rendait de petits services dans sa forge mais il avait surtout compris comment il fallait procéder pour faire du bon charbon de bois : c’est ce qui lui procurait le peu d’argent dont il avait besoin. Il les jugeait tous très différents de ceux qu’il avait vu

jusque-là et des ouvriers qu'il avait connus sur le chantier où il avait travaillé jadis. Ceux-ci étaient libres, c'est ce qu'ils lui disaient devant les feux de camp qui illuminaient, de nuit, toute la vallée, et il s'était demandé d'abord ce qu'ils entendaient par là. Il les avait donc écoutés attentivement, avait compris qu'ils parlaient des grands changements survenus dans le monde des gens vivant au-delà de la barrière, mais comme lui-même n'avait jamais été affecté par toutes ces choses qu'on évoquait avec tant de passion et parfois d'exaspération, il ne saisissait pas très bien le sens du mot « liberté ». Ces hommes étaient libérés de ce que lui n'avait jamais connu, personne ne les menaçait plus, personne ne mettait en danger leurs vies et celles de leurs familles, ça il le comprenait, il était clair pour lui que pendant la guerre, par exemple, il n'avait pas été libre de faire ce qu'il voulait, ni plus tard quand il était prisonnier. Des gens haut placés, pouvant le condamner à tout moment à être fusillé, lui avaient dicté ce qu'il devait faire et comment il devait vivre. C'était cela l'absence de liberté, aurait dit le vieux Iochka si on le lui avait demandé. La liberté, selon lui, c'était de vivre sans être menacé de mort par les gens qui disposent de votre vie. Pour les autres, s'il comprenait bien – et il avait passé de longues nuits à y réfléchir sur le banc devant sa maison, la bouteille de gnôle à portée de la main –, la liberté était de ne pas avoir peur. La liberté de ces hommes venus de si loin était celle de pouvoir parler librement, de dire ce qu'ils voulaient quand ils le voulaient, de se déplacer où ils avaient envie d'aller, de rire sans avoir peur du lendemain. Lui imaginait cela autrement, comme d'habitude : dans son esprit, étaient libres seulement ceux qui, en des lieux bien gardés, pouvaient décider de la mort des autres. La liberté c'était d'exercer le pouvoir sur les autres, un pouvoir dément et meurtrier, celui de gens à l'abri derrière leurs murs et qui transformaient tout ce qui était au-dehors en une immense prison où les autres ne pouvaient évidemment être

libres. Les puissants étaient ceux qui, fous à lier et enclins au meurtre entre leurs hauts murs, pouvaient faire tuer les autres tout simplement parce qu'ils en avaient envie. Il n'est pas du tout étonnant, en conséquence, que le vieux ait été surpris lorsque les gens venus de loin se vantaient d'être libres. Il ne les craignait pas, depuis quelque temps rien ne lui faisait plus peur, mais il ne pouvait s'enlever l'idée de la tête que tous ceux avec qui il parlait étaient de potentiels meurtriers, des hommes libres qui pouvaient en tuer d'autres juste parce qu'ils en avaient envie. L'autre presque-liberté, la sienne, était la solitude. L'isolement. L'oubli de tous et de toutes choses, la vie en un lieu où toutes les choses comme le crime, le mal, le pouvoir n'existaient même pas. C'était une presque-liberté parce que, par-delà le pouvoir de le tuer, par-delà la simplicité de sa mort, il y avait autre chose qui avait assombri sa vie. Il avait été absolument libre jusqu'au jour où un dieu impitoyable et peut-être indifférent lui avait enlevé Ilona. Lorsque son amour n'avait plus été, lorsque son cœur était resté seul au monde, sa liberté, bien qu'infinie, n'en était plus une mais une presque-liberté, une presque-vie. Une forme de survie. Une forme de souffrance due à un manque et non à une présence. Il pensait à toutes ces choses et ne savait pas qui était le plus libre, lui ou eux, et depuis quelque temps il avait même renoncé à se poser la question car il sentait qu'il n'y avait pas de réponse.

Après la construction et la consolidation du chalet, d'autres habitations s'étaient élevées, pas très grandes, de jolis petits chalets qui se devinaient entre les arbres. Et invitaient les gens à venir passer des jours de calme et de paix au milieu de la nature.

Iochka avait fini par se lier d'amitié avec tout ce monde. Insensiblement, comme cela se produit d'ordinaire dans la vie, les patrons et les employés de ces chalets avaient pris la place de ses amis du chantier. Qu'il ne dût plus monter les quelques centaines de mètres au-dessus de sa

maison mais plutôt descendre comptait si peu à ses yeux, et il en était de même pour le pope resté dans son ermitage pour toujours, semblait-il. Ils se rendaient toujours visite chaque jour, ils buvaient leur verre en silence et échangeaient quelques mots pour qu'on ne croie pas qu'ils étaient morts, plaisantait le prêtre, et ils avaient commencé à garder secrets leurs souvenirs. Ils comprenaient que leur monde avait disparu, ils comprenaient que tout changerait un jour et serait méconnaissable mais ils se disaient, l'un à l'autre et chacun pour soi, que c'était la vie et qu'elle méritait d'être vécue, malgré tout. Ils accueillaient le monde avec amitié, ils avaient toujours une bonne parole et une plaisanterie à dire, ils trinquaient avec tous et n'en voulaient à personne car ils n'avaient aucune raison pour cela.

Il eût été difficile de trouver en ce monde deux individus plus différents l'un de l'autre, le prêtre rondelet semblant, de quelque point qu'on le regardât, plus grand que le petit Iochka. Lorsqu'ils ne se taisaient pas comme ils en étaient coutumiers, pensant ensemble, semblait-il, un monde qu'ils étaient les seuls à comprendre, des discussions naissaient entre eux desquelles, même s'ils n'apprenaient rien, car ils n'avaient plus rien à apprendre et que cela ne leur aurait servi à rien, ils extrayaient les règles et surtout les interdits d'un duumvirat qui durait depuis près d'un demi-siècle. Cet organisme, privé de tout pouvoir, fonctionnait selon des règles qu'ils étaient les seuls à connaître et ordonnait, sinon les choses environnantes ou les vies de sujets prêts à satisfaire toutes leurs volontés, du moins la liberté dont l'un d'entre eux ne se souciait pas vraiment. Entre une barrière du côté est, un refuge de montagne à l'ouest, une chaîne de montagnes au sud et une zone de collines presque inhabitées au nord, leur monde était le plus libre qui puisse être non parce qu'ils l'auraient voulu ou auraient eu les leviers nécessaires pour le contrôle de l'humanité, mais parce qu'ils n'avaient pas besoin de contacts avec d'autres habitants et que ceux qui

vivaient au-delà des frontières déjà mentionnées semblaient ne pas exister ou, s'ils existaient, n'étaient que le sujet d'approximations et de discussions qui n'impliquaient nulle existence d'un conflit ou d'un pouvoir même imaginaire. Beaucoup d'étonnements étaient nés et s'étaient associés dans ces discussions devant la maison à numéro d'inventaire parce que le pope et Iochka étaient victimes des assauts de la nouveauté qu'ils ne comprenaient pas très bien et dont ils se moquaient et qu'ils combattaient près de leur banc, debout, verres en main et s'étonnant avec de grands gestes, accompagnés, chez le prêtre, d'innombrables signes de croix destinés à un Dieu qui ne lui offrait nullement le don de compréhension des païens qui, lorsqu'ils ne souillaient pas carrément les lieux de leurs comportements honteux, lui brouillaient l'esprit et l'empêchaient de rien comprendre ou presque rien à ce monde qui était pourtant le sien. Car que disaient-ils, par exemple, de la débauche honteuse qui s'étalait sous leurs yeux chaque fin de semaine ? Le péché était patent, le pope maudissait en prononçant les injures les mieux senties et imaginait des feux terribles de l'enfer, des chaudrons entiers de goudron pour ces pécheurs. Iochka, qui ne voulait pas mécontenter son ami, s'associait à lui en se signant pour le pardon des péchés de ces gens-là mais ne disait rien de ceux, scandaleux, qui étaient les siens de temps à autre. Le pope se serait fâché tout rouge et il le savait, d'où la nécessité du silence le plus complet lorsqu'il était interrogé, silence invariablement accompagné : de signes de croix, d'yeux révulsés et d'une attitude coupable que l'autre ne remarquait d'ailleurs pas. Car il faut savoir que ces deux hommes se regardaient rarement, préférant contempler la nature et les autres que leur compagnon de discussion. Chacun d'eux semblait parler tout seul la plupart du temps, les liens entre leurs répliques étaient parfaitement fortuits. Ils se connaissaient depuis cinquante ans, depuis toute une vie, ce qu'ils auraient voulu dire ils se l'étaient déjà dit

dans d’autres circonstances et en d’autres mots peut-être, mais rien de nouveau n’avait lieu entre eux, ni rien d’ancien non plus, car le plaisir de se parler faisait de chaque jour un nouveau jour par rapport au précédent et chaque mot prenait, en fonction de la lumière du dehors ou de la brise, une autre sonorité et un autre sens.

Dans ce monde à eux où il ne se passait rien, tout ce qui venait du dehors semblait nouveau, de même que tous ceux qui venaient de l’extérieur. Les gens et les choses, perçus ensemble et jamais séparément, étaient le sujet de discussions qui ne comportaient ni louanges ni admiration mais auraient pu être suspectées de malveillance si les deux hommes en avaient été capables. Et peut-être que l’élément qui revenait le plus souvent dans la discussion et qui était critiqué sans fin était un rectangle lumineux. Après le passage entre les deux millénaires, lorsque la vallée commença à se peupler de gens venus du dehors et changea quelque peu d’apparence, Iochka et le pope n’avaient pas pu ne pas remarquer que la plupart des gens marchaient, hébétés, sur les sentiers en parlant tout seuls. Ils hurlaient, ils gesticulaient, ils priaient, ils aimaient tout seuls, en traversant la vallée en vastes spirales puis s’arrêtaient, épuisés, pour reprendre haleine et repartir de plus belle. Ils les avaient surnommés les « Hurleurs », sans la moindre hésitation, et les avaient assimilés, dès les premiers jours, aux fous de derrière les clôtures de l’asile. Dans leur esprit, il est vrai, il n’y avait aucune différence entre les fous qui couraient en s’essoufflant le long de la haute clôture garnie de barbelés de l’asile et les autres, libres, qui parcouraient la vallée en long et en large et faisaient la même chose. Quelques années plus tard, lorsque les Hurleurs s’étaient fait leur place dans la cage aux fous des deux vieux, même s’ils avaient appris ce qu’il en était et ne faisaient que plaisanter à ce sujet, ils avaient observé un changement dans leur comportement : de temps à autre, ils éloignaient leur appareil de

l’oreille et le regardaient fixement, déplaçaient leurs doigts sur l’écran et continuaient à parler, brusquement illuminés, sauvés. L’étape suivante, toute naturelle, avait été de les surnommer alors les « Écarquillés ». Ils les regardaient avec un plaisir fou hurler et ouvrir de grands yeux, ils en admiraient en silence la capacité à rester debout lorsqu’ils trébuchaient, et se réjouissaient tout aussi sincèrement lorsque l’un d’eux, plus nigaud et moins talentueux en matière d’équilibrisme et de lévitation, tombait sur le sol ou dans la boue et, sale comme un cochon, se relevait avec la figure la plus triste du monde, comme lors d’un enterrement. Au fond, après des années, Iochka et le prêtre s’étaient rendu compte que c’est ce qu’ils attendaient et ils avaient renoncé à écouter ce qu’ils se disaient ou à essayer de comprendre le sale langage des conversations qu’avaient certains, leur seule occupation étant d’attendre une chute et de voir la tête indignée de celui ou de celle qui se redressait. Car il ne fallait pas oublier qu’il n’y avait pas que des hommes qui se baladaient comme des fous et discutaient sur les routes très peu accueillantes de la vallée mais aussi des dames. Des dames qui tombaient de manière plus cocasse encore que les hommes, des dames bien habillées, jambes en l’air dans la boue ou dans les bouses, des dames dégoûtées de la vie, aux coiffures excentriques pleines tout à coup de poussière, des dames hystériques qui pleuraient en parlant et regardaient avec désespoir leurs toilettes détruites par les vicissitudes d’une nature qui ne les avait jamais invitées à venir là.

— C’est des fous, mon vieux Iochka, avait dit le pope, frappé d’une révélation, un beau jour.

— Tu crois ? avait répondu l’autre avec un sourire entendu sous sa moustache pas rasée depuis plusieurs jours.

— C’est des possédés, crois-moi, des possédés.

— Alors prions pour eux, que faire d’autre ?

— Non, ça sert à rien.

Et c’est ainsi que de Hurleurs en Écarquillés puis en Possédés, les visiteurs franchissaient les multiples seuils de l’humain et devenaient, peut-être, allez savoir, de simples curiosités. Parce qu’au fond, la cible des critiques acerbes du pope n’était pas ceux qui parlaient tous seuls, non, ceux-là étaient des Bienheureux et pour eux il priait quand même et en des temps meilleurs pour l’Église il leur aurait lu des prières pour le pardon des péchés mais il n’avait plus l’auditoire nécessaire à cet effet. Le plus dur, pour le bon prêtre, c’était lorsque le péché, ces miasmes empoisonnés pour tous les humains, se commettait en public et délibérément, pour démontrer quelque chose. Quels pécheurs, ces gens de l’autre monde ! On aurait dit qu’ils venaient de l’enfer pas d’entre les hommes ! On les aurait dit enragés, possédés du Malin, allant et venant dans la vallée de la mort et des ténèbres de la Géhenne, et lui – disait-il à l’autre, jour après jour – il n’avait jamais cru vivre l’instant où les gens s’adonneraient à la débauche à ce point en jouissant en public de leur souillure et de leurs horreurs. Ce n’était rien qu’ils hurlent des injures, tout homme se laisse aller, dans les moments de colère, à injurier, sous l’effet d’un cœur trop éprouvé par la douleur, ce n’était pas là le péché le plus grand de ces gens. Quel genre d’êtres humains est-ce là, disait le pope, saisi de la nostalgie de la justice, pour sortir de leur voiture bouteilles sur bouteilles, dames-jeannes et même tonneaux, les exposer à la vue de tous, pas pour se faire plaisir avec un petit verre et se guérir de leurs tristesses mais pour se soûler comme des porcs et fouiller dans la boue et la poussière avec leurs groins ? Ne se souvenait-il pas, Iochka, de ces énergumènes qui avaient charrié une heure durant de grandes bouteilles de vin de la voiture au chalet de derrière et bu comme pour un concours au point d’être la risée du monde entier ? Ils avaient été si ivres qu’ils s’étaient endormis sur place, dans le pigeonnier, sous les arbres et

même dans les ravins. Et ce samedi-là il s'en était bien trouvé un pour demander : Où est la mer ? Et pour que son compagnon de débauche, probablement encore plus soûl que lui et plus vicieux, lui réponde : Je ne sais pas car je ne suis pas d'ici. Dieu agit de la sorte, avait dit le pope, songeur plus que de mesure, il commence par vous faire perdre l'esprit : il vous donne à porter ce qu'on peut porter, pas plus et puis il vous le rend, tu sais bien. Mais ceux-là étaient profondément plongés dans le péché. Non seulement ils avaient tous dormi dans la même pièce avec leurs femmes – savoir encore ce qu'ils avaient fait pour mettre le Seigneur en colère –, mais le troisième jour ils l'avaient payé cher, le type à l'esprit perdu était allé crier sur la terrasse de tous ses poumons : La mer est là, la mer est là. Il avait bien hurlé comme ça, alors le Seigneur lui avait fait croire à une vision et lui s'était jeté tête la première vers cette vision et s'était brisé le crâne contre le ciment de la terrasse, inévitable avec pareils diables d'hommes ! Il s'étonnait ensuite, si tu te rappelles, de s'être fait mal et il a même fallu faire appel à l'assistant du vétérinaire pour le désinfecter avec ce spray vert, utilisé d'ordinaire pour les animaux, ce n'était plus un homme, de toute façon. Les péchés se paient, mon ami, parfois avant l'heure pour que cela serve de leçon aux autres.

Ce genre de discussions avait lieu sinon tous les jours du moins tous les deux jours. Entre péché et ironie, ils ne savaient que préférer, eux deux ne se posaient jamais la question. Ce qui est certain c'est que les gens de l'autre côté qui venaient dans leur vallée leur offraient de nombreux sujets de conversation qui leur faisaient passer le temps. Car dans la vallée le temps paraissait long, infiniment long depuis toujours. On aurait dit qu'il s'était dilaté depuis les débuts du monde, et qu'il restait ainsi, telle une bande élastique étirée au-delà de toute mesure, qui refusait de se casser et continuait à s'étirer, contre nature. C'était le temps des solitaires, des isolés,

de ceux qui ne parlent pas et qui, de ce fait, perçoivent les choses autrement, dans un silence qu'ils sont seuls à comprendre. C'était le temps des choses qui ne cessent de se répéter, et par conséquent sont identiques et transforment l'univers en un labyrinthe de miroirs à l'intérieur duquel on voit la même image de quelque côté qu'on se tourne. Un temps comme prédestiné à ce lieu où les seules personnes stables étaient les fous de l'asile, les deux vieux amis et le docteur, encore que ce dernier se soit isolé au point qu'on ne le voyait plus jamais.

Mais comment était vu ce monde de l'extérieur ?

Au-delà des affirmations ou des étonnements, ces deux vieux étaient sinon ignorés au moins moqués par les gens des temps nouveaux qui arrivaient de plus en plus nombreux dans la vallée avec des cohortes de 4×4. On les regardait tout au plus comme une curiosité, comme des vestiges d'un monde qu'on se sentait obligé de dépasser et de nier. On les photographiait naturellement ou à leur insu, on retenait leurs expressions locales, on en faisait des sujets de récit comme si c'étaient des objets de musée et on s'en amusait ensuite dans les bureaux. On buvait avec eux, on les invitait en insistant et on écoutait leurs histoires, la mode étant de socialiser avec le peuple.

Comment les gens de l'autre côté percevaient-ils la croyance ?

Comme le vestige d'un monde révolu, d'un monde vieilli et qu'il fallait combattre à tout prix. Les grands signes de croix du prêtre étaient observés avec humour et indulgence, les réponses de Iochka étaient vues comme une sorte de peur.

Comment les habitations des deux vieux étaient-elles considérées ?

Comme des tanières. Des gîtes de lièvres. Des chaumières. Des trous. Dans le meilleur des cas : des ateliers, des garages. Sous le seuil d'un

minimum de confort acceptable. Belles mais totalement inutilisables. Des pièces de musée. Ne cohabitez pas avec ces gens-là !

Comment ceux de l'extérieur s'adressaient-ils aux gens de la vallée ?

Avec respect. Peut-être à cause de l'âge ou pour accroître la distance qui séparait les deux mondes. Ils leur parlaient avec des mots simples, usuels, d'une langue qu'ils jugeaient convenir aux âmes simples, de bêtes ou presque. Ils leur parlaient comme on parle depuis un sommet de montagne en direction d'un ravin, en détachant les syllabes de chaque mot, comme pour leur faire sentir qu'ils ne comprendraient peut-être pas ce qu'on leur disait, ce qui mettait le pope dans une colère noire multipliant de manière exponentielle le nombre de malédictions qu'il leur réservait. Il s'emportait souvent en grec ancien ou en latin, proférant à l'adresse de ces gens-là les invectives les plus cuisantes et les blasphèmes les plus terribles, décompressant ainsi, soulageant une âme trop contrainte à l'humilité. Iochka, lui aussi, quand on le traitait comme un niais, se mettait à parler hongrois, à toute vitesse, un hongrois élégant et désuet, sa langue maternelle à laquelle rien ni personne ne pouvait le faire renoncer, c'était sa manière à lui de se venger des gens qui lui manquaient de respect et avec lesquels il était obligé de discuter. Et chaque conversation devenait une tour de Babel, les vieux ne voulaient plus renoncer à ces langues sous aucun prétexte et les autres finissaient par s'en aller humiliés, rire ailleurs.

Mais là-dessous se cachait un grave péché dont il n'avait jamais été question et qui ne viendrait pas dans leurs discussions. Non que le silence soit d'or mais parce que parler était chose périlleuse.

Après la nuit au cours de laquelle cette jeune femme avait violé Iochka et en avait fait l'arme d'une cruelle vengeance, nuit qu'il n'avait pas comprise et dont elle était sortie gagnante, avec une expérience en plus, les choses avaient pris une tournure sinon étrange du moins digne de quelque

attention. Peut-être que sur son chemin vers son monde à elle, la belle jeune femme avait oublié ce qui s'était passé, fascinée par le paysage et par les paroles échangées dans la voiture, mais une fois rentrée chez elle, une fois passé le scandale monstre qui s'était produit avec son bien-aimé et leur séparation acquise, cette nuit sur la montagne avait pris de l'importance dans son esprit, était devenue, sinon le mythe d'un nouveau départ, un symbole de fin. Sa relation s'était achevée ainsi, dirait-elle plus tard à ses copines de beuverie : Mes cocottes, j'ai été obligée de violer un vieux pour me débarrasser de l'autre, il me lâchait pas les baskets et il se foutait de moi, vous savez bien. Devenue monnaie d'échange de la curiosité de toute une bande, la figure du vieux avait fait très vite le tour d'un grand nombre de bureaux et même de bâtiments entiers, ses performances prenant de l'importance avec chaque nouveau récit et devenant démesurées, un vrai phénomène de la nature, presque inexplicable. Rien n'avait étonné personne lorsque, un mois environ après le premier événement, une fille qui désirait à son tour se séparer d'un petit ami était allée tout spécialement dans la vallée, avait franchi la barrière entre les deux mondes et avait fini par trouver celui qui, dans son esprit, lui apporterait le salut et une vie meilleure. Elle avait préparé sa nuit avec force boissons en alimentant son émotion par une attente qui semblait ne plus devoir se terminer car tous ceux avec lesquels elle s'était livrée à une fête monstrueuse ne semblaient guère disposés à se retirer tout de suite dans leurs chambres, elle avait réussi, le premier soir, à s'endormir la tête sur la table et à se réveiller le lendemain avec une belle gueule de bois à la mesure de la vallée et du ruisseau. Elle ne se rappelait pas avoir mené son plan à son terme, l'échec lui semblait terrible, elle le sentait comme une griffe plantée dans son cou, un remords inhumain, elle avait un but et se devait de l'atteindre, le second soir elle s'était limitée à quelques verres et avait sagement attendu que les

autres se retirent, ce qui s'était produit assez vite, eu égard à la grande fête de la veille. Elle avait mis dans son sac à dos deux bouteilles de la boisson la plus fine, était descendue dans la vallée et sans le moindre préambule, sans chercher à différer le moment, elle avait frappé à la porte de Iochka. Elle l'avait invité à boire avec elle et lui qui n'était pas homme à refuser une bonne boisson et la compagnie d'une autre âme, au cœur de la nuit, était sorti devant sa petite maison pour discuter avec elle. Comme le plan était cette fois bien mis au point, que la fille savait ce qu'elle devait faire et pourquoi elle était là, ils étaient rentrés après quelques verres poursuivre leur soirée au chaud. On ne peut pas dire qu'elle avait été agréablement surprise de la pauvreté et de la laideur des lieux, on peut même rappeler en passant que, redoutant de contracter quelque maladie, elle s'était à peine assise sur un coin d'un des lits et était restée là comme sur des charbons ardents, se demandant si ce qu'elle faisait était bien et si elle ne le regretterait pas plus tard. Mais dans les vapeurs de l'alcool, elle s'était laissée séduire par la misère et la pauvreté ambiantes, elle avait éprouvé une envie de plus en plus forte de faire ce qu'elle était venue faire. Sa proposition n'allait pas de soi, sa jupe s'était lentement retroussée, ses œillades de plus en plus appuyées laissant comprendre à son compagnon de beuverie qu'elle attendait de lui quelque chose de plus qu'une discussion en pleine nuit. Elle s'était carrément mise à se caresser les jambes, à laisser entrevoir, par des gestes bien étudiés, la dentelle de ses dessous et les formes appétissantes que dissimulaient ses vêtements. En regardant attentivement Iochka, elle n'avait pas pu ignorer le renflement de plus en plus marqué de son pantalon ni la lenteur de plus en plus évidente avec laquelle le vieux parlait, il était pris dans les rets de ce qu'elle lui montrait. Elle s'était rapprochée de lui sans la moindre hésitation, avait rempli les verres, une de ses mains s'était posée sur la jambe du vieux et elle avait

commencé à masser la chose qu'elle était venue chercher. Ses yeux avaient brillé dans la faible lumière de la chambre, la température était brusquement montée de quelques degrés et comme si de rien n'était, la belle jeune femme avait commencé à se déshabiller sous les yeux ardents du vieux. Les épaules rondes, les seins pleins et fermes, les hanches lisses et l'absence de tout poil dans la zone féminine de son corps avaient fait croître en lui un désir insatiable, un sentiment qu'il n'avait plus éprouvé depuis longtemps et qui lui rappelait sa folle jeunesse, son âme d'autrefois. Sur le visage de la jeune femme s'était gravé celui d'Ilona, son jeune corps était devenu comme par miracle celui de l'Autre, de celle qui s'en était allée, de celle qu'il avait aimée comme aucune autre femme en ce monde. Peut-être à cause de l'alcool ou peut-être sous l'effet d'une subite et inexplicable folie, Iochka revivait ses soirées avec son seul amour, dans son esprit se réinstallaient, couche après couche, toutes les choses qu'il avait perdues et qui ne reviendraient jamais ou qui étaient en train, justement, de revenir. Son monde simple, limité au travail, à la boisson et à quelques mots lorsqu'il avait l'occasion d'en échanger avec quelqu'un, retrouvait sa qualité la plus précieuse : le plaisir. Un désir fou montait en lui qui le prenait à la gorge, paralysait ses mains et ses pieds, lui brouillait le regard, faisait trembler le peu de voix qui lui restait, un sentiment de fin du monde et de mort prochaine qu'il avait oublié et revivait avec une joie qu'il avait peur de formuler. Car comment aurait-il pu dire ce qui se passait, les mouvements de cette fille sur ses genoux, ses mains avides qui tiraient sa tête entre ses jambes, le poussant, le caressant, le tirant en elle de toute la force dont elle était capable, ses gémissements qui faisaient vibrer les murs et ses mots crus qu'il n'avait plus entendus depuis si longtemps, comment aurait-il pu dire, avec ses trop faibles capacités, la douceur de sa bouche qui tentait d'enfourner son énorme virilité, ses râles et ses larmes qui coulaient

des yeux de cette fille noyée dans son propre désir, son regard perdu lorsqu'avec les efforts surhumains d'un désir qui n'en finissait plus, elle avait réussi l'exploit inouï de le faire entrer tout entier en elle au point de le sentir jusque dans son estomac ? Et l'infinie douceur de son ventre dans les profondeurs rosées duquel sa langue se creusait des sentiers depuis si longtemps connus, toujours les mêmes, ces sentiers sur lesquels tout homme est voué à se perdre ? Comment aurait-il pu, avec ses pauvres mots, dire ensuite l'étonnement de ses yeux, son imploration, ses larmes d'extase lorsqu'elle s'était couchée sur lui et qu'elle s'était sentie pleine, pleine comme jamais, lorsqu'elle avait senti qu'elle ne pourrait jamais couvrir complètement le miracle du corps de ce vieux et avait commencé, comme démente, à gémir au point de faire pencher les murs et de faire entrer tout l'univers dans cette petite pièce ? Peu à peu, ses gémissements et ses cris s'étaient changés en hurlements inhumains d'animal traqué, en hurlements d'avant une mort souhaitée, d'avant un suicide toujours espéré comme une rédemption. Ses ongles avaient creusé des traces profondes dans sa peau blanche et ridée, ses dents avaient mordu le cou du vieux, elle avait perdu la tête et un nouvel animal, inconnu jusque-là était né en elle et vivrait longtemps en récits qui, racontés au bon moment et comme il se devait, contribueraient fortement à multiplier les péchés qui se produiraient dans cette chambre coupée du monde. Car après ses derniers soubresauts et ses derniers hurlements, lorsque sa semence l'avait remplie et qu'elle s'était retirée brusquement, redoutant une grossesse non désirée, elle était restée affalée sur la poitrine du vieux et avait eu longtemps le regard vide, sentant comme une vraie bénédiction la main de l'autre lui caresser le front dans un geste presque paternel, presque avec amour. Elle s'était relevée, sans rien dire, s'était rhabillée dans ce silence total et était sortie dans les bruits du ruisseau et le bruissement des arbres. Elle planait dans la vallée, comme

ressuscitée, comme un être nouveau, comme une espèce jusqu'alors inconnue qui conduirait plus loin dans la vallée sa belle histoire, d'un monde qui existait à peine, qu'on pouvait à peine dire, un monde de beauté et de débauche qu'elle n'avait jamais imaginé auparavant. Elle sentait encore et sentirait longtemps encore, plusieurs jours, l'énorme bite de l'homme pourfendant sa chair. Elle avait gardé longtemps ce sentiment de mort, de fin du monde, de désir pour le désir impossible à étancher. Elle était venue jeune et pleine de désirs de vengeance dans la vallée, elle avait remporté le trophée espéré, celui dont on lui avait parlé avec tant de plaisir, elle était une autre femme à présent, une femme prête à mourir pour le plaisir parce qu'elle avait trouvé, elle ne savait pas comment et ne le comprendrait jamais, la forme de plaisir la plus proche de la mort. Forme qu'en remontant comme soûle dans sa chambre elle avait décidé de garder d'une manière ou d'une autre et de ne pas laisser mourir là-bas, dans le désert et le néant dont elle était entourée. Ce n'était qu'une pensée qui accompagnait ses pas, un simple éclair de son esprit qui la hantait de plus en plus intensément en se rapprochant de son hôtel. Son désir devenait une présence, quelque chose de plus qu'une émotion, une prémonition. Elle voulait garder ce qu'elle éprouvait, elle voulait que cette agréable griserie n'en finisse plus, qu'elle ne se transforme pas en quelque chose de vécu mais devienne plutôt un plan, un petit plan diabolique et angélique en même temps, qu'elle aurait voulu voir se réaliser en dépit de toutes les interdictions. Au bout d'un jour de tourments et de réflexion, de souvenirs et de frissons qui lui traversaient tout le corps et semblaient ne pas vouloir s'arrêter, au bout d'une journée qui illustrait le néant comme rien n'avait pu le faire auparavant, le soir, quand des myriades d'étoiles parsemaient le ciel dans lequel la vallée semblait monter chaque fois que la lumière disparaissait, elle avait frappé à la porte d'à côté, avait pris son courage à

deux mains et avec l'infinie timidité de celle qui attend et ne sait pas vraiment ce qu'elle attend en réalité, elle avait appuyé sur la poignée et était entrée. Devant elle se trouvait la beauté, la beauté pure et innocente, la beauté de celle que, depuis longtemps, sans le dire et sans même le savoir vraiment, elle désirait. Une camarade, presque une amie, une de ces femmes qu'elle rencontrait chaque jour et qui, sans qu'elle le sache, vivait dans son âme. Elle faisait partie intégrante de son être, comme Iochka était devenu, la nuit d'avant, partie de son être. Et comme quelque chose avait changé de manière définitive dans le cours de son existence et qu'elle avait compris, ou presque, que la honte n'était qu'une énorme bêtise, elle s'est assise sur le bord du lit sans rien dire. Elle n'a rien dit en regardant l'autre dans les yeux, elle n'a rien dit et tout un monde s'est déployé dans son silence, le monde vrai dans lequel les mots n'ont pas de sens. Était-ce donc, en l'absence des mots, la soumission à un amour ?

Elle l'a embrassée sans mot dire, l'a prise dans ses bras et l'a étendue dans son lit depuis longtemps défait, elle l'a aimée comme une femme et comme un homme, son âme a étreint la sienne dans une sorte de mort, tout s'est obscurci alentour et elles sont restées toutes les deux, simples corps qui se désiraient et se tenaient dans une nuit qui semblait ne jamais avoir commencé et ne commencerait jamais, dans un silence traversé de temps à autre de soupirs, d'ahanements, de souffles mêlés. Il y avait quelque chose de l'au-delà de l'humain dans leur amour né là-bas, quelque chose d'indicible et qui n'était et ne serait jamais dit en mots parce qu'il est bien connu qu'aucun corps ne parle la langue des hommes ni aucune autre langue, les corps sont muets et ne savent s'exprimer que par gestes, par densité, par scintillement, jamais par le biais de cette pauvre et toujours insatisfaisante parole. Les corps se parlent plutôt par les odeurs, par les attouchements, par les regards, par le sexe, ils ont leur langage bien à eux,

et il sera incompréhensible jusqu'à la fin des temps et c'est justement dans cette langue que la jeune fille a regardé sa nouvelle amie, l'a aidée à s'habiller sous ses yeux intrigués, l'a prise par la main et ensemble, âmes jumelles, elles ont descendu l'escalier, sont sorties de l'hôtel et dans l'instant suivant, sans que rien ne soit arrivé, elles ont commencé à marcher à travers le ciel, se sont rapprochées des étoiles, ont brillé une seconde comme elles, ont été aussi célestes que tout autre objet céleste. Pas des astres car il est possible que tout soit l'effet de l'imagination mais de petites lueurs qui descendaient une petite colline dans une vallée oubliée du reste du monde, de petites lueurs filantes, de petits anges pareils à ces lueurs qui dans les soirs d'été sillonnent le ciel et le rendent beau par leur mouvement. Et lorsque leurs lumières se sont éteintes, lorsque plus rien du ciel ne s'est plus reflété dans leurs yeux et qu'elles sont devenues des êtres d'ombre dans le même ciel infini, êtres d'ombre comme le sont les arbres qui les entourent et les pierres et l'eau, êtres d'ombre aussi, elles ont continué à marcher dans le ciel jusqu'à la porte du vieux et sont entrées sans frapper dans la chambre misérable dans laquelle il dormait du sommeil de l'enfant de la vieillesse. Elles l'ont aimé comme elles s'étaient aimées, il y avait maintenant trois corps silencieux dans le même ciel, le monde était monté ou bien l'espace d'en-haut était descendu, tout était pareil et en même temps différent et un infini se tissait dans leurs yeux, inondant le petit univers dans lequel ils se trouvaient, un infini obscur et silencieux qu'ils étaient les seuls à comprendre car ils étaient les seuls à être encore des corps, comme les premiers êtres humains de l'univers.

Et c'est ainsi que s'est mise à dégringoler à travers les bureaux des hautes bâtisses de verre et les bars enténébrés de la grande ville d'où venait la jeune femme une autre histoire de désir, un fragment de plus d'une réalité inimaginable qui, racontée et racontée de nouveau après un nombre plus ou

moins grand de verres, commençait à constituer un univers : un univers dans lequel le bon vieux Iochka vivait sans vivre, était le personnage principal sans le savoir. Ces histoires ramèneraient dans sa vallée d'autres jeunes femmes et d'autres moins jeunes aussi, seules ou appartenant à d'autres, heureuses ou indiciblement tristes, amatrices de ces vengeances en amour ou de plaisirs gratuits et que cela justement rendait si belles, femmes seules ou en petits groupes qui, attirées par l'histoire entendue directement ou par ricochet, comme c'est toujours le cas des histoires de ce genre, venaient vérifier sur leur propre peau les choses racontées et se convaincre de la vérité de paroles presque trop crues, presque trop près de la vérité du scintillement des yeux qui se rappelaient ou racontaient, au cours de soirées ou de nuits pas vraiment paisibles, le plaisir pur, sans raison, sans conséquences. C'est ainsi qu'une ineffable beauté s'était installée dans sa vie et se trouvait être pour lui le bien le plus précieux qui soit, une sorte d'élixir de jeunesse dont il n'avait jamais rêvé et qu'il n'avait jamais osé espérer, la présence de ces femmes était ce qui le faisait rester jeune malgré son âge plutôt avancé. Peu à peu, en des temps propices à l'oubli, il avait eu sa part de femmes laides et de belles femmes, de femmes jeunes et moins jeunes, de femmes seules ou accompagnées de leurs amies pour une sorte de pèlerinage qui durait parfois des nuits et des jours et déclenchait, dans la petite chambre au pied de la colline, des scènes qui auraient fait rougir les amateurs les plus enragés de la débauche qui donnait sens à leur vie. Car dès qu'elles poussaient leur courage jusqu'au bout, franchissaient la barrière et entraient dans le territoire merveilleux de la vallée, ces femmes semblaient entrer dans d'autres corps et laissaient leurs esprits s'envoler librement, débarrassés de la morale quotidienne. Si chez elles, dans le calme des grandes villes, elles étaient contraintes de vivre selon certaines règles en respectant une morale stricte, une morale qui craignait le qu'en-

dira-t-on et le désastre qu’il génère toujours, dans la vallée les choses prenaient une tournure tout à fait différente. Les amies, les fiancées et les épouses sages se métamorphosaient en femmes débauchées, les abandonnées ou les trompées devenaient les vestales de temps sans histoire, les esseulées trouvaient, pendant quelques heures, la chose qu’elles cherchaient depuis toujours et dont l’absence les rendait aussi seules, aussi privées d’amour.

OceanofPDF.com

Cette nuit-là, alors même que les choses avaient semblé se passer dans le plus grand mystère et auraient dû normalement y rester sans que rien n'en transpire jamais, même si tout le monde en avait été informé et aurait dit, la main sur le cœur, qu'ils n'en savaient rien, Vasilé l'avait su, lui. Il avait entendu le camion au moteur emballé, plus bas dans la vallée ; depuis la remorque dont il avait fait sa maison, on entendait clairement le moindre bruit. Il avait cru qu'un groupe de jeunes étaient partis en faire à leur tête en ville, cela s'était déjà vu, il tolérait ces choses-là car de toute façon il n'aurait pas pu les interdire mais le bruit avait persisté, le moteur ne s'était pas arrêté pendant de longues minutes et il avait même semblé s'emballer plus encore par moments et cela lui avait mis la puce à l'oreille. Il était descendu du lit improvisé où il essayait de se reposer de temps en temps et était parti en direction de ce bruit assourdissant, ce n'était pas loin, ça ne devait pas être trop loin, à quelques centaines de pas au maximum. Il s'était arrêté au coin du mur d'enceinte de l'asile, en cherchant à éviter de passer dans la lumière, il avait bien examiné les alentours pour ne pas tomber sur quelqu'un, les phares étaient tournés vers la forêt sombre et dans leur faisceau lumineux un homme était à genoux. À côté de lui s'en trouvait un autre, debout, qui semblait tenir une arme à la main, Vasilé s'en était approché en se cachant derrière les arbres et en essayant d'écouter mais il n'avait rien pu entendre, puis il avait vu ce qu'il aurait dû voir dès le début : l'homme qui restait jusque-là agenouillé avait été jeté dans le camion, et un autre type était sorti de l'ombre et s'était approché de l'entrée de la maison de Iochka et semblait avoir dit quelque chose, avant de remonter dans la cabine du camion qui avait aussitôt démarré. Vasilé s'était assis à côté de l'arbre qui le cachait à tout regard. Il avait vu Iochka rentrer silencieusement dans la maison, la lumière s'était éteinte ; il n'avait toujours pas bougé ; à mesure que le calme revenait dans la vallée, une

colère aveugle montait en lui, une colère qu'il devait étouffer, qu'il essayait de faire taire, de freiner. Il leur avait pourtant bien dit. Il avait pourtant parlé clairement. On ne peut plus clairement, il leur avait demandé une seule chose. Et voilà le résultat. Qu'ils osent venir là ! La nuit, qui plus est. En cachette, sans que personne ne l'avertisse. Qui ? Pourquoi ? Dans quel but ? Que voulait ce type à cette vallée, à la fin ? Vasilé était revenu à son baraquement, il s'était assis sur les marches métalliques et fumait, la colère du début s'était transformée petit à petit en un gros chagrin qui lui creusait le visage, le vieillissait, le déformait. Il avait pris sa bouteille pour attendre le matin mais finalement il était allé doucement jusqu'au baraquement où dormait le gars qui le conduisait habituellement en camion pour le boulot. Il était allé le réveiller, l'avait secoué et lui avait dit à voix basse, allez, viens, j'ai des choses à faire. L'autre s'était levé sans protester et l'avait suivi. Vasilé était monté dans le camion pendant que l'autre urinait longuement près du fossé, à n'en plus finir. Lorsqu'il avait démarré le moteur et avait essayé de passer les vitesses, un bruit de rouille et de mort avait secoué tout le camion.

— Il faudrait réparer cet embrayage.

— Faudrait.

— Pas « faudrait », tu le feras marcher.

— Faudra le changer, il ne fonctionne plus.

— Tu le changeras si c'est que ça.

Ils étaient partis en pleine nuit vers la ville. Les ténèbres couraient autour du camion, les arbres allongeaient ou rapetissaient leurs ombres dans la lumière des feux, sa colère ne diminuait toujours pas et même, à mesure que le niveau de la bouteille posée à ses pieds baissait, la colère montait. Tant d'années de souffrances, de pénurie, toujours à errer au milieu des bois interminables, la fuite, la frayeur, la peur d'être pris et fusillé comme un

chien au bord d'une route, tant de pensées qui l'avaient hanté durant l'illégalité[12] et pour quel résultat ? Pour qu'un type de mes couilles vienne faire la loi dans sa vallée ! Il veut faire la loi, tout seul, ce coco. Il déborde d'enthousiasme. Oh, le monde est fou, il faut faire quelque chose, se disait-il. Comment en vouloir à un gamin ? Ils auraient à la limite pu venir lui en parler, faire les choses en plein jour, pas en cachette, ça marche pas comme ça, il ne se laissera pas faire, il n'avait peur de personne. Il s'était battu pendant la guerre, il était mort cent fois dans une guerre qui n'en finissait plus, il était mort de faim et de soif des millions de fois, il avait été blessé, battu, sa chair portait les traces de l'histoire inscrite sur son corps, il avait à son tour tué pour ne pas mourir, il avait fait ce qu'il fallait faire, il avait obéi aux ordres, c'est ce que faisait tout soldat, obéir aux ordres, tuer puisqu'on le lui demandait, oui, les soldats torturaient, tuaient, démembraient, enlevaient des yeux et arrachaient des oreilles et des langues et des ongles, passaient au suivant, c'était ça la guerre : tuer l'autre parce qu'on t'a dit de le faire, tuer pour survivre, ne pas crever comme un ver dans la boue, aller plus loin vers nulle part, vers la bataille suivante, voilà, et il avait fait ce qu'il fallait faire, de la Russie jusqu'en Allemagne, il avait fait ce qu'il fallait, ni plus ni moins. Combien d'hommes avait-il estropié ? Combien en avait-il tué de son arme ou de ses mains ? Combien d'enfants n'avaient plus revu leurs pères à cause de lui ou d'autres comme lui ? Combien de fois ses mains avaient-elles été couvertes du sang du prochain, combien de fois il avait vu la vie s'écouler des yeux du vaincu ! Il vivait en permanence avec ces images, ses nuits étaient toutes hantées par des mondes ensanglantés dont il ne parlait jamais, ses rêves étaient peuplés de gorges arrachées par les obus ou coupées au couteau, de corps se déplaçant sans tête et sans membres, des enfants hurlaient dans les nuits glacées, implorant la mort, le salut, la fin. Ses rêves étaient faits de guerre parce qu'il n'en avait pas

d’autres, de rêves, ils étaient épuisés depuis longtemps, depuis qu’il n’avait plus su compter le nombre d’hommes qu’il avait tués et des destins arrêtés sans qu’il sache pourquoi. Il regardait maintenant dans le noir du côté où se trouvait l’ermitage, il avait raconté tout ça au pope, il s’était confessé du mieux qu’il avait pu. Le prêtre n’avait rien dit, il avait prié pour ce malheureux, l’avait compris tout en sachant qu’il n’y avait pas de salut pour des êtres comme lui, il n’y avait plus de promesse d’une vie dans l’au-delà. Il avait connu d’autres années d’errance durant lesquelles il avait encore tué parce qu’il avait foi en une cause, parce qu’il croyait que c’était la bonne, parce que de tous les maux du monde il pensait avoir choisi le moindre et avait décidé de se battre pour cela, il voulait que les hommes soient égaux comme on le lui avait dit, il aurait voulu que les pauvres soient moins malheureux, que les riches travaillent au coude à coude avec lui, il voulait un monde meilleur mais cette guerre avait duré une vie, encore une, combien en avait-il vécu ? Et maintenant, où en était-il ? Il courait dans la nuit pour aller chercher des réponses. C’était lui qui y allait, alors qu’il aurait fallu que ce soient les autres qui viennent à lui.

Le camion est entré dans la ville peu avant le matin, les toits commençaient à prendre forme dans l’obscurité finissante, la montagne apparaissait aussi, calme gardienne de ce monde. Il s’est arrêté devant la maison du camarade du syndicat, Vasilé est descendu du véhicule, est entré dans la cour, s’est assis sur le banc devant la maison et s’est mis à attendre que la maisonnée se réveille. La cour était petite, plutôt longue que large, avec quelques arbres fruitiers et quelques semis. Son copain habitait les pièces de devant avec son épouse et ses trois enfants, les propriétaires occupaient toujours les pièces de derrière. Lorsque Ion est sorti et a aperçu Vasilé, le jour venait de pointer, les oiseaux commençaient à piailler. La première chose qu’il a faite a été d’appeler sa femme et de demander à

Vasilé s’il avait mangé quelque chose ou s’il voulait un café chaud, on était justement en train de le préparer. Vasilé a répondu tristement par un signe de la tête et a pris une nouvelle gorgée à la bouteille avant d’inviter son camarade à s’asseoir à ses côtés.

— Que t’arrive-t-il ? Qu’est-ce qui se passe ? lui a demandé l’autre, gentiment.

Vasilé lui a raconté le peu qu’il savait, l’autre écarquillait les yeux de plus en plus à mesure que les mots s’installaient dans son esprit, il s’est levé, a pris lui aussi une gorgée d’alcool, s’est rincé la bouche avec puis l’a recrachée sur un semis et en a repris une autre.

— Comment ça ? Ils sont venus la nuit, tu dis ?

— Oui, pour leurs conneries.

— Attends, on se prend un café et puis on y va. On saura où on en est.

Ils avaient tous les deux milité dans l’illégalité, ils avaient lutté pour un monde meilleur qu’ils ne voyaient nulle part maintenant, ils avaient voulu que les paysans et les ouvriers ne connaissent plus la pauvreté et ils avaient juste réussi à les rendre plus pauvres, ils le savaient parfaitement, ils essayaient de faire le Bien autant qu’ils le pouvaient, par une bonne action pour un tel ou pour un autre. Impossible d’en faire davantage. Ils vivaient avec cette frustration comme ils respiraient, ils aidaient les gens autant qu’ils le pouvaient, ils défendaient leurs ouvriers chaque fois qu’il y avait un problème, le rêve pour lequel ils avaient vécu s’était évanoui pour laisser place à une misère plus terrible que celle d’avant. Les pauvres étaient encore plus pauvres, les riches n’avaient pas disparu. Et pourquoi tout ça ? Était-ce pour cette pauvreté qu’ils avaient lutté ?

— On va voir Tudor. C’est à lui que je veux parler. Moi et lui, avait-il dit, toujours tendu.

— On y va. Tu l’as averti ?

— T’es bête ou quoi ?

— Ben je me disais que…

— Putain, depuis quand je dois m’annoncer pour le voir ?

— T’as bien raison.

Ils ont laissé le chauffeur chez Ion, pas la peine de lui faire trimballer sa ferraille à travers le centre de la ville. Ils sont donc partis à pied, ce n’était pas loin, cela leur prenait tout au plus un quart d’heure en marchant normalement. Ils n’étaient pas pressés, pas pressés du tout, ils avaient le temps. Ils marchaient d’un pas décidé, deux colosses aux épaules larges comme une porte, les cous forts et les regards féroces dans leurs salopettes et leurs brodequins, deux apparitions d’un autre monde dans le centre-ville qui commençait à prendre vie. Ils ont fait une halte à un café du centre et ont trinqué en attendant que la limousine noire du camarade pénètre dans l’enceinte officielle, ils ont attendu encore dix minutes et se sont dirigés calmement vers la guérite du gardien de l’entrée. Ils ont dit ce qu’ils voulaient. Voir le camarade commandant, lui parler. Le jeune homme de la guérite s’en est étonné, a téléphoné et a signalé ce qui se passait, il y a eu un court silence puis il leur a dit d’attendre. Du bâtiment principal est venu comme un tourbillon un petit homme en uniforme, il s’est approché d’eux et les a sermonnés, ils ont répondu aussi durement, il les a traités de tous les noms, Ion a sorti de sa poche poitrine son vieux carnet tout écorné et le lui a mis sous le nez, le petit homme s’est fait alors encore plus petit, est devenu tout rouge, même violacé avec, vers les tempes, un paquet de veines gonflées, le petit numéro de la première page du carnet lui signifiait qu’il venait de faire une gaffe, il s’est ressaisi, il s’est radouci et s’est mis à balbutier, les a invités dans le hall de l’entrée, puis s’est lancé à toute vitesse dans les escaliers montant à l’étage. Les deux colosses se sont assis l’un à côté de l’autre sur le petit banc de l’entrée, ont regardé des papiers

collés sur une porte en contreplaqué, leurs gestes indiquaient qu'ils ne se sentaient pas à leur aise, la pièce était trop exigüe pour eux. Le petit homme a descendu l'escalier, il était devenu carrément violacé entretemps et on ne peut plus amical, il leur donnait maintenant du « chers camarades » tout en les conduisant à l'étage vers une double porte capitonnée sur laquelle rien n'était inscrit. Vers le Camarade. Il a ouvert la porte, a fait un pas respectueux en arrière, les deux autres sont entrés de biais, la porte étant trop étroite pour eux.

La pièce était immense, dix mètres sur dix, peut-être le salon de l'ancien palais nationalisé. Les murs étaient couverts de rayons remplis de livres reliés en cuir marron et rouge, près de la fenêtre du côté de la rue trônait un énorme bureau long de trois mètres. L'homme aux cheveux grisonnants s'est levé de son bureau les bras tendus, avec un sourire heureux, les a invités à s'asseoir dans les fauteuils et a pris une chaise pour lui.

— Alors, comme ça, tu t'es acheté des livres, a dit Ion avec un sourire.

— Penses-tu, ils étaient déjà là à mon arrivée.

— Ah. Sinon, ça va la santé ?

— Autant que c'est possible avec la vieillesse qui arrive.

— Écoute, mon gars, lui a dit brusquement le contremaître, je suis venu te dire un truc.

— Mais, Vasilé, attends un peu, il n'y a pas le feu, vous prendrez bien une goutte ? J'ai de tout.

— Pourquoi pas, on peut boire. Mais moi je dois te parler.

— Parle, mais attends que j'appelle pour qu'on nous donne quelque chose à boire.

Il est allé donner un ordre bref au téléphone puis a repris sa place :

— Dis-moi tout.

— La nuit passée. Il devait être deux heures. J'ai été réveillé par un camion. Je me suis d'abord dit que c'était un de mes gars qui partait chercher des putes ou à boire au milieu de la nuit, des jeunes, on ne peut pas les en empêcher. Je suis sorti alors pour voir. Rien autour des baraquements, un silence de tombe. Le camion que j'entendais devait être plus loin, dans la vallée. Et j'y vais pour voir de plus près, en me disant qu'il est peut-être arrivé un malheur. Bon…

Son copain le regardait avec un léger sourire, il retrouvait dans le débit rapide teinté de douceur le conteur de jadis. Il le connaissait depuis le temps de la guerre, ils avaient été ensuite ensemble dans les montagnes à pourchasser l'ennemi, ils avaient risqué leur vie l'un pour l'autre. S'il s'était aventuré jusque-là, ça devait être important, vraiment important. Je contourne l'asile – continua Vasilé –, dans la clairière devant la maison du magasinier, stupeur !, un camion avec le moteur en marche, pleins phares dans la nuit, un homme le pistolet sur la tempe d'un type à genoux, un vrai cirque à ciel ouvert. Je me tiens coi derrière mon arbre, faudrait pas qu'il m'arrive un pépin à mon âge, les autres restent encore un moment là, celui qui était à genoux tremblait de tout son corps et même de sa culotte, ton homme qui veut changer la face du pays et construire une vie toute nouvelle dans ma vallée le jette dans le camion comme un sac de patates, il échange quelques paroles avec le magasinier qui se tenait comme un imbécile au milieu de la route, puis le coco remonte dans le camion et s'en va.

— Qu'est-ce que tu me racontes là, Vasilé ? Ce n'est pas possible.

— Tu crois que je serais venu te raconter des balivernes ? Comment, « c'est pas possible » ? Je serais fou ? Soûl ? Dis donc, mon Tudor ! Je te dis que je l'ai vu de mes yeux, vu.

— Attends, attends, on va se renseigner, on va fouiller, calme-toi, prends un verre le temps que je fasse ma petite investigation.

Sur le front de l’homme grisonnant s’était creusée une ride profonde, un grave souci lui déformait presque le visage, il s’est levé en s’efforçant de sourire et a attrapé le téléphone, a aboyé un ordre, a griffonné, très nerveux, sur une feuille de papier posée sur le bureau, s’est rassis les mains serrées sur la poitrine et a attendu. Par la porte capitonnée est entré le même officier de petite taille, le visage tout rouge, on aurait dit qu’il rapetissait encore plus sous le regard noir de son chef.

— Tu y vas de suite, tu me fais un rapport. Je veux que tu apprennes qui était en mission cette nuit. C’est cet endroit qui m’intéresse, a-t-il ajouté calmement, en lui tendant le papier.

— Permettez-moi de me retirer. Ce sera fait, a dit le petit homme.

— Vas-y. Et fais vite, en cinq minutes tu dois être renseigné et me communiquer le résultat directement, je te dirai après ce que tu as à faire.

L’officier a salué réglementairement en faisant claquer ses talons et a disparu. Le silence est retombé dans la pièce, les trois hommes ont trinqué, ont souri à nouveau, il y avait des années qu’ils ne s’étaient plus réunis à trois et le temps passait, hélas, ils se retrouvaient plus âgés, plus grisonnants mais pourtant camarades d’armes, comme avant. Ils ont bu, parlé de leurs enfants, de leurs femmes, de la vie. Ion et Tudor ont plaint Vasilé, isolé dans sa vallée, l’ont même un peu moqué, il les a injuriés à sa guise, des noms de saints, de diables et autres noms d’oiseaux ont défilé, sortant des lèvres du contremaître. Leur discussion a continué, il a été aussi question du fils aîné de Ion qui devait aller suivre des études supérieures, Tudor a immédiatement proposé ses services, le « gamin » était comme un neveu pour lui, pourquoi il n’était pas venu le solliciter, entre bons camarades, quand même ? Et Ion de répondre que c’était gênant, que ça ne se faisait pas, et Tudor d’ajouter que vu tout ce qu’il avait fait pour ce pays, il avait bien droit à quelques bénéfices, lui qui avait déjà préféré rester au syndicat

au lieu de le suivre et d’occuper un poste supérieur. Vasilé souriait, sa fille aînée était devenue assistante médicale grâce à Tudor, il connaissait bien son pouvoir, c’était la vie, si leurs enfants n’occupaient pas les bons postes, les autres ne se gêneraient pas pour le faire.

Sur ce, on avait frappé à la porte, le petit officier avait passé sa tête de blaireau dans l’entrebâillement et avait demandé la permission d’entrer.

— Voilà, mon commandant. J’ai trouvé.

— Tu l’as appelé ?

— À vos ordres, et s’il dort ?

— S’il dort ? Putain ça alors ! a dit Tudor avec un énorme étonnement sur le visage ; ben s’il dort, on le réveille et on le fait venir ici avec quelques coups de pied au cul en dix minutes. Lui, sa mère, son père s’il le faut, qui que ce soit doit venir ici quand je l’exige. Tu vas tout de suite chez lui, toi, pas quelqu’un d’autre, et tu me l’amènes. En avant !

Restés entre eux, ils se sont tus un moment, chacun penché sur son verre de liquide couleur d’ambre, plongé dans ses pensées, chacun dans son univers, se taisant dans sa langue. Puis, comme par un miracle répété, leur bavardage a viré sur les souvenirs. Avec des vivants, des opportunistes, avec des ouvriers, des paysans et surtout avec des morts. Morts dans une bataille qu’ils avaient crue juste et que ces trois hommes réunis là croyaient encore défendable, morts fusillés, décapités, infectés, démembrés, noyés, morts en hurlant, morts de douleur, des hommes qui avaient appelé la mort dans des montagnes désertiques, des hommes qui n’avaient pas pu avoir un médecin ni un prêtre, qui avaient agonisé des jours et des semaines durant, qui avaient transformé la vie de leurs camarades en un enfer renouvelé à chaque instant, des hommes qui avaient pleuré, le canon de l’arme dans la bouche ne trouvant pas le courage d’en finir avec la souffrance, qui s’étaient jetés dans les ravins, des hommes simples pour qui le combat

n’était, la plupart du temps que souffrance et mort, rien de plus. Et tout ça pour qu’ils puissent maintenant boire un verre et se souvenir, sans suite logique et sans ordre, de pourquoi ils étaient là. Pour qu’ils n’oublient pas le peu de personnes restées en vie, et qu’ils continuent à rester amis à la vie et à la mort – unis par la chose la plus mystérieuse qui soit, la mort.

On avait entendu frapper à la porte et on a vu entrer un type costaud, entre deux âges, une grosse cicatrice lui balafrant le visage, depuis l’œil gauche jusque sous le menton, le rendant hideux malgré lui. De grande taille, bien charpenté, peut-être tout aussi robuste que Ion et le contremaître, c’était une apparition qui aurait instillé la terreur même chez les plus hardis des hommes. Il a fait le salut réglementaire et est resté immobile devant la chaise où se trouvait l’officier, les yeux fixés sur un point au-delà de la fenêtre où il n’y avait probablement rien à voir.

— Hier soir, a dit Tudor avec un calme incroyable vu la sortie de tout à l’heure, hier soir t’as eu beaucoup à faire.

— Permettez-moi de rapporter, camarade commandant, la directive…

— Pas de directive ici.

— Mais…

— Ne m’interromps pas, c’est moi qui parle maintenant. Viens avec moi. Allons ! Sur le mur de droite, entre deux corps de bibliothèque, se trouvait une carte du département. Tudor s’est arrêté devant et a attendu que l’autre s’approche, a posé une main protectrice sur son épaule et de l’autre main, aux ongles bien soignés et incroyablement roses, a dessiné le contour de la vallée. Il a refait du doigt un cercle autour et s’est immobilisé à l’endroit de la barrière : Tu la connais cette barrière, tu l’as franchie cette nuit et tu as discuté là-bas avec quelqu’un, d’après ce que j’ai entendu dire. L’autre a voulu parler mais Tudor l’a arrêté d’un geste. Voilà ce qu’on va

décider : personne ne dépasse cette barrière dorénavant, sauf pendant les vacances, en promenade avec ses enfants et sa femme. Juste pour les loisirs.

— Mais l'infiltration, la directive alors, a crié l'autre d'une voix rauque.

— Laisse-les tomber. Infiltre-toi ailleurs ! Il y a de la place pour. Pas ici. Et tu répètes aussi aux autres, sans crier, que c'est moi qui ai donné l'ordre.

— Mais …

— Ne m'oblige pas à des explications, putain ! a hurlé Tudor brusquement si fort que les murs et les vitres en ont presque tremblé. Ne me pousse pas à expliquer sinon tu regretteras jusqu'au lait que t'as tété à ta mère, à ta sale mère ! T'as compris cette fois ?

— Compris, à vos ordres ! Je transmets, nous servons et nous défendons notre patrie !

— Oui, c'est ce que tu feras, lui a répondu Tudor sur un ton paternaliste, chaleureux, comme si le cri d'avant n'avait jamais résonné dans la pièce. Qu'ils fassent tous comme ça et ce sera bien pour tout le monde. Demain je t'avance en grade. Viens boire un verre avec nous !

L'officier a pris une chaise rangée sur le côté et il a trinqué avec les trois autres, a écouté la discussion qui a continué, semblait n'avoir jamais été interrompue et, à mesure que les histoires coulaient et leurs détails apparaissaient et disparaissaient comme des visions, dans son esprit a jailli la lumière. Il comprenait qu'il se trouvait à la même table que la *résistance*, qu'il avait la chance de parler aux quelques survivants de la résistance, à ceux qui avaient lutté avant même qu'il sache de quoi il était question, à des héros encore en vie. C'était ceux dont on leur parlait, qu'ils étudiaient à l'école des officiers, ceux qui avaient lutté pour que leur monde soit meilleur. Il toastait, souriait, se réjouissait de se trouver là et le cri du commandant était à présent l'ordre à respecter sans faute, il savait ce qu'il fallait défendre, il comprenait pourquoi le commandant lui avait dit si peu

de choses, comprenait aussi pourquoi au lieu de le punir il l'avait invité à se joindre à eux, il comprenait ou croyait tout comprendre et il était heureux d'en être, il avait même des remords muets pour la nuit de la veille.

Leur discussion a continué un temps, ils étaient devenus amis, des camarades, tout était résolu, ce qui s'était passé était maintenant oublié comme si de rien n'était. À un certain moment, Ion et Vasilé se sont levés pour partir, l'officier les a accompagnés, les regardant avec un respect qui ne quittait plus ses yeux depuis qu'il avait saisi devant qui il se trouvait, ils sont sortis ensemble du bâtiment officiel et les deux vieux camarades sont allés continuer la fête qui ne venait que de commencer pour eux dans un café du quartier.

C'était leur façon habituelle de faire la noce et peut-être qu'ils finiraient leur vie de la sorte, devant un verre d'alcool, dans un boui-boui prolétaire. Le sort ne leur offrait plus que cette joie et ils voulaient en profiter, s'amuser, il leur semblait que c'était tout ce qui leur restait, de toute façon, puisque la seule paix qui s'installait dans leur âme, depuis que la paix s'était installée dans le pays, était celle qu'apportait la boisson, rien ne pouvait mieux leur cacher les souvenirs d'eux-mêmes.

Lorsque Vasilé est reparti vers la vallée, la nuit commençait à tomber. Les montagnes sur la gauche de la route ne se voyaient presque plus, les ombres des arbres étaient retournées dans leur monde originaire, celui des ténèbres et lui, il n'arrivait pratiquement plus à parler, vu son degré d'ivresse. Le chauffeur avait eu du mal à faire monter cet homme massif dans la cabine du camion et à présent il conduisait calmement sur la route déserte qui, par une illusion d'optique assez fréquente, semblait mener vers l'autre bout de la journée et vers le début de la nuit, le contremaître était avachi contre la vitre et essayait de garder les yeux entrouverts pour ne pas s'endormir. Dans son esprit il y avait une étrange lumière, ses souvenirs

semblaient encore plus vivants que jamais, et si vu de l'extérieur il paraissait muet, aveugle et ivre au-delà de toute mesure, de l'intérieur il se sentait plus conscient que jamais et jugeait les choses avec une parfaite limpidité proche de la clairvoyance qui le mettait au-dessus de ses semblables. C'était l'effet que l'alcool produisait sur lui invariablement. Chaque fois qu'il se soûlait il était envahi par la clairvoyance de celui qui va mourir et qui revit les moments de sa vie entière avec une limpidité terrifiante, lui si courageux dans son existence quotidienne. Rien ne l'effrayait autant que ses propres souvenirs, rien ne lui faisait désirer sa mort plus que ces fragments d'images et de sons qui défilaient devant ses yeux à une vitesse invraisemblable, le rejetaient en arrière, dans toute l'histoire des horreurs qui constituaient – jusqu'à un point – sa vie. Les estropiés, les décapités, les pendus, les écorchés vifs, les châtrés ressuscitaient alors en images qui se promenaient dans l'espace entre ses yeux et le monde, un espace qu'il détestait et dont il avait peur comme un enfant qui, pour échapper aux ténèbres, enfouirait sa tête dans le noir. Il sentait avec tout son être l'odeur de sang et de pourriture des morts, revoyait à nouveau les regards d'hommes traqués que ceux qui allaient mourir jetaient au monde, il y avait dans cet univers infini tout un tas d'horreurs qu'il avait commises au nom d'un idéal dont personne ne se souvenait. Son temps était comme celui de tout humain, le temps des souvenirs présents et si puissants, le temps de la remémoration, le temps répétitif de la mort et de la douleur, du mal toujours présent et du bien presque impossible, impossible à imaginer et à penser, comme inévitablement chimérique, le bien réservé seulement à quelques puissants décideurs du sort des autres, nombreux, un bien comme le poids d'un désir non assouvi.

Vasilé avait éprouvé ce sentiment depuis tout jeune enfant, quand il n'avait pas pu aller à l'école parce que ses parents ne le voulaient pas : il avait dû travailler dès l'âge de huit-neuf ans dans les champs et n'avait rien connu d'autre, sa vie entière n'avait été qu'un travail infini et il ne pouvait se l'imaginer autrement. Il était, comme tous les siens, ses ancêtres et ceux qui viendront ensuite, une bête de somme à visage d'homme, une machine remplaçable à tout moment par une autre machine et le service militaire, la guerre, la mort étaient comme un salut inespéré. Il était jeune et l'uniforme militaire le transformait en une machine à tuer des hommes mais une machine meilleure quand même que celle d'avant, car presque heureuse dans sa cruauté. Il avait tué se disant que c'était préférable au travail, au dur labeur des champs, il avait commis le mal en pensant toujours que pour lui c'était un mieux, un espoir de devenir autre chose, de se sortir de son état où tous les gens étaient pareils, condamnés à vie, quasiment des êtres qui annoncent déjà leur tombe et la portent comme une délivrance, un salut. Enfermé à vie dans la misère, perdu dans les champs de glaise et de poussière, comme toute autre bête, lorsqu'il avait revêtu l'uniforme militaire il avait ressenti ça comme une libération, comme une sortie de l'enfer.

Il avait aimé Iléana, son image semblait illuminer cette nuit dans laquelle ils venaient de s'enfoncer. Il a repris une autre gorgée de *palincă* qu'il a avalée avidement et la brûlure a été comme un feu lumineux, Iléana, sa Lénutza, son grand amour, le soleil de sa vie, son salut. Il revenait de la guerre, il était jeune, il l'avait aimée dès le premier instant où il l'avait vue, ils s'étaient aimés comme des dingues, dans les champs et dans les bois, sur les berges de la rivière, ils s'étaient juré fidélité pour toujours et s'étaient embrassés durant les soirs infinis d'été et ils avaient été heureux ; il commençait à oublier, son amour effaçait les traces des crimes, il réussissait

enfin après tant d'années à sourire lorsque son ombre s'approchait de lui dans la nuit. Mais le père d'Iléana, paysan assez riche, un koulak peu avenant, n'avait pas accepté qu'elle l'épouse. Il s'était opposé à leur jeune amour, il lui avait arraché le cœur, l'avait humilié devant tout le monde, avait éveillé à nouveau l'animal qui semblait endormi en lui. Le père d'Iléana l'avait regardé méchamment cet après-midi de dimanche d'été, lui avait répondu en peu de mots, des mots de colère retenue, d'autant plus menaçants qu'ils étaient chuchotés, destinés à eux deux seulement. Il était farouchement contre, il avait interdit à sa fille, Iléana, de sortir de la cour, l'avait battue, l'avait tirée par ses blonds cheveux soyeux et l'avait poussée, couverte de bleus et de sang, dans l'étable, lui avait donné des coups de pied à la tête et au ventre, lui avait craché dessus et l'avait traitée de tous les noms jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse, d'après ce qu'on avait raconté à Vasilé. Il s'était tu, le cœur retombé dans les ténèbres, sur ses lèvres il avait senti comme le goût du sang de cet homme cruel. Et ce dernier, comme poussé par une force plus grande que lui, s'était pointé devant chez Vasilé un soir avec tous les siens et l'avait terriblement injurié et humilié devant les voisins, l'avait traité de miséreux et de criminel, entre eux il s'était fait alors un lourd silence, un silence comme une promesse néfaste ; Vasilé avait regardé toute la parentèle d'Iléana avec le calme de celui qui savait ce qui lui restait à faire et s'était contenté de cracher dans la poussière à leurs pieds en leur tournant le dos, comme pour leur signifier qu'il les ignorait. C'est alors, de nulle part, des ténèbres qu'il connaissait trop bien et qui ressemblaient à celles que traversait le camion ce soir, que le père d'Iléana avait prononcé des paroles terribles qui avaient décidé de son sort, il avait dit que si jamais ils avaient un enfant, la mère et le petit mourraient de sa main pour qu'ils ne se retrouvent jamais chez ce moins que rien qui ne lorgnait que sur sa fortune. Il avait ajouté qu'il préférait les écorcher vifs

tous les deux, mère et enfant, que de les laisser entrer dans cette famille. Vasilé s'était tu, profondément affecté, avait fait quelques pas vers le groupe du père, voulant les tuer sur place, au milieu de la rue, sous les yeux des gens, comme des bêtes. Il s'était arrêté au portail, les avait tous mesurés du regard et quelque chose l'avait fait s'arrêter, comme si une main invisible l'avait retenu, il leur avait tourné le dos, les laissant là. Le même soir, pendant que le village entier dormait et qu'une grande lune blanche illuminait l'univers des ignorants, il s'était dirigé vers la maison d'Iléana. Seul. Renfrogné, le cœur plus noir que la nuit qui l'entourait, plus silencieux que l'air respiré. Plus calme que la terre sur laquelle il marchait, décidé à faire ce qu'il devait, ni plus ni moins. Il a ouvert le portail et il est entré dans leur maison comme un invité. Il avait croisé tout d'abord Iléana à laquelle il a conseillé d'aller l'attendre chez lui le temps qu'il dise quelques mots aux siens, la rassurant : tout irait bien. Elle était partie, blanche vision dans la nuit vers son grand amour plein d'espoirs, sans aucun regret. Vasilé a réveillé toute la famille d'Iléana, doucement, avec des paroles presque gentilles, il les a tous réunis à la cuisine, à côté du fourneau. Il s'était installé devant eux à la table traditionnelle à trois pieds, il a posé ses mains de géant sur ses genoux et leur a parlé doucement, les priant presque, en chuchotant. Il leur a dit qu'ils avaient le choix, il ne voulait pas de leur fortune, il se fichait des biens et des terres, ils n'avaient qu'à tout garder, il ne leur demandait rien et ils pouvaient vivre dans une bonne entente, mais ils devaient savoir qu'Iléana était à lui, pas à eux. Il les a regardés avec douceur, tel un enfant qui implore, puis s'est tu et a attendu. À mesure qu'ils s'éveillaient complètement, le père surtout était pris d'une colère aveugle. Il regardait autour de lui, dans le noir, en l'absence de spectateurs étrangers, il perdait un peu de son aplomb mais il n'en démordait pourtant pas et, l'esprit troublé par la boisson de la veille et la voix enrouée de

sommeil, il a dit qu'il préférait mourir plutôt que d'accepter une telle honte, donner la main de sa fille à un type comme lui. Vasilé lui a conseillé de bien réfléchir à ce qu'il disait, de retirer ses paroles, il lui souriait presque en lui disant cela et durant quelques secondes il en a eu pitié. Mais le vieux n'en démordait toujours pas. Ses fils soutenaient leur père. Alors il faudra que je vous tue, a dit Vasilé simplement, comme si c'était sans importance. Il faudra que je vous tue tous, cette nuit, parce que vous n'êtes pas des hommes compréhensifs. Il avait palpé la chaîne métallique dans sa poche, les avait regardés attentivement, en épiant chacun de leurs gestes. Puis la machine à tuer cachée en lui s'était éveillée et s'était mise en branle, l'animal de proie ouvrait de nouveau ses yeux, il faisait le mal pour le bien, c'était compréhensible, il fallait qu'il en soit ainsi. Ses mains avaient fait ce qu'elles avaient à faire, frappé cruellement, cassant des os et déchirant des peaux, des coups qui venaient comme d'une seconde nature, les corps des hommes s'étaient rapidement transformés en un tas informe de chair qui gisait dans la pièce, il les avait frappés avec hargne, il avait pensé à utiliser sa chaîne, finalement il avait sorti son couteau et les avait égorgés sans même réfléchir, les tuant comme si c'était le geste le plus naturel au monde, en les supprimant vite et sans pitié, il les avait exécutés, il avait bien appris à le faire durant les années de guerre. Il s'était ensuite allumé une cigarette, les avait regardés une dernière fois en crachant par terre avec un goût de vengeance assouvie, il en souriait presque, c'était une chose accomplie, il était content même si au fond de lui-même il le regrettait. Il avait ensuite cherché le jerricane de pétrole, il fallait bien qu'il y en ait un, il avait arrosé la cuisine et, avec le calme de celui qui n'avait plus qu'une seule chose à faire, il avait frotté une allumette, avait regardé une dernière fois autour de lui et avait lâché l'allumette dans une flaque par terre. Il avait fermé la porte avec soin et s'en était allé sans tourner une seule fois la tête vers la grande

flambée qui en quelques instants avait changé la cuisine en un géant avec un œil de feu qui regardait la nuit profonde comme la mort qui regarde le monde, sans hâte et sans haine, depuis que le monde est monde.

Il avait ensuite retrouvé Iléana, il était tranquille comme la mort qui régnait maintenant sur la maison des siens, il lui a tout raconté par le détail et un silence lourd était retombé entre eux. Aucune larme n'avait coulé, aucun soupir n'avait déchiré l'air qui les séparait, aucun mot n'a été prononcé ni ne le serait par la suite, les faits étaient accomplis et dans l'âme de la femme qui s'assombrissait, un doute s'est infiltré qui ne la quitterait plus jamais jusqu'au jour de sa mort.

Les choses s'étaient ensuite enchaînées rapide-ment, Vasilé avait été arrêté peu de jours après, un simulacre de procès avait fait des victimes les coupables et lui, il était rentré à la maison propre comme un sou neuf et sale comme l'enfer, rentré convaincu de son bon droit, sans se soucier des regards que les villageois lui lançaient, sans se soucier de la rumeur rapide selon laquelle il avait tué les parents d'Iléana de sang-froid et, chose plus grave encore, il en avait été innocenté par ceux qui, en ce moment déjà, voulaient prendre aux gens toutes leurs terres et les biens que leurs ancêtres avaient péniblement gagnés. Mais la souffrance de l'homme venait d'ailleurs, il se fichait pas mal de l'opinion des gens et aurait pu vivre une vie entière parmi eux, sans être affecté par leurs regards ou par leurs commentaires dans son dos, non, cela ne le touchait nullement. Ce qui comptait, c'est qu'Iléana avait brusquement changé. Elle le regardait avec des yeux craintifs qui semblaient le juger plus durement que les juges les plus inflexibles, évitait ses caresses et on disait qu'elle allait les dimanches au cimetière, bien qu'elle soit restée chez lui enceinte jusqu'aux yeux, et pleurait ses morts avec des paroles nombreuses qu'elle taisait ensuite à la maison, craignant la colère et les regards de Vasilé. Il y avait beaucoup

pensé, avait essayé de la faire parler ou au moins de la faire avouer ces choses-là mais le silence de la femme était fait d'une pierre plus dure que sa rage à lui et jamais, durant les deux années vécues encore ensemble, il n'avait réussi à lui arracher un seul mot sur ce qui l'avait poussée à ne plus jamais sourire. Elle avait mis au monde deux enfants en bonne santé, enfants du deuil et de l'interrogation jamais formulée, de la mort et du blasphème familial. Elle-même n'aurait su dire si elle avait été contente de ces naissances. Ni si son âme avait été habitée par de l'amour ou par la crainte de son géant de mari qui se comportait comme si rien ne s'était jamais passé, comme si entre eux les choses auraient pu se dérouler comme dans une famille normale, comme si c'était possible d'oublier le crime. Iléana était une femme en deuil, une jeune femme d'à peine vingt ans qui en une nuit avait découvert que toute sa famille avait été décimée à cause de son amour, elle était victime et bourreau en même temps et l'homme dont elle partageait la vie était au fond sa main ensanglantée, la main qui avait tué son père et ses frères ; chose qu'elle ne pouvait pas oublier et, toutes les nuits, elle songeait à ce qui s'était passé et même si elle n'avait rien vu, son esprit ne lui dépeignait pas moins la scène de multiples manières, c'était pire que ce qui s'était réellement passé. Elle souffrait et vivait avec la peur, la vie était pour elle le plus calme des enfers possibles, torture infinie malgré l'absence de tout fait qui vienne l'effrayer, et un an et demi après la naissance des enfants, un garçon et une fille, un soir où, après avoir mis la table et que son mari se préparait à dire quelque chose, elle avait prononcé quelques mots, peu de mots mais qui avaient déchiré le silence avec tout le feu de son cœur tourmenté :

— Vasilé, faut que tu partes.

Tête baissée, elle avait attendu une parole méchante ou un terrible coup de poing qui lui permettrait d'oublier ses souffrances et de retrouver les

siens. Elle se disait que tel était son sort et qu'il valait mieux mourir que de se torturer jour après jour. L'homme l'avait regardée longuement avec un calme qui n'annonçait rien, ce genre de calme qui n'implique aucun mot, aucun fait, le calme silencieux des choses, de la terre, celui de l'univers qui ne se soucie jamais des gens. Il avait fini son assiette, avait avalé son verre de vin d'un coup, avec un geste large qui aux yeux de la femme n'annonçait rien de bon, il s'en était versé un autre et sa grande main s'était posée sur la tête d'Iléana et l'avait caressée avec tout l'amour de l'univers, ses regards silencieux, sombres et chaleureux à la fois, laissaient voir une souffrance de l'âme comme elle n'en avait encore jamais vu. Il n'avait pas dit un mot, avait quitté la table à trois pieds, avait fait un tour de la cour en regardant bien, s'assurant que tout était à sa place, il était entré dans la maison, avait embrassé ses enfants sur le front, enfilé une veste et, comme si rien de spécial ne s'était passé, était sorti de la cour. Grand, épaules larges, il avançait dans la rue sans se presser, comme s'il allait à une affaire qui l'attendait, après quoi il rentrerait aussitôt chez lui. Le colosse pleurait en s'éloignant de sa maison et de ses rêves mais il avait compris, en un instant aussi long que sa vie entière, qu'il ne lui restait pas d'autre choix que de s'en aller et de veiller de loin sur ses trois êtres chers, d'un lointain qui serait la croix qu'il devait porter pendant les jours qui lui restaient à vivre.

Dans la nuit qui filait autour du camion, nuit qui le tirait à nouveau vers son extrémité la plus lointaine, Vasilé voyait défiler le chemin parcouru autrefois vers la petite gare de plaine, les yeux étonnés du cafetier qu'il avait réveillé pour qu'il lui serve à boire, le néant qui le happait graduellement, pareil à ce néant vers lequel il se dirigeait à présent, vers sa vie sans but et sans espoir, la prison qu'il s'était choisie comme punition pour des actes commis par trop d'amour. Rien d'autre n'avait habité son âme que l'amour ultime de celui qui peut tuer et mourir pour ce qui lui

appartient, pour les seules choses qui comptent vraiment. Il acceptait son sort, il n'en avait pas connu d'autre et n'en avait pas désiré, il continuait à se dire que c'était écrit d'avance et qu'il suivait un trajet déjà tracé, qu'il était impossible d'éviter ou d'effacer parce que la vie était un trajet qu'on ne quitte pas.

Il avait choisi cette vallée, le chantier qui venait juste de s'ouvrir, sans trop y réfléchir. Il se disait que partout ailleurs ç'aurait été pareil – le plus loin et le plus isolé c'est ce qu'il y avait de mieux – et s'était mis au travail comme s'il n'avait jamais rien fait d'autre que ça, comme si le village de plaine dont il venait n'était qu'un rêve et la vie de même, la chimère d'une lenteur pas possible, une lenteur qui interdisait toute forme de rapprochement. Presque tout l'argent qu'il gagnait allait à sa femme et à ses enfants, lui ne comptait pas, il n'avait besoin de rien, il avait vécu toute sa vie en salopette sans même réfléchir à ce qu'il faisait, prisonnier d'une pauvreté qu'il n'avait envie ni de voir ni de comprendre. Lui qui avait mérité d'être prisonnier à vie il subissait effectivement cette punition : vivre en prisonnier volontaire dans une vallée oubliée de Dieu, témoin muet de sa propre vie, exilé sans exil, répétant les jours et les nuits dans l'attente de la fin. Bien des années plus tard, quand le monde avait basculé, que le régime avait changé et que le pope apprendrait son histoire, il raconterait à qui voulait l'entendre qu'il avait suffi d'un seul coup du sort pour réduire ce colosse d'homme en un rien, en une ombre. Car le jour où il était parti se battre à côté de ses hommes, faire ce que ces derniers voudraient faire, donner sa vie pour un monde qu'il s'imaginait meilleur, il n'avait pas pensé un seul instant à ce qui allait se passer et avait mis tout son cœur dans les combats de rue. On sollicitait à nouveau ses compétences, il avait pris soin que les ouvriers ne meurent pas et il avait été absolument indifférent à ce qui aurait pu lui arriver, se disant seulement qu'il fallait suivre le cours des

choses. Et lorsque tout avait été terminé et que les gens étaient extrêmement joyeux – quoiqu'encore craintifs – et qu'on aurait dit qu'une lumière nouvelle se posait sur le monde, quand sur les lèvres et dans les cœurs de tous retentissait le mot « liberté », lui aussi était content car il sentait qu'il avait accompli sa mission à côté de ses camarades. Il avait essayé de téléphoner à ses enfants, racontait encore le pope, non sans dépit, il était tombé sur sa fille, avait constaté que tout était en ordre, échangeant encore quelques mots puis il avait appelé de la cabine devant la Mairie l'autre numéro et après d'innombrables sonneries « occupé » sa belle-fille lui avait enfin répondu et alors le monde s'était écroulé lorsqu'on lui avait dit que son fils n'était pas rentré depuis plusieurs jours. Il avait raccroché, était resté silencieux dans cette cabine trop étroite pour lui, saisi comme par une énorme inquiétude et par des pressentiments des plus sombres. Il était parti aussitôt vers la grande ville avec ce qu'il avait trouvé, sautant d'une voiture dans une autre, il avait même marché dans l'hiver rude de sorte que le soir il était devant la porte de son fils, presque à bout de souffle, ne pouvant plus parler, impatient de savoir, d'avoir des nouvelles, mais sa belle-fille n'en avait aucune, ses yeux rouges d'insomnie reflétaient la peur pendant que les yeux des petits demandaient sans mots ce qui se passait. Il était reparti dans la nuit impitoyable, c'était Noël et il y avait ici et là des guirlandes illuminant les sapins, il avançait et se renseignait, toujours suffoquant et comme évitant les mots graves, sur l'endroit où se trouvaient les blessés et les morts, où ils avaient été déposés une fois les rues redevenues calmes et une fois les chars disparus, comme par miracle, des boulevards de la grande ville. Les gens répondaient, un peu craintifs, il y avait une obscurité inquiétante dans les halètements de cet homme aux cernes énormes, il était passé partout, d'un lieu à un autre, et son monde s'était écroulé dans une grande salle, aux abords de la ville, dont le sol en marbre était jonché d'une

centaine de cadavres. Un soldat fatigué lui avait permis d'y entrer, en haussant les épaules en réponse à ses questions, il avait donc été obligé de commencer sa recherche par le coin droit et de passer en revue chaque mort, poitrines déchiquetées, visages explosés, jambes et mains arrachées, sourires figés sur les visages de quelques-uns, traits torturés sur d'autres, ainsi surpris par la mort. Vasilé avait l'impression que ce paysage lui était familier, après des dizaines d'années, voilà qu'on en était arrivé au même point, des rangées de morts, des rangées de vies brisées sans aucune raison, la vie, la vie, personne n'y échappait, se disait-il le cœur tremblant, tout en continuant de rechercher fébrilement et, vers le milieu de la salle, entre un garçon à moitié décapité et une fille aux jambes écrasées sans la moindre trace de balles, étendu sur le marbre gris dans la semi-obscurité, gisait sous le poids des siècles son fils, le sang de son sang, la chair de sa chair, un trou dans la tête et un sourire perdu sur ses lèvres où s'était coagulé un filet de sang. Vasilé était tombé à genoux sur le marbre, ses mains de géant posées sur le corps froid, il avait hurlé pour toute sa vie, pour les milliers de jours passés dans l'isolement et la solitude de la montagne au nom d'un bien qui, dans ces secondes déchirées par ses hurlements de père dévasté, avait pris fin. Il y était resté longtemps, seul, écroulé parmi les morts, plus mort que ces cadavres, il y était longtemps resté serrant dans ses bras la tête de son enfant mort, resté à regarder ses yeux qui ne se refermaient pas, il avait pleuré en silence et sans larmes en regardant ce visage et en mourant doucement. Il avait vu à nouveau mentalement sa vie, la plus minuscule des vies jamais vécue par un homme, entrecoupée comme une respiration et trop peu limpide. Finalement il s'était relevé. Son corps s'était mis à marcher parmi les cadavres, il était le seul mort de cette salle qui pouvait encore marcher, il ne voyait devant lui qu'un tunnel de ténèbres et, parvenu devant les portes massives de chêne, avait voulu revenir chercher son enfant

et l’emmener, le porter pour l’ensevelir dans sa vallée. Mais il s’était ressaisi, ce n’était pas ça qu’il fallait faire, il était donc sorti. Le soldat en faction à l’entrée lui avait posé une question mais Vasilé n’avait pas compris ses mots, il était passé devant lui le regard dans le vide, il n’était plus de ce monde où les gens se parlaient, il n’existait plus, c’était l’unique chose qui lui venait encore à l’esprit. Il avait marché sans but à travers la ville presque déserte, c’était le jour de la naissance de Jésus, pourtant dans son cœur il n’y avait que la mort ; après de nombreuses heures de marche il avait trouvé la gare, il s’était assis, accablé, sur les quais. Il devait quitter cette ville. Puis les choses s’étaient brouillées, plongées dans les vapeurs de la mort, dans un état de disparition complète qui ne comptait même plus, il était monté dans le train, était calmement resté sur une place qui n’était à personne jusqu’à l’arrêt où il devait descendre, il avait traversé cette ville aussi sans prononcer un seul mot et, arrivé chez Ion, il avait retrouvé le chauffeur qui devait le ramener dans sa vallée. Il s’était encore tu. Il était monté dans la cabine du camion sans parler, et au niveau du chemin conduisant à l’ermitage il avait voulu s’arrêter, il lui restait encore une chose à faire. Il avait fait signe au chauffeur de continuer seul vers les baraquements, lui restait là. Il avait gravi doucement la côte dans le froid terrible de décembre sans rien sentir, le manteau ouvert et la tête nue, il ne voyait devant ses yeux que le visage de son fils, rien d’autre dans cet univers blanc dans lequel il avançait vers la minuscule église située à la lisière de la dépression. Il était entré dans la cellule du pope sans frapper et s’était assis calmement sur la chaise à droite de la table de travail de celui-ci. Le pope s’était levé et avait essayé de lui parler, mais il s’était ravisé et était resté sur le bord du lit, en se taisant et en observant le visage et l’ombre de l’homme qui regardait fixement une icône au coin de la fenêtre. Ils s’étaient tus longtemps ensemble, sans se regarder et comme s’ignorant,

ensemble et en même temps séparés par un fil ténu, celui qui sépare la vie de la mort, le pope comprenait et il ne voulait pas le croire tout en étant sûr que l'orage intérieur de son ami n'apportait certainement pas une nouvelle de celles qui méritent qu'on les écoute et il préférait se taire à son tour, disant mentalement des prières pour l'âme de cet être en souffrance. Le corps de géant était tombé ensuite à genoux sur le plancher de la cellule, la tête grisonnante s'était penchée devant le prêtre et les mains immenses qui étaient restées immobiles jusque-là sur son corps comme si elles n'étaient pas vivantes s'étaient mises à se tordre, l'homme voulait parler, son âme voulait avouer quelque chose mais ses lèvres n'obéissaient pas, il ahanait plutôt, puis elles ont commencé à bouger toutes seules et pendant un certain temps il a balbutié des mots incompréhensibles donnant l'impression qu'il pleurait sans pourtant verser une seule larme. Il s'était mis à raconter, dans le silence de la cellule, les terribles actes de sa vie qui se déversaient comme en un déluge de souffrances, les centaines de morts dont il était responsable s'étaient jointes à cette paisible confession, il avait raconté à nouveau la guerre, avait fait le récit de sa vie infime en mots simples, sans fioritures, racontant les faits tels qu'ils s'étaient produits ou comme il croyait qu'ils s'étaient déroulés sans ajouts et sans oublis. Il avait longuement parlé comme pour dire ce jour-là tout ce qu'il n'avait pas dit durant toute une vie. Il avait raconté son existence sans s'épargner et sans épargner l'autre, avec la sincérité de celui qui va mourir.

Il s'était signé et était parti, la tête découverte, la poitrine nue, les mains ballantes, il s'était incliné profondément devant la chapelle de la cour et était sorti sous la neige qui tombait depuis un certain temps. Il avait pris le chemin connu, à pied, puis il avait bifurqué vers une vallée plus profonde. Il s'était arrêté devant un grand rocher, avait grimpé dessus sans peine puis s'était assis pour mourir. Des mois plus tard, lorsque la neige avait

commencé à fondre et que la vallée se préparait au printemps, on avait retrouvé son corps, reposant dans une saillie de rocher comme s'il regardait la vallée dans laquelle il avait vieilli et, des années plus tard encore, le pope racontait à qui voulait l'entendre qu'il y en aurait d'autres qui mourraient sans savoir leurs enfants vengés, ils mourraient dans la justice mais sans qu'on leur ait rendu justice et l'histoire, votre histoire, n'en dirait rien.

OceanofPDF.com

Un peu plus de deux ans s'étaient écoulés depuis le jour où Ilona était arrivée dans la vallée, deux années bénies que Iochka n'avait pas senti passer comme du temps mais plutôt comme une sortie du temps, un véritable plongeon dans la spirale du bonheur. Ils avaient oublié l'un et l'autre le sens du mot « souffrance » et chaque journée, dans sa monotonie, son absence d'événement, n'était qu'une raison de plus pour continuer à vivre et à sourire. Ils ne se disaient pas grand-chose, les paroles n'avaient jamais eu beaucoup d'importance entre eux, leurs regards et leurs sourires en disaient plus que n'auraient pu en dire tous les habitants de la planète s'ils s'étaient mis à parler sans arrêt. Ils travaillaient, Iochka vaquait à ses quelques occupations sur le chantier, entretenait une amitié de plus en plus étroite avec le contremaître et les jeunes ouvriers, Ilona prenait soin de leur petite maison, donnait parfois un coup de main à la cuisine commune, moins par besoin que pour avoir l'occasion d'échanger quelques mots avec les gens. En effet, sur le petit four installé tout près des baraquements des ouvriers, c'était Iléana, la cuisinière, qui régnait en maître : elle était la mère de tous les jeunes, la confidente du contremaître et, disaient à mots couverts ceux qui se cherchaient des ennuis à tout prix, la maîtresse de ce dernier dès les premiers jours où elle était arrivée. Une brune, ni jeune ni vieille, plutôt corpulente, aux yeux noirs et brillants, au sourire éternel, doux et chaleureux qui aurait séduit le diable. Une brave femme, se disait Ilona qui refusait d'écouter les méchancetés gratuites de certains et se réjouissait que le contremaître ait près de lui une bonne âme qui l'empêchait d'être trop sévère et violent.

Iochka et Ilona vivaient dans la vallée comme s'ils y étaient nés tous les deux, c'était leur paradis et l'on n'aurait jamais pu imaginer qu'ils n'étaient là que depuis quelques années, qu'ils n'étaient pas les premiers à être arrivés sur ce chantier, qu'ils étaient même plutôt parmi les derniers à

l’avoir rejoint, quelque chose dans leur comportement, dans leur manière de voir le monde et de parler aux autres donnait le sentiment qu’ils étaient depuis toujours en ce lieu et qu’ils n’auraient jamais pu vivre ailleurs. Dans leurs gestes transparaissait une sorte de simplicité, on devinait dans leur regard sur le monde une conviction, difficile à expliquer et d’autant plus certaine, par conséquent, qu’ils ne pouvaient désirer être ailleurs qu’ici, que pour eux l’univers était fait des objets qui les entouraient et que leur seul horizon était celui de cette vallée.

Il n’y avait que le pope pour pester contre eux. Lorsqu’il prenait une bonne cuite, il leur hurlait sa haine en leur jetant au visage des mots violents qui auraient pu déclencher des querelles que personne ne souhaitait ; Ilona en était très affectée, lorsqu’elle sentait qu’il avait trop bu, elle passait en baissant les yeux et l’évitait pour ne pas susciter un nouveau sermon. Vous êtes des païens, des mécréants, disait-il lorsqu’il se lançait dans ses péroraisons, le dos bien calé contre un baraquement ou contre un arbre devant leur maison, vous n’avez pas honte de vivre sans être mariés, de vivre dans le plus grand péché, vous n’avez pas de cervelle, vous ne craignez pas Dieu qui voit tous vos péchés et vous juge, mécréants que vous êtes ? Iochka s’affairait alors dans son atelier, Ilona et lui faisaient tout pour ne pas se laisser entraîner à répondre à ce pope déchaîné contre eux, cela ne l’empêchait pas de donner libre cours à sa colère et à son dépit ; il continuait un temps à parler puis chaque fois, invariablement, il pourchassait le contremaître jusqu’à ce qu’il puisse le coincer et lui débiter la même histoire sans s’arrêter avant de vider son amertume, en énervant ce dernier que ce sermon ne concernait pas. Sauf qu’en insistant de la sorte et en semant la peur chez Ilona et Iochka, en y revenant sans cesse même en présence des autres qui commençaient à l’éviter – surtout quand ils buvaient –, il avait fini pourtant par atteindre son but. Pas forcément par ses efforts

pour ramener ces deux-là dans le droit chemin de la foi, efforts qui étaient devenus un mal nécessaire et prétexte à des plaisanteries du genre : Faites gaffe, le très saint s'est de nouveau soûlé, il va vous battre jusqu'à vous faire vous marier à l'église, comme disait le contremaître à Iochka ; mais un soir d'automne où tout dans la maison était bien ordonné et où la lumière, dehors, quittait la terre et qu'ils s'étaient assis comme chaque jour sur leur banc devant la maison, Ilona avait dit à son homme qu'elle était enceinte. Un silence encore plus profond s'était installé entre eux, dans les yeux de l'homme une grande lumière s'était mise à briller, la lumière nichée dans son âme et que sa femme connaissait bien parce qu'elle la rendait heureuse, il lui avait pris la main dans sa main calleuse, l'avait posée sur ses genoux sans un mot, seule une larme de joie s'était écoulée de ses yeux pour dire, dans le soir tombant, plus qu'auraient pu dire tous les mots de l'univers, elle parlait de bonheur, de la vie qui donne la vie, de l'homme qui accomplit sa mission sur Terre, le bien tout simple qui est l'amour ; cette larme parlait de toutes les souffrances qu'il avait traversées, de sa solitude d'autrefois, du silence dont il ne semblait pas pouvoir se défaire, elle parlait du bonheur sans le nommer ; il était plus que clair dès le début de leur temps passé ensemble, le seul qui avait du sens, que les choses importantes dont on ne pouvait pas parler, Iochka devait les taire. C'est d'ailleurs de cette manière-là que cette soirée s'était achevée, dans un grand et doux silence qui les avait enveloppés tous les deux et qui, comme dans tout paradis des premiers humains, n'avait besoin d'aucun mot pour exister. C'était le silence de leur premier amour, leur lien, leur amour qui n'avait pas besoin de mots, leur bonheur, ce qui allait les tenir ensemble pour toujours, au-delà du temps et de l'espace.

Le lendemain, à sa manière simple et sans fioritures, Iochka avait communiqué la nouvelle au contremaître. Le colosse avait ri de tout son

cœur, au point de faire trembler de son rire tout le chantier, l'avait pris dans ses bras et l'avait embrassé sur les deux joues, avait sorti la bonne bouteille d'alcool, avec la poire à l'intérieur, et avait trinqué pour toutes les bonnes choses du monde, avait crié de joie et s'était offert sur-le-champ d'être le parrain de l'enfant, ça allait de soi. Et c'est ainsi qu'avait commencé une histoire assez compliquée car personne, dans l'élan de bonheur qui avait touché jusqu'aux pierres, n'avait plus pensé à une chose pourtant simple mais qui allait provoquer un scandale monstre, inimaginable quelques instants auparavant : Iochka et Ilona étaient catholiques. Cela n'aurait pas été insurmontable, et n'aurait même eu aucune importance – il y avait bien d'autres catholiques parmi les ouvriers de la vallée et personne n'en était mort – sauf que le pope, au nom d'une amitié qui depuis deux ans s'était consolidée, devenant encore plus forte, ne pouvait en aucun cas s'imaginer que ces deux-là, qu'il estimait et qu'il considérait comme des gens de qualité de la vallée, aillent se marier chez les cathos, et pire encore, faire baptiser leur enfant chez ceux-là. Le scandale avait vraiment commencé lorsque le pope s'était mis à dire ces choses en secret au contremaître qui avait eu le malheur de faire une grimace ironique mettant derechef le prêtre hors de lui, le faisant se lancer dans des blasphèmes et autres menaces qu'il utilisait contre ses paroissiens. Vois-tu, Vasilé, ça se peut pas, disait-il au contremaître (en chuchotant, comme si sa voix s'était brusquement enrouée, et en suant abondamment), ça se peut pas que les choses se passent de la sorte dans notre vallée et qu'on ne réagisse pas, qu'on laisse faire et que cet enfant ne fasse pas partie des nôtres. Cela défie le bon sens, je vais leur parler, moi, à ces deux-là, avait-il ajouté sur un ton de menace mais peut-être un peu trop calme, tout en vidant un verre et en regardant vers le bas de la vallée, à travers le bouquet de bouleaux du bord de la route et à travers le monticule dans lequel ils étaient enracinés, au point qu'on aurait dit qu'il

voyait la maison de Iochka et Ilona et qu'il les fusillait déjà du regard. De la parole à l'acte ne s'est écoulé que peu de temps, comme si la conversation avait eu lieu la seconde d'avant, le contremaître qui avait eu peur qu'un malheureux embrouillamini n'éclate et que ses amis se fâchent pour de vrai avait accompagné le pope au fond de la vallée pour cette fameuse discussion qui n'annonçait rien de bon, il en était sûr au fond de lui-même ; et même, redoutant sérieusement le scandale, il était entré dans l'asile, avait tiré le pope par la manche de sa soutane pour aller voir le docteur et se concerter également avec ce dernier.

Chaque fois qu'il franchissait le portail et entrait dans la cour bien entretenue de l'hôpital, si différente de l'état sauvage de la vallée et si peu à sa place ici, le contremaître avait un serrement de cœur et baissait les yeux de peur d'être obligé d'échanger quelques mots avec quelqu'un. C'était instinctif et le pope faisait pareil, même si ce dernier entrait souvent dans l'hôpital, soit pour une confession, soit pour s'entretenir avec un patient qui le souhaitait ou pour donner la communion ou un sermon, et s'était accoutumé à l'atmosphère qui y régnait. C'était le monde et en même temps ce n'était pas le monde, c'était quelque chose de différent, quelque chose que le contremaître n'aurait pas su nommer. Peut-être était-ce seulement l'idée préconçue d'un paysan qui n'était jamais sorti de son univers, et la différence existait pour la seule raison qu'il avait toujours su qu'il fallait éviter les fous et que la folie devait être tenue à distance ou peut-être que les gens qui étaient au-delà de la clôture en ciment étaient vraiment différents et qu'il fallait, comme on le disait de père en fils, les éviter. Le pope avait à peu près la même conception des choses même si, avec le temps, il avait parlé avec certains d'entre eux qui ne lui semblaient nullement fous, plutôt plus normaux que certains hommes qu'il rencontrait d'ordinaire. Il y avait donc de la méfiance dans leur démarche tandis qu'ils avançaient sur l'allée

pavée conduisant à la maison du docteur, on aurait dit qu'ils marchaient sur des œufs et, involontairement, s'ils avaient prononcé un mot ils l'auraient fait en chuchotant, comme dans un cimetière. Surtout que, et c'est cela qui les gênait le plus et leur faisait craindre, ce jour-là plus que jamais, les regards vides des fous qui traversaient la cour en long et en large, il semblait y avoir une sorte de connaissance, de clairvoyance, les yeux limpides de la jeune femme qui marchait calmement dans leur direction semblaient tout savoir, elle les regardait d'un air familier, presque avec amitié, comme si elle lisait dans leurs pensées, et quand elle a hoché la tête à leur adresse sans dire un mot, le contremaître a frissonné de peur comme si, entrant dans une église, il avait vu une icône bouger. Aussi, lorsqu'un vieux à cheveux blancs s'est arrêté à leur hauteur sans parler mais en les transperçant du regard et en murmurant des choses qu'il était le seul à comprendre, le pope a fait un petit pas de côté et, de même que le géant qui était près de lui, il a souhaité être n'importe où ailleurs mais pas là. Il y avait une odeur d'histoires non dites dans cette cour, se disait le pope pour tenter d'évacuer le sentiment qui s'était emparé de lui et il était certain que ces gens-là savaient quelque chose, ils voyaient dans ses pensées, ils l'accusaient, ils savaient et ils le jugeaient et lui aussi savait bien, dans son for intérieur, qu'ils pouvaient avoir raison de même qu'ils pouvaient se tromper, tout comme lui. La raison n'est pas forcément le fait des esprits lucides, se disait-il, pas plus qu'elle ne l'est obligatoirement des sages et des juges, elle peut appartenir à tous et les Béatitudes disent cela très clairement et qui en doute pèche en ce monde.

Comme toujours, lorsqu'ils sont entrés dans la petite maison du côté de la clôture derrière l'hôpital, ils ont trouvé le docteur dans son fauteuil fatigué et profond, plongé dans un livre. C'était probablement ce qu'il faisait tout le temps où il restait enfermé, se disaient-ils, c'était peut-être

cela sa folie – pensait surtout le contremaître qui comprenait très peu sinon pas du tout le sens des livres en ce monde –, à se trouver tout le temps près des fous et s'en occuper, le docteur s'était égaré lui aussi et de même que les gens dont il avait la charge allaient et venaient comme des fous dans la vaste cour, parlaient tout seuls, pleuraient, hurlaient ou se taisaient à jamais, le docteur passerait sa vie à lire dans un fauteuil des livres qu'il était le seul à comprendre, ou à écrire, couvrant des feuilles entières de petites lettres minuscules, des feuilles dont on ne parlait jamais et auxquelles le contremaître n'aurait rien compris non plus mais dont le prêtre était on ne peut plus curieux. C'était quelque chose qu'il voulait connaître, depuis des années, il se demandait de quoi il retournait et malgré tous ses efforts pour tirer les vers du nez au docteur taciturne, il n'avait rien pu en obtenir. Les deux visiteurs avaient tout raconté, dans les moindres détails, au docteur qui les écoutait avec un doux sourire, en les observant attentivement, sans que son regard quitte un seul instant leurs visages. Chaque fois qu'ils parlaient avec lui, il leur donnait l'étrange sentiment de pouvoir écouter sans cesse toutes leurs histoires sans que son attention puisse être troublée par quoi que ce soit. À un moment donné il a incliné la tête, s'est lentement passé la main dans les cheveux pour la poser ensuite, d'un doigt, contre sa tempe ce qui était chez lui le signe d'une grande attention.

— Attends un peu, mon père, a-t-il brusquement dit, que veux-tu faire exactement ? Convertir Iochka à l'orthodoxie ?

— C'est un peu ça, a répondu celui qui venait d'être interrogé, légèrement surpris par les mots du docteur qui semblait pour la première fois lui montrer toutes ses intentions. Je me disais que…

— Que quoi ?

— Que puisque nous sommes tous orthodoxes ici, comme Dieu l'a voulu, il faudrait peut-être que leur enfant soit comme nous, le monde

change et nous avec et…

— Au diable les bêtises que tu as en tête. Qu'est-ce que ça fait qu'il soit catholique ? Il tue des gens, il est différent, qu'est-ce que tu dis là, mon père ?

— Est-ce que je sais, moi… En tout cas c'est pas un mal que je lui fais. Toi, de toute façon tu comprends pas, t'es un païen, je le sais, tu mettrais pas le pied dans une église qu'on te prie de le faire ou qu'on t'y oblige à coups de bâton, je sais ce que tu as dans le ventre.

Le contremaître les regardait avec un fin sourire, il s'attendait à ça, ils ne pouvaient pas ne pas se chamailler, mais il se taisait et n'essayait pas de les rabibocher, il espérait que le docteur remettrait le pope à sa place, il exagérait un peu celui-là. Vasilé avait eu peur de le lui dire, il savait qu'il était soupe au lait et violent et qu'aussitôt toute la vallée aurait été en émoi à cause de la langue bien pendue de cet homme en soutane, peut-être le docteur réussirait-il à le calmer un peu.

— Donc tu veux aller trouver ces innocents qui se réjouissent de la venue au monde d'un enfant, leur dire qu'ils doivent changer de croyance, que la leur n'est pas la bonne alors que la tienne l'est ?

— Ben…

— Beeen, a dit le docteur en hochant la tête, en imitant la voix du pope et en faisant des grimaces, presque amusé. Et qu'est-ce que tu veux faire d'autre ?

— Oh, misérable païen ! (Les yeux rouges et près de sortir de leurs orbites, un pli profond au milieu du front, il s'était mis à crier.) Ce n'est pas à toi de me dire ce que je dois faire, toi qui…

— Quiiii… avait répété après lui le docteur. Qui suis un païen, redis-moi la blague sur l'Église, tu la sais si bien. Et comment tu vas faire ? Tu te mets à maudire toute la vallée, tu leur fais une messe de conversion, avec

tout le toutim ? Le cirque ? À tes amis ? À nos amis ? Tu ne préférerais pas une chambre au calme et des pilules, histoire de te calmer un temps, en attendant que tu retrouves tes esprits ?

Ce qui avait été une belle surprise pour le docteur qui se voyait déjà soumis aux malédictions et envoyé brûler dans quelque géhenne amicale durant une éternité ou deux et même proposé à l'excommunication et autres horreurs de ce genre, c'est que le pope s'était tu. Bouche cousue. Comme un doux agneau. Dans le petit bureau était tombé un lourd silence, du genre de ceux qui précèdent une tempête qui n'en finit plus de venir ; le contremaître lui-même, qui s'étonnait rarement et s'attendait à tout, n'avait dit mot, gêné, s'était rapproché de la fenêtre, leur tournant le dos et observant avec inquiétude la poussée des feuilles dans les arbres, le déplacement de l'ombre de la montagne d'en face avant le crépuscule, tout, donc, sauf les visages des deux ennemis qui s'étaient de nouveau accrochés et n'en avaient pas fini, soupçonnait-il. Sauf que, à sa grande surprise et à celle du docteur, d'une voix éraillée et fatiguée, voix dont ils n'avaient pas la moindre idée, le pope avait dit :

— Apporte un truc à boire, le païen. Parlons, discutons. Il y a des moments où tu es plus intelligent que tu ne parais.

La maison était calme, le ruisseau coulait paisiblement, de la chambre de gauche on entendait des bruits de casseroles tandis qu'une volute de fumée montait paresseusement de la cheminée de la forge. Iochka coupait du bois un peu plus loin, sa première joie semblait être passée et il attendait calmement ce qui allait se produire, pensait à l'avenir, à un bonheur qui l'avait évité sa vie durant mais serait celui de l'enfant. Il vivait son amour comme de coutume : en faisant ce qu'il devait faire, en prenant soin de ce qu'il devait, sans beaucoup parler, avec la constance de celui qui se tait délibérément car on dit trop de choses en ce monde et ses paroles ne lui

apporteraient rien de plus. Le pope et le docteur s'étaient approchés sans un mot, s'étaient assis sur le banc devant la maison, tous les deux, le troisième copain était resté debout – et ils n'ont pas dit un mot à celui qu'ils étaient venus voir, ils se sont contentés de rester là, de regarder le ruisseau sans rien dire. Iochka s'est approché, curieux, a posé sa petite hache et leur a jeté un regard interrogateur, il ne comprenait pas très bien pourquoi ils ne disaient rien et pourquoi brusquement – alors que d'ordinaire la vallée retentissait des paroles du pope – ils n'avaient plus de raison de se chamailler et ne se disaient rien.

— Iochka, mon vieux, lui a dit le pope calmement, nous deux, nous devons nous parler.

Iochka l'a regardé bien paisiblement en haussant légèrement les épaules avant d'entrer dans la maison chercher une bouteille de gnôle, il a jeté en passant un regard à Ilona qui était dans la cuisine, à ses affaires, et il est ressorti. Après avoir rempli les verres, Iochka a continué à regarder le pope sans mot dire puis a approché deux bûches du banc et s'y est assis calmement, attendant qu'on lui communique un truc important, se demandant pourquoi ils étaient tous si sérieux d'autant qu'il se disait que le contremaître avait dû transmettre la bonne nouvelle au pope, il s'attendait plutôt à des compliments et à des mots gentils, pas à ce silence presque incompréhensible. Il a vu alors une grosse goutte de sueur couler sur la tempe gauche du prêtre, il ne faisait pourtant pas chaud, il a eu peur qu'il soit arrivé quelque malheur que l'on a du mal à annoncer, il fallait attendre que l'autre retrouve ses mots pour en parler.

— Iochka. Mon brave Iochka.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Dans les yeux du prêtre se mêlaient la bonté et la peur de ce qu'il allait dire ; il étouffait presque, il a même porté sa main vers sa pomme d'Adam

comme pour se libérer, il a soupiré et a regardé vers le bas de la vallée puis du côté du docteur, celui-ci a insensiblement haussé les épaules et a porté ses yeux ailleurs, il l'avait déjà prévenu à l'hôpital que ce n'était pas son problème et qu'il ne dirait rien même sous la torture, de toute façon c'était une bêtise. Après s'être assuré que le pope n'allait pas en faire une du genre office de baptême truffé de blasphèmes – comme cela se pratiquait jadis à ce qu'il avait pu lire quelque part –, il en était arrivé à la conclusion qu'il fallait peut-être lui donner satisfaction. Vasilé les avait regardés tout le temps, en souriant, en se taisant, en répétant la parole tantôt de l'un tantôt de l'autre mais sans intervenir réellement. Il serait de toute façon le parrain de l'enfant, il le leur avait déjà dit, le reste il n'en avait pas grand-chose à faire. Mais tu es orthodoxe, eux sont catholiques, comment pourrais-tu être le parrain alors que vous n'êtes pas de la même religion ? Le contremaître en était resté coi, il n'avait pas envisagé une seule seconde l'importance de cette différence. Mais enfin, mon père, voyons… Pas de voyons qui tienne, avait répliqué le pope piqué au vif, ça ne marche pas comme ça, on en fait pas chacun à sa tête, y a toujours des usages à respecter. Vasilé s'était tu, le pope était trop remonté ce jour-là et il n'avait pas envie de querelle. Par contre le docteur ne s'en était pas privé – non sans raison, se disait le contremaître –, qu'est-ce qu'il avait à se mêler de la vie des gens qui ne lui avaient rien fait de mal, tout au contraire puisqu'ils étaient amis ? C'est le pope cette fois qui n'avait su quoi dire, lui non plus n'avait pas envisagé la chose sous cet angle.

Ils étaient parvenus à une sorte de compromis, à une paix provisoire qui impliquait de consulter Ilona et Iochka et de faire ce qu'ils avaient envie de faire, quitte à ce que certains se sentent offusqués dans leur profonde conviction – avait souligné le docteur, sur un ton sournoisement mielleux tout en faisant tomber la cendre de sa cigarette, le regard tourné vers la

fenêtre. Bizarre, bizarre, le pope n'avait pas relevé l'affront, il ne l'avait pas traité de mécréant comme c'était son habitude dans ses bons jours, chose qui avait donné à penser à Vasilé sans le pousser toutefois à répliquer. Ils étaient donc partis du côté de la maison de Iochka avec des sentiments contradictoires. Vasilé, lui, aurait préféré, pour des raisons qu'il était bien le seul à connaître, faire la fête plutôt que de discutailler de toutes ces balivernes. Mais il n'avait pas osé le dire, cela aurait certainement provoqué un esclandre et il ne voulait pas se joindre à ceux qui fâchaient le prêtre.

— Mon vieux Iochka, en voilà un qui m'a dit ce que tu lui as confié aujourd'hui – puisque tu n'as pas eu la gentillesse de me le dire avant, comme si j'étais un étranger pour toi et pas un ami…

— Quoi ?…

— Pas de quoi qui tienne. Comme ça, Vasilé m'a dit que vous allez avoir un enfant – et je m'en réjouis fortement. Mais passons, tu me l'aurais sûrement dit, admettons qu'on s'est pas vus ou que tu n'as pas eu le temps de venir me trouver, je suis prêt à te le pardonner.

— Mon père, mais t'es pas un peu bizarre aujourd'hui ? lui a dit subtilement le docteur en lui adressant un sourire entendu.

— Déjà bien que je le sois qu'aujourd'hui, moi, lui a répliqué le pope avec la même ironie, mais ce n'est pas de toi qu'il est question ici, on a toute la vie pour ça. Il a pris son courage à deux mains, a respiré profondément, a regardé autour de lui avant de lever les yeux aux cieux et a dit : Mon petit Iochka, Ilona et toi vous êtes catholiques mais je tiens beaucoup à ce que cet enfant soit baptisé dans notre religion orthodoxe. C'est pour ça que je suis venu avec ces deux-là pour te le demander, tu me pardonneras si ça te paraît trop et oublie-le si cela te dérange.

Iochka s'était tu. Il a rempli les verres. A trinqué. A bu. Il a fait quelques pas en direction de la vallée. Est revenu. Les a longuement

regardés l’un après l’autre. Il s’est rassis sur le tronc d’arbre. A baissé les yeux au sol. Les a relevés. S’est mis debout. Il a poussé la porte de la maison. Et il y est entré.

On n’a rien entendu à l’intérieur, pas un bruit, pas un mot. Le visage du pope s’est altéré, il ne s’était pas attendu à pareil mutisme, le docteur fumait tranquillement en comptant les cailloux devant lui, Vasilé, lui, buvait seulement, rien de toute cette histoire ne semblait l’intéresser, cela ne le concernait pas et au bout d’un moment, plutôt pour dissiper la gêne, il a rempli les verres et s’est mis à raconter quelque chose, plus pour s’entendre parler que pour l’histoire elle-même.

Pendant ce temps et contrairement aux craintes du prêtre et du docteur, Ilona et Iochka se concertaient tranquillement, elle continuant de jeter un œil à ses plats qu’elle ne pouvait pas laisser sans surveillance.

— On fera ce qu’il faut pour que tout le monde soit content, mon Iochka, que veux-tu ? Sinon, ils pourraient bien se fâcher, je me dis.

— Oui, c’est ce que je pense aussi mais je me suis dit qu’il valait mieux que je te pose la question pour qu’on sache ce qu’on a à faire, le pope est bien remonté et j’ai comme l’idée que les autres l’ont un peu échauffé, il a comme un peu honte de ce qu’il dit et il baisse trop souvent les yeux alors que tu sais s’il est bavard et hardi de nature. C’est pas dans ses habitudes.

— Qu’est-ce qui a bien pu lui prendre ? a dit Ilona, songeuse. Il sait bien qu’on va pas le contrarier, ça se fait pas…

— Dieu est le même pour tous. Pour moi ça allait de soi.

— Pour moi aussi, a ajouté calmement la femme, faut le rassurer, je me dis, qu’il fasse comme il pense que c’est le mieux, tu as bien raison, on a tous le même Dieu, on est nombreux et il faut qu’on s’entende.

Iochka l’a tendrement regardée, s’est levé de sa chaise basse, l’a prise dans ses bras et l’a embrassée sur le front. Plutôt rares les femmes aussi

sensées que la sienne, se disait-il, plutôt rares. Ils sont restés un moment enlacés devant le fourneau sans parler davantage, ils s'étaient tout dit en quelques mots et les soucis de ceux qui attendaient dehors n'existaient même pas, tout irait bien. Il en avait été ainsi pendant tout le temps qu'ils avaient passé ensemble, pendant tout le temps où ils le resteraient, rien ne pouvait provoquer la zizanie chez eux, moins encore les craintes du pope pour des choses qui les concernaient à peine ou de très loin et pouvaient donc être laissées au bon vouloir des autres. Ilona a mélangé un peu le goulasch, a pris une goutte de sauce sur le bout de la cuillère en bois, a goûté, l'a fait goûter à Iochka, il a dit : Faudrait qu'y soit un peu plus piquant et un peu plus salé, je pense, elle a pris du paprika dans un bocal sur l'étagère de droite à côté de la porte, elle a ajouté aussi du sel, une demi-cuillerée, a continué à mélanger en pensant surtout à ce qu'elle avait à faire, elle, plutôt qu'aux questions des autres, puis elle a tiré la poêle de côté, a remis le couvercle, s'est essuyé les mains sur son tablier et ils sont sortis tous les deux devant la maison, calmes, tranquilles, en figeant le temps qui pour leurs hôtes était fait de tourments et de craintes.

Avec, imprimées sur son visage, toutes les questions possibles et imaginables, le pope n'osait pas les regarder dans les yeux, il préférait compter les arbres de la forêt et il reconnaissait en lui-même que ça avait été une grande bêtise, pourquoi était-il allé se mêler de la vie des autres et leur dire des choses qu'il était maintenant tout prêt à retirer et à oublier comme s'il ne les avait jamais dites ? Il se savait soupe au lait et reconnaissait qu'il avait la langue bien pendue, d'accord, mais cette fois il avait dépassé les bornes, il aurait mieux fait de retourner à son ermitage et de laisser ces gens choisir par eux-mêmes la voie à suivre. Il se sentait petit, pécheur devant l'éternel, un pauvre homme qui se mêlait, sans qu'on ne lui ait rien demandé, de la bonne marche de l'univers et voulait le modeler à

son image et à son esprit et pas à ceux de Dieu. Un aussi grand péché, il en avait rarement commis et il se disait qu'il lui serait difficilement pardonné si jamais il avait cette chance.

— Alors, mon père, mon homme me dit que vous êtes venu nous parler.

— Oui, Ilona, et j'aurais peut-être mieux fait de pas venir.

— Eh ben dites toujours, ça ne fâchera personne.

Sur le front du prêtre plusieurs gouttes de sueur ont perlé, il les a essuyées avec la manche de sa soutane, il allait se lever puis s'est ravisé, personne n'avait bougé, il est donc resté assis. Gêné. Mais avec l'envie de partir plutôt que de parler. Se maudissant en lui-même pour sa mauvaise idée et souhaitant que la terre s'ouvre brusquement pour l'engloutir et lui épargner la honte qui suivrait.

— Ben voilà, quand Vasilé m'a dit que vous alliez avoir un enfant, chose dont je me réjouis plus que de tout, je me suis dit… je me suis dit qu'il serait bien que cet enfant soit baptisé dans l'orthodoxie, pas dans le catholicisme. J'ai peut-être été bête, je ne sais pas, vraiment, je ne sais pas, Ilona.

— (*souriante*) Si c'est ce que vous souhaitez et si vous pensez que c'est mieux comme ça, et si Vasilé et le docteur pensent que c'est le bon chemin à suivre, on fera comme ça, a répondu calmement Ilona.

— Moi, je ferai comme vous pensez que c'est le mieux, a dit le contremaître se sentant visé, dans tous les cas je serai le parrain, ne me demandez rien, c'est à vous de voir.

— Bon, alors, Ilona, a commencé le pope après s'être concentré, j'ai tenu conseil avec ces deux-là, j'ai même demandé l'avis de ce mécréant de docteur – même si je m'en passerais bien (*coup d'œil provoquant à l'adresse de l'ennemi païen*) – et puis après j'ai réfléchi, j'ai avisé, je me suis ravisé, et voilà ce qu'il faudrait, je vais te dire. (*Le docteur, souriant, a*

haussé les épaules et s’est bien calé sur sa chaise, se préparant à l’écouter. Tous ses gestes donnaient clairement à croire qu’il n’avait aucune envie de parler, cette histoire ne le concernait pas.) Jadis, lorsque l’Église n’était pas passée du côté du monde nouveau et que le rite ancien était encore en cours, le baptême d’un catholique chez les orthodoxes provoquait un véritable scandale, des blasphèmes et beaucoup d’irrespect, mais les choses ont changé, tout est devenu plus simple, il suffit qu’un de vous accepte de se faire baptiser, alors c’est ce qu’on fera et après, en laissant de côté les préceptes et les doléances de nos supérieurs, je vous marierai et je baptiserai l’enfant dans la foi orthodoxe, pas plus compliqué que ça.

— On fera comme vous dites, a répondu la femme après un regard échangé avec Iochka qui avait juste haussé les épaules comme pour signifier que pour lui toute décision prise par eux serait la bonne.

— Ainsi soit-il, vous me direz lequel de vous accepte de se faire baptiser et je le ferai très volontiers, car pour moi, ce jour est un grand jour, a répondu le prêtre saisi d’une joie indicible en remplissant les verres d’un geste pressé comme si c’était là le plus important. Dieu vous bénisse, vous et votre enfant, Iochka et Ilona. À votre santé.

Ils ont tous porté des toasts et bu, ils ont ri et se sont réjouis jusqu’au milieu de la nuit pour fêter ce qu’ils venaient de mettre au point et ne pas oublier, comme cela s’était passé – disait le docteur brusquement saisi par la gaieté et l’envie de faire de l’esprit – lors de la christianisation des peuples ; à quelques semaines de là, lorsqu’un bel automne plein de couleurs était arrivé dans la vallée, septembre étant le mois le plus splendide à la montagne, comme on le sait, par un après-midi de soleil éclatant au-dessus des crêtes d’un blanc irréel, pendant que des truites bondissaient dans le courant de la rivière et que dans l’azur résonnait le chant des oiseaux, ils ont accompli la bonne action.

Le pope aurait voulu faire venir beaucoup de gens comme on le fait à l'occasion des grandes fêtes religieuses ou des foires pour marquer d'une pierre blanche ce jour inoubliable de la foi et de l'amour entre les humains mais, conseillé autant que grondé par le docteur – qui ne le quittait plus des yeux et surveillait chacun de ses actes, depuis leur dernière querelle –, était revenu sur son souhait et n'avait invité que le prêtre catholique du village voisin, un bon ami d'ailleurs et un bon conseiller lorsqu'il s'agissait pour l'un et pour l'autre de rendre de petits services aux gens. Tout devra se passer simplement, lui avait dit le docteur, sans bruit et sans esclandre, les temps étaient troubles, on ne pouvait pas savoir ce qui pouvait arriver ; le contremaître avait souri dans sa moustache à ces mots et n'avait pas commenté, il l'avait laissé dire, c'était peut-être mieux ainsi ; pourtant, la première et la plus impliquée de tous était Ilona, qui ne pouvait pas s'empêcher de se rappeler l'après-midi où le jeune élève lui avait lu l'Évangile pendant qu'il la possédait, elle se disait, sans pourtant se concerter avec quelqu'un, que c'était à cet instant que son sort s'était écrit, mais cela elle ne pouvait l'avouer à personne, même pas à son amie Iléana. Elle pensait très rarement à cette histoire lointaine, elle avait osé effacer son passé et décidé d'aller de l'avant comme si ce qu'elle avait vécu jusque-là n'était jamais arrivé, elle n'en éprouvait aucun regret, rien ne l'attirait plus dans le monde civilisé et elle croyait, avec la conviction propre à ceux qui aiment, qu'il n'y avait pas de monde meilleur que celui où vivait son Iochka – l'innocent, le silencieux, le souriant, l'aimant Iochka –, le meilleur des hommes, presque un saint. Alors, comment hésiter à adopter une autre foi si cela pouvait apporter la paix dans la vallée, si cela permettait à son enfant d'être baptisé tout en satisfaisant le prêtre qui semblait tant les aimer tous les deux ? Cela lui aurait semblé contraire à la nature de ne pas agir de la sorte et, le matin du baptême, tout émue, elle s'est réveillée dès l'aube,

s’est lavée, s’est changée, s’est habillée tout de blanc et a jeûné. Les ouvriers du chantier s’étaient réveillés aussi pour reprendre leur travail quotidien, les bûcherons de même, ils étaient montés dans les bois dès le matin ; seul le contremaître leur avait faussé compagnie car lui allait être parrain. Le pope était arrivé tôt, Ilona avait eu l’impression, mais ce n’était peut-être qu’une idée, qu’il avait soigné sa barbe et s’était habillé un peu plus proprement que les autres jours, en tout cas il était étrangement silencieux et ne blaguait plus. Le docteur de même, qui avait différé sa visite quotidienne et s’était pointé sur le banc devant la maison, comme s’il regardait au fond de la rivière, perdu dans ses pensées mais légèrement préoccupé, apparemment. Tout s’est passé très simplement : le pope a pris la femme par la main, tout émue elle l’a suivi à petits pas dans l’eau de la rivière, lui a commencé à lire le Livre saint et les gens présents (parmi lesquels Iléana, mise au courant par le contremaître la nuit précédente et qui ne voulait pas manquer l’événement, quitte à repousser le repas de midi pour tous les ouvriers – Ils peuvent bien jeûner un jour ! avait-elle dit) se sont découverts pour écouter ses paroles tout en pensant chacun à ses péchés, pas si insignifiants après tout. Ilona, ses pieds blancs dans l’eau glacée de la rivière de montagne dans laquelle trempait l’ourlet de sa robe, les yeux humides d’émotion, un sourire perdu sur le visage, revoyait toute sa vie et, dans la litanie traînante du prêtre mêlée aux bruits du chantier et au murmure de l’eau voyait à nouveau son bonheur, et elle sentait – mais elle ne le confierait jamais à personne jusqu’à sa dernière heure – que son âme s’élevait par-dessus les crêtes montagneuses, tout lui apparaissait dans une autre lumière, elle comprenait et aimait tous ses semblables comme l’avait fait le Christ, elle était seule parmi les hommes comme Lui l’avait été aussi, elle renaissait, toujours la même et pourtant autre, une femme pure, immaculée comme ses habits blancs, une femme qui portait en son

sein un enfant qui, choisi entre tous les hommes, serait baptisé deux fois, une fois dans son corps et une fois de plus après sa naissance, selon le rite. Elle avait choisi comme nom de baptême Magdalena, elle n'aurait pas su dire elle-même pourquoi, mais peut-être bien que dans ce monde il se passe des choses pas forcément compréhensibles. À moins qu'en son for intérieur, en un lieu mystérieux généralement appelé âme, faute d'un meilleur terme, elle ait eu la conviction que le nom prononcé lors de son dernier accouplement dans la maison de l'instituteur lui était destiné et qu'elle devait le garder. Et lorsque le prêtre lui a imposé les huiles et l'a embrassée selon le nouveau rite d'une Église vieille depuis toujours, elle a éprouvé une émotion proche de la sainte folie et a voulu danser dans l'eau de la rivière et crier de joie, en proie à une béatitude telle qu'elle n'en avait jamais connue, celle de savoir que ce matin-là elle n'était qu'à Iochka et que leur enfant était l'enfant de la vallée, du paradis où les avait conduits leur destinée et qu'ils ne quitteraient plus jamais. Dans sa folle joie, elle a même vu le docteur se signer et marmonner quelque chose dans sa barbe mais elle a oublié sur-le-champ ce qu'elle avait vu et son regard s'est posé sur l'homme avec lequel elle allait se lier à jamais par les saintes lois du mariage, son amour, sa raison de vivre qui, à son tour, ému, regardait la scène le regard brouillé et songeait avec son habituelle sagesse que cela était écrit puisque le pope l'avait dit. Et quand tout a été fini et que les gens sont partis vaquer à leurs affaires après avoir bu un verre, elle s'est dit que l'humidité qu'elle avait sentie durant la cérémonie religieuse et qui n'avait pas disparu était pour Iochka, pour lui seul et devait être partagée avec lui. Elle l'a entraîné dans la maison, a tiré le verrou dans un grincement d'un autre monde, s'est jetée sur lui sans crier gare, n'en pouvant plus d'attendre. Elle en a fait de nouveau son homme, peut-être d'une autre manière maintenant, comme si un nouveau lien s'était tissé entre eux et qui rendrait leur existence plus

durable et que rien ne souillerait plus. Elle l'a fait sans le moindre bruit, dans un mutisme de début du monde, les yeux fermés et sourde à tout le reste comme si elle renaissait à un temps qui, tout en étant le même, ne pouvait qu'être autre et lorsqu'à la fin, en proie à un plaisir venu d'ailleurs, elle a hurlé et a ouvert des yeux brouillés, elle a eu la sensation que la rivière, sous leur fenêtre, remontait à sa source, que les feuilles poussaient sous l'écorce des arbres, que les pierres de la vallée étaient devenues transparentes et semblaient avoir disparu tout en étant encore là, que le monde entier avait perdu sa substance habituelle et que rien ne ressemblait à ce qu'il était avant. Et elle s'est endormie.

Qu'elle en eût été consciente ou pas, qu'elle eût saisi quelque chose dans le regard d'Ilona ou dans ses pas légèrement hésitants quand elle était sortie de l'eau, Iléana était repartie comme ivre de devant leur maison sans très bien savoir ce qui lui arrivait, la cérémonie semblait l'avoir purifiée, en avoir fait une autre femme. Le même monde l'entourait et ce n'était pourtant pas le même, ses yeux regardaient mais ne voyaient que l'intérieur des choses, on aurait dit que tout à coup, peut-être dès l'instant même de l'imposition des huiles qui se prolongeait encore, elle avait été dotée d'une autre vision – plus aigüe – et c'était avec ces nouveaux yeux qu'elle a regardé le contremaître et lui a fait un léger signe, une ondulation de l'air devant les yeux, qu'il fut le seul à voir et qui lui fit comprendre qu'il devait la suivre et différer un moment son retour au travail. Elle a attendu qu'il rentre dans le baraquement surchauffé par le soleil de l'après-midi, elle a promené son regard autour d'elle comme pour garder encore l'image de ce monde qu'elle n'avait jamais soupçonné, elle a eu l'impression de voir la rivière remonter à sa source, les feuilles pousser à l'intérieur des arbres au-dessus de sa tête, vers un autre monde inconnu qu'elle commençait à connaître et à comprendre, elle a grimpé les marches rouillées du

baraquement, a refermé la porte avec soin pour ne pas effrayer l'image qui l'accompagnait encore, elle s'est déshabillée dans toute sa splendeur de femme corpulente qui n'était plus de la première jeunesse et elle est restée debout comme Dieu l'avait créée devant son mari qui n'était plus le mari d'une autre et qui, dans cet instant du changement du monde, n'était plus qu'à elle. Elle est restée comme ça. Les jambes légèrement ouvertes, les bourrelets débordant des genoux et des cuisses, le sexe, recouvert des plis flasques du ventre et qui se voyait à peine entre les vergetures de la peau de ses jambes ; les seins tombants, fatigués par les plaisirs de la chair et par l'âge, le visage bouffi et tanné par le soleil, le vent et la fournaise de l'âtre autour duquel elle vaquait à ses marmites ; les cheveux grisonnants et gras, imprégnés des graisses qui montaient des plats rythmant ses journées ; avec un regard fatigué de dessous ses paupières enflées et tombantes, regard qui enveloppait le contremaître dans une lumière nouvelle, inconnue, regard qui le clouait sur sa chaise en fer et en contreplaqué sale lui ordonnant, sans un mot, de se déshabiller et de rester là à la regarder, à la sentir, à comprendre de quoi elle était faite. Elle a ouvert encore un peu plus ses jambes, le plancher en bois a grincé sous ses pas lents – à moins que ce n'ait été un bruissement venu d'ailleurs – elle a posé un doigt dans l'humidité visqueuse d'entre ses jambes, a fait un pas en avant, a remarqué que son homme se contractait, prêt à la prendre, elle s'est approchée, s'est mise à se caresser plus fort, l'humidité semblait augmenter, elle a pris le membre de l'homme dans sa main rugueuse noircie par les cendres et a commencé à le manipuler. Elle a passé son doigt qu'elle avait mis entre ses jambes sur le front de l'homme, répétant le geste qu'elle avait vu faire peu de temps avant et qui lui avait marqué l'esprit comme au fer rouge, une brûlure qu'elle ne pouvait pas nommer mais qu'elle connaissait. Elle ne l'a pas pris, elle l'a simplement branlé jusqu'à lui enlever toute sa force, en le fixant toujours

sans rien dire ; c'était ce qu'elle voulait faire, elle sentait que c'était ce qui devait se produire, porter sa main entre les jambes pour y chercher l'humidité et achever ce qu'elle avait commencé, lui la regardait sans bouger, sans rien dire, comme s'il n'existait pas et n'avait même pas besoin d'exister, comme si ce qui leur arrivait était tout simplement la vie se suffisant à elle-même et à la fin, lorsqu'elle s'est penchée et de sa bouche édentée l'a avalé avec avidité, haletant d'un plaisir énorme, sans laisser une seule goutte tomber sur le plancher ou se perdre sauf en elle-même, il a tendu ses bras solides sillonnés de veines bleues, l'a enlacée, sa sueur s'est mêlée à celle de la femme et ils sont restés ainsi, immobiles, épuisés, leurs poitrines tressaillant dans la chaleur suffocante.

Combien de temps avait pu durer ce moment d'interruption de la vie ? Peu de temps, incroyablement peu mais dans la mémoire de ceux qui y ont participé tout ce qui s'était passé avait disparu, remplacé par un sentiment vague, un souvenir comme un frisson qui ne pouvait être ni dit ni répété d'aucune manière, peut-être une forme de mort. Car, dans la vallée, tous n'attendaient, même si personne n'en parlait ouvertement et que personne n'aurait trouvé les mots pour le dire, que la mort ; l'avenir n'était que mort, tous vivaient dans le passé dont ils étaient sortis un jour et à mesure qu'il s'estompait, le futur ne le remplaçait pas, c'était plutôt la mort qui les sauverait et mettrait fin à une vie de péchés qu'ils expiaient dans ce désert. Ils ne s'étaient jamais dit d'où ils venaient, ce qu'ils avaient fait avant mais dans les regards déterminés et les caractères durs de ceux qui habitaient sous le grand rocher blanc, il y avait une rudesse qu'ils comprenaient tous sans dire un mot, ils y voyaient comme le destin, comme la nature des choses, la même qui avait conduit au mariage, après le baptême d'Ilona, des futurs parents du premier enfant né dans la vallée.

La chose s’était passée simplement, sans préparatifs particuliers, à part une terrible querelle entre le prêtre et le docteur qui y avaient trouvé comme toujours une occasion de débattre à propos de la situation des deux futurs mariés et avaient fait résonner le chantier de leurs hurlements, tous les deux avançant des idées très claires sur la façon dont l’événement se produirait mais si le docteur, adepte du paganisme et traité de païen à la moindre occasion, soutenait qu’un déplacement à la mairie de la ville sise à l’autre bout de la vallée avec les formalités civiles que cela implique était suffisant puisque ces deux-là se connaissaient déjà très bien physiquement – disait-il au pope d’une voix insinuante – et qu’il ne restait plus rien à faire sinon d’entériner la chose, le pope, lui, les joues en feu, chevalier d’une apocalypse censée faire disparaître de la surface de la terre ce maudit – dans les siècles des siècles – guérisseur des âmes encore présent grâce à Dieu, qui dans sa grande miséricorde aimait les fous et les pauvres d’esprit, surtout les pauvres d’esprit plus que soi-même, le pope soutenait, au contraire, que la seule union valable ne pouvait se faire que devant le Dieu de Miséricorde et que tout papier destiné à officialiser cela n’était bon qu’à se torcher le cul et encore. Les esprits s’étaient échauffés davantage lorsque, après avoir avalé un verre et bien réfléchi, le docteur avait trouvé bon de jeter de l’huile sur le feu.

— Mais mon père, toi le saint des saints, grenouille alcoolisée de bénitier, saurais-tu répondre à cette question on ne peut plus théologique : s’il est reconnu qu’Ilona et Iochka sont coutumiers du jeu de jambes en l’air et que de toute façon les enfants ne naissent pas dans les choux ni par l’opération du Saint-Esprit, contrairement à ce que soutient ton Livre ; et s’il est évident que Dieu est bien conscient du péché de sexe dans le sexe – pour le dire élégamment – que les deux pratiquent souvent, comment

pouvez-vous dans votre grande sagesse dont vous attristez nos jours les marier tout en prétendant que la jeune mariée présente une certaine pureté ?

En entendant ça, le prêtre s'est étouffé avec la gnôle. Il avait les yeux exorbités. Il suffoquait, il toussait, il s'est levé et a fait quelques pas, cherchant de l'air, un air moins nocif que le liquide de feu qui venait d'envahir ses poumons. Il est devenu rouge et même violacé par endroits. Il a jeté un regard assassin au païen et après plusieurs quintes de toux au terme desquelles, Dieu lui ayant pardonné une fois de plus, il n'a pas succombé à la boisson égarée dans ses poumons ni à la terrible colère qui lui donnait des élancements dans la tête, il a hurlé au point que les vautours ont pu l'entendre dans le ciel :

— Oooh ! Ooooh ! Viens pas prononcer des mots ignobles devant Dieu sinon je ne sais pas ce que je vais te faire ! Païen, hérétique ! Entendez-moi ce qu'il a pu me dire là avec son esprit détraqué par la boisson et idiot à jamais !

— Ouais, lui a répliqué le docteur en souriant, le regard dans le vide, c'était ça.

La querelle avait continué, le soir était devenu nuit et, comme c'était souvent le cas, leur fureur s'était apaisée, elle avait pris la tournure d'un bavardage entre vieux amis – comme toujours – et c'était le contremaître qui avait tranché, plus sage que les deux autres, apparemment, d'un bref :

— Les deux se feront, c'est ce qui doit être et ce n'est pas vous qui changerez le cours du monde. C'est comme ça, c'est comme ça que cela doit se faire. Moi je m'occupe des réjouissances, le pope du mariage, on verra bien pour le reste.

Plus le ventre d'Ilona s'arrondissait, transformant la femme et les choses au même rythme, plus le mariage devenait un événement impossible à différer – malgré toutes les plaisanteries du docteur, le pope persistait à

dire que c'était un grave péché que l'enfant naisse dans de telles conditions et, pour mettre un terme aux querelles et ramener la paix dans leurs beuveries, le contremaître avait décidé de prendre les choses en main, de ne pas se fier à Iochka, trop mou et trop déconnecté pour s'occuper de ce qui comptait vraiment. Car ce dernier, même s'il soutenait Ilona et lui évitait de déplacer une plume, était apparemment moyennement enclin à se présenter devant les autorités pour faire une chose aussi simple que celle d'établir la date du mariage.

On a donc organisé une séance dans les baraquements, on l'a invité lui aussi à prendre un verre et au premier signe d'hésitation, ils l'ont apostrophé tous en chœur de sorte qu'il est resté simple spectateur de sa vie dont d'autres s'occupaient maintenant, son rôle se limitant à hocher la tête en signe d'affirmation et à trinquer une fois de plus pour suivre le rituel. De la petite fête projetée on est passé à de grandes ripailles auxquelles seraient conviés tous ceux du chantier et même des connaissances de la ville si elles consentaient à se déplacer. Ce n'était pas tous les jours qu'on faisait un mariage dans la vallée, on se devait de le fêter comme il faut et le samedi précédent les noces le quartier des baraquements a été bien nettoyé, on a lavé jusqu'aux vitres qui n'avaient jamais connu d'autre eau que celle des pluies, deux engins ont mis à niveau la petite clairière où la fête devait avoir lieu et comme le contremaître voulait que tout soit parfait, deux bulldozers ont ratissé le chemin jusqu'à la barrière ; il avait engagé un taraf[13] de musiciens hongrois de la région de Iochka et d'Ilona, il n'avait pas hésité à en faire chercher aussi dans son village à lui, au-delà des montagnes, mettant à leur disposition une voiture la veille des noces. Et surtout, comme Vasilé tenait à certaines choses plus qu'il ne l'avouait et qu'il connaissait aussi ses hommes, il les avait tous rassemblés devant son baraquement – il y en avait plus d'une centaine à l'époque – et leur avait tenu un discours :

— Vous autres, là ! Si demain il y en a un seul qui lève un petit doigt contre un autre, si j'ai vent de la moindre dispute, de la moindre bêtise, n'oubliez surtout pas qu'après dimanche il y a lundi et que je serai toujours ici.

Les ouvriers se sont regardés, certains ont haussé les épaules, d'autres ont baissé les yeux, se sentant visés pendant que le contremaître reprenait son discours :

— Vous aurez été avertis ! Si jamais j'entends quoi que ce soit vous vous en mordrez les doigts et vous regretterez le jour où vos mères vous ont mis au monde, vous aurez affaire à moi. Allez ! Jour férié pour tout le monde, faites-vous beaux, bons vous l'avez toujours été ! Mes anges, a-t-il ajouté à voix basse en entrant dans le baraquement.

L'argent n'avait à aucun moment été évoqué, les deux jeunes mariés vivaient au jour le jour. Ou peut-être si, deux semaines avant l'événement, quand le pope, le docteur et le contremaître avaient tenu une réunion secrète au milieu de la nuit – Iochka était présent et encore plus éberlué que de coutume – durant laquelle ils avaient décidé qu'ils allaient partager les frais entre eux trois, malgré les vives protestations de Iochka qui disait que lui aussi avait quelques petites économies et aurait pu payer les musiciens et une partie des dépenses de nourriture et de boissons. Le pope lui avait rendu grâces en murmurant entre les dents, mais t'es vraiment bête, mon pauvre, et il avait sorti de sous sa soutane plus de billets qu'on n'aurait pu l'imaginer. Le docteur, lui, avait dit tout simplement : Moi, vous me dites ce qu'il faut que je donne ; tout comme ce bon chrétien, ici présent, je n'ai pas dépensé un seul centime de mon salaire depuis des années, je ne saurais pas à quoi les employer, même sous la torture. Il avait sorti lui aussi une liasse de billets bien rangés qu'il avait déposée sur la table en ajoutant que s'il en restait ce serait pour les mariés, sinon il en avait encore suffisamment. Le

contremaître avait ramassé l'argent posé sur la table, l'avait apprécié du regard, il avait examiné la situation un bref instant et avait rajouté de sa part une somme égale aux deux autres réunies en marmonnant qu'il trouverait bien un moyen de se débrouiller s'il y avait d'autres frais.

Le temps avait semblé long jusqu'au jour des noces. Une grande émotion régnait dans la vallée, une joie mêlée d'incertitude, plus d'un avait du mal à croire qu'il y allait avoir une fête sur le chantier, se demandant s'il ne s'agissait pas d'une blague ou plutôt d'une des facéties du contremaître pour passer du bon temps en s'amusant. Malgré tout, la veille du fameux dimanche, ils avaient tous entrepris de se faire beaux, les uns en faisant chauffer de l'eau, d'autres en se lavant directement dans l'eau glacée de la rivière, se faisant couper les cheveux par le coiffeur venu de la ville, ils avaient repassé et même parfumé leurs beaux vêtements, certains étaient allés jusqu'à faire venir leurs femmes de loin pour qu'elles participent à la grande fête et à l'aube, chose aussi étonnante que possible, ils avaient mis la dernière main au nettoyage, avaient installé les longues tables spécialement fabriquées pour l'occasion et même confectionné des guirlandes suspendues entre les remorques à côté des grands projecteurs qui devaient illuminer la nuit comme en plein jour. Quand le contremaître était sorti de chez lui, son corps de géant habitué à sa salopette usagée était manifestement mal à l'aise dans un costume neuf – en tout cas il avait une démarche plutôt ridicule et il était clair que ses chaussures en cuir noir, bien astiquées, le serraient. Il avait l'air d'un ours élégant, Vasilé, quant à Iléana, pomponnée et outrageusement fardée, elle n'était pas en reste. À mesure que les ouvriers commençaient à sortir des baraquements, toute la vallée prenait un air inhabituel : chaussures, hautes bottes à la hongroise, pantalons et chemises simples ou à fleurs et même vestons de costumes. Tous semblaient mal à l'aise, la pauvreté et le laisser-aller habituel leur avaient fait oublier

comment porter un costume, c'était surtout les chaussures des grands jours qui, remplaçant les brodequins de travail, les embarrassaient le plus. Mais finalement ils n'avaient pas si mauvaise allure, ils ressemblaient quand même à des gens civilisés, seul l'isolement dans lequel ils vivaient leur avait ôté la mémoire et l'usage de certaines choses, et à présent ils se jetaient des regards amusés et s'interpellaient en s'appelant par plaisanterie « Prince charmant », « Jeune homme », « Beau gosse ».

Iochka et Ilona avaient eu aussi des problèmes, Ilona surtout, parce que son futur mari avait mis en vitesse son costume neuf et raide et s'était assis sur la seule chaise présente dans leur maison, ne bougeant plus de là et regardant bêtement tout autour de lui. Par chance, Iléana, accompagnée de deux autres femmes, l'avait mis dehors pour pouvoir habiller tranquillement la jeune mariée ; il avait mis des chaussettes en vitesse au fond de sa poche, avait regardé avec méfiance les chaussures brillantes qu'il devait porter ce jour-là et avait marché pieds nus en tenant ses pompes à la main comme des bibelots, mal fagoté dans sa veste trop étroite, il était monté jusqu'aux baraquements, croisant en chemin le docteur – la seule personne de la vallée qui ce jour-là avait des gestes naturels dans ses habits – et tous les deux avaient rejoint le contremaître pour s'asseoir à une des longues tables en attendant que la jeune mariée soit prête. Jeune mariée qui, pomponnée et attifée par les trois femmes qui se donnaient du mal pour la préparer, avait amèrement pleuré lorsqu'elles s'étaient toutes rendues à l'évidence : elle avait du mal à entrer dans sa robe, et ses pieds avaient enflé et ses chaussures la serraient. Mais on avait fini par l'habiller et elle se tenait maintenant, gênée, sur le bord du lit, les mains sur les genoux, le regard perdu, pressée d'en finir avec la cérémonie et la torture de cette toilette.

Le pope n'était pas descendu. Il avait fait abstinence de boisson toute la semaine préférant prier pour les deux futurs mariés et pour leur enfant et, ce

matin-là, réveillé tôt, il avait jeûné et passé le temps en prières. Il avait mis de l'ordre et nettoyé la petite église, sa cour, ainsi que sa personne. Il s'était arrangé du mieux qu'il avait pu dans sa cellule monacale, au creux de la montagne, avant de se préparer à descendre sur la route qui menait à la ville, étant entendu avec le contremaître que ce dernier devait le prendre à cet endroit ; une fois la cérémonie officielle terminée, il repartirait vite avec la même voiture pour rentrer avant tout le monde à l'église. Il n'aurait pas voulu manquer le mariage civil à la mairie, même s'il ne comprenait pas qu'on en fasse tout un plat. Le monde changeait, certes, il le savait bien, et il lui faudrait changer lui aussi, sans aucun doute.

Dans la vallée, le convoi de camions s'est mis en route non sans péripéties, faire monter Ilona dans un véhicule sans lui faire mal n'était pas une mince affaire. La couturière de la ville et les femmes de la vallée avaient ensuite fait en sorte qu'on ne remarque pas trop son gros ventre, mais tout le monde était au courant des faits et tous essayaient de la protéger autant que possible. On l'a fait porter avec mille précautions, les mains de Vasilé et Iochka – de véritables griffes – l'ont déposée sur le camion sans qu'elle ait émis un seul gémissement ou soupir, sans qu'aucun muscle n'ait bougé sur son visage ou que l'ombre d'une quelconque gêne se soit manifestée. À la première ornière, le contremaître a jeté un regard assassin au chauffeur, a laissé échapper une injure inédite – on savait qu'il n'avait pas un langage d'ange –, le camion transportant la jeune mariée et ses deux amies a donc continué de rouler très doucement, le chauffeur faisant attention au moindre dénivellement, craignant non seulement pour Ilona mais pour lui-même, car le visage de Vasilé ne présageait rien de bon au cas où un incident se produirait. Dans la cabine, personne ne parlait – ni le chauffeur, ni le contremaître ni Iochka ni Ilona –, ils regardaient seulement la route sinueuse qui traversait la vallée, mais on ne pouvait pas

en dire autant de ceux qui voyageaient dans la remorque, leur joie commençait à se manifester, et ils considéraient qu'ils pouvaient crier comme des dingues. La vallée résonnait de leurs clameurs d'allégresse, ces lieux déserts semblaient soudain peuplés et le pope qui attendait sous un arbre solitaire au bord de la route les a entendus bien avant qu'ils aient atteint le dernier pont menant à la ville. Il a arrangé un peu mieux les plis de sa soutane, il était gêné, s'il ne s'était pas bien connu lui-même il aurait dit qu'il était ému. Deux jeunes hommes vigoureux l'ont fait monter dans le camion comme si c'était une plume, le voyage a continué et à partir de là tout est allé très vite, la cérémonie à la mairie étant une formalité à laquelle les principaux intéressés ont participé sans presque s'en rendre compte, comme dans un rêve. Le maire a lu quelques phrases dans un grand livre – comme à l'église, se disait le pope qui prétendait qu'il n'avait jamais vu un mariage civil avant – après quoi il a demandé au jeune couple s'ils voulaient s'épouser et, alors que tout le monde s'attendait à quelque chose d'extraordinaire, tout était pratiquement terminé sans autres explications quant à la déclaration de mariage. On a demandé aux jeunes mariés de signer dans un immense registre assez neuf, preuve que ce genre de cérémonies n'était pas très fréquent, tous comprirent alors qu'il était temps de partir, c'était tout, il n'y avait plus rien à faire là-bas.

Sur un signe, le chauffeur d'un camion avait emmené le pope et l'avait fait monter dans la voiture qu'il avait déjà garée, prête à partir, tournée en direction de la vallée pour ne pas perdre de temps en manœuvres. Sur la grande place de la ville – endroit désolant avec un seul bâtiment et une église en face – les attendait le diacre appelé pour officier avec le pope en cette occasion. Ils ont vite rejoint l'endroit où le camion devait arriver, la route étant devenue un sentier un peu plus large utilisé uniquement par le pope et les croyants qui montaient le voir, lui demander conseils ou

consolations, vieux sentier qui montait à travers la colline dénudée puis une forêt de feuillus annonçant la montagne. L'ermitage était tout en haut du ravin dans une sorte de creux de la Pierre Petite et il était tout simplement constitué par une église en bois, trois cellules – dans l'une vivait le prêtre, les deux autres étaient vides et utilisées comme dépôt –, une sorte de cimetière où étaient enterrés les ermites et les prêtres qui y avaient officié et un potager dont le seul habitant s'occupait religieusement sans qu'il lui rapporte grand-chose, le rendant en grande partie dépendant du marché de la ville pour le peu de nourriture qu'il lui fallait. Le lieu était à l'image de l'homme, comme cela arrive généralement : propre, soigné, calme, isolé du monde, de tous ses tourments et de ses inutilités. Seul le docteur, en apparence ennemi à mort du pope, savait que dans les deux cellules inhabitées avaient été amassés une vie durant par l'habitant actuel des trésors connus de lui seul, principalement des icônes et des livres religieux mais aussi des livres païens qu'il lisait à la lumière d'une lampe à huile ou d'une chandelle et qui confortaient sa foi – comme il le disait lorsqu'il était un peu éméché – dans la réalité du péché et dans l'incapacité du monde à se sauver un jour.

Le pope était un homme cultivé, intelligent et surtout autodidacte, soucieux de son univers et dévoué aux autres à un point rarement atteint en ces lieux et ce jour-là, parvenu en haut de la montée, il se sentait ému et, d'une certaine manière, accompli : il faisait le bien même si ce n'était qu'à moitié, l'enfant de Iochka et Ilona au moins serait baptisé dans la foi orthodoxe et ceci était vraiment d'une grande importance pour lui. Il a offert au chauffeur et au diacre un verre de la meilleure gnôle qu'il avait gardée dans une bouteille avec un fruit à l'intérieur, un breuvage jaune, du feu ! Il s'en est versé aussi une petite mesure, se disant qu'il allait récupérer vers le soir, à la fête. Il avait encore arrangé l'intérieur de l'église, aidé par

le diacre, avait remis un gros balai en osier au chauffeur pour qu'il balaie une fois de plus la cour et qu'il libère un peu sa main, lui avait-il dit, de l'obligation de lever le verre, puis ils se sont assis à l'ombre pour attendre tranquillement le reste de la noce.

Il avait fait une cérémonie très simple priant de tout cœur pour les jeunes mariés et avait même permis au prêtre catholique de la ville qui avait accompagné la procession de dire une prière dans sa petite église. Ils se sont montrés tous deux sans orgueil et sans animosité, décidés à remettre à plus tard les disputes théologiques et à se consacrer pour l'instant aux deux jeunes mariés. Qui, tout à leur amour infini, remarquaient à peine ce qui leur arrivait, se laissant porter vers un avenir qui n'appartenait qu'à eux et à leur enfant. Ceux qui avaient pu trouver une place dans la petite église – la majorité des gens était restée dans la cour pour profiter du beau temps et prendre un verre de vin ou de *palincă* en attendant – étaient pénétrés d'un sentiment de paix et de calme qu'ils ne comprenaient pas et qu'ils n'essayaient pas de s'expliquer, à l'exception du docteur. Appuyé au chambranle de la porte de l'église, un pied dedans et un autre dehors, il se comportait de manière décente, sans afficher son sourire supérieur, mais sans se départir de l'idée que tout était inutile et qu'il aurait été suffisant de boire pour marquer le coup, à quoi bon tout ce cirque ? Le pope regardait tous les gens, très reconnaissant, disait les prières et suivait le rituel, convaincu que, même s'ils n'étaient pas tous de vrais croyants, le fait d'accepter la tradition et d'être venus ce jour-là si nombreux pour la sanctification du mariage représentait quelque chose, que tout n'allait pas à vau-l'eau, que les enseignements de l'église et des ancêtres allaient durer encore un certain temps. En fin de compte, c'est pour cette bonne raison qu'il s'était retiré dans cet ermitage du cœur de la montagne, pour suivre de près la foi des gens en Dieu, leur respect des traditions, pendant que dans le

monde il se passait des événements qui le poussaient à croire que des forces obscures désiraient le contraire. C’est pour éviter de voir de ses propres yeux les destructions des églises et les icônes brûler qu’il avait quitté de son plein gré le monde civilisé et dans lequel, si Dieu le lui permettait, il ne retournerait que de moins en moins souvent. Les gens lui parlaient gentiment, respectueusement, beaucoup montaient pour se confesser et lui demander un conseil, les ouvriers du chantier, le contremaître et finalement le docteur étaient des amis, ils méritaient son amour. Il savait quelques petites choses, certains croyants lui avaient dit que la paix dans la vallée était due à la présence de Vasilé, il ne lui avait pas demandé d’explications, il n’en saurait rien de plus jusqu’au moment de la mort de celui-ci bien des années plus tard. Pour l’instant, l’âme du pope débordait de joie et il mariait les deux amis de cœur en leur souhaitant le plus grand bonheur du monde, convaincu que les préceptes du mariage qu’il bénissait ce jour-là leur seraient bénéfiques.

OceanofPDF.com

Il est sorti le dernier de l'église, il s'est laissé pénétrer par la joie des gens, qu'il aurait souhaitée éternelle, il a bu, content et assoiffé, un verre après l'autre avec tous ceux qui le voulaient, après avoir présenté ses compliments aux mariés, mais surtout avec ce païen de docteur qui lui avait fait l'honneur de monter jusqu'à l'ermitage et à qui il voulait montrer ses trésors et les livres auxquels il tenait plus qu'à la prunelle de ses yeux, et qu'il laisserait un jour en héritage à l'église, en souvenir de son passage en ces lieux, seul au cœur des montagnes, au service de la foi et de Dieu. Il a d'abord invité le docteur dans sa cellule, lui a montré la vieille bible qu'il gardait sur un rayonnage dans un coin, livre précieux à la couverture en bois reliée en cuir de qualité, aux fioritures dorées. Il lui a montré aussi ses livres de prière, lui a offert la seule chaise de la pièce et s'est assis sur le bord de son lit au matelas de paille et l'a remercié chaleureusement pour la faveur qu'il avait accordée aux deux mariés en venant. Il l'a conduit ensuite aux deux cellules voisines dans lesquelles il gardait ses trésors, il lui a montré les merveilles peintes sur verre, les croix argentées et dorées, les vêtements de cérémonie qu'il ne passait jamais, le très grand nombre de livres religieux et laïques qui faisaient sa joie dans la solitude de la montagne. Il lui parlait de tout ça, et le docteur le regardait avec étonnement et une sorte de peur de l'inconnu, il était clair qu'il ne s'était jamais imaginé que le pope mal habillé et s'adonnant aux plaisirs de la fête était un véritable érudit qui gardait précieusement des textes en latin, grec et langue hébraïque, lisant avec tout autant de plaisir les romans contemporains que les classiques. Il s'est assis sur un beau fauteuil en bois sculpté, il a pris en main une édition ancienne d'un livre dont le titre commençait par « Comédie » et pour la première fois depuis tant d'années il a discuté sérieusement avec le prêtre, de plus en plus convaincu, au fur et à mesure des paroles échangées qu'il s'était profondément trompé sur lui. Voilà que

le monde des gens ordinaires – comme il appelait tous ceux qui vivaient en dehors de l'asile des fous – offrait tout autant de surprises que les esprits de ceux qu'il traitait comme un fanatique, essayant de toutes ses forces et tous les jours de sa vie de décrypter les mystères de l'esprit humain et de l'extraordinaire événement qu'était toujours la folie. Foi, folie, vie, où est la différence ? a-t-il demandé au prêtre de la manière la plus sérieuse. Ce dernier a fait mine de répondre sur-le-champ mais il s'est ressaisi et s'est tu quelques instants, a penché la tête de côté avant de prendre sur une étagère au fond de la pièce un livre dont il a fait tomber la poussière et qu'il a tendu au docteur : Prends ça de ma part, docteur. Un don venu de l'autre monde. Quant à la question, je te répondrai un jour, je ne sais pas quand, peut-être au moment où je connaîtrai moi-même la réponse.

Ils sont sortis ensemble au soleil de l'après-midi d'automne, le docteur le tenait par le bras et ils se parlaient tranquillement, et Vasilé, qui ne perdait pas des yeux son troupeau et s'était promis de ne pas se soûler pour surveiller ses sauvages, a regardé longuement le pope et le docteur avec un sourire à peine visible et s'est gardé de faire la moindre allusion à cette nouvelle amitié lorsqu'ils se sont joints à lui pour boire et se réjouir enfin de ce bonheur nouveau, de la première famille qui avait trouvé sa place dans cette vallée, dans leur monde.

Bonheur. C'est ce qu'ils ressentaient tous, dans les airs planait un sentiment de joie et d'allégresse lorsque, sortant de la cour du petit ermitage, ils se sont dirigés vers les baraquements, et c'est alors qu'a retenti fortement la musique du taraf qui accompagnait le cortège. Certains criaient, hurlaient, d'autres, impatients, dansaient déjà sur le sentier de montagne, hurlant de tous leurs poumons et agitant les bouteilles. On commençait à déboutonner les chemises, et de la forêt, qui était de moins en moins épaisse à mesure qu'on descendait, sortaient les habituels fêtards de

la vallée, des ouvriers sauvages qui prenaient du plaisir en ce jour de congé. Les visages durcis par les années et le temps, ils pétrissaient le sol humide sous les pas de leurs jambes solides, ils étaient pressés, ils avaient l'impression que les autres étaient en retard, eux avaient envie de commencer à faire la fête comme si c'était le dernier jour de leur vie, comme si toute seconde perdue leur apporterait un malheur au moins égal à ce qu'ils vivaient là. Ils sont montés dans les camions, ils ont entraîné les musiciens avec eux et ils ont démarré en trombe, c'était un jour merveilleux qui les attendait tous où, grâce à Dieu, ils boiraient et oublieraient tous les soucis quotidiens, se sentiraient des hommes, chose assez rare dans ces parages. Dans le dernier camion sont montés la jeune mariée et Iochka, son Iochka, dorénavant, ainsi que le contremaître, le docteur et les prêtres, étant donné que le prêtre catholique avait accepté l'invitation de les accompagner dans cette vallée sauvage. Il y était déjà allé deux ou trois fois et, comme tous ceux de la ville, il avait peur de ce monde clos du chantier avec ses règles et ses lois non écrites, avec le contremaître qui régnait sur tout et sur tous, avec les fous de l'asile qui effrayaient par leur seule présence. Mais ce jour-là, en signe d'amitié et de reconnaissance pour la générosité du pope, il avait choisi de passer outre toutes ces choses-là et de se joindre à la fête.

Et il y a eu alors de grandes réjouissances dans la vallée, la musique a longtemps retenti, on a dressé des tables croulant sous les bonnes nourritures terrestres, des animaux ont été sacrifiés qu'on a fait cuire sur des grills préparés d'avance, on a ouvert des dames-jeannes et des tonneaux, la boisson a coulé à flots, la sauvagerie originelle de ce monde-là a repris sa place et tout s'est passé, après cette matinée solennelle, comme cela se devait. Ils se sont soûlés, ils ont dansé, ils ont chanté à gorge déployée, à faire trembler la montagne, tout ce bonheur était comme un baume pour les mariés et le témoin de mariage qui se sont réjouis de la joie de ces

sauvages. Car on n’aurait jamais imaginé vivre un jour une telle fête dans cette vallée oubliée du monde et personne n’avait pensé, avant l’arrivée de ce Iochka jusque-là inconnu de tous, que la vallée allait avoir un fils à elle qui en ferait un territoire béni du fruit de l’amour comme tout autre village. On pouvait lire jusque dans les yeux du contremaître la confiance et l’espoir, le désir d’une vie meilleure pour laquelle il s’était battu et qui, ce jour-là, était devenue réalité. Il y avait convié ses anciens camarades de combat et ils étaient venus avec joie, accompagnés de toutes leurs familles, ils goûtaient en ce moment à la joie générale assis à une longue table, le cœur gonflé de bonheur, ils avaient lutté pour ce monde meilleur, bienheureux, à l’abri de toute menace, leur monde nouveau. Et lorsqu’on en est venu au moment traditionnel des offrandes, l’argent a commencé à affluer dans la corbeille de la jeune mariée, chacun voulant être aussi généreux que les autres et offrant de tout cœur le fruit de son travail à la jeune famille ; le contremaître a donné plus que tous les autres, ses compagnons de même, heureux de faire une bonne action. Une fois les offrandes terminées, le contremaître a demandé qu’on l’écoute, les musiciens hongrois, qui étaient en train de jouer une mélodie traditionnelle, ont mis leurs instruments de côté et le silence s’est fait. Chers amis, on ne pourra pas danser la « ronde de la mariée » car notre mariée est certainement fatiguée et nous devons la laisser se reposer. Donc, mon brave, a-t-il dit à l’un des musiciens, prends ça et joue-nous une vraie « sârba » jusqu’à ce que je te fasse signe d’arrêter. Tu as entendu ? Et il a ajouté le geste à la parole, il s’est humidifié les lèvres, a passé sa langue sur les billets, les a collés sur le violon, le musicien s’est incliné et a préparé son archet en le passant légèrement sur les cordes. Le gros à la contrebasse s’est rangé derrière lui près du cymbalum, le violon était bien en place pour l’accompagner tandis que le trompettiste, le seul vrai musicien à instrument

à vent, s’est assis à côté du premier violon – le taraf hongrois s’est retiré à une table, curieux d’écouter la suite. Le contremaître a retroussé les manches de sa chemise, a invité d’un signe du bras ses copains venus de l’autre côté de la montagne à se joindre à lui pour danser. Grands et solides, bras forts rayés de veines enflées, ils se sont lancés dans la ronde pour danser la sârba au rythme des cymbales, leurs pieds se sont levés comme sur un signal pour frapper impétueusement le sol entre les baraquements en soulevant un grand nuage de poussière. Lorsque le violon a commencé à résonner, s’est déclenchée au même moment la sârba, danse endiablée de la plaine qui faisait trembler la terre et troublait la boisson dans les verres, danse accompagnée des regards des hommes saisis de folie qui, dans leur tournoiement constant, rythmé, répétaient l’histoire entière de leur lignée de paysans, l’inscrivant avec des pas ardents dans la poussière entre les tables. Ils tournoyaient, s’arrêtaient d’un coup, les pieds frappaient le sol à l’unisson, les cris de leurs poitrines se fondaient en un seul, cri du bonheur d’être qui ne les quitterait jamais jusqu’à l’instant de la mort. Et à mesure que le violoniste renforçait le rythme, emporté lui aussi par la folle danse des hommes, les pas de ces derniers étaient de plus en plus pressés, plus entraînants ; par la « sârba » ils consacraient le mariage et leur ronde, cercle tournoyant de leurs âmes, devenait le berceau du futur enfant et un bouclier contre tout ce qui pourrait le menacer. À un moment donné, deux des musiciens hongrois se sont levés, ils avaient saisi le rythme et l’air, ils se sont joints aux autres en intervenant chaque fois que ça leur paraissait nécessaire, et en accompagnant les autres pour équilibrer le cymbalum et la contrebasse, et malgré eux, leurs légères erreurs ont coloré la mélodie. Les hommes ont continué longtemps à danser, ils ont poussé de grands cris de joie, ils ont quitté leurs chemises et la ronde est devenue de plus en plus alerte pour se transformer en un cercle vivant qui semblait entraîner toute la

vallée et l’emporter dans leur vécu d’hommes qui était depuis que la Terre était Terre une sorte de mort, une mort de fou.

OceanofPDF.com

Si Iochka comprenait bien ce qui se passait – et il n'y avait pas de raison pour qu'il ne comprenne pas, après tout –, au-delà de la barrière, dans l'autre monde, il se passait des choses étranges. Le régime était tombé, on ne savait pas très bien comment, la terre continuait à tourner mais le pays n'avançait pas. Comme soûls, dans une sorte de gueule de bois profonde après des dizaines d'années d'ivresse, les gens ne réussissaient pas à revenir à eux. C'est un peu ce que le pope lui avait expliqué un soir d'hiver lorsqu'il était venu chez lui échanger quelques mots qu'il avait tenté de lui faire comprendre pour se les expliquer à lui-même, et il en était sorti une sorte de long discours sur ce qui arrivait, comme lorsqu'on avait bu toute une vie et qu'on y renonçait brusquement : on ne savait plus vivre et le bon Dieu lui-même n'y pouvait rien. Le pope était encore sous le choc de la disparition de Vasilé, il ne réussissait pas encore à comprendre vraiment ce qui s'était passé, il s'efforçait de se convaincre qu'il était parti par-delà les montagnes, qu'un jour de printemps il reviendrait à son baraquement et que la vie reprendrait comme avant, ni pire ni meilleure. Pour Iochka, tout cela semblait bizarre, dans la vallée rien n'avait changé. Comme si elle n'existait plus depuis quelques années, cinq peut-être, tout le monde en avait oublié l'existence, et les rares excursionnistes qui s'aventuraient dans ces lieux sauvages ne remarquaient même pas qu'il y vivait des hommes. Ils les regardaient comme des êtres transparents, ils les imaginaient errants, fuyant on ne savait quels châtiments, fous de Dieu, ermites en quelque sorte, mais sûrement pas des êtres humains qui avaient vécu toute une vie là-bas et y étaient restés car ils ne pouvaient pas imaginer la vie autrement. L'asile n'avait pas bougé, le docteur avait vieilli avec ses patients et ses quelques employés, certains étaient morts mais cela n'avait aucune importance pour les gens, cet asile avait toujours été là, il y resterait

probablement à jamais, les fous devaient être isolés et on ne pouvait imaginer lieu plus propice à la chose que cette vallée.

Le lendemain de sa discussion avec le prêtre, discussion qui s'était achevée sur plus de questions que de réponses, le vieux Iochka avait pris son courage à deux mains, il était allé à la ville. Pour voir. Pour voir clair, pour tenter de comprendre, avec son esprit simple, puisque le pope, lui, ne comprenait pas et venait le faire auprès de lui. Il était monté dans sa Trabant – à l'époque elle était encore bien entretenue, presque neuve, la moisissure ne l'avait pas attaquée, elle roulait bien –, il était parti rendre visite à son fils en ville, chose qu'il devait faire très régulièrement toute sa vie. Il avait traversé toute la vallée, rien ne semblait avoir changé, les arbres étaient à leur place, les ruisseaux se réunissaient avant le pont et disparaissaient à environ deux kilomètres de la barrière, l'entrée de la ville était escortée par les mêmes maisons délabrées qui seraient là-bas, même si lui ne le savait pas, pour toujours. Il avait roulé dans les rues aux grandes bâtisses de style saxon et hongrois, était entré dans les petites ruelles aux maisons misérables des Roumains, la fabrique d'armements, au-dessous de la fabrique de bicyclettes, semblait fonctionner encore, il s'était arrêté à un moment donné, avait bu une bière au café devant la Mairie, avait salué tout le monde comme à son habitude, et dans son cœur s'était instillée la certitude que rien n'avait changé, que le monde ne changerait jamais et que si un changement se produisait malgré tout, il ne pouvait être que passager et sans importance. Les gouvernants passaient, il en venait d'autres, cela ne dérangeait personne, ce n'était pas la politique qui changeait le monde, non, le pope n'avait pas raison, le monde était fait d'hommes et de petites choses et la politique était une course d'une poignée d'hommes après le pouvoir et l'enrichissement. Ce pouvoir les amenait à s'enfermer dans leurs palais bien gardés, ces richesses ils n'avaient finalement pas grand-chose à en faire.

Il était donc allé rendre visite à son fils qui avait été tellement étonné de voir apparaître son père dans sa cour que, voulant sortir au plus vite à sa rencontre, il avait trébuché sur le seuil de la véranda de métal et de verre et avait failli tomber ; il avait néanmoins réussi à atteindre le portail sans encombre. Depuis qu'il habitait en ville, c'est-à-dire depuis qu'il était entré au lycée, son père ne lui avait rendu visite que quatre ou cinq fois. Son étonnement n'aurait peut-être pas été aussi fort si le vieux ne s'était pas tranquillement assis sur les marches pour ne plus rien dire, l'air d'être terriblement seul, à regarder la cour en laissant son esprit vagabonder Dieu sait où. Iochka junior s'attendait à ce qu'il lui parle, à ce qu'il lui demande comment il allait au moins, à s'enquérir de tel ou tel petit événement de sa vie, mais non. Il émanait de son père un grand calme qui imposait le silence, il restait droit comme un rocher et on avait l'impression, mais c'était sûrement une illusion, que sa respiration était plus lente que celle des autres, plus subtile, d'une certaine manière. Lui habitait en ville depuis toute une vie, on l'avait envoyé à l'école tout petit, jusqu'à la fin du collège il avait fait la navette avec les camions du chantier et il s'était appliqué parce que ses parents le désiraient fort (même si eux n'avaient pas beaucoup d'instruction – ou peut-être justement pour ça ?) à étudier sérieusement. Lorsqu'il était entré au lycée technique de la ville, il avait dû rester à l'internat, les heures de cours et d'apprentissage l'occupaient presque toute la journée et il aurait été bien difficile pour un adolescent à peine sorti de l'enfance de courir les routes chaque jour. Peu à peu, alors qu'au début il passait toutes ses fins de semaine dans la vallée, il était resté de plus en plus longtemps à la ville et en terminale il ne venait guère plus que pendant les vacances. La vie dans la grande ville lui plaisait beaucoup, il aimait vagabonder, y rencontrer des amis de toutes sortes, la vallée lui semblait un désert, un lieu sauvage et peu accueillant, chaque fois qu'il

rentrait à la maison il se sentait de trop dans le monde inchangé de son père. Il ne le savait pas mais depuis qu'il était entré au lycée, le contremaître avait veillé sans cesse sur lui – sinon directement, en lui rendant visite chaque fois qu'il le pouvait, parfois à plusieurs reprises par semaine, du moins par l'intermédiaire des contremaîtres de la fabrique où il faisait son apprentissage et où il avait été embauché très tôt, ou par celui des professeurs qui, sachant qui était son parrain et protecteur, évitaient de lui créer des ennuis. Les choses étaient plus claires en ville que dans la vallée, le contremaître était quelqu'un de connu, ses relations aussi, alors les gens, instinctivement, prenaient soin de ne pas lui donner de raisons de s'en prendre à eux. Car le contremaître n'hésitait pas à intervenir, en tout cas. Lorsque Iochka junior s'était chamaillé une fois sérieusement avec un camarade et avait reçu un coup de poing dans la gueule et quelques coups de pied dans le ventre et à la tête, quittant la cour du lycée plein de sang et plié en deux, humilié et couvert de crachats, le contremaître l'avait appris. Pas tout de suite, on avait évité de le lui dire, on redoutait sa réaction, mais il l'avait appris un samedi soir au café du centre de la ville en y rencontrant quelques connaissances à lui et ses veines avaient aussitôt enflé au cou et sur le front, il était devenu tout noir, avait failli s'étouffer, avait regardé celui qui racontait tout ça avec une telle intensité que l'autre avait failli s'enfuir sans laisser de trace pour ne plus jamais revenir avant que la colère de Vasilé ne soit retombée. Mais lorsqu'il avait fait mine de se lever, une main large comme un tronc d'arbre l'avait plaqué sur sa chaise. De l'autre, Vasilé avait vidé son verre et dans le tourbillon qui avait suivi, le verre s'était brisé entre ses doigts. C'est qui ? avait-il demandé d'une voix qui semblait sortir directement des poumons et si grave qu'on aurait dit un tremblement de terre. L'autre n'avait rien répondu, il n'avait plus envie de dire quoi que ce soit, il ne voulait pas être responsable de choses qui se

produiraient sûrement très vite, il le pressentait. C’est qui ? avait répété le contremaître. Et l’autre le lui avait dit, d’une voix qui n’était pas la sienne, brisée, craintive, presque fluette alors que ce n’était pas un type chétif ni efféminé.

Vasilé s’était levé, avait regardé autour de lui, avec des yeux rouges et troubles, ses veines palpitaient à son cou, ses mains semblaient avoir grossi encore, on aurait dit un arbre noueux qui venait de pousser en plein milieu du café. Ses camarades du chantier s’étaient levés eux aussi comme sur un ordre, ils sentaient que quelque chose se préparait et comme toujours ils étaient prêts à suivre leur chef et protecteur jusqu’au bout de la terre. Il leur avait fait un signe de la main et avait ajouté, sèchement : Je reviens tout de suite. Il avait fait un autre signe à celui qui était à la table et le type l’avait suivi dans la nuit de poix, ils ne s’étaient rien dit, il lui avait seulement demandé où habitaient les parents de l’autre et de le conduire jusque chez eux. Ce n’était pas loin, un kilomètre peut-être jusqu’à la maison où ils devaient se rendre, et tout était clair dans l’esprit du contremaître, il devait le faire. Il avait demandé à l’ouvrier de frapper au portail et d’appeler le père du garçon coupable de ce qui s’était passé, l’autre était sorti, content de recevoir de la visite, amical, sans se douter un instant de la raison pour laquelle on l’avait fait sortir. Celui qui accompagnait Vasilé lui avait raconté l’histoire qui s’était passée au lycée, le regard du géant de la vallée ne disait rien de bon, on devinait dans son attitude une violence et une colère indicibles. Sa main lourde s’était posée sur l’épaule de l’homme, le contremaître l’avait regardé droit dans les yeux qui semblaient le transpercer puis il avait dit, d’un ton sec :

— Amène ton gamin ici, je veux lui dire deux mots devant toi.

Les pas de l’autre s’étaient éloignés en traînant dans la cour, il hésitait à mettre son garçon en présence de cette armoire à glace, il avait failli revenir

l’affronter lui-même et subir les conséquences de l’affaire, mais il était rentré dans sa maison, noir de colère et surtout inquiet, il avait ramené son fils, une brêle montée en herbe, un peu bêta, marchant en se balançant avec un regard qui ne trahissait pas la moindre intelligence. Il l’avait conduit au portail, le contremaître attendait collé au pilier et, fumant une cigarette, il avait renvoyé l’ouvrier au café en lui disant qu’il se débrouillerait tout seul. Il avait regardé les deux autres, le visage serein, toute sa colère semblait s’être évaporée comme la fumée de sa cigarette, son sourire habituel avait repris place sur son visage et il avait bredouillé d’une voix presque paternelle :

— Mon vieux, je ne veux pas vous faire de mal, je suis venu pour qu’on parle.

Il avait vu le garçon trembler sur ses jambes, il avait peur, le visage blême comme la lune dans l’obscurité de la nuit, le père ne se sentait guère à son aise non plus et c’était justement le calme du géant qui lui faisait peur, il avait entendu raconter des horreurs sur lui, il redoutait le pire et ne croyait guère à ses bonnes paroles.

— Bon, avait dit le contremaître. Je n’ai qu’une chose à vous dire et surtout à toi, petiot, écoute bien et répète-le à tous les courageux comme toi, a-t-il ajouté, tandis que sa main se posait sur l’épaule du père avec une force qui l’avait fait chanceler un peu. Si jamais une seule fois dans ce qu’il me reste à vivre, j’entends dire qu’il arrive ce que t’as fait à l’école, je reviens vous trouver.

— M’sieur Vasilé, a bredouillé le père qui ne savait que dire.

— Pas de m’sieur Vasilé, je ne suis pas le frère de ta mère.

Son visage s’était brusquement altéré, sa colère avait redoublé, il s’est mis à hurler :

— Putain de putain, je veux plus rien entendre sinon je vous mets en pièces tous les deux ici par terre.

Il s’est ressaisi comme par miracle, a fait demi-tour et il est parti, les épaules rentrées et les poings serrés dans les poches, de peur de les tuer sur place en pleine rue comme deux poulets.

Le père et le fils sont restés figés devant le portail, le froid leur faisait comme un linceul, ils s’en étaient tirés sans trop savoir pourquoi ni comment. La main lourde du père s’est posée sur la nuque de son fils, il l’a poussé dans la cour. En chemin, il lui a collé une gifle.

— Si j’entends une autre affaire de ce genre, c’est moi qui te tuerai ici, a-t-il dit d’une voix rauque.

Le contremaître était reparti vers le café bien décidé, sa colère diminuait, il avait encore une chose à faire, il fallait qu’il la fasse, il n’avait qu’une parole, il avait parlé aux murs et aux chemins, il était entré dans le café avec un regard cruel, avait vidé la première bouteille qui lui était tombée sous la main, depuis qu’il était sorti du café tous n’avaient parlé que de lui, ils savaient tous ce qui allait se passer, il s’est approché d’un des contremaîtres du lycée, l’a attrapé et d’une voix qui semblait venir de l’au-delà, candide, telle une pulsion qui ne pouvait être formulée en mots, tout en le tenant fermement de sa main de géant sans lui faire de mal, il a dit :

— Pourquoi, mon vieux Nélou, pourquoi ?

L’autre avait haussé les épaules en signe d’ignorance, c’était un type de haute taille, à cheveux blancs qui en avait vu d’autres et ne s’effrayait pas pour si peu, il a regardé Vasilé droit dans les yeux, l’a fait s’asseoir à table avec lui et lui a répondu sèchement :

— Ça ne se reproduira plus, cher Vasilé, je m’y engage.

Le contremaître s’est tu, il a regardé autour de lui avec le visage de quelqu’un qui revient d’un long évanouissement, a vidé un verre et a

répondu sèchement lui aussi :

— Que ça ne se reproduise plus, plus jamais, Nélou, sinon…

Il n’a plus dit mot et il n’a plus jamais été nécessaire de rappeler ce qui était arrivé par hasard et avait failli se transformer en une vraie tragédie dans la vie de la petite ville où le fils de Iochka se trouvait être élève.

Cette nuit-là, le contremaître et ses ouvriers étaient partis vers le haut de la vallée mais ce qui s’était passé avait laissé des traces profondes dans le petit monde des ouvriers de la ville et inévitablement aussi au lycée industriel où Iochka junior apprenait. Tout cela était arrivé brusquement, le bagarreur avait été le premier à révéler la terrible aventure qu’il avait connue la veille. Il l’avait racontée à tous ses camarades, il n’avait pas eu besoin de l’enjoliver, c’était inoubliable et la seule leçon qu’ils devaient tous en retenir était de ne plus jamais s’en prendre au garçon. Il avait fauté mais il savait réparer sa faute, et il avait bien fait savoir à tout le lycée que désormais ceux qui s’en prendraient au garçon de la montagne auraient affaire à lui et il ne plaisantait pas, tous le savaient très bien. Il était devenu le garde et le protecteur de Iochka junior, et s’il lui semblait qu’un de ces courageux n’avait pas saisi le sens des mots de cette nuit-là et s’en prenait à l’enfant, ses mains, pareilles à des gaffes s’emparaient du coupable et ne s’arrêtaient qu’une fois qu’il avait appris sa leçon. Le contremaître du lycée avait vite appris lui aussi, comme il l’avait promis et quelques paroles bien senties avaient rendu le fils du forgeron intouchable, car tous les garçons de la dernière année de lycée savaient le fils de qui il était et veillaient sur lui sans faute, non seulement pendant les récréations entre les cours mais tout le temps.

Iochka senior n’avait jamais eu vent de l’affaire, le jeune encore moins. Le fils avait hérité de son père toutes les qualités qui rendaient le second si agréable à tous, son sourire réservé, ses silences prolongés, son amitié pour

tous. L’enfant n’avait aucune idée de la tragédie qui avait failli naître de son petit être et peut-être cela valait-il mieux comme ça, il n’aurait su que faire de son pouvoir et cela ne lui aurait certainement servi à rien. Il avait fini ses études au lycée sans apprendre les faits qui étaient la raison pour laquelle depuis ce jour où il avait eu le visage tuméfié et les yeux rouges de larmes, personne ne lui avait plus cherché noise, il était devenu ouvrier dans la fabrique des abords de la ville sans soupçonner un seul instant qui était derrière le fait que dans sa vie aucun obstacle ne s’interposait, il avait reçu de l’État une petite maison dans laquelle il vivrait en homme simple et en tous points semblable à tous les mortels jusqu’à sa vieillesse. Car, même si l’âme du contremaître était montée aux cieux un jour de décembre gelé – peut-être le premier jour de l’année qui changerait le monde ou pas, il ne le saurait jamais, personne n’aurait su répondre à pareille question – le monde d’où il venait ne disparaîtrait jamais. Peut-être que le régime était tombé, peut-être qu’un chef avait été exécuté sommairement un matin d’hiver dans l’espoir que le passé soit révolu mais quiconque aurait observé le monde aurait compris une vérité que les plus simples, à qui personne ne demandait rien, connaissaient : un homme avait disparu mais son époque n’était pas finie et peut-être ne finirait-elle jamais. Parce que, mais cela seuls les sages le comprennent et le comprendront jamais, les mondes dirigés par un seul homme ne sont pas dirigés par lui mais par des milliers et des milliers d’autres hommes qui le soutiennent et donnent l’impression qu’il est excessivement puissant alors que ce sont eux qui le sont et sont prêts à prendre les rênes de l’État. Au plus petit signe d’hésitation du puissant, lorsque les peuples se révoltent, ceux qui l’entourent l’exécutent et mettent en place un autre puissant derrière lequel ils se cacheront et ainsi de suite jusqu’à la fin des temps. Le pouvoir n’est jamais à un seul homme, disait Iochka junior à son vieux père Iochka senior sur les marches du seuil de la

maison où ils étaient restés à trinquer et à parler ; le pouvoir est aux méchants, à ceux qui le désirent le plus et sont capables de tout pour l'accaparer. Le pouvoir c'est comme l'amour, seul celui qui se bat pour lui l'obtient, disait le jeune. Et il n'y a pas d'amoureux plus ardents que ceux qui veulent le pouvoir, non, ce sont les plus amoureux des hommes et ils tueront pour leur amour avec d'autant plus de légèreté qu'ils parlent ou marchent dans la rue. Que voulait dire par là ce garçon ? se demandait Iochka, sans être seulement inquiet. Comment ? Regarde, papa, poursuivait le jeune homme, nous vivrons et nous mourrons sans que rien ne change dans ce pays, nous sommes maudits, c'est le malheureux destin de ce peuple, personne n'en réchappera. Qu'est-ce que tu en dis ? Est-ce qu'un seul de nos chefs de l'usine est parti ? Est-ce que quelque chose a changé ? Y en a-t-il eu un seul qui soit accusé de la plus petite faute ? Non, tout est privatisé maintenant et devine à qui les actions reviendront ! Si, avant, ils dirigeaient tout d'une main de fer pour servir la grande Cause et autres balivernes de ce genre, ils deviendront désormais les gros propriétaires de notre travail, au lieu que ce soit l'État qui nous paie nos salaires, c'est eux qui les paieront mais toujours avec l'argent de l'État. Et le cercle tourne toujours de la même manière, les enfants de nos enfants vivront comme nous, pauvres et ignorés du reste du monde tandis que les leurs seront toujours riches comme avant. Si tu le dis, Iochka, lui répondait Iochka distraitement, en regardant le sol couvert de neige devant la maison. Si tu le dis. C'est peut-être vrai, pour les pauvres le monde ne change jamais.

Ils avaient parlé d'une chose et d'autre, trinqué, puis le vieux était entré dans la maison et avait salué sa belle-fille qui, étant enceinte, n'était pas sortie, après quoi il était retourné chez lui dans la vallée. Il gelait, les gens étaient entrés dans le sommeil blanc de l'hiver, tous attendaient le printemps, il y avait un espoir dans leur âme, le printemps était venu plus

tard mais ce n’était pas celui qu’ils attendaient. Les paroles de son fils étaient devenues cette année-là une cruelle prophétie et même s’il n’était plus, depuis longtemps, à l’âge où l’on ne peut s’étonner de rien, s’il était au fond plutôt préoccupé de sa propre mort que du monde, comme c’est le cas de tous les vieux, Iochka avait retenu la conversation qu’ils avaient eue un matin de gel sur les marches de la petite maison de la ville et avait toujours eu soin d’en tenir compte.

Peu de temps après l’arrivée du printemps, le chalet touristique, près de la maison de Iochka était passé aux mains d’un propriétaire privé comme on appelait ceux qui avaient de l’argent et des relations et pouvaient acquérir les biens de l’État. Cet homme, qui devait devenir fameux dans la vallée et plus loin encore, avait pris à ferme l’exploitation forestière et avait même tenté de remettre en marche la voie ferrée à laquelle la vallée avait travaillé toute une vie. Cela n’avait pas eu l’heur de se faire, le projet de train ne s’était pas réalisé, la rumeur avait couru que l’investissement aurait été trop important et que ses amis de la direction du département n’avaient pas eu le courage d’investir l’argent de l’État dans son bien personnel. En revanche, ils lui avaient accordé les outillages de l’exploitation forestière et des surfaces énormes de terrains, il s’était mis à couper dans les forêts et s’était vite enrichi. Et peu de temps après, lorsque les gens de la région avaient retrouvé leurs propriétés de la vallée et avaient commencé, les uns à vendre, les autres à se faire bâtir une petite maison, il lui était venu l’idée d’acheter le plus possible de terrains dans la vallée, puis, aveuglé par le pouvoir qu’il croyait être le sien, il avait lorgné sur celui qui se trouvait devant la maisonnette de Iochka. Il s’était entendu avec le propriétaire, lui avait même accordé une avance mais le jour où ils devaient signer l’acte de vente l’autre ne s’était pas pointé chez le notaire, il avait seulement envoyé son fils porteur d’une enveloppe contenant l’argent et lui avait fait dire qu’il ne

vendait plus, qu'il s'était ravisé. D'un coup, d'un seul, pour ruiner ses projets. L'autre s'était mis en colère, avait proféré les pires injures à l'égard du jeune homme, de sa mère et de tous les saints du paradis, lui avait promis les pires malheurs, le jeune homme lui avait tourné le dos, il était parti le laissant là, le regard vide, à parler tout seul. Mais une fois arrivé au bureau, il avait compris ce qui lui pendait au nez. Un homme de confiance de Tudor était venu le voir dans une voiture noire à numéro d'immatriculation court[14]. Il lui avait laissé une carte de visite sur son bureau avec un nom et une adresse et lui avait dit qu'il était attendu à cinq heures de l'après-midi. Sans faute, sans retard. L'homme important s'était figé, il avait entendu parler de celui qu'il devait rencontrer, il savait aussi qu'il ne pouvait pas refuser cette invitation, il avait pris sa voiture et était parti pour la ville, il ne devait pas être en retard, on le lui avait bien dit.

Il s'était arrêté devant la même unité militaire où Vasilé et Ion avaient bu de nombreuses années plus tôt. Il avait montré la carte de visite à l'entrée, un officier en civil l'avait conduit au bureau de l'étage et l'avait introduit aussitôt chez le Commandant. Un Tudor souriant, très vieilli, s'était levé de derrière l'imposant bureau qu'il n'avait jamais quitté et l'avait chaleureusement salué comme s'ils étaient les meilleurs amis du monde et se connaissaient de toute éternité. Ils s'étaient assis dans des fauteuils, le commandant avait passé un coup de fil et un autre officier en civil avait apporté un énorme dossier. Il avait longuement regardé l'homme, l'avait observé de la pointe de ses chaussures jusqu'à sa coupe de cheveux impeccable, lui avait souri, lui avait offert un verre de liqueur fine puis était devenu brusquement très sérieux :

— Te voilà donc, avait-il dit, en frappant du plat de la main sur le dossier posé sur une petite table entre eux deux. Ici.

— Comment ça ?

— C’est ton dossier, je veux dire, gros bêta.

— Comment vous permettez-vous ?

— Hein ?

— Je suis venu très volontiers, comme un citoyen honnête…

Un éclat de rire a interrompu sa réplique. Un éclat de rire qui a rempli la pièce et a été entendu jusque dans la rue. Tudor riait de bon cœur, il le regardait sans cesser de rire et lui ne savait que dire, il était bloqué.

— Regarde, a dit Tudor en s’arrêtant de rire aussi brusquement qu’il avait commencé. Je sais, nous savons. Tu ne peux rien nous cacher, tu peux être un citoyen honnête chez ta mère, même si j’en doute beaucoup.

L’honnête citoyen est devenu tout rouge, a fait mine de répondre, l’offense avait été si brutale et si naturellement exprimée qu’il s’était presque étouffé avec ses propres paroles.

— Bon, on va procéder de la manière suivante, je veux pas te retenir et j’ai du travail, j’ai une famille, une maison, des choses à régler. Tu veux acheter cette vallée, je t’ai bien suivi, d’accord. Mais il y a un problème, écoute-moi bien sans m’interrompre. Tu as pris le chalet, on tire un trait là-dessus. Tu peux acheter tout ce que tu veux vers le bas, en direction de la vallée, je ne m’y oppose pas, ça ne me fait rien mais tu n’achètes pas dans la limite droite du chalet en direction de la réserve. Rien. Pas un millimètre de terrain. T’as compris ?

— Comment ?…

— Y a pas de comment ! Si tu veux qu’on reste amis, a dit Tudor avec un sourire mielleux, tu ne touches pas à la maison du forgeron, tu le laisses tranquille, tu laisses tranquilles le pope et le docteur, tu n’essaies pas de prendre l’asile, tu n’y mets pas tes hommes, tu te tiens loin de tout ça, tu ne leur cherches pas de noises, tu les aides. C’est d’accord, mon ami ? lui a-t-il demandé en souriant.

L’homme important est devenu un peu plus petit qu’il ne l’était en réalité. Il avait bien pesé ce qu’il venait d’entendre, il savait qu’il ne pouvait pas affronter Tudor ni l’organisme dont il faisait partie et qu’il dirigeait même, il a donc baissé la tête en souriant :

— On fera comme ça, monsieur, mais pourquoi ne pas l’avoir dit plus tôt ? Moi j’achetais pour acheter, de toute façon.

— Eh bien c’est moi qui achèterai. Toute la colline. N’aie pas peur, je n’en ferai rien, je l’achète pour être tranquille. Affaires conclues, tu boiras bien un autre verre, cher voisin ?

Ils ont bu, ils ont trinqué à la nouvelle situation qui les avait rendus voisins, l’homme important a compris instinctivement qu’il devait bien se conduire avec les trois habitants de la vallée et qu’ainsi tout irait bien et que personne ne s’en prendrait à lui. Le lendemain il a mis au point la vente du terrain en question avec le nouveau propriétaire, il lui a même offert d’être payé plus tard – suggérant, comme il en avait l’habitude, qu’il ne voulait pas d’argent mais sa protection en échange. Le message a été reçu comme il convenait et de ce jour il est devenu le propriétaire officieux de la vallée en respectant toujours les conditions qu’on lui avait imposées cet après-midi-là dans le bureau de Tudor qui, par amitié pour Vasilé et encore traumatisé par sa disparition, voulait absolument que les amis de son ami passent leur vieillesse tranquillement, il faisait tout pour cela. Ce n’était pas grand-chose pour lui, qu’est-ce que c’était que de défendre quelques personnes simples alors que les puissants eux-mêmes le redoutaient et redoutaient ce qu’il représentait ? Il avait donc accédé à la propriété de la colline au-dessus de la maisonnette de Iochka et jamais, au grand jamais, elle ne lui avait été d’une quelconque utilité, comme il l’avait dit ce jour-là. Mais avec le temps, alors même qu’il n’avait aucun désir d’enrichissement et continuait d’habiter sa petite maison au centre de la ville où il avait toujours résidé, il

s’est dit que certains de ses hommes auraient bien voulu s’enrichir et acquérir des propriétés et il les a encouragés, connaissant bien les lieux et l’homme qui pouvait tout arranger dans la vallée d’un simple claquement de doigts, à construire dans la zone en direction de la ville sur des terrains en pente douce, avec des bois derrière les maisons et cette montagne vertigineusement belle en face, devant leurs fenêtres. De belles maisons se sont alors construites dans l’esprit des lieux, sœurs jumelles, aurait-on dit, du paysage, perdues dans des vallons de rêve entre les méandres de la rivière. De grandes maisons, presque bourgeoises où s’engloutissaient comme par miracle des fortunes que personne ne pouvait justifier de la part de gens qui, normalement, n’avaient presque point de revenus, étaient de simples employés de l’État qui, dans les actes, vivaient au jour le jour. Personne ne posait de questions, personne ne jetait un œil sur ces choses-là, les gens s’installaient sous le nouveau régime comme sous l’ancien à la seule différence que la justice ou ce qui en restait était complètement paralysé. Les officiers de l’ancien régime s’étaient peu à peu fondus dans la nouvelle classe politique, certains en faisaient même partie et tous ceux qui posaient des questions gênantes finissaient, sinon mal, du moins marginalisés et oubliés de tous. Dans la vallée, avec le temps, le sort du pays s’était joué, des partis étaient nés, des présidents avaient été inventés qu’on avait virés quand ils n’étaient plus utiles aux puissants, tout cela se passait sans que personne n’en sache rien, et sous les oripeaux de la normalité la plus ennuyeuse.

Ainsi ont disparu les dernières traces de la voie ferrée à laquelle Vasilé, Iochka et leurs camarades avaient travaillé presque toute une vie. Lorsqu’un puissant du département avait acheté un immense terrain à environ deux kilomètres de la barrière qui séparait la vallée du reste du monde, il se trouvait dans le lot une moitié de la colline du dessus, c’est-à-dire quelques

hectares de bois. Or, entre la cour avec piscine, arbres fruitiers, allées pavées et la colline se trouvait, telle une frontière qui ne servait à personne, la vieille voie ferrée envahie d'herbes folles et d'arbustes. Sans bruit et sans chercher à tirer des ficelles pour la faire disparaître, le nouveau propriétaire avait couvert le terrassement et les rails d'un talus qui enterrait sous un mètre de terre toute l'histoire passée de ces lieux. Les gens de l'exploitation forestière avaient eu beau s'y opposer, en hurlant et en tentant d'acheter cette petite bande de terrain, malgré leur colère et leurs injures, ils n'avaient jamais réussi à remettre au jour les rails, et sous ce mètre de terre avaient été ensevelies presque cinquante années de labeur pour la seule raison qu'un puissant du jour ne voulait pas voir dans sa cour ces deux rails qui partaient vers les montagnes. Se voyant battus de ce côté-là, les forestiers avaient alors essayé d'ouvrir une route goudronnée conduisant au chalet mais pas jusqu'à la limite de la réserve, lieu où il n'y avait plus rien en dehors de la montagne sauvage et de l'histoire des innombrables ouvriers qui y avaient vécu et s'étaient métamorphosés avec le temps en légende. Une assemblée des quelques propriétaires de la vallée s'était alors tenue et, comme ils redoutaient que le lieu reprenne vie et que la vallée ne se transforme en une zone touristique et habitée, ils avaient fait en sorte que le projet de route déposé à la mairie n'obtienne jamais les autorisations nécessaires à sa construction. Les forestiers et Iochka avaient commencé à se poser des questions, les gens du chalet avaient protesté un peu, eux aussi, mais finalement le pope, plus sage que tous et toujours au fait de la marche du monde, même si rien ne le laissait soupçonner dans sa manière d'être, leur avait conseillé de laisser tomber et de comprendre qu'au fond, par-delà le mal qui caractérisait le comportement des riches et des puissants, pour la vallée, l'absence de route et de viabilité était un bien énorme. Imaginez, leur avait-il dit, ce qui se passerait si parmi nous commençaient à apparaître

des touristes par milliers, des hôtels, des restaurants, tout ce que l'on voit dans les vallées voisines. En peu de temps nous serions contraints de partir plus loin dans les montagnes, la vie ne serait plus vivable. Le docteur l'avait approuvé de la tête, silencieux comme de coutume, et les forestiers et les gens du chalet avaient compris, la situation actuelle était préférable, il valait mieux que ni la route ni l'électricité ne parviennent dans la vallée.

Tout était donc resté bloqué pendant une dizaine d'années, il n'y avait que de petites constructions, quelques maisons ici et là, quelques chemins de terre, quelques signes très faibles de l'existence d'un monde par-delà la barrière. La vallée demeurait sauvage comme toujours, et s'il n'y avait pas eu le chalet et l'asile tout près de la maison de Iochka, le lieu aurait semblé désert. Un paradis d'avant et d'après le désastre qu'est toujours la civilisation, un lieu oublié et pour cette même raison inoubliable, immortel et vivant dans la mesure seule où le vivant, dans ce qu'il a de plus essentiel, échappera toujours à la compréhension humaine. Un paradis qui attendait sa mort, rien de plus. Et les gens qui étaient en lui, vieillissant sans le sentir, attendaient leur mort, eux aussi.

L'endroit situé au-dessus de la maison de Iochka, un temps ignoré et inclus dans la propriété de Tudor, cet endroit totalement oublié et sans importance, une colline quelconque parmi des centaines d'autres, avait été tiré de sa léthargie par hasard le jour où un homme d'affaires du département, ami intime de Tudor et protégé de ce dernier grâce à un engagement politique dans lequel il ne savait pas très bien comment il s'était enrôlé, avait voulu se faire construire une maison pour les vacances. Il avait d'abord acheté un terrain proche de la ville, un bout de vallon aux abords d'une commune. Cela ne lui avait pas plu, c'était trop bruyant et il ne voulait pas s'y retirer avec ses amis et sa famille, c'était trop visible. Tudor, qui connaissait trop bien la marche du monde, lui avait alors offert la

colline dont il ne faisait rien et pour laquelle il n'avait jamais déboursé un sou. Il avait en revanche reçu une petite somme d'argent et une voiture, rien pour rien, comme ils en avaient plaisanté entre eux, en riant avec toutes sortes de sous-entendus, et Peter était devenu propriétaire de la clairière et de la forêt de sapins du haut de la colline. Mais aussi de la maison de Iochka, au pied de la colline et au bord de la route où il devait rester à jamais. Le nouveau propriétaire était un ancien sportif et un grand amoureux de la montagne. Il n'avait pas acheté ce terrain pour s'y faire construire un palais dans le genre de ceux de ses voisins plus bas dans la vallée, mais pour avoir un endroit bien à lui où il pourrait faire vivre sa famille et pas seulement pendant les vacances, un lieu isolé, à l'air pur et au silence parfait, loin du monde de promiscuité et de saleté de la ville. Il avait fait construire une maison relativement petite, juste une cuisine et une grande pièce à vivre au rez-de-chaussée ainsi que deux chambres exigües à l'étage mais avec des fenêtres et des balcons généreux d'où l'on pouvait admirer la montagne blanche dans toute sa splendeur. Il avait disposé cette maison sur le terrain de façon à ce que depuis la façade on puisse contempler toute la longueur des crêtes, ces neuf ou dix kilomètres de montagne pelée qui se dressaient brusquement au-dessus des forêts et brillaient dans le soleil à toutes les saisons. Devant la maison, à la surprise infinie de Iochka et de ses deux amis, il avait fait construire un terrain de tennis aux deux extrémités duquel il avait installé deux paniers de basket. Lorsqu'il avait vu l'étonnement irradier dans les yeux du vieux forgeron, il n'avait d'abord pas compris, pour lui il était tout à fait normal de permettre à ses enfants de se donner du mouvement. Mais Iochka ne savait vraiment pas ce que ce terrain signifiait et il avait fait deux ou trois fois le tour de la pouzzolane barrée de traits blancs à la chaux, avait regardé attentivement les paniers de basket, les balles et les clôtures environnantes sans oser pour

autant demander à quoi servaient toutes ces choses. Tennis, mon vieux Iochka, lui avait dit Peter après avoir fini par comprendre, et il lui avait tout expliqué, lui avait indiqué en gros les règles du jeu. Et là c'est le basket, avait-il insisté en lui donnant à nouveau toutes les explications utiles. Ah, bon, avait répondu le vieux, l'air songeur, ne sachant trop que dire. Vous savez ce qu'on dit, avait poursuivi Peter pour que tout soit bien clair. Le jeu de dames et le tennis renforcent le pénis. Le pénis ? avait demandé Iochka presque aussi surpris d'entendre ce mot qu'il l'avait été à la vue des lignes qui barraient les quelques mètres carrés de terrain et du filet qui entourait l'ensemble. Oui, la bite, en langage médical. Ah, ah, je dirai au docteur d'employer plus souvent ce mot-là, avait répondu le vieux avec un étrange sérieux et sans la moindre trace d'amusement sur le visage.

Comme cela devait s'avérer avec le temps, outre sa famille, Peter amenait là, dans sa maison sur la colline, diverses copines, n'étant ni pilier de sacristie ni désireux de le devenir – du moins pas au cours de sa vie. Il avait deux enfants de deux mariages et peu de temps après avoir fait construire sa maison (inaugurée et baptisée fastueusement du nom de sa femme, cérémonieusement, avec le décorum voulu et une fête monstre qui s'était prolongée pendant toute une fin de semaine), il avait divorcé une seconde fois. Il ne devait plus se remarier et ses amies avaient eu le temps de se raréfier, Peter consacrant apparemment sa vie à l'éducation et au bien-être de ses enfants.

Il y avait quelque chose de bizarre dans la manière de se comporter de ces gens et si cela était complètement étranger à Iochka, le pope et le docteur savaient à peu près ce qui se passait et ils s'en étonnaient mais sans vraiment en parler. Dès qu'ils dépassaient la frontière, à la seconde même où leurs voitures tout-terrain s'engageaient sur le chemin forestier conduisant à la montagne et à la réserve, les nouveaux propriétaires

changeaient du tout au tout. Si en ville ils étaient politiciens, hommes d'affaires, véritables maffieux, la plupart du temps, fortement intéressés par le pouvoir et se livrant à diverses combinaisons financières, dans la vallée ils devenaient sinon des anges du moins quelque chose y ressemblant. Ils devenaient bons voisins, honnêtes, pieux, ils étaient prêts à aider leurs prochains même si on ne le leur demandait pas, ils respectaient les traditions, bref ils étaient absolument différents. Le docteur, surtout, avait tenté de s'expliquer cet étrange phénomène mais il avait fini par laisser tomber, lui qui cherchait des explications y compris à la position des branches dans la forêt, à l'écoulement des eaux de pluie et au déplacement de l'ombre sur la terre, avait renoncé à se poser des questions et avait fini par accepter les faits tels quels. Le pope, en revanche, était convaincu que la vallée était un territoire saint et béni des dieux et c'était pour cela que ces bandits se repentaient et prenaient une autre apparence dans la vallée, l'esprit saint leur apparaissait et leur montrait la bonne voie. La discussion entre eux trois s'était répétée de multiples fois, se concluant toujours à égalité dans l'attente d'un péché criant pour que la théorie du pope soit infirmée, par une action de foi incomparable qui jetterait le ridicule sur le docteur. Comme aucune de ces situations ne se produisait jamais, chacun des deux anachorètes de la vallée vivait dans sa conviction inébranlable et attendait soit un miracle soit un malheur. Entretemps s'accumulaient dans la vallée les preuves du bien et dans l'autre monde celles du mal, augmentant en même temps que la vie, sans que personne ne puisse comprendre de quelle manière les choses arrivaient ni ce qui les faisait avancer ou reculer. Ce sera toujours la question dans les siècles des siècles, dirait un jour le pope, ébloui par une bonne action comme on n'en avait jamais vu dans la vallée – Peter, dans sa générosité, n'avait pas seulement installé l'électricité dans la maison de Iochka, il avait aussi engagé des gens pour faire monter

ce merveilleux courant électrique jusqu'à l'ermitage, illuminant à jamais les nuits de veille du prêtre – bonne action comme on n'en avait jamais fait de semblables sur Terre depuis les miracles dont parlait l'Évangile. On continuera de se poser la question dans les siècles des siècles, seul ou avec d'autres esprits plus ou moins éclairés, avait-il ajouté, la question de savoir où se trouvent le sens et les fondements de l'humanité et ce qui la pousse à accomplir les actes de la vie. Est-ce le temps qui nous rend plus sages et plus craintifs, est-ce que tout est écrit d'avance et exige d'être respecté ? Ou est-ce la vie qui est le fruit d'un hasard et nous de simples êtres vivants sans aucun pouvoir, corrompus par l'orgueil et nous octroyant une certaine importance, alors que la vérité est tout autre et qu'il nous faut nous repentir sans cesse pour le salut de notre âme et le pardon de nos péchés ? Ne ris pas bêtement, toi le guérisseur, avec ton regard stupide. Car tu te demanderas à jamais la même chose que moi et toute ta science, peut-être grande, je ne le nie pas, ne sert à rien devant ces questions.

Peter n'avait-il pas fait preuve de moult miracles avec le temps ? N'avait-il pas réussi à transformer l'eau en vin ou en eau-de-vie bénie et donné du pain aux pauvres, leur portant aide et se montrant généreux avec les ouvriers de l'exploitation forestière, tout comme avec les bergers qui montaient dans la vallée, ces pauvres à jamais et qu'il appréciait tant ? N'avait-il pas fait en sorte, avec ses amis qui avaient eux-mêmes fait construire là-bas, que la route soit toujours empierrée et assez bien nivelée pour que la vie des chauffeurs et des excursionnistes ne soit pas mise en danger ? N'avait-il pas obtenu une aide bienheureuse pour installer, à côté du vieux chalet, une antenne pour les sauveurs des montagnes et pour assurer avec générosité leurs salaires afin de leur permettre de sauver ceux qui, par orgueil démesuré et grande bêtise, montaient sans précaution sur la montagne périlleuse et se blessaient ? N'avait-il pas menacé, lui, les

supérieurs du pope lorsqu'ils avaient tenté de modifier la bonne marche de l'ermitage en y mettant d'autres personnes, et risquer de rendre amère la vieillesse du pauvre prêtre, son ami ? N'avait-il pas pris grand soin des gens qui vivaient autour, tombés malades, en les emmenant chez les meilleurs docteurs qu'il gratifiait d'une partie de ses biens ? Est-ce qu'il n'aimait pas son prochain, en cherchant dans le moindre mot lancé une occasion d'atténuer des souffrances ou des besoins sans jamais demander de retour ? N'avait-il pas fait construire – en dépensant beaucoup et avec grande persévérance et en appelant à l'aide l'autre homme important de la vallée – un tunnel par lequel les eaux captées sur la montagne passeraient avec force et feraient tourner ensuite les turbines d'une microcentrale, éclairant ainsi la vie de tous les gens du coin d'une lumière blanche et immaculée semblable peut-être à celle que Dieu avait fait descendre sur la terre ténébreuse ? N'avait-il pas prononcé de terribles paroles de colère contre ceux qui avaient voulu mettre de force à la retraite le bon docteur de l'asile et qui essayaient ainsi de le chasser de la vallée pour en mettre d'autres à sa place, ne les avait-il pas menacés ces mécréants en les traitant de tous les noms et en leur faisant redouter Dieu et en leur interdisant de toucher à sa vallée – chose dont le docteur n'avait jamais eu vent ? N'avait-il pas œuvré pour qu'une partie de ce paradis descende aussi sur cet autre monde en prenant toujours soin de l'enfant de Iochka comme de ses propres enfants, et en veillant à ce qu'il ne leur manque rien ? Et n'avait-il pas rassemblé autour de lui les anciens élèves de l'école d'alpinisme qu'il avait conduits, en leur construisant des maisons à tous, faisant en sorte que ses ouvriers travaillent pour eux aussi et qu'il y ait davantage de fraternité entre les gens ?

Si, il avait fait tout ça, avait poursuivi le pope, et nous devons tenir compte de tout cela lorsque nous parlons de bien et de mal, et quand nous sommes tentés, chargés de bêtise et d'orgueil, de commettre le péché de

juger son prochain. Car trop souvent, mes frères, nous nous empressons de juger les autres, à notre aune, sans réfléchir, mais un jour nous le paierons, surtout toi, le païen, qui me regardes bêtement, tu paieras, allez sers-nous une bonne eau-de-vie et arrête de sourire comme ça, cela ne me fait ni chaud ni froid.

Peut-être que c'était encore à lui qu'on devait l'absence de la souffrance et de la tristesse dans la vallée, et peut-être qu'il n'y avait rien de fortuit dans le fait que Vasilé ait vécu là-bas, s'était encore dit mentalement le pope, et que par l'intermédiaire de Tudor, gardien de sa mémoire, Peter était arrivé pour continuer son action. Mais qui suis-je, moi, pour me poser toutes ces questions qui ne sont, au fond, que la vie ? s'est-il demandé encore en se signant mentalement pour chasser les mauvaises pensées.

Ce n'était pas le fruit du hasard non plus, probablement, et c'était peut-être bien le plus impressionnant des miracles de Peter, que cette construction de l'hôtel dans la clairière, à gauche de sa maison, lieu accueillant et abordable pour ceux qui voulaient profiter de la beauté dans le calme. Le soupçon de superficialité et de concupiscence n'a rien à y faire, car ce n'est pas pour l'argent qu'il avait fait construire l'hôtel et avait vendu toutes ses affaires en ville, emprunté aux banques et commencé à perdre ses biens, mais pour pouvoir léguer à ses enfants la beauté de la vallée, presque inchangée, gardée en l'état où la connaissaient ses ancêtres. Et même si vers la fin il a commis un vrai péché en chassant de sa maison son prochain, se comportant de manière inhumaine, eh bien, ce n'était pas aux hommes de juger, jamais. Peter demeurait pour ceux de la vallée le meilleur des habitants de la Terre, ses petits défauts – le penchant pour la boisson, la luxure, son langage – pesaient peu dans la balance, comparés au bien qu'il faisait autour de lui, aux pauvres et aux personnes seules de la vallée. Il est vrai qu'une fois l'hôtel achevé, au lieu de chercher comme tout homme à

s’enrichir et à faire fructifier cette affaire, il avait réalisé en fait le plus grand miracle de tous : avec son expérience de l’humain et beaucoup de cadeaux à ceux qui en avaient besoin, en insistant et sans économiser ses efforts, il avait réussi non seulement à retarder le goudronnage de la route qui s’entêtait, poussée par une force diabolique, à monter dans son paradis à lui mais encore plus : il avait fait en sorte que le projet s’évanouisse de l’esprit du maire de la ville comme s’il n’avait jamais existé, comme si cela avait été une folie passagère ou quelque mauvais rêve dont on se débarrasse au réveil et qu’on oublie pour toujours. Pour ce fait dénué d’importance à un œil étranger à la chose, il s’était assuré que la vallée allait rester presque intacte à jamais et s’était garanti ainsi, racontait le pope à qui voulait l’écouter, une place bénie à la droite du Seigneur Dieu le bien-aimé.

Car avant d’être bon ou mauvais, avant d’être ivrogne, coureur de jupons, et fort en gueule ; avant d’être le père de ses enfants et l’ami des amis de ses amis ; avant d’être ce qu’il était vers la fin de sa vie, Peter, seul parmi tous ceux de la vallée, avait été homme politique. Pas n’importe lequel, comme aurait pu le laisser croire sa solitude et la tristesse où l’avait fait dégringoler sa propre vie, mais un type extrêmement important, maire de la ville qui, durant une époque, avait porté le nom d’un des hommes les plus méchants parmi les habitants de la planète et qui avait participé à la destruction d’un pays qui avait effectivement disparu de la carte[15]. Peter avait été – à côté d’un ami qui, par la suite, était devenu patron de télévision et influent homme d’affaires riche comme Crésus et méchant comme le Diable – l’un des chefs de campagne électorale du plus controversé des présidents de ce pays d’après la chute de la dictature, un dictateur à gants blancs lui-même, comme allaient essayer de l’être, dans le temps, tous les dirigeants. Il avait œuvré nuit et jour, des mois et des années, pour faire venir au pouvoir un régime qui, défiant tout le monde, avait transformé la

justice comme on le fait du vin mêlé d'eau, avait mis des corrompus en poste de ministres, avait toléré les affaires des politiciens avec l'État et leur enrichissement au-delà de toute imagination dans un pays peuplé de pauvres et de gens sans avenir, qui le quittaient chaque année par centaines de milliers à la recherche d'une vie meilleure à l'étranger. Peter avait toujours su de quoi était fait ce parti dont il était membre. Enfant de nomenclaturiste, il n'aurait pas pu l'ignorer, il aurait donc été impossible qu'il ignore qui il soutenait et où cela finirait. Est-ce qu'il l'avait regretté un jour ? Non. Il avait choisi d'entrer chez les francs-maçons pour se prouver à lui-même qu'il était au-dessus de l'argent et du pouvoir, avait refusé tout poste de ministre, ambassadeur ou haut fonctionnaire, petit à petit avait coupé les liens et avait retrouvé, comme on a vu, une vie calme dans le paradis dont il assurait le bien-être de tout cœur parce que, au fond, il connaissait tous les hommes forts du jour, on ne lui refusait rien et sa présence là était une garantie que personne n'allait essayer de changer la marche des choses sans son approbation. Il avait bien appris la leçon de la politique, il savait que le bien et le mal, le beau et le laid, la justice et l'injustice, la vérité et le mensonge n'étaient que des paroles bonnes à manier. Et ces choses étaient importantes dans la mesure où cela permettait aux puissants de garder le pouvoir et de le renforcer et nullement de faire le bien des autres. Il l'avait trop bien appris durant ses années d'apprentissage et de perfectionnement dans la politique : les hommes ordinaires ne comptaient pas, simple instrument dans les mains des puissants. Et dans ce pays où l'on vivait faute d'un autre meilleur, on aurait dit que la règle de la politique était devenue brillance diamantine du mal : jamais, mais vraiment jamais, durant les décennies qui ont suivi la chute de la dictature – ce moment où Vasilé avait perdu sa foi et s'était laissé mourir de désespoir –, un seul homme politique n'aurait pris la peine ne serait-ce qu'un instant

bref comme un clignement d'œil ou le passage rapide du doigt sur une feuille de papier ou sur le sein d'une femme, jamais donc aucun n'avait pris la peine de penser à faire le bien des gens. Jamais. Lui savait très bien d'où il venait et il s'imaginait – il avait ses raisons et il aurait été difficile de le contredire – qu'il en serait toujours ainsi et qu'il appartenait à un peuple maudit, la seule possibilité du Bien résidait dans le Mal pour les autres et pas ailleurs. Cette nation était conçue comme ça et on ne pouvait pas la changer, cela ne s'était jamais produit et n'allait jamais se produire. Il avait dit cela au pope, une nuit, où il lui avait longtemps parlé de choses qu'il s'efforçait apparemment d'éliminer comme un cancer qui le rongeait de l'intérieur et assombrissait les jours qui lui restaient à vivre. Le pope s'était tu, avait continué de boire avec lui et de l'écouter, s'étonnant rarement et hochant la tête de temps en temps en signe de tristesse et de désespoir pour des faits qu'il avait fuis lui-même dans la montagne rude afin d'y trouver, sinon une vie meilleure, au moins l'oubli de tout pour son salut. Une seule fois, lui avait dit Peter, il avait fait appel aux puissants lorsque son cœur avait cédé sous le poids des plaisirs de la chair et il avait fait un infarctus, mais Dieu lui avait encore permis de vivre. Et comme personne ne pouvait le traiter et qu'il savait qu'il n'avait pas encore assuré l'avenir de ses enfants, il avait alors téléphoné au premier homme du pays et lui avait demandé son aide d'une voix de moribond. Le pays s'était mis en mouvement sur un seul signe, l'hélicoptère présidentiel accompagné d'un hélicoptère sanitaire était parti vers le petit hôpital où se trouvait Peter pour le transporter vers les meilleurs docteurs du pays qui avaient différé toutes les interventions du moment pour s'occuper uniquement de lui comme on le leur avait demandé, le premier homme du pays était alors resté des heures entières sur un banc sale de couloir d'hôpital, tant que la vie de son ami ne tenait qu'à un fil et qu'on n'en connaissait pas l'issue. Quand il était sorti de

l’anesthésie, l’homme politique veillait à son chevet une compresse humide à la main, seul, voûté sous le poids des siècles et d’une amitié lourde de sens. Il avait attendu que Peter retrouve ses esprits et lui avait parlé comme jadis de ses innombrables soucis et de la grande utilité que pourrait avoir le possible retour de son ami. Ce n’était qu’après que les gardiens du couloir avaient permis à ses propres enfants d’entrer et de se réjouir que leur père fût en vie. Et alors, mon père, j’ai mis les enfants à la porte pour rester avec le Président, a dit Peter au pope. Je l’ai remercié du mieux que j’ai pu et comme je me voyais si malade et près de la mort, j’ai vidé tout mon sac et je l’ai traité de tous les noms, je l’ai envoyé au diable tant que j’ai pu. (Un grand signe de croix a interrompu les phrases de Peter, le prêtre se sentant encouragé à rejeter au plus vite le malheur qu’apportait dans cette maison la dérision pour les choses saintes.) Il m’a longuement regardé, un sourire triste au coin de la bouche, m’a serré la main encore encombrée de perfusions et s’en est allé. Je l’ai entendu hurler dans le couloir : Occupe-toi de lui, comme de ta mère, t’as compris ?! Et depuis je ne l’ai plus jamais revu. Et je continue à vivre comme tu le vois, allez, à notre santé ! Qu’est-ce que le monde sinon une multitude de gens rassemblés ? a-t-il encore dit au prêtre, peut-être sans lien apparent avec ce qui précédait mais voulant peut-être en dire plus ; le jour de sa mort, de nombreuses années après cette discussion, jour qu’il pressentirait par des signes connus de lui seul comme cela arrivait à tous ceux qui vivaient dans cette vallée, il est allé en ville seul dans sa maison où déjà planaient les miasmes de la mort – pressentie –, ce jour-là il est allé s’acheter les boissons les plus chères qu’il a posées à côté de son vieux fauteuil, devant le bureau, il s’est assis pour attendre la mort, il faut croire qu’il avait découvert la différence entre vie et mort, c’était bien ça : mourir seul. Il lui était venu à l’idée de téléphoner à ses enfants pour les faire venir. Il devait regretter son acte le plus misérable, le

péché qui assombrissait sa fin et l'empêchait de mourir en paix. À savoir : quand il avait décidé de faire construire l'hôtel à côté de sa petite maison baptisée au nom de son ex-femme, il avait fait venir dans la vallée un de ses anciens élèves du temps où il avait été entraîneur en alpinisme et lui avait confié tous les travaux en lui confiant aussi Iochka, en lui disant discrètement qu'il ne devait rien lui manquer. Et il avait tenu en estime Arpad (c'était le nom de cet homme de confiance) des années durant, en le laissant prendre toutes les décisions parce qu'au fond de lui-même il savait qu'un innocent comme celui-là ne commettrait jamais de faute, il lui vouait une confiance aveugle, plus, même, qu'à ses enfants. Durant la construction de l'hôtel et des chalets des environs, il lui avait donné carte blanche pour se faire bâtir, sur ses deniers, une belle maison pour lui-même en marge de la propriété, maison qui serait à lui pour toujours, où il vivrait avec sa femme et son enfant, le second né dans la vallée. Seulement, parvenu à la vieillesse, oubliant les services rendus par Arpad et toutes les peines qu'il avait eues concernant la responsabilité de l'hôtel malgré un très petit salaire, il s'était laissé influencer par ses enfants avides et avait commencé à faire semblant d'oublier de mettre au nom d'Arpad la maison en question. Arpad n'avait rien dit, il était trop bon pour montrer son amertume, mais il avait très bien compris ce qui se passait. Une chose est sûre, le jour de sa mort, Peter, assis dans son fauteuil en cuir et liquidant les dernières bouteilles qui lui apporteraient le soulagement de ses souffrances, a téléphoné à un seul homme, Arpad, en lui disant de venir à la ville pour qu'il lui donne la maison promise depuis plusieurs années. À Arpad, il dirait qu'il attendait, assis, la mort, et l'autre le croirait, il le connaissait trop bien et savait qu'il ne plaisantait jamais avec les choses importantes. Sauf que, le lendemain matin, lorsqu'il était descendu de la montagne pour aller recevoir le dernier cadeau de celui qui toute sa vie l'avait gardé auprès de

lui et lui avait été comme un père, et qu'il avait frappé à sa porte, personne ne lui avait répondu sinon un lourd silence qui ne présageait rien de bon. C'était un de ces silences après lequel rien ni personne ne reparlerait. Peter était resté là entouré par ce silence, par ses tableaux et ses meubles de prix, par les statues et les tapis les plus moelleux, le parquet et les murs lambrissés, les coffres-forts et les cachettes dans les planchers pour toutes ses énormes richesses qui lui tenaient compagnie avant l'apparition de la mort et il n'allait rien lui dire, comme il s'y attendait du reste. À mesure que sa respiration se raréfiait, à mesure qu'au bout de ses doigts s'installait une légère paralysie qui allait remonter vers ses côtes et ses épaules, accompagnée d'une ivresse et d'une semblable paralysie des jambes, à mesure que sur sa poitrine s'aggravait le poids qui ne le quittait jamais, à mesure donc qu'il commençait à économiser chacun de ses mouvements, convaincu que l'immobilité lui permettrait de prolonger de quelques heures son séjour sur la Terre, il avait revu toute sa vie et n'avait regretté aucun de ses actes. Puis il avait commencé à oublier – tandis que le poids sur sa poitrine devenait plus lourd et que sa respiration était une vraie torture – tout ce qu'il avait vécu, et à comprendre la solitude dans laquelle il s'était installé pour la dernière fois. Le vide dans lequel il vivait encore, le néant où il vivait, l'inutilité de tout geste et de toute tentative pour survivre. Le lendemain il serait seul, encore seul, comme tous les jours de sa vie, le souvenir des hommes et des femmes qui l'avaient accompagné durant son existence ainsi que celui de ses enfants s'estompait petit à petit laissant place à un vide qui l'oppressait davantage que la souffrance physique, comprise à partir d'un certain instant, comme un minimum nécessaire pour trépasser. Sa respiration était de plus en plus espacée, son corps comme diminué refusant de vivre et son esprit de se séparer de la réalité avant qu'il soit pris dans la grande torture et qu'il commence à suffoquer, à chercher

l’air en se serrant la poitrine et en frappant de ses bras dans le vide, les yeux exorbités et percevant avec une précision véritablement effrayante une tension énorme qui s’installait dans son cerveau manquant d’oxygène. Cet état avait duré assez longtemps, le corps quitté par l’âme avait lutté pour vivre encore, il avait souillé ses vêtements, avait cassé ses ongles contre le fauteuil avec lequel il luttait – et, à travers lui, avec le monde –, ses yeux avaient presque explosé, rouges comme le sang qui lui coulait par le nez, mais à un certain moment le salut était arrivé et le cœur avait enfin cédé, cessant de battre. Il s’était recroquevillé sous la douleur et était mort ; et c’est comme ça qu’Arpad l’avait retrouvé, le lendemain matin, craignant le pire, il avait cassé la porte et l’avait découvert en boule à côté du fauteuil, le corps froid, les yeux grands ouverts, la bouche béante comme à la recherche d’un peu d’air qui n’allait plus jamais parvenir à ses poumons.

Arpad avait vu les choses tout autrement ; en proie à sa douleur et en pleurant, il avait pris une couverture sur un canapé et en avait couvert son ami, prenant soin de lui fermer les yeux auparavant. Pour lui, Peter n’avait pas souffert, il s’était endormi du sommeil des justes dans un moment de sainte ivresse. Il raconterait à tous que cela s’était passé ainsi et ce serait la légende de la mort de Peter – toujours décrite comme une mort calme et heureuse – qui circulerait dans la vallée.

La vérité sur cet homme avait éclaté lors de l’enterrement avec une terrible précision. Ses enfants ne s’étaient même pas dérangés pour l’accompagner vers sa dernière demeure, après l’office à l’église, ils s’étaient tous trouvé des choses importantes à faire et avaient disparu. Le fils, lui, était parti se soûler – de joie ou de soulagement, personne ne le saurait jamais –, la fille avait emmené quelques amies faire une petite excursion. Ses amis de la ville étaient partis eux aussi vaquer à leurs occupations et dans le petit cortège funèbre qui se dirigeait vers le cimetière

des abords de la ville il n’était resté que le prêtre catholique, Arpad, le pope et le docteur. Ils avaient tous assisté au bref office et étaient restés là, à côté de la tombe, chacun pensant à leur ami et l’accompagnant sur une voie dont la fin ne s’entrevoyait pas. Car le temps est distance entre deux choses, entre cause et effet, se disait le docteur. Et lorsqu’une chose qui est cause ne trouve plus son effet, le temps devient infini. Mort. Ils étaient partis ensuite, eux aussi, tristes, plus seuls encore, remonter dans leur vallée pour y garder à jamais la légende de Peter.

OceanofPDF.com

Après le mariage, la vie de Iochka et d'Ilona avait pris, sinon une tournure heureuse, car ce qui se passait était plus que du bonheur et ne supportait pas la comparaison, avait rejoint du moins une habitude qui était sœur jumelle du bonheur d'être ensemble, de l'amour. Dans la vallée commençait à s'installer l'automne, cette merveilleuse saison où la nature ressemble à l'homme, changeante, se dirigeant vers la mort, se préparant pour sa fin qui, immanquablement, est suivie d'un recommencement. Et dans cette féérie de couleurs et de sons, dans le refroidissement progressif des jours et des nuits, dans le silence de plus en plus profond de la nature après le coucher du soleil, signe de l'arrivée de l'hiver, le silence du couple – chose qui les tenait unis plus que tout mot l'aurait pu – accompagnait la venue au monde d'une âme qui tout en étant la leur ne l'était pas, et serait celle de l'enfant qu'ils avaient désiré ardemment dès le premier instant.

Le corps d'Ilona changeait, ses hanches s'arrondissaient et ses seins déjà forts auparavant gonflaient de plus belle, les nausées avaient cessé après le quatrième mois de grossesse, et dans le sourire heureux qui ne quittait jamais son visage se lisait un calme d'un autre univers, le calme de celle qui, heureuse entre les heureux, allait enfin être mère. Dans son âme les choses se présentaient simplement, l'enfant existait déjà, rien ne pouvait défaire ce lien entre eux trois et il comptait plus que le monde entier. Iochka, silencieux et heureux à son tour, comprenait qu'il devait montrer ses sentiments non par des mots qui, de toute façon, n'auraient pas pu décrire les choses et les auraient même déformées, mais par de petits gestes, essayant d'aider à tout moment, d'être présent plutôt que de parler. Insensiblement, il avait pris à sa charge toutes les tâches d'Ilona et c'était tout juste s'il la laissait encore travailler dans la petite cuisine du coin de l'atelier de maréchal-ferrant, préférant confier la préparation des repas à Iléana et éviter à Ilona tout effort. Dans le rituel de cette vie à deux il n'y

avait pas de place pour les grands gestes ou les mots durs parce que ces mots-là leur étaient inconnus à tous les deux, qu'ils n'avaient pas de place dans leur monde et étaient étrangers à leur esprit. Dans leur ménage, réduit aux plus simples choses ou peut-être parvenu jusqu'à elles par des voies ignorées de la pensée, les mots et les réalités n'avaient presque aucune importance ; ils comprenaient instinctivement que l'amour ne s'exprimait pas en mots, qu'être ensemble n'impliquait pas de témoignages pompeux ou de sentences lancées à l'occasion. Être ensemble était un état qui atteignait son apogée surtout dans le silence, en dehors des choses nécessaires, dans la possibilité de s'aimer sans se faire de déclarations, dans la possibilité de l'isolement ensemble qui était exactement ce qu'un étranger aurait vu dans la maison de Iochka et Ilona.

Quand Iochka a commencé à construire la troisième pièce de leur maison, une construction artisanale qui devait plus tard devenir un garage et abriter la fameuse Trabant bleue du vieux – en qui se métamorphoserait le jeune magasinier et maréchal-ferrant –, il n'y avait eu entre eux aucune discussion avant le jour où, avec une scie usée qui faisait un bruit semblable aux cris d'un chien, Iochka, très fier de son œuvre, au fond un pauvre chalet en bois à toit en bardeaux et une porte par laquelle pour passer il fallait se recroqueviller, avait invité Ilona à admirer ce qu'il avait appelé à voix basse et suffoqué par l'émotion : « La chambre du petit », tout au plus une étable, aurait dit quelqu'un d'exigeant, parce qu'au fond, cette pièce de deux mètres sur trois, n'avait rien d'une habitation humaine et pourtant la femme avait eu un grand sourire, elle l'avait serré dans ses bras sans parler avec son habituelle simplicité, sachant qu'on ne pouvait pas faire plus et que c'était suffisant finalement. Elle lui avait seulement suggéré d'essayer de faire aussi une fenêtre à cette chambre du petit et dans le regard souriant et un peu gêné de l'homme il n'y avait pas l'ombre d'une contrariété. Il avait

juste haussé les épaules en disant : J'étais tellement pris par le travail que j'ai oublié la lumière. Et avec la même scie avec laquelle il avait découpé la porte, effrayant tous les animaux dans un rayon de quelques kilomètres, il avait pratiqué une ouverture rectangulaire du côté est qu'il avait baptisée, tout fier, « la fenêtre du petit ». Il avait fait plus, après avoir regardé une nouvelle fois son œuvre, il avait aussi découpé une fenêtre du côté de la route, expliquant qu'un peu plus de lumière ne nuisait pas et que ce n'était pas grand-chose que de commander une autre fenêtre en ville. Ils s'étaient tenus ensuite silencieusement au milieu de la pièce sur le sol en terre et avaient regardé autour d'eux : les murs en bois non rabotés, les trous qui devaient devenir porte et fenêtres, un petit morceau de ciel, infime mais coloré par le bleu infini de la montagne. Faudrait peut-être un plancher aussi, avait laissé échapper Ilona à tout hasard, sans accorder de l'importance à ses propres paroles. Oui, il le faudrait, avait dit Iochka calmement, sans vraiment entendre ce qu'on lui avait dit, ni ce qu'il avait répondu. Et puis aussi un petit lit pour l'enfant, avait ajouté la femme d'une voix tout aussi calme que le bruit du ruisseau qui susurrait à quelques pas de là. Aussi, avait répondu l'homme se ralliant au calme de sa voix et sans aucune intonation. Leur univers – l'atelier déjà un peu penché avec l'énorme soufflet dans un coin, les étagères pleines d'outils et les boîtes de clous posées sur le plancher noirci, avec la petite fenêtre qui donnait sur le chemin et laissait la pièce toute la journée plongée dans une semi-obscurité, avec son âtre dans le coin voisin de la pièce à vivre et avec ces rayonnages auxquels étaient suspendues quelques poêles et casseroles, les quelques assiettes et saladiers en terre cuite par-dessus, avec la porte basse qui donnait sur la pièce à vivre, avec la pièce unique et son lit métallique, une chaise et une table sur laquelle trônait une lampe à pétrole et les quelques coffres pour les vêtements qui entouraient un tapis de jute, un poêle et rien

d’autre – leur univers semblait à présent agrandi de telle manière qu’ils auraient été capables de dire qu’ils pouvaient loger des invités. Il y avait dans leurs yeux des lueurs éloquentes, des irisations de lumière qui remplaçaient les mots et disaient tout du monde et c’était finalement le bonheur. Le même sentiment avec lequel, dès le lendemain, craignant l’arrivée de l’hiver qui risquait de ruiner tous ses grands projets, Iochka était parti en ville avec tout l’argent reçu au mariage et avec le chauffeur du chantier acheter le nécessaire pour achever la petite pièce. Il avait ensuite travaillé jour et nuit, presque sans dormir, pour terminer cette pièce avec la fureur de celui qui doit mener à terme une chose commencée et ne peut plus s’arrêter, sa vie n’était temporairement qu’un but, les moyens pour y arriver – le corps, l’esprit – n’ayant plus d’importance.

Il avait terminé à temps. Lorsque la vallée était jonchée de feuilles mortes, le plancher était fixé, les fenêtres installées, la porte bien dans ses gonds qui ne grinçaient pas du tout – ils le feraient à l’arrivée du printemps et pour toujours, jusqu’à ce que la porte soit démontée un jour en même temps que le mur de devant pour transformer cette pièce en garage –, il avait même apporté le petit lit de l’enfant et l’avait mis sous la fenêtre à l’est avant de faire venir Ilona et tous les deux étaient restés un moment muets, infiniment heureux, à regarder avec des yeux de parents déjà l’endroit où serait un jour leur enfant. Dont le nom ne ferait même pas l’objet d’une discussion, si c’était un garçon, il s’appellerait Iochka comme tous ses ancêtres, si c’était une fille elle s’appellerait Ilona même si la mère d’Ilona ne s’appelait pas Ilona. Dans l’esprit de Iochka il était clair que son premier garçon ne pouvait porter d’autre nom que celui de son père, Vasilé, le futur parrain, n’avait même pas été consulté, de toute façon il ne tenait pas à ce genre de choses au point d’exiger qu’on donne son nom à l’enfant. Iochka n’aurait pas su dire, ni personne d’autre d’ailleurs, l’histoire du nom

du premier-né dans la lignée des Iochka. Les brouillards du temps s'étaient déposés en couches trop épaisses sur son passé, et s'il se souvenait parfois de ses parents et de son jeune âge, cela ressemblait plutôt à un paysage d'icône qu'à la réalité. Tout ce qu'il possédait de sa famille, comme la petite valise qu'il avait emportée en partant travailler à la ville, se trouvait sous le lit métallique de l'unique pièce habitable de sa maison. Ilona était la seule à qui il avait montré le contenu de cette valise, elle avait regardé calmement les choses minuscules bien rangées sur un lit de feutre rouge et elle n'avait même pas haussé les épaules, elle ne comprenait pas très bien de quoi il s'agissait. Iochka le lui avait expliqué. Elle avait continué à regarder calmement, peut-être bien avec une trace d'étonnement sur le visage, appréciant plus l'héritage de son homme que ces choses en soi qui auraient pu, jusqu'à la fin des temps, ne rien lui dire. Ce n'était que des lettres en bronze et même pas un jeu entier, qui provenaient d'un ancêtre de Iochka, un maréchal-ferrant très compétent qui, à la demande d'un noble hongrois bijoutier, était parti comme compagnon à l'étranger, à Vienne, et en était revenu avec le secret de la fabrication des livres, bien rares en ces lieux et pour cette raison peut-être pas appréciés. Il avait été un des rares de son pays à connaître cet art, d'après ce que savait Iochka – encore que cela aurait pu être une légende et il y avait belle lurette que la réalité n'était plus accessible et qu'il n'y avait point de sources écrites –, et cet homme du nom de Iochka avait tâché de transmettre à sa lignée, autant que cela lui avait été possible, cet art inestimable. Mais comme cela arrive dans toutes les familles et dans le monde, d'une manière générale, à un moment donné étaient nés des gens particulièrement maladroits, avec deux mains gauches et un regard qui ne se fixait pas sur les choses et malgré tous les efforts pour leur transmettre ce talent, ils n'avaient pas réussi à acquérir un tel savoir minutieux comme celui de l'impression des lettres sur papier, qui n'était pas

à la portée de tout le monde. Donc, selon ce qu'on lui avait raconté, après un temps pendant lequel sa famille avait connu la célébrité, était né un Iochka – les mauvaises langues disaient qu'il avait été conçu avec une nièce éloignée, par conséquent déjà maudit – dont les mains n'étaient plus capables de manier les instruments ni de la typographie ni de la composition des miniatures et qui était revenu au marteau et à l'enclume, à la fabrication de fers à cheval et de crochets et au redressement des roues, scellant une déchéance de la famille dont l'histoire, à quelques siècles de distance, ne se retrouvait plus que dans la minuscule valise du mari d'Ilona. Réalisée, en réalité, à partir de couvertures de livres, chose que les deux époux ignoraient, en bois précieux et sertissages, doublée de drap bordeaux et équipée de petits compartiments pour son précieux contenu, la valise de Iochka aurait fait la fierté de n'importe quel musée même sans les lettres, même si dans le pays l'écriture avait complètement disparu et même si les maisons des pauvres étaient restées à l'exacte apparence des maisons de cette époque, pauvres et vides, sans livres ou images, de simples habitations pour ouvriers où jamais la culture écrite n'aurait de place, ce qui s'était en réalité produit. Ici et là, dans quelques hameaux ou villages, on aurait peut-être pu trouver une Bible ou un livre de prières oublié depuis des années ou peut-être même, avec un peu de chance, un *Livre d'Enseignements* tout poussiéreux et jamais ouvert, mais le peuple dont descendaient ces deux-là avait été analphabète, et ne saurait jamais lire, tout talent autre que natif n'aurait pu se loger dans leur esprit. Comme tous les peuples, celui dont sortaient Ilona et Iochka n'avait pas d'histoire. Pas dans le sens qu'on pourrait croire – qu'on ne lui accorderait pas d'importance – mais dans le sens d'être absent du monde, mort sans aucune autre suite. Parce que ceux qui avaient écrit l'histoire, depuis toujours, avaient marqué, noté les faits, les guerres, les ententes entre les puissants que l'on appelle la paix, en

laissant croire à tout le monde que les petites gens n'étaient que des instruments, de la chair à canon et des bêtes de somme, des chiffres jetés au hasard sur la Terre pour le bien-être de quelques-uns, puissants et peu nombreux, de sorte qu'on aurait pu dire – mais personne ne le disait car ceux qui l'écrivaient n'y avaient aucun intérêt – que depuis la création du monde l'histoire n'avait jamais vraiment existé ; elle n'avait pas été écrite et ne se conservait qu'en tant qu'instrument des puissants, en aucun cas pour décrire le monde dans lequel vivaient les gens. L'histoire était, telle qu'elle s'était conservée dans les actes anciens et dans des livres – plus chers parfois que des villages et leurs habitants ensemble –, le moyen parfait de dire que seuls ceux qui s'enfermaient derrière les murailles pouvaient exister, le reste pouvait mourir à n'importe quel moment selon le bon gré des premiers. Le pouvoir, signifié par la retraite derrière les murailles, était le meilleur moyen pour les peu nombreux de maintenir les innombrables soumis et humbles ; l'histoire n'a pas existé, n'existait et n'existerait jamais, sauf que Iochka et Ilona ne pouvaient pas le savoir, leur instruction se réduisant à déchiffrer quelques lettres – et, pour être vraiment honnête et ne rien cacher, aucun d'eux, ni séparément ni ensemble n'aurait pu être capable de lire les lettres de la petite valise, en tout cas pas toutes – et ils n'auraient pas su en composer des mots qui donnent un sens à leur pouvoir, celui de parler. Ils vivaient pourtant ; s'aimaient et engendraient en dehors – en dépit – de l'histoire, en l'ignorant. Ont-ils existé pour autant ? Si l'histoire était exclue de leur pensée, n'étant même pas une possibilité, l'ombre d'une pensée ou d'une question, existe-t-elle alors réellement ? Est-ce que ce qui n'est pas pensé peut exister ? Y a-t-il au monde une chose vraiment historique si un seul homme ignore son existence ?

Une chambre – à peine une chambre –, un plancher, un toit, quatre murs, deux toutes petites fenêtres et une porte pas vraiment solide allaient

abriter – le faisaient pratiquement déjà – un début d'homme qui était le futur Iochka, le fils de Iochka. Ce serait peu de temps après l'achèvement de la construction, car l'hiver passerait vite, comme tous les hivers, tout de blanc et de silence, dominant le peu de vie de la vallée avec son froid et ses brouillards et ses congères. Le désert, le vide, ce lieu où les gens semblaient être en visite et la civilisation, le peu de civilisation qu'il y avait, se réduisait à la survie, aux tentatives, le plus souvent réussies, de respirer jusqu'au lendemain. À l'approche de l'apparition de l'enfant, lorsqu'il était plus qu'évident qu'Ilona allait accoucher, le docteur s'était proposé de l'assister avec son peu de connaissances en la matière mais elle avait refusé. Elle ne pouvait pas s'imaginer de faire cette chose accompagnée d'un homme, ça risquait de chambouler sa conception du monde ; après un bref conseil pris auprès de son mari, elle décida qu'Iléana serait la *moasa*[16] de l'enfant. Par bonheur, la nature fit les choses mieux que les humains et l'enfant vint au monde en pleine santé avec des joues roses on aurait dit, sans problème. Iléana avait fait le minimum nécessaire, rien de plus rien de moins, elle n'aurait pas pu assurer de toute façon et, sans que les parents en soient informés, le docteur était prêt à intervenir au cas où. De même, le prêtre était tout ému, malgré ses paroles désinvoltes – ses proches reconnaissaient là justement le signe propre à l'émotion –, il avait attendu le souffle coupé, en priant mentalement pour le bien de l'enfant. C'était un évènement d'une grande importance pour lui qui n'osait espérer qu'une famille s'établisse dans sa contrée désertique et en plus avec un bébé, et ce futur homme, l'enfant né dans la vallée, revêtait pour lui une dimension qu'il n'aurait pas su expliquer, ni maintenant ni par la suite, malgré ses efforts ultérieurs pour éclaircir ses idées. Bien sûr, immédiatement après la naissance, lorsque Iochka avait regardé son fils avec, la première fois, une larme à l'œil et avec l'émotion de celui qui n'a pas vécu inutilement, et

après que le docteur, ne supportant plus tant d'ignorance, s'était disputé avec tous et avait consulté l'accouchée pour s'assurer que tout était en ordre, après que Iochka était resté un moment dehors dans l'air du printemps silencieux, encore tout émerveillé, se disant qu'à partir de ce jour sa vie avait un but – mais ne s'imaginant pas qu'il contribuerait si peu à cela –, après que le contremaître avait crié de joie si fort que la montagne avait tremblé et qu'il avait embrassé le pope si fort que ce dernier en était presque étouffé et avait failli ajouter une mort à la naissance toute récente, après tout cela donc, – et dans le silence des femmes enfermées dans la maison pour s'occuper du bébé – la vallée allait être le lieu de la fête la plus retentissante que les quatre hommes aient jamais vécue. Avec de la boisson coulant à flots, des musiciens réveillés en pleine nuit, avec le contremaître poursuivant les fous de l'asile sous l'œil amusé du docteur, les embrassant tout heureux et leur racontant qu'il était devenu parrain, le pope lisant des prières pour le pardon des péchés à la rivière et à ses pierres, le docteur récitant sans fin des paroles qu'il était seul à comprendre, avec Iochka plus silencieux que jamais peut-être, en train de boire, tout souriant, jusqu'à ne plus pouvoir se lever de sa chaise et s'endormant du sommeil des heureux dans les sons plaintifs de la musique qui enveloppait une matinée comme toutes les autres, où les buveurs se réveillèrent sans rien regretter, se vantant même de recommencer, la vie avait continué comme toujours et rien ne pouvait laisser penser que le soir d'avant ils s'étaient tant amusés. Isolés au milieu des montagnes, oubliés de tout le reste du monde ou l'oubliant eux-mêmes puisqu'ils n'avaient aucune joie de ce côté-là, au moindre prétexte ils se jetaient dans la fête, en extase, ils se déchaînaient jusqu'à mettre presque leur vie en danger comme si c'était la dernière fois. Ils ne se privaient de rien, c'était clair, tout comme c'était clair que toute fête devenait une occasion de profonds débats philosophiques et de disputes

entre les plus instruits de la vallée, à savoir le pope et le docteur, ennemis terribles dans les idées comme ils l'étaient dans l'amitié qui les liait depuis tant de temps. À la naissance de l'enfant, chose sans grande importance à première vue mais cruciale pour eux – pour des raisons obscures – leur discussion avait glissé à nouveau vers des sujets des plus profondément cachés dans leurs cœurs et incompréhensibles aux autres fêtards. Ils aimaient ça, commencer par de petites piques amicales et finir par des hurlements à réveiller la vallée et des serments d'éternelle inimitié – ils n'auraient pas été capables de l'expliquer eux-mêmes, par habitude peut-être de vouloir prouver à l'autre qu'il ne comprenait rien à la vie et qu'il fallait la chercher ailleurs ou, qu'en tout cas, elle était très différente de ce qu'il croyait. La présente querelle s'était apparemment accrue à l'instant où le pope, se levant de table en titubant, avait renversé un verre avec la manche de sa soutane, s'était éloigné et, les yeux et les bras levés vers le ciel, (à la recherche, en fait, d'un bout de ciel assez visible) avait crié de toutes ses forces, les mains sur la tête, mon Dieu, mon Dieu, regarde un peu celui-là et pardonne-lui, moi je n'en suis plus capable ! Volontairement ou mal inspiré, le docteur avait éclaté d'un rire saccadé d'ivrogne, parlant tout seul, lui aussi. Mais vas-y, cherche le Père des cieux pour qu'il te vienne en aide, sois un homme !

Tout était parti, et ce n'était pas la première fois, du sujet de l'âme. Si à jeun ils n'osaient pas aborder ce thème qu'ils considéraient comme trop sérieux et l'évitaient comme on évite le diable, chaque fois qu'ils buvaient un peu trop, le sujet de l'âme revenait et les brouillait jusqu'au fond de leurs âmes, les poussant à discuter des heures entières. Le pope, respectueux du dogme et excessivement croyant, soutenait que l'âme était l'esprit saint descendu dans l'homme et toute discussion là-dessus n'était à son sens que blasphème. Le docteur, aussi croyant que l'était un tronc d'arbre – comme

l’avait décrit un jour son ami – avait une théorie plus alambiquée, peut-être plus scientifique et certainement opposée à celle de son interlocuteur, bref : l’âme était justement le libre-arbitre offert à l’homme et, par conséquent, étranger à Dieu et à la volonté divine.

Cette nuit-là, encore sur ces positions irréconciliables, ils coupaient les mêmes cheveux en quatre et dès que le pope s’emballait, le docteur l’excitait en s’attirant les plus effroyables anathèmes dont le rondelet personnage était capable. Il se trouvait que, entre leur dernière dispute sérieuse et la naissance de l’enfant, le docteur avait élaboré une idée totalement neuve et n’attendait que le bon moment où l’ennemi serait assez échauffé pour lui servir sa nouvelle conclusion telle une vérité éternelle et immuable – en tout cas plus immuable que *son* Église comme il le lui avait dit une fois. Le pope s’approchant de la table et s’asseyant pour respirer après les terribles blasphèmes prononcés au cœur de la nuit, s’est penché pour ramasser son verre, l’a essuyé à l’intérieur et à l’extérieur avec le bas de la soutane, l’a rempli d’eau-de-vie et a dit aussi fort que possible, eh toi, sache que je viens de parler à Dieu qui m’a dit que t’es bête. Mais vraiment bête, a-t-il souligné en vidant la moitié du contenu du verre tout en regardant l’autre avec une parfaite satisfaction. Écoute-moi, Iochka, disait le contremaître assis de l’autre côté de la table, un enfant c’est une chose importante. C’est vrai, Vasilé, répondait l’autre tranquillement, un sourire idiot sur la figure et avec le calme de celui qui n’avait rien à ajouter. Quand mon fils est né, reprenait Vasilé, les temps étaient durs, vachement durs, j’ai même pas pu m’en réjouir, c’était la catastrophe. Réjouissons-nous donc maintenant, a-t-il ajouté en levant son verre pour trinquer avec le nouveau père. Réjouissons-nous, bien sûr, a répondu Iochka, comme absent, il a souri lorsque le contremaître a montré du doigt les deux autres, en bout de table, puis directement en direction de l’asile des fous, indiquant avec une

terrible précision où était leur place. Ils ont trinqué encore une fois et se sont tus en regardant dans le vide, semblant être en même temps très intéressés par la discussion qui se poursuivait à deux mètres d'eux à peine, sachant que parfois ils étaient pris à témoin et prêts à jurer sur ce qu'ils avaient de plus cher que celui qui les interpellait avait parfaitement raison et qu'il n'y avait absolument aucune autre idée valable que celle de celui qui venait de parler ; cette fois le docteur disait : Laisse tomber la bêtise, petit père, celle-là je la connais bien et depuis longtemps. Écoute bien et mets-toi ça dans la tête. Traité de « petit père », le pope s'était offusqué et se préparait à le blasphémer de plus belle, mais il s'était étouffé avec la boisson et s'était vu obligé de différer l'offensive. Écoute-moi bien, a repris le docteur, heureux de la victoire inattendue due à ce problème de déglutition et souhaitant en profiter, après avoir bien réfléchi, je pense qu'on peut dire, ouvre bien les oreilles que je ne sois pas obligé de répéter : l'âme humaine, si tu veux savoir, se déplace dans deux directions. Une vers l'extérieur, vers le monde, par la parole. C'est la bonne direction, de cette façon les gens se rapprochent et créent ainsi un monde. L'autre direction, la mauvaise, mon cancre en soutane, est dirigée vers l'intérieur. Vers la folie, vers la furie, le malheur. C'est la direction où l'homme se met à se taire, se tait si profondément qu'il s'éloigne du monde et à un certain moment, non, personne ne peut dire à quel moment, pas d'explications pour ça, l'homme s'arrache au monde, l'âme devient folle et déraille, il atterrit chez moi et je ne peux rien pour lui, sauf l'enfermer et m'assurer qu'il ne fait de mal ni à lui ni à personne, c'est tout.

Le pope avait écarquillé les yeux, l'écoutait comme en transe, son âme immortelle hésitait entre l'injurier ou l'embrasser, il ne savait plus que dire. Tiens, Iochka, ces deux-là vont s'embrasser ou vont se battre, a dit le contremaître sans trop y croire. Alors comme ça, toi… a eu le temps de dire

le prêtre. Le docteur l'a interrompu fermement : Pas d'« alors comme ça », c'est ce qu'on peut dire de ta fameuse âme. Quand tu restes là et que tu te disputes avec moi, à grimacer comme un vieux singe, tu es bien, tu es au monde, pas de danger. Et au contraire, quand tu commences à te taire et qu'une force inconnue t'arrache à toi et t'attire à l'intérieur, alors t'es dans de beaux draps. C'est simple. Bon, et Dieu alors ? a demandé le pope. Dieu, il est où, dans ta théorie ? Quelque part par-là, mais moi je suis sûr que ton Dieu ne s'en mêle pas et nous laisse soit vivre dans le monde, soit devenir fou. Et remarquant que les deux autres l'écoutaient aussi, le docteur a changé de registre : Dites-moi, avez-vous jamais vu la mer ? Comment diable pourrais-je voir la mer ? a dit en guise de réponse le contremaître. Je n'suis pas un monsieur comme toi. Iochka a répondu simplement : Non. Je n'ai pas encore pu, mais peut-être qu'un jour, mais dis ce que tu veux dire. Voilà, a continué le docteur, l'âme c'est un peu comme les vagues de la mer. Ça bouge doucement, en avant, en arrière, entre soi et les autres, certains disent que c'est à cause de la lune, a-t-il dit en indiquant vaguement le ciel, d'autres ont des théories différentes, l'âme c'est pareil. Bougeant tantôt vers le monde, tantôt vers les profondeurs, elle reste généralement dans ce mouvement-là et très rarement elle retourne dans les profondeurs d'où elle est venue, entraînant alors la perte de l'homme. Ah bon, a dit le pope, donc elle vient bien de quelque part. Oui, elle vient, elle ne part pas, mais laisse tomber, a coupé court le docteur. Et Dieu ? a repris le pope, comme s'il n'y avait eu aucune explication auparavant. Dieu c'est ton problème, mon petit père, pas le mien, lui a répondu l'autre avec conviction mais aussi avec, aurait-on dit, un peu de tristesse sans vouloir le provoquer, au contraire, en le regardant dans les yeux avec la sincérité des ivrognes. Toi, le guérisseur, t'as des moments où t'es plus intelligent que tu en as l'air, a répété le pope, une énième fois, étrangement calme, comme s'il en savait plus mais ne

voulait pas le dire, et à la surprise générale, reconnaissant que son ennemi depuis toujours avait raison. Laissons tout ça et buvons un bon coup, il est clair que nos âmes soûles ne profèrent que des inepties. Iochka et le contremaître, déçus, ont regardé vers le bout de la table, ils s'attendaient à ce que la distraction continue, comme chaque fois, quand les deux autres se séparaient en ennemis à vie, promettant de ne plus jamais s'adresser la parole, cette fois c'était différent et ils ont enregistré ce qu'avait dit le docteur, c'était on ne peut plus clair qu'il avait dit des choses profondes, que le pope en était bloqué, avouant ainsi qu'il avait tort, ce qui n'était pas bien, donc il ne fallait pas le retenir et des dizaines d'années plus tard, un matin clair d'automne, en regardant deux hommes ivres à la terrasse d'un chalet qui disaient : Dis donc, de quel côté est la mer ? Je ne sais pas moi, je ne suis pas d'ici. Iochka se rappellerait la discussion au moment de la naissance de son fils et il hausserait les épaules, tout aussi dépité que cette fameuse nuit, son âme prise entre l'image difficile à imaginer – la mer (verte ou peut-être bleue, sans limites, avec des vagues) – et le fait que les hommes soûls parlaient quelquefois de cet endroit qu'il ne verrait jamais mais qui devait être beau.

Des mois plus tard – l'enfant étant venu au monde et la vie de Iochka et d'Ilona ayant pris un rythme fou avec tous les soins à donner, rythme marqué par allaitements et bains, manque de sommeil –, leur vie à tous deux était devenue une sorte de rêve les yeux ouverts, une rêverie proche de la folie où le jour devenait nuit et la nuit devenait jour, où la seule chose qui comptait était le petit être qui vivait sous le même toit qu'eux et qui cherchait à se faire une place dans le monde. En même temps naissait entre les deux parents un amour encore plus profond, un sentiment inconnu qui devait probablement s'appeler devoir et ne les concernait pas tant eux que le petit bonhomme qui par sa présence avait réussi à les isoler davantage,

entourés d’un monde enfermé par les murs de la maison et le peu que l’on voyait de leurs fenêtres. Iochka et Ilona vivaient isolés dans le désert de la vallée, vivaient comme si autour d’eux il n’y avait rien eu d’autre en dehors du petit espace de leur habitation, et même s’il allait au travail et essayait de le faire correctement, la fatigue et le fait de penser continuellement à son fils empêchaient Iochka de parler aux gens, il s’enfermait encore plus dans le silence qui l’avait accompagné toute sa vie, silence qui devenait de plus en plus épais, comme une signature de sa présence. Les gens le comprenaient et s’efforçaient d’aider le couple à leur manière, et ainsi il ne manquait de rien, par contre, pas un seul ne réussissait à tirer Iochka de son silence, et si on faisait dévier la discussion sur un autre sujet que l’enfant, tout à coup les paroles étaient arrêtées par un mur infranchissable et il était clair qu’aucun des deux ne faisait d’efforts pour comprendre la réalité – en tout cas pas comme la comprenaient toutes les autres personnes. Était-ce une forme de folie ? On ne prenait pas le temps de se le demander et le docteur haussait les épaules calmement, il en avait assez de ses fous à lui, deux de plus l’auraient embarrassé. Seul le pope, toujours plus attentif aux autres qu’à lui-même, toujours un mot agréable sous la main, se faisait du souci pour eux deux et leur rendait souvent visite : ils se taisaient alors ensemble et restaient à écouter le temps qu’il faisait dehors en regardant le visage rond de l’enfant. Il essayait de leur raconter une chose ou deux mais ne réussissait pas plus que d’autres à franchir le mur de silence et d’impuissance de leur regard, cela ne servait à rien et à un certain moment il y avait renoncé, ses visites étaient tranquilles et bizarres à la fois, il entrait chez eux et en ressortait, et en dehors des salutations et de quelques questions sur leurs besoins, rien d’autre ne s’échangeait entre eux. On n’aurait pas dit que cela le tracassait outre mesure, il prenait la chose comme elle venait et attendait la suite mais à un certain moment, n’en

pouvant plus, il est allé consulter le docteur sur ces deux ahuris-là qui ne prononçaient plus un seul mot, comme il l'a dit lui-même. Le docteur lui a jeté un long regard du bureau où il remplissait des papiers (un patient venait de décéder et on attendait qu'on l'emmène à la morgue et le pope était là surtout pour ça mais préférait ne pas en parler), puis il s'est levé et s'est mis à arpenter la pièce en long et en large, s'est rassis, s'est relevé, a marmonné un « Pardon, mon père, je t'ai rien offert », il a pris deux verres et une bouteille et les a posés sur la petite table devant la chaise du prêtre, s'est assis à son tour en soupirant, à côté.

Il est allé ensuite près de la fenêtre et en regardant la bâtisse de l'hôpital il a dit :

— Je ne pense pas qu'il y ait un problème, je les ai observés, en cachette.

— Pas de problèmes ? a dit le pope, plein d'espoir.

— Non, sauf qu'ils ont un truc à eux maintenant et ils ont concentré tout leur esprit là-dessus. Ça leur passera.

— Tu le crois ?

— Oui. Tu verras, dès que l'enfant aura dépassé cette période un peu nébuleuse et qu'il se mettra à bouger à quatre pattes, ils vont se ressaisir. J'ai déjà entendu des histoires de ce genre, ça se passe comme ça.

Le pope s'est tu, quelque chose dans son cœur, comme de l'inquiétude, disparaissait, remplacée par une question dont il ne savait pas s'il devait la poser au docteur, craignant la réaction du païen et une possible dispute.

— Écoute, docteur, j'ai pensé ceci. J'entre depuis pas mal de temps dans cette pièce que Iochka a construite pour l'enfant et il me semble qu'il y manque quelque chose, mais je ne sais pas bien comment y remédier. Depuis des années que je suis arrivé dans la vallée, je sillonne les villages alentour et parfois plus loin et je récolte des icônes. Je te les ai bien

montrées, il me semble, ce sont mes trésors et j'y tiens comme à la prunelle de mes yeux, je me dis que je fais une bonne action pour l'église, car c'est ce que je laisserai derrière moi. Donc, en regardant cette chambre nue, mais belle sinon, je me suis dit qu'il faut que je porte à Iochka et Ilona une de mes icônes, une très belle et bien originale.

— Ah bon, a dit le docteur en souriant.

— Je sais, je sais, tu vas encore me sortir une de tes théories, mais je n'y renonce pas.

— Je ne te sors aucune théorie, qu'est-ce que tu dis là ? Aujourd'hui je ne vais pas me disputer. Porte-leur une icône si tu crois qu'il le faut.

— J'en ai ramassé durant des années, j'ai du mal à m'en séparer, c'est pourquoi je t'en parle peut-être. C'est péché ou pas, je n'en sais plus trop rien, a dit le pope, en souriant un peu perdu, le regard dans le vide du côté de la même vitre par laquelle regardait le docteur.

— Tu sais, je ne me mêle pas de ça, parce qu'après tu vas te fâcher, mon père, et tu vas me couvrir de blasphèmes, je commence à te connaître.

— Je me disais seulement, a continué le prêtre comme si l'autre n'avait pas parlé, je me disais que je pourrais leur offrir l'objet le plus précieux de tout ce que j'ai, de ce qu'a l'Église, je veux dire, moi je n'ai rien en ce monde, et je le ferai. Je n'ai pas eu le temps de te raconter quand tu es venu dans ma cellule, pas eu le temps car c'était jour de fête et on n'avait pas la tête à ça, moi non plus, mais il y a dix ans quand je suis arrivé dans la vallée, j'ai apporté quelques icônes de grand prix et depuis, tu es le seul à les avoir vues, j'ai peur d'être volé et c'est pourquoi je n'en parle pas. J'ai apporté un *Jésus Christ enseignant*, icône du dix-neuvième siècle dont on dit qu'elle aurait été peinte dans l'atelier de Petru Prodan de Maieri d'Alba Iulia, une *Sainte Vierge à l'Enfant*, du dix-neuvième aussi dont on ne connaît pas l'auteur, mais le décor végétal ressemble beaucoup à celui des

icônes réalisées dans la famille Tàmas de Fàgàras, j'ai encore *Le Couronnement de la Vierge* du dernier tiers du siècle passé qui provient d'un atelier de Schei, une *Résurrection du Christ*, de la même époque, on n'en connaît pas l'auteur, j'ai aussi deux *Mater dolorosa*, une sur fond vert et une avec des nuances de rouge, personne ne sait qui les a faites, j'ai aussi deux *Saint Nicolas* sans auteur, un *Saint Georges tuant le dragon* et une autre, pareille mais avec un château dans le coin gauche, j'ai un *Saint Dimitri* entouré des devins, j'ai une icône de *Saint Elie s'élevant aux cieux* ; et quelque chose de plus précieux encore, les *Pleurs de Jésus*, une qui provient de Schei, l'autre d'ici, de ces parages, je tiens en très grande estime encore, a-t-il dit en respirant profondément, une icône contenant neuf scènes, l'auteur en est probablement Toma Pascou, ce serait la nature du texte écrit dessus alternativement en noir et blanc qui l'indique, comme dans une autre icône extrêmement chère, signée et datée de 1867 ; j'ai aussi une *Descente de croix* du troisième quart du siècle dernier faite d'après le modèle, très connu, de la gravure de Gheorghe Pop de Hasdate, en 1811, puis j'ai encore un *Saint Jean-Baptiste* flanqué de deux saints, très belle icône très réputée, mais qu'est-ce qui m'a pris là, je t'ennuie avec mes histoires, s'est-il brusquement interrompu.

— Mais non, continue, continue ! lui a dit le docteur calmement. Ça devrait avoir un sens, ça aussi, non ? a-t-il ajouté avec un sourire.

— J'ai aussi une *Vierge à l'Enfant* sur le trône flanquée d'anges, une très belle pièce du milieu du dix-neuvième siècle par ici, dans cette zone, *La Cène*, datant de 1867 provenant du pays de Fàgàras, et d'autres encore, je ne vais quand même pas toutes te les énumérer, je suis un vrai moulin à paroles, je ne sais pas pourquoi je fais ça.

— Peut-être que tu ne sais pas bien encore ce que tu vas leur donner, de quoi tu vas te séparer, mon père.

— Tu as raison, je ne sais pas ce que je vais faire. On pourrait monter que je te fasse voir, on pourrait se consulter, en choisir une pour eux, je me dis que, tout compte fait, ce sera plus utile pour eux que pour moi.

À la surprise du prêtre qui avait dit cela sans grande conviction et ne s'attendait pas à une quelconque réaction, le docteur s'est montré prêt à le suivre tout de suite, il a quitté sa blouse sans dire grand-chose, a enfilé son manteau et a ouvert la porte comme pour presser l'autre. Le pope s'est levé lentement de sa chaise, presque en soupirant, son esprit encore plein des icônes évoquées et si chères à son cœur. Sa moto n'était pas loin, il l'avait laissée devant le portail de l'hôpital et avait traversé la cour à pied même si, quand il était trop pressé de boire, il venait en roulant jusque devant la maison du docteur. Avec le docteur installé dans le side-car, le bas de la soutane flottant au vent et la tête découverte, le pope conduisait sa moto comme d'habitude, comme si c'était la dernière fois et qu'il avait voulu régler ses comptes sur terre. Le docteur qui n'en était pas à sa première épreuve de ce genre ne semblait pas s'en effrayer, il se contentait d'admirer la vallée et de s'imprégner des détails qu'il avait connus dans le temps mais oubliés, jouant à deviner ce qu'il y aurait après chaque virage pris en trombe, ou bien perdu depuis des minutes dans la rêverie du chemin qui montait à l'ermitage, essayant de ne pas penser à ce qui se trouvait au-delà de la barrière, à un kilomètre après le chemin sinueux qui menait vers le vallon. Chaque fois qu'il descendait en ville pour quelque séance ou pour résoudre des problèmes administratifs, il se soûlait si fort que le lendemain il ne se souvenait pratiquement plus d'aucun détail de sa visite dans l'autre monde, comme le disait ce dingue de pope, mais c'était plutôt une bonne chose car c'était exactement ce qu'il voulait, à savoir rester seul dans sa vallée avec ses fous, sans aucun lien avec ce qui aurait pu se passer de l'autre côté de la barrière. Des années étaient passées, beaucoup d'années

sans aucun événement notoire depuis qu'il avait pris ce poste dans le désert de la vallée et il n'était pas du tout tenté de redescendre, il se trouvait bien dans ce lieu isolé et oublié, et même s'il n'avait pas la vocation d'un ermite, ni de penchant pour la religion, il n'était au fond pas très différent du prêtre et c'est pour cela qu'au-delà de toutes leurs disputes ils s'entendaient si bien lorsqu'il s'agissait de sujets sérieux. Il a regardé la Ronde des Sapins, des arbres qui avaient poussé en cercle, un petit bois à quelques centaines de mètres du chemin qui montait à l'ermitage et qui l'a fait sourire au souvenir des légendes qui circulaient sur cet endroit et de la peur qu'il inspirait aux gens de la ville qui craignaient de passer à côté de cet endroit, la nuit. On évoquait des personnes disparues, des âmes s'en revenant sans corps pour hanter les vivants, des enfants qui ne rencontraient leurs parents que dans les rêves et des mères qui pleuraient leurs enfants surpris le soir à jouer là-bas. On en disait des choses sur ce lieu mais il ne les croyait pas et le pope, lui, ne voulait pas encourager la croyance en la magie, même s'il avait aussi un petit serrement de cœur en passant le soir à cet endroit et qu'il s'empressait malgré lui de franchir le portail de l'église où ce genre d'histoires n'avait pas cours. Sans se l'avouer, ils étaient tous les deux assez contents de ces légendes et contes qui circulaient au sujet de la vallée, à la Ronde des Sapins se rassemblaient des fous qui mangeaient des hommes, des ouvriers qui tuaient ceux qui se seraient approchés de leur baraquements, des trous s'ouvraient dans le sol pour engloutir des gens, des tourbillons descendaient de la montagne et balayaient tout sur leur passage et des bêtes cruelles débarquaient, poussées par la faim, et attaquaient toute personne provenant de l'extérieur de la vallée, ainsi, les gens qui osaient venir de l'au-delà de la barrière étaient peu nombreux et la vie restait calme et douce, toujours la même, les jours se ressemblant comme deux gouttes d'eau, le tout se passant dans une sorte de présent qui n'aurait pas de futur,

à peine un passé, dans un temps idéal où les gens et les choses étaient toujours les mêmes et dont rien ne menaçait les habitudes – le bien le plus précieux de la vie des gens.

Lorsqu'ils sont arrivés à l'ermitage, le pope ne s'est pas pressé d'ouvrir et de montrer ses trésors. Il a d'abord sorti une bouteille de *palincă* parmi les meilleures qu'il avait et a invité le docteur à souffler un peu dans l'ombre du grand arbre poussant à droite de l'église. Ils ont bu et se sont tus ensemble, deux hommes déjà vieux, oubliés du monde, d'une certaine manière morts et de l'autre trop vivants ; deux hommes, rien de plus, qui se retrouvaient là par hasard et qui étaient restés à cet endroit par hasard également, cherchant, sans jamais se le dire, une paix que la plupart du temps ils trouvaient sans savoir qu'ils l'avaient trouvée. Et là, sous ce grand arbre qui allait, plus tard, être accompagné d'un autre arbre et recevoir la visite quotidienne d'un vieillard, plus calme que la montagne, le temps s'arrêtait et il ne fallait plus rien d'autre, le temps devenait un espace uniforme où jamais rien ne s'était passé et où jamais rien ne se passerait, devenait peut-être la mort durant la vie que les deux hommes pressentaient probablement sans l'exprimer par des mots. De sa poche poitrine, le docteur a sorti son paquet de cigarettes, en a pris une et l'a frottée un peu entre ses doigts pour tasser le tabac, geste qu'il faisait sans en être conscient, il a sorti une allumette aussi et, par une sorte de respect pour l'endroit qu'il ne s'expliquait pas et qui n'était en aucun cas imposé par le prêtre, il s'est levé et il est passé de l'autre côté du portail pour fumer. Personne n'avait dit quoi que ce soit, les choses se passaient exactement comme elles le devaient et les mots n'étaient pas vraiment nécessaires, le docteur qui pouffait tranquillement devant le portail de l'ermitage en était conscient. Quand il a levé les yeux et a embrassé du regard toute la cour de l'église et la voûte qui semblait accrochée aux cieux, une pensée a traversé son esprit, une question

qu’il n’avait jamais posée au pope, comme une pensée cachée, honteuse, comme celle qu’on veut garder pour soi. Pourquoi les fous qui mouraient à l’asile n’avaient pas droit à un office religieux dans cette église comme tout le monde ? Pourquoi n’avaient-ils droit qu’à une dernière communion, et encore, à une seule et simple prière avant d’être emmenés vers la morgue de la ville ? Comment on en était arrivé là ? Bien sûr ce n’était pas lui qui en avait eu l’idée, et personne ne s’était occupé avant lui de l’asile, mais il n’y avait aucun papier officiel donnant des instructions en ce sens et il se disait que personne n’aurait eu l’idée d’interdire un office d’enterrement, pourtant les choses se passaient ainsi et même s’il ne voulait pas le reconnaître c’était probablement lui qui en portait la responsabilité. Il changerait les choses, pourquoi pas, il les changerait, il essaierait d’offrir aux morts des enterrements chrétiens, cela ne pouvait plus durer. Tiens, l’homme décédé d’aujourd’hui. À l’âge de quarante-huit ans. Divorcé. Sans enfants. Professeur. Il avait parlé sans trop réfléchir aux conséquences, il s’était opposé à la révolution ouvrière. Emprisonné trois ans. Libéré pour une courte période de temps, il avait essayé de créer une cellule de résistance. Il avait été arrêté en pleine nuit, battu trois nuits et trois jours de suite, dents cassées et ongles arrachés, puis mis à l’isolement. Et à nouveau battu, on lui avait cassé les deux rotules et un coude. Et ça avait recommencé cinq fois de suite. La dernière fois, il était si mal qu’il s’est mis à délirer et on l’avait conduit à l’asile du docteur. Il n’avait rien pu faire pour lui, le pauvre homme avait continué à délirer tout le restant de sa vie et à raconter des choses qu’il était seul à savoir, il était mort un après-midi comme tous les autres, sans donner l’impression de se rappeler qui il était ni ce qui lui arrivait. À moins qu’il ait joué la comédie comme tant d’autres pour éviter la prison. Le docteur n’en savait rien et ne le saurait jamais. Ce qui était sûr, c’est que cette personne n’avait pas eu son office religieux et que son âme

était peut-être plus que ce que le docteur imaginait. Mais ce n'était pas à lui d'en décider. Il avait éteint sa cigarette écrasant le mégot, d'abord contre une pierre, ensuite sous son pied avant de revenir vers le prêtre. Pour rejoindre son silence, comme il se le disait à lui-même chaque fois que le pope devenait taciturne, comme muet, à l'instant où il franchissait le portail de l'ermitage, tout à fait différent de la mauvaise langue qu'il était dans la vallée. Quel diable de pope ! s'est-il dit spontanément. Et le docteur a souri pour lui-même et a repris d'un coup :

— Écoute, mon père, j'aurais une question.

L'autre a levé ses yeux, l'a regardé tranquillement sans dire un mot.

— Mes hommes, enfin, mes patients qui meurent, il y en a que j'ai vus se torturer avant la fin, à cause des douleurs ou d'autre chose peut-être, et voilà ma question, tu ne m'en voudras pas.

— Pourquoi je t'en voudrais, que Dieu me pardonne ?

— Sur la croix, dans l'attente de ce qui est arrivé, est-ce que Jésus a eu peur de la mort, lui ?

Le pope s'est tu. Il a hoché la tête et son regard errant sur les bois environnants est revenu se coller à la terre, comme pour s'y enfoncer. Il a relevé un instant la tête, a fixé l'église sans que son visage trahisse ses pensées, a eu l'air de vouloir parler mais a baissé de nouveau les yeux. Et il n'a rien dit.

— J'y ai beaucoup réfléchi, a poursuivi le docteur et je ne sais même pas comment j'en suis arrivé à cette question qui me tourmente.

En face, il n'y a eu ni réponse ni hochement de tête, ni même une gentillesse, une pique ou un blasphème, seul un silence grand comme l'univers ou plutôt comme l'absence d'un univers où l'on puisse trouver la réponse à une telle question.

— Pour moi, mon père, il a eu peur. Il a chié de peur. Il a hurlé et a eu mal comme n’importe quel homme, pas possible autrement.

Le pope a levé lentement les yeux, si lentement qu’entre leurs regards se tissait un fil invisible qui les unissait par toutes les questions, puis il a répondu en chuchotant d’une voix qui ne semblait pas la sienne, calme et profonde, venant d’un lieu étrange que le docteur devinait mais ne pouvait pas pénétrer réellement :

— Je pourrais te dire que dans le Livre saint on ne parle nulle part de peur, et cela devrait suffire. Rien de ce qui n’existe pas dans le Livre n’existe. Mais je te répondrai que cette réponse tu devrais la trouver tout seul, même si je priais beaucoup pour toi, tu seras toujours seul avec ta question.

Ce fut alors le tour du docteur de se taire, comme frappé par quelque chose qu’il n’avait pas vraiment senti mais l’avait cloué sur place et ne lui permettait pas d’avancer dans son idée. Sauf qu’à la différence du regard du pope, le sien s’est fixé sur un pan bleu découvert à droite du clocher et n’en a plus bougé, ne reprenant vie que par intervalles incroyablement courts où le docteur clignait des yeux dans l’épaisse lumière rouge de l’aveuglement. Quelques bonnes minutes se sont écoulées. Des années. En fait, il s’est écoulé entre eux le temps du silence qui n’a pas de durée, celui qui n’existe que dans la mesure où l’âme existe et disparaît au premier mot prononcé, déchirant le silence et mettant en mouvement ce qui se dit, le peu que les gens arrivent à se dire. Il aurait voulu justement transmettre autre chose, il n’aurait pas voulu ramener la discussion sur ce terrain-là, en tout cas pas sur la personne ou sur les profondeurs de l’âme dont le pope avait l’intuition et qu’il mettait en jeu de manière naturelle comme s’il ne pouvait pas faire autrement. Il s’est même énervé un instant : Comment on en est arrivé là ? Je ne m’étais absolument pas proposé de parler de moi, si ça se trouve il va

me faire venir pour me confesser, tel que je le connais. Et le docteur a continué à regarder un point indéfini devant lui, n'a rien avoué de ce qu'il pensait, il s'est seulement senti envahi par une grande tristesse et un calme tout aussi grand qui, à vrai dire, n'étaient pas désagréables.

— C'est autre chose que je voulais dire, mon père, mais je me suis laissé entraîner dans une direction différente. Je pense que nous avons tous plus peur du moment de la mort que de la mort, car nous ne savons pas ce que c'est.

— Je le sais, a répondu le pope simplement.

Il a rempli les verres, donnant à comprendre que la discussion devait s'arrêter là, pour reprendre éventuellement une autre fois. Ils ont donc trinqué – une fois de plus – pour l'enfant de Iochka et, d'une chose à l'autre, ils en sont arrivés à la raison pour laquelle ils étaient montés, en oubliant les mots qu'ils venaient de se dire ou faisant comme si rien n'avait été dit ou comme si ce n'avait été qu'une vision.

Ils sont allés voir les trésors du prêtre qui de nouveau a passé en revue tout ce qu'il avait pu amasser en lui présentant assez brièvement, cette fois, les livres qui lui semblaient avoir le plus de valeur, livres qui consolaient son âme mieux que toute autre chose. D'un coffre placé dans un angle de la cellule, il a sorti avec grand soin un objet rectangulaire enveloppé d'un tissu jaune, il l'a déballé avec attention et l'a posé sur la table devant la fenêtre, l'appuyant à un chandelier en cuivre de sorte que la lumière extérieure tombe sur celui-ci du côté droit.

— J'ai trois autres icônes peintes par le même artiste, un *Saint Nicolas* du siècle dernier, les saints archanges Michel et Gabriel et encore une, mais cela importe peu maintenant. Je voudrais donner cette icône à ces pauvres hères de la vallée, la *Vierge à l'Enfant*, entourée par les anges. Elle a été réalisée ici, dans notre région. Même si certains ont cru trouver son origine

dans la lointaine Màrginime à cause de son cadre simple, du papier de fond argenté et des fleurs dessinées sur les vêtements, en la comparant à d'autres icônes que j'ai, on en est arrivé à la conclusion qu'elle est d'ici et qu'elle est de la même main. Des gens sages ont compris que la forme des sourcils arqués et assez épais, la forme du nez avec les trois lobes en relief et le dessin sur les vêtements formés de fleurs en points, combiné à trois lignes parallèles en rouge font obligatoirement penser à notre zone, que l'attribution de Màrginime est fausse. C'est une icône rare et je vais la leur donner, qu'elle veille sur leur maison et qu'elle illumine leurs esprits, ils le méritent, ce sont de braves gens. Je pensais la leur offrir après le baptême mais je vais le faire tout de suite, c'est mieux.

Le docteur n'a pas commenté. Il était en admiration devant l'icône, il était ébloui par ce vert si étrange qui dominait le tout, il s'imaginait qu'elle avait une grande valeur et il comprenait bien qu'à sa manière le pope, se cachant toujours derrière les mots durs ou les blagues, pensait différemment mais le docteur n'aurait pas su dire ce que signifiait ce « différemment ».

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le pope a enveloppé le trésor dans le tissu jaune, l'a pris avec délicatesse et l'a posé sur une chaise près de la porte. Dans cette position, l'icône cessait d'attirer le regard, devenait un objet parmi tant d'autres dans cette pièce du fin fond des montagnes comme il arrive à tout objet qui perd son pouvoir d'attirer les regards une fois caché. Ils n'ont pas tardé à descendre dans la vallée le soir venu et lorsqu'ils sont arrivés à la maison de Iochka, le soleil franchissait le sommet de la colline à droite du vallon et plongeait la vallée dans une lumière d'un rose de plus en plus délavé, laissant place aux tons de gris qui annonçaient la nuit. Le pope n'a presque pas expliqué aux deux autres ce qu'il venait faire, il s'est contenté de demander à Iochka un clou et un marteau et il est entré avec dans la nouvelle pièce. Entre les bruits du marteau et les quelques mots, il

n’avait pas remarqué qu’Ilona se tenait dans le cadre de la porte et le regardait comme toujours, souriante et silencieuse, avec l’esquisse d’un mot sur les lèvres qui n’était jamais prononcé, envahie par ses idées, qui ne pouvaient pas se dire, cela aurait été trop pour les oreilles des gens. Le pope priait seul, c’est du moins ce qu’il croyait, Ilona priait à son tour, elle avait pris l’enfant dans ses bras, bébé dont le manque d’expression des yeux était aussi parlant que les yeux de la mère. Elle est allée chercher dans le coffre du coin de la pièce une longue écharpe d’une extrême finesse et lorsque le prêtre a terminé ses prières et qu’il est sorti devant la maison trinquer avec les autres, elle l’a posée autour de l’icône, le jaune clair du tissu mettant en valeur le vert à présent sombre de l’œuvre.

Ilona est restée là avec son enfant, se tenant debout et – même si ses pensées n’étaient pas une prière totale – elle s’adressait à la Sainte Vierge à l’Enfant sans s’en rendre vraiment compte, les mots, dans son esprit, ne tournaient qu’autour de l’enfant, de sa chance et de son avenir qui avait commencé depuis peu de temps, du lieu où ils vivaient tous les trois et où le temps n’existait pas ou, s’il existait, représentait juste la succession des jours et des nuits. Ilona priait dans cette vallée où personne n’était mort, à part ceux qui étaient étrangers à la vallée, sa prière était comme la première conversation des premiers hommes avec Dieu, dans son silence se trouvait celui du silence primordial, d’avant les mots. Avec ce qu’elle sentait, ce qu’elle savait au fond de son cœur depuis son baptême, elle essayait de comprendre au mieux ce que lui disait le pope, sauf qu’avec le peu d’instruction qu’elle avait, sa croyance était si primitive, si peu encline à s’exprimer en paroles que ses prières et sa foi étaient paradisiaques, venant des premières aubes du monde qu’il ne fallait pas dire et ne peuvent être dites, une forme de vérité d’avant la vérité – une forme de l’immortalité au fond parce que ce qui n’est pas dit ne meurt jamais et seuls les mots ont

l’incroyable pouvoir de tuer les êtres, de les effacer et de les faire oublier. On n’oublie pas les choses, on oublie la manière dont elles sont nommées ; on n’oublie pas les gens, on oublie leur nom, ils deviennent ainsi immortels. Ilona le savait mais sans avoir la possibilité de le dire, par ce biais même sa science dépassait l’humain, sa science était pure comme elle, du même niveau de pureté que l’icône et ses personnages, par le fait qu’elle n’était pas nommée, ni dite, de cette manière elle se soustrayait au temps, à l’assujettissement, à la mort. Se taisant, les icônes ne disent donc pas l’immortalité – qui pour les humains est illusoire – et c’est pourquoi elles survivent au temps. Sachant intuitivement tout cela, Ilona ne pouvait que rester dans le cadre de la porte et penser au bien-être de son enfant, Iochka, sans parler, sans même murmurer, sans pousser la pensée jusqu’au point où elle se transforme en paroles. Dans son silence était logé un état d’avant la parole à jamais récupéré et qui était le gage que dans de lointaines contrées, coupées des faits terribles de ceux qui disent ce qu’ils font, le silence avait encore une signification.

Ils se taisaient ensemble. La maison se taisait autour d’eux, on aurait dit que même le clapotis de la rivière était plus doux, à peine perceptible, le feuillage à travers lequel jusque-là soufflait la brise s’était maintenant figé dans l’attente, on ne savait pas de quoi, peut-être l’attente du mot inconnu, une forme du parler ensemble qui ne s’entendait qu’en silence, dans l’absence de toute tentative de parler. Iochka a esquissé un geste, il a été arrêté dans son élan, retenu et même tiré en arrière vers la gauche, vers la fenêtre du côté de la route ; il s’en est approché au bout d’un moment, après plusieurs instants chargés de silence, a regardé dehors, pas forcément avec curiosité, plutôt avec le calme de celui qui sait qu’il verra soit une chose soit un être connu de lui seul, il y était encore quand Ilona est arrivée sur le seuil de la porte séparant les deux pièces, il s’est retourné vers elle sans

l’ombre d’une déception ou d’une question sur son visage. La femme se tenait sur le seuil et le regardait, a fait mine de parler mais n’a pas trouvé le mot pour lui dire ce qu’elle ressentait. Il y a des formes de langage qui ne sont pas encore nées au monde, qui sont enfermées dans les objets depuis leur origine et cherchent à l’intérieur de l’homme la façon d’être dites et mises en jeu entre les hommes, et ces trois-là, car l’enfant prenait part forcément à leur tentative pour parler entre eux, semblaient être sur le point d’en trouver une, de dire ce qui ne s’était jamais dit, choses d’une banalité merveilleuse, si fortes qu’elles n’avaient jamais réussi à sortir, malgré tous les efforts, de leur état larvaire et d’exister réellement. Il est probable, seulement probable, qu’il s’agissait de l’habitude de l’amour de passer à travers les gens si simplement qu’il est inutile de le dire, qu’il ne peut même pas être pensé et reste inconnu à jamais ; il est probable et seulement probable qu’il s’agisse de la simple habitude, sans amour et annulant l’amour, la poussant dans l’abîme et lui offrant ainsi la place méritée. On ne pouvait pas savoir, il y a des questions auxquelles on ne peut pas répondre et qu’on ne peut même pas formuler, le silence n’étant pas toujours absence de réponse mais absence de questions. Iochka, l’homme, s’est approché de sa femme, l’a prise par la taille et dans ses yeux a brillé un désir grand comme l’univers, le petit univers dans lequel ils vivaient ; la tête penchée sur son épaule, elle lui a répondu d’un regard tout aussi intense, une main est descendue plus bas que la taille suscitant un mouvement en réponse, en l’appelant, en l’attirant. Puis elle s’est retirée, son regard a dit, ce n’est pas le moment, attendons, laissons passer un peu de temps, ne nous pressons pas. Un regard douloureux, déçu – en signe de protestation. Je veux, je te veux, maintenant – disait ce regard. Non, attendons encore un peu, est venue la réponse dans l’air qui les séparait encore. Et ce n’est qu’après, une fois qu’ils s’étaient parlé et que les choses étaient dites, que leurs

respirations se sont entrecoupées, il y avait de la hâte, les mains en miroir ont commencé à bouger, l’attente n’était pas attente, elle était accomplissement, en quelques secondes longues comme un siècle il y a eu un frisson explosant en gerbes de bonheur et ils se sont mis sur le seuil d’entre les deux pièces, enlacés, épuisés par la beauté de ces instants fugitifs, comprenant le temps comme un sursis.

OceanofPDF.com

Derrière les baraquements où tout le monde n'avait pas le droit d'aller – même s'il n'y avait pas de séparation –, une main inconnue avait dessiné une ligne qu'on ne pouvait pas dépasser sans l'autorisation de la maîtresse des lieux : c'était le royaume d'une sorte de hangar sous lequel étaient installés quelques grands fourneaux le plus souvent chauffés à blanc, toujours environnés d'un nuage épais de vapeurs qui emplissait la vallée des odeurs infinies des plats : des soupes grasses où baignaient des morceaux de lard et de viande, des ragoûts géants qui auraient nourri des armées entières, des salades sans nombre, de la charcuterie fumée ou pas, des fromages de toutes sortes. L'empire des marmites, des casseroles, des coquelles, des poêles, des plateaux, des assiettes et des couverts en alu, des couteaux de toutes les dimensions, aiguisés et luisants, avec des manches en bois ou en os. C'était le pays de la faim. Pays de Mafaim. C'est comme ça que l'on appelait Iléana, avec la tendresse et l'attention de ceux dont le bien-être est tributaire d'une seule personne ; car l'oppression ne vient pas que des grands de ce monde, on la trouve aussi à d'autres niveaux, si un satrape est maître absolu de ses ministres, de même, ses ministres règnent sur leurs subordonnés et ainsi de suite jusqu'au dernier paysan. Iléana était appelée Mama, surnom acquis avec le temps et dont elle était au courant mais qu'on utilisait, en son absence, comme une gentillesse entre ironie et amour. Quand les ouvriers se soûlaient, ils l'appelaient la Mère de la Vallée, elle était la confidente de tous mais aussi celle qui faisait peur, cœur généreux de moine et langue de vipère toujours hargneuse, ayant toujours sous la main une parole gentille, elle n'était pas mince ni trop grosse non plus, corpulente aurait-on pu dire, des yeux noirs comme l'enfer et une bouche charnue qui faisait tourner la tête de beaucoup, avec de grands seins qui débordaient de chemisiers trop étroits, des hanches attirantes d'autant plus qu'elle était souvent penchée pour une occupation ou une autre et les

pensées des hommes en manque du chantier ne pouvaient pas être éternellement pures. Mais la diablesse les ignorait volontairement comme si elle cherchait à les aguicher, car son cœur n'était qu'à un seul homme et son corps ne pouvait pas vivre sans le cœur de son homme.

Iléana s'ignorait en tant que corps, elle ne s'en rendait même pas compte en présence des hommes, elle l'oubliait et ne s'adonnait qu'à ses affaires, comme elle avait pris l'habitude de le faire depuis des dizaines d'années, depuis que son corps l'avait quittée. Elle se préoccupait plutôt de vêtements, d'objets, de la vallée alentour et du peu de contrées qu'elle avait vues, des gens, mais son corps elle l'ignorait complètement et ne le comprenait presque pas, elle le traitait comme toutes les autres choses, comme s'il était étranger, et si par hasard on lui en parlait elle changeait de sujet et passait à des choses plus sérieuses, comme il sied à des gens qui ont les pieds sur terre et pas de temps à perdre en babioles. En revanche, elle débordait de désir et elle s'imaginait que le désir naissait d'une nécessité, donc de l'âme, en tout cas pas du corps. Cette idée elle ne l'avait avouée à personne jusqu'au matin où, après une nuit d'amour sauvage avec le contremaître, elle s'était mise sans raison à lui raconter d'où elle venait. Ce dernier, à moitié endormi encore, allongé sur le lit étroit où comme par miracle ils avaient quand même de la place tous les deux avec, toujours, la moitié d'un des corps en-dehors du lit suspendu dans l'air, avait écouté sans rien dire, regardant le ciel étroit par la petite fenêtre de la remorque et continuant de se taire. Elle lui avait raconté que son père était mort et que personne n'avait jamais pu savoir dans quelles circonstances ni où, que cela était pour elle une absence difficile à raconter puisqu'on ne pouvait pas dire qu'un homme était mort si on ne savait pas où ni comment ni quand, puisqu'on ne pouvait pas dire qu'on savait pourquoi si on ne le savait pas. Elle avait raconté tout ça avec de nombreux détails en indiquant les

éléments qui constituaient l'absence de cet homme, sa soi-disant mort devenue un conte à raconter, à retenir par ceux qui écoutaient, mais jamais vrai. Puis elle était passée au sujet de la mère, le corps dont son corps était né, ne pouvant s'imaginer que deux corps qui avaient été jadis un seul pouvait en devenir deux. Non, écoute-moi, Vasilé, les gens sont bêtes, ils ne comprennent pas le monde, comment être différents puisqu'on est ensemble dans le même corps. Elle n'avait reçu en réponse aucun signe, rien dans le rythme de la respiration de l'autre n'avait changé, son silence était une sorte d'acceptation du conte tel qu'il était, sans ajout ou modification apportée par un « oui » ou un « non ». Quand elle avait appris que son père ne reviendrait plus de l'endroit où il était parti, que la guerre avait planté son étendard rouge aussi devant leur portail et qu'ils devaient enterrer une image, pas un cadavre, qu'ils allaient tous participer à un service funèbre qui ne ressemblait à rien car ils n'enterraient pas des souvenirs mais enterraient vif un homme sans même pleurer ; après avoir regardé sa mère, ses frères et un oncle resté à la maison – invalide d'une jambe, d'un bras, à moitié fou, à moitié aveugle donc incapable de mourir pour d'autres – et ses grands-parents et le reste de la famille qui écoutaient le chant du prêtre et celui du diacre en écho, et surtout, eh oui, le silence descendu comme un voile très, très blanc et très, très fin ; après que beaucoup de sang d'une autre couleur s'était écoulé d'elle et que le chiffon qu'elle utilisait ne séchait plus des heures après l'avoir remplacé, toujours humide et brillant au soleil du fond du jardin, de cette couleur impossible et pourtant chaude ; après des heures où elle n'avait pas desserré les dents ni prononcer un mot, parce que son corps avait quitté à ce moment-là son esprit et n'était plus sien ; après toutes ces choses-là arrivées comme si elles n'étaient pas de ce monde mais auxquelles elle assistait de l'extérieur, elle avait été prise d'une sorte de furie, sa tête s'était emplie des hurlements d'une foule de gens,

femmes et hommes qui n’auraient su dire pourquoi ils hurlaient ni pourquoi ils existaient. Puis elle s’était ressaisie, son esprit était maintenant seul au monde, elle avait été envahie par une paix qui n’allait plus la quitter longtemps et n’avait plus le souvenir de ce qui lui était arrivé, ne se rappelant que le chiffon de derrière les buissons de leur cour qui ne séchait pas. Elle était partie de chez elle. Enfant errant, à peine entrant dans la jeunesse, le corps à peine en transformation et avec une absence dans les yeux que tout le monde remarquait, sans nom, sans père, sans rien d’autre à part son cerveau qui lui disait qu’elle devait fuir cette absence, aller le plus loin possible et ne jamais revenir. Elle avait rejoint les bêtes sauvages, des années entières, elle avait vécu à la lisière des montagnes, dans les forêts, sans chercher quoi que ce soit et sans parler, ombre muette d’un départ qui ne finissait nulle part. La première fois que je me suis accouplée, mon Vasilé, c’est avec un loup. Grand et beau, avec un regard limpide et beau comme l’eau d’une rivière après l’orage. C’était au cœur de l’été, on n’avait pas froid, c’était le soir, à travers les branchages de la colline où nous étions, moi et le loup, le soleil descendait, orange. Et j’ai eu envie du loup. Elle a soupiré en disant ceci, la main reposant sur le membre de l’homme, comme si l’histoire ne pouvait être racontée autrement, si elle ne le touchait pas elle aurait dû se taire. Je l’ai regardé, mon Vasilé, et lui il m’a regardée, comment dire, pratiquement comme un homme, il m’a presque communiqué quelque chose mais j’étais folle de désir et de toute façon je ne pouvais plus parler, je ne lui ai rien dit. J’ai laissé faire ma main, descendre entre mes jambes et je me suis caressée et j’ai mordu les lichens humides sur le sol, je me suis frottée aux racines sur lesquelles j’étais assise, je me suis tordue et j’ai crié et je me suis sentie mourir de plaisir et alors, se débarrassant de la honte il s’est approché. Son regard s’est coloré, ses yeux sont devenus encore plus beaux, plus perçants, il a bandé devant l’humaine

que j’étais et a grogné profondément comme les entrailles de la Terre, moi j’avais envie de crier mais j’ai eu peur de l’effrayer, je me suis tue et j’ai ravalé même mes soupirs, j’ai vu son truc couvert de poils et pointu, d’un rose intense, il cherchait et me désirait de toute sa force d’animal, je l’ai vu et l’espace d’un instant je me suis dit que j’allais mettre au monde des loups, loups à moitié hommes, j’ai tourné le dos comme font les louves, je regardais entre mes jambes et je mordais la terre, lorsqu’il m’a atteinte j’ai voulu mourir de nouveau et lorsque sa fourrure s’est frottée à moi et à mes poils ça a été une sorte de mort, je n’étais plus maîtresse de moi-même, je me suis griffé le visage et mordu les mains, il poussait contre mon corps et a approché son museau brûlant de mon cou et m’a léché la peau, il était brûlant, j’ai senti ensuite ses crocs me mordiller légèrement, juste pour me dire que j’étais à lui, que nous étions un, il m’a eue, nous avons été un pendant un temps qui n’en finissait plus, je l’ai aimé en hurlant au milieu de la forêt. L’espace d’un instant j’ai eu le sentiment que je voyais à travers ses yeux, une forêt embrumée, en blanc et noir, un dos d’être en chaleurs, le cou tendu bon à mordre, mais c’était peut-être une illusion. Il est parti en grognant tendrement, je suis restée à me lécher le sang sur les mains et les cuisses, pensant à lui, le désirant encore, sachant qu’il était mon corps et qu’avec lui je me sentais moi-même, enfin je savais qui j’étais au milieu de toutes les choses. Je l’ai cherché longtemps dans la forêt, je ne l’ai plus jamais retrouvé, des années et des années j’ai cru retrouver sa trace et j’ai cru que dans ce vallon j’allais être moi-même, que l’odeur que je portais était celle de notre corps ensemble. Je ne l’ai jamais retrouvé, a dit Iléana en continuant de caresser l’homme, contente qu’il bande, elle bougeait les hanches et répondait à ses mouvements. Toujours à sa recherche, un beau matin j’ai trouvé un jeune homme qui gardait quelques moutons dans une clairière où il s’amusait et j’ai eu l’impression qu’il avait la même odeur

que mon fiancé, le loup que je cherchais depuis tant de temps ; je lui ai souri, je ne me suis pas trompée, j'ai été à lui sans nous dire un seul mot, dans l'herbe de la clairière. Je suis restée là avec nos odeurs mélangées, lui est retourné chez lui, non, attends ne finis pas, j'ai encore des choses à dire pourquoi es-tu si pressé ? Jusqu'à la nuit, notre humidité dans l'herbe n'a pas séché et alors j'ai commencé à comprendre le peu des choses que je ne comprends pas complètement encore, mais que je sens. Allez, finis, il est temps que tu dormes un peu, attends, je vais monter sur toi, ne te presse pas, lui a-t-elle chuchoté à l'oreille, reste comme ça. Non pas là, de l'autre côté, c'est mieux, j'ai alors commencé à descendre parmi les gens, je n'appréciais plus la vie sauvage, j'ai commencé à oublier mon loup et à m'approcher de nouveau des hommes de ce côté des montagnes, oui, pousse-toi aussi, oui après tu sais ce qui s'est passé comment, oui, oh comme c'est bon, a-t-elle dit, en hurlant comme une louve au cœur de la nuit.

Des nuits comme celle-ci il y en avait beaucoup, Iléana et Vasilé s'aimaient à leur manière et allaient s'aimer longtemps, durant plusieurs dizaines d'années qu'ils vivraient ensemble – sans se faire de grandes déclarations, sans se faire de promesses, avec juste cet amour entre deux personnes qui vieillissaient harmonieusement ensemble et qui avaient renoncé à chercher, ils se suffisaient à eux-mêmes, le monde était beau ainsi. Comment Iléana avait atterri dans la vallée, c'était une autre histoire. Après le coup de folie à cause de l'enterrement en l'absence de son père, après les années d'errance dans les bois et la vie avec les animaux sauvages, après d'autres années où elle avait travaillé dans les bergeries à traire les brebis et à faire l'amour avec les bergers, il lui est arrivé qu'à la fin d'un après-midi d'été elle est passée près d'une bergerie où avaient trouvé refuge un groupe d'hommes aguerris, silencieux et forts, avec des fusils à l'épaule

et des regards pas du tout amicaux, semblables à la façon dont les animaux regardent les humains ; ces hommes avaient les mêmes lueurs métalliques dans les yeux, les sourcils toujours froncés, les mains calleuses qu'ils ne se lavaient qu'à l'eau des ruisseaux et peut-être au sang des animaux tués pour manger, ils avaient quelque chose qui a attiré Iléana plus que tout. Des tendons noués, des doigts épais, des veines gonflées sur le cou, même quand le visage de ces hommes esquissait des rictus qui auraient pu passer pour un début de sourire, mais par-dessus tout, elle avait été envoûtée par leur forte odeur : odeur de fauves descendus du cœur de la forêt, odeur qui dit qu'on n'a pas de cœur, odeur de cruauté, de sang séché sur les vêtements, c'était une sensation qu'elle n'avait plus éprouvée depuis qu'elle était devenue elle-même une bête sauvage et cela l'avait attirée plus que le fait de se sentir rassurée dans cette bergerie au point que, le matin, lorsque ces hommes inquiétants se sont réveillés l'un après l'autre et se sont préparés à partir, elle s'est jointe à eux sans regrets, sans un seul regard en arrière, sans aucun espoir non plus, menée par le seul désir de sentir leur odeur toujours et encore. Elle non plus n'avait plus de cœur, s'était-elle dit, peut-être bien que son odeur était semblable à la leur, si ces hommes l'attiraient à ce point. Elle a essayé de les comprendre, les a écoutés les soirs sans fin où ils parlaient d'horribles crimes et de mutilations, d'un certain passé et d'un avenir incertain, elle les a écoutés et elle s'est quand même demandé au fond d'elle-même ce qu'elle faisait là, mis à part qu'elle avait commencé à aimer au-delà du possible l'homme qui était le chef du groupe et dont elle était devenue la femme. C'étaient des fuyards, des combattants mais aucun d'eux n'aurait su dire exactement pourquoi ils combattaient, on connaissait seulement les raisons de leur exil, de leur errance. Parfois, durant des nuits terribles, ils attaquaient une maison de riche ou quelque petit château isolé dans les montagnes et ils tuaient alors

sans remords. Il arrivait qu'ils soient chassés à leur tour, les balles sifflaient à travers la forêt et l'un d'eux tombait, cible anonyme. Iléana s'imaginait que la guerre devait ressembler à ça, que son père avait été comme un de ces types, qu'il avait attaqué, avait été attaqué à son tour, qu'il avait tué et avait finalement été tué par hasard, sans raison claire, juste pour un combat qui n'allait jamais se terminer, s'il avait jamais commencé, au fond c'était ça la vie. C'est ainsi qu'elle avait mené à nouveau, pendant quelques années, une existence sauvage et avait commencé à se souvenir en détail de son moment de folie, son esprit s'était éclairci, elle avait réappris à parler et à sourire, redevenue humaine au milieu de frayeurs et d'un bain de sang continuel, elle avait même commencé à aimer à sa manière étrange, impossible à séparer du corps. Elle allait retrouver Vasilé lorsque ceux qui l'avaient pourchassé durant des années, les soldats du pays, étaient devenus ses amis et ennemis d'autres hommes sans que l'on comprenne très bien comment cela était arrivé. Il l'avait aidée à faire ses papiers, la faisant revenir parmi les gens, il avait même voulu la ramener dans le village natal qu'elle avait quitté un jour, au sein de sa famille. Mais elle avait refusé, elle n'avait plus rien à y faire, cela n'avait aucun sens d'y retourner – pour retrouver quoi ? – l'absence d'un père et un deuil qui ne finirait, probablement, jamais. Son corps avait retrouvé ses attributs humains, elle s'habillait et parlait comme le font les gens auxquels elle ressemblait et cette fois, à la place de son premier cœur, il en avait poussé un autre, plus gros, plus chaleureux, tout à fait étranger à son existence antérieure.

Elle s'était retrouvée dans la vallée par hasard, elle n'avait pas de but précis, tout endroit était le bienvenu pour son cœur, enfin pour ce recoin de sa gorge où bouillonnaient les émotions et se formaient ses pensées. Elle était arrivée dans la vallée à la recherche de Vasilé, portée par son odeur et le retrouvant des années après leur séparation en montagne. La vallée avait

été choisie parce que là-bas personne n'y avait trouvé la mort, il semblait bien à Iléana avoir entendu son homme dire ça un jour, il disait que l'endroit où personne n'était encore mort serait l'endroit où il faudrait vivre, elle n'avait pas bien compris ce qu'il avait voulu dire par là et ne s'était pas tracassée davantage, à quoi bon ? Mais un matin, alors qu'elle préparait à manger pour la poignée d'ouvriers qui travaillait dans la vallée, elle avait entendu Vasilé raconter qu'un jour il y aurait aussi un cimetière dans sa vallée, peut-être un tout petit, et qu'à partir de ce moment on pourrait vraiment parler d'un monde. Elle ne comprenait pas cet homme, se demandait pourquoi il parlait si souvent de la mort, pourquoi il ne souriait pas et surtout n'avait jamais l'air de dormir totalement, comme s'il était resté l'animal traqué qu'elle avait connu bien des années auparavant. Quant aux bêtes de la vallée, elles avaient dû sentir du premier coup l'odeur de loup imprégnée en elle et n'osaient pas s'approcher de leur baraquement, des remorques transformées en habitations et installées en désordre dans la clairière, de ce qu'était à présent sa maison. Les animaux sauvages s'étaient retirés dans la montagne, se trouvant d'autres vallons pour chasser, ils craignaient les hommes ou peut-être cette femme seulement, cette femme qu'avait aimée un loup, on ne le savait pas et on ne le saurait jamais. Iléana n'avait pas peur d'eux, elle montait parfois au plus profond des forêts sauvages et passait des heures entières sur leurs traces, surtout quand il s'agissait d'un loup vigoureux, espérant le retrouver et lui dire en le regardant comme elle seule savait le faire qu'elle n'était pas partie, que jamais elle n'avait pensé revenir parmi les hommes mais que c'était la faute à la vie. Elle s'était rendu compte qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfants, que personne ne porterait son nom, qu'elle allait disparaître sans que personne ne pleure derrière son cercueil, elle savait pertinemment que depuis le jour où elle avait été avec ce loup, elle avait quitté le monde des

humains et que c'était ça le prix à payer : ne pas pouvoir engendrer, ne pas connaître la joie d'élever des enfants. Elle l'avait d'ailleurs dit à son homme qui avait protesté, tout en essayant de la convaincre que c'étaient des idées un peu folles qui passeraient, qu'un jour ils auraient un enfant tous les deux qui porterait leur nom et qui se construirait une vraie maison dans la vallée, ce serait l'habitation d'un homme qui n'a pas vécu pour tuer d'autres hommes. Elle l'avait repoussé et avait pleuré de dépit et de désespoir ; il ne la comprenait pas, il ne le pouvait pas, s'était-elle dit, elle s'était résignée et l'avait laissé avec ses histoires de futur qui ne se réaliserait jamais. Cela avait coïncidé – mais était-ce une coïncidence, un pur hasard ? – avec l'ordre officiel de construire l'hospice ou, comme l'appellerait habituellement le pope plus tard, l'asile pour fous ; une grande effervescence s'était emparée de la vallée, on y travaillait d'arrache-pied, seule la voie ferrée, raison pour laquelle ils se trouvaient là, semblait ne pas avancer alors que l'hôpital, comme par enchantement, poussait à vue d'œil et en moins d'une année la clôture serait terminée, la maison du docteur prête, ainsi que les pièces destinées aux infirmiers et aux aides-soignants, bref, il avait été inauguré si vite que l'on ne se privait pas de dire que c'était étrange, comme le chuchotaient quelques ouvriers pris de frayeur – partagée et comprise par tous – inspirée par la peur de la folie, de la face cachée, de la face noire de l'esprit. Iléana par contre était contente, elle voulait en savoir davantage sur ces gens transférés là, appelés fous, elle ne croyait guère à cette histoire de folie, ce n'était qu'une autre face de l'homme, rien de dangereux ou de – comme osaient le dire d'autres – païen. Iléana ne s'expliquait pas la folie, refusait de la comprendre, la niait parce que son âme d'animal savait que pour les gens elle aussi était folle et sauvage et voilà qu'elle vivait parmi les gens et elle n'avait ni tué ni mangé personne jusque-là : personne parmi ceux qui l'appelaient Mama ne s'imaginait un

instant qu’elle était plus proche, dans son âme, de ceux qui étaient enfermés derrière le haut mur en ciment de l’hospice que des ouvriers à côté desquels elle vivait tous les jours.

Elle a commencé à rôder autour de ce lieu clos, s’est liée d’amitié avec le docteur, l’a invité plusieurs fois à manger sur le chantier, lui offrant la meilleure des boissons, le docteur s’est laissé amadouer peut-être par reconnaissance, peut-être parce qu’en la regardant il avait l’intuition qu’au-delà des sourires et des mots gentils de la femme se cachait l’autre âme, celle qui flairait les animaux, il lui a donc permis d’entrer dans la cour de l’hospice et de regarder ses « clients » comme il les appelait. Il l’observait de derrière le rideau de son cabinet, elle s’asseyait le plus calmement possible sur le même banc installé sous un arbre pour regarder, émerveillée, les gens qui déambulaient dans la cour, les regards vides et les pas mesurés, comme s’ils voulaient jouir de chaque instant passé dehors dans l’air lumineux de la cour. Elle s’oubliait presque, restait là à suivre ces gens des yeux, à les renifler, et les sentait proches d’une façon qu’elle aurait été incapable d’expliquer et qui ne demandait pas à être expliquée au fond, leurs regards vitreux lui étaient presque chers, tout comme leurs pas lents, leurs éclats de furie et peut-être d’amertume, leurs hurlements désespérés ressemblant étrangement à ceux des bêtes de la forêt, leurs silences si parlants, comme s’ils racontaient des histoires d’un monde compris d’eux seuls et d’elle, du docteur aussi, probablement, mais pas toujours, non, il ne percevait pas tout et elle ne le lui dirait pas puisque les autres ne le faisaient pas. Iléana aimait ces gens qu’elle observait, ils étaient les véritables hommes dans son cœur, seuls à comprendre que quelque part, mais elle n’aurait pas su dire où avec exactitude, le lien entre l’homme et l’animal n’avait pas complètement disparu, présent encore sur les chemins inconnus de la folie. Et peut-être bien que la folie n’est que l’entre-deux, l’espace

intermédiaire entre l’animal et l’homme, le maillon manquant, tout ce que les gens ne comprennent pas justement, tout ce qui s’est perdu – sans que rien ne se perde – avec l’arrivée de l’histoire au monde. Elle tentait parfois de leur parler. S’approchant d’eux, elle entrait dans la cadence de leurs pas, se voûtait un peu, poings serrés, et avançait à leurs côtés, s’alignant sur leur rythme traînant de personnes qui ne viennent de nulle part et ne vont nulle part, de ceux qui par leur silence décrivent le mieux l’état primordial de l’homme. Elle leur adressait une parole par-ci par-là, le plus souvent elle n’obtenait pas de réponse, pas même un clignement d’œil, ni le moindre hochement de tête ou tout autre signe qui aurait indiqué qu’ils avaient entendu ou compris, qu’elle pouvait discuter avec eux, se confier, leur poser des questions, pour apprendre enfin si le monde d’où elle venait était bien le même que le leur ou différent, plus haut ou plus bas. Avait-elle été folle comme eux ? À moins que « fou » ne soit qu’un terme appliqué à ceux qui, en ayant marre du monde où ils vivaient, revenaient – temporairement ou définitivement – à l’état naturel primordial ? Elle tentait sans cesse de communiquer avec eux, pour savoir, à un moment donné, elle a été effleurée par l’idée de s’installer de l’autre côté de la clôture, dans l’hôpital, d’y vivre avec eux, de respirer le même air sombre ou lumineux, pour apprendre, pour trouver la réponse à sa grande question. Et un jour où elle était hantée par les mêmes idées, alors que le docteur lui avait permis d’entrer dans la cour et de rester avec ces personnes, qu’au fond d’elle-même elle aimait énormément, une femme pas trop grande, ni trop grosse ni trop maigre, aux mains fragiles mais pleines de veines nouées comme les mains des ouvriers du chantier, à la chevelure blonde comme le blé sans aucun cheveu blanc, et présentant un aspect attrayant qui aurait fait ravage ailleurs – comme se l’est dit Iléana – s’est approchée en hésitant du banc et s’est assise sur le seul morceau d’herbe qui poussait à l’ombre épaisse du

chêne de la cour. Elle l'a regardée longuement, a semblé la sentir avec attention, sans s'approcher, sans donner un seul instant l'impression de vouloir discuter avec Iléana, pareille aux autres qui ne lui parlaient jamais et, brusquement, elle l'a appelée par son nom : Iléana. Rien de plus. Un mot, un seul mot, ensuite elles sont restées silencieuses, seules dans un univers qui ne les contenait plus, seules dans ce mot qui était son nom. Elle a essayé de lui demander comment elle s'appelait, la femme a continué de regarder dans le vide, elle semblait ne pas l'entendre et au bout d'une longue attente qui n'en était même plus une, elle a dit calmement : Je ne m'appelle plus, non je ne m'appelle plus. Dans ses yeux est apparue une lueur et, avec un calme qui semblait installé entre les choses et les êtres et les aurait enfermés à l'intérieur des mots, elle a continué : Je marchais la tête un peu penchée et en souriant, je marchais sans regarder nulle part, comme dans un brouillard, je voyais autour de moi comme dans une brume, je savais que je devais arriver là-bas, le poids de sous mon bras appuyait contre moi, plus calme qu'un ciel serein, je m'étais réveillée au lever du soleil sûre de ce que j'allais faire, je m'étais réveillée avec une lucidité d'esprit stupéfiante, j'avais avalé quelque chose et je m'étais assise sous l'auvent pour l'attendre et faire ce que j'avais à faire, après plusieurs heures où je n'avais pas bougé une seule fois, il a fait son apparition, il est arrivé chancelant, chantant et se réjouissant de la vie, il m'a embrassée sur les lèvres et s'est mis à côté de moi pour se verser encore un verre avant de s'endormir, il était vautré et buvait sa gnôle et alors moi, tranquillement, j'ai levé le hachoir avec un bel élan et je l'ai frappé bien au milieu du crâne, j'ai rapproché la planche où je hachais les herbes pour les canards et les oies, je l'ai installé à ma convenance et je me suis mise à le couper menu en mélangeant son corps misérable imbibé d'alcool au vert des herbes qui a imbibé la planche, j'ai haché doucement, je ne me pressais pas, je n'allais

nulle part, je hachais et repassais en mémoire toute ma belle vie avec lui durant dix ans, je coupais, je souriais et je l'ai aimé, je me réjouissais que son âme monte au ciel, le soleil souriait content aussi de la beauté qui s'offrait, j'ai mis sa tête sous mon bras et suis partie la porter à la police, leur dire que je venais de le sauver, qu'enfin son âme était au paradis, que je ne supportais plus de le voir vivre dans l'enfer d'ici. Elle s'était tue. La lueur avait repris sa place dans les yeux couverts d'un voile cendré derrière lequel se cachaient l'âme et les mots, cette fine surface qui la séparait du monde et la protégeait à la fois, en lui offrant un espace clos qui n'était qu'à elle. Iléana a essayé de lui parler encore, a même fait quelques pas derrière elle dans la cour mais la fenêtre entre la femme et le monde s'était refermée et peut-être qu'après ce jour-là elle ne parlerait plus jamais comme font tous ceux qui connaissent vraiment les vérités du monde et ne les partagent jamais.

Ces courtes conversations avec les fous ne pouvaient pas échapper au pope qui savait tout et le plus souvent taisait ce qu'il savait, parce que dès l'arrivée d'Iléana dans sa vallée, endroit qui peu de temps avant n'était qu'à lui, rien qu'à lui et aux bêtes sauvages de la forêt, il avait saisi que cette femme avait quelque chose de spécial qui demandait à être compris, elle avait l'air de venir d'un autre monde qui devait parler surtout à elle, et il s'efforçait de comprendre lequel. Bien sûr, d'un mot à l'autre et d'un verre à l'autre il avait réussi à tirer les vers du nez à Vasilé, s'était fait une idée de ce que devait être la vie de cette femme avant, il avait maintenant une carte, brouillée il est vrai, des faits et endroits par lesquels était passée son âme. Car c'est à cela que se dédiait le prêtre avant tout, à part ses services religieux, toutes les prières et le reste : essayer de comprendre l'âme, cette passerelle entre le corps et Dieu que peu de gens avaient pu franchir et dont peu étaient revenus pour en parler, or Iléana représentait pour lui une sorte

de trésor, et après moult réflexions et un saint courage, il l'avait mise dans la case des innocents, donc des heureux. Et ces heureux, dans son esprit, ne pouvaient qu'occuper une place spéciale étant donné que l'homme n'est jamais aussi proche de Dieu que dans le bonheur ou la tristesse – comme il le répétait à ses compagnons de beuveries –, et le devoir premier de celui qui œuvre pour la compréhension de l'humain devait être de comprendre, d'abord, ces miséreux-là qui ont quitté notre monde et se sont installés dans l'espace vide entre l'homme et Dieu. Il tenait d'autant plus à ses théories que le docteur, âme pécheresse depuis avant les temps et à jamais voué aux feux de la Géhenne, le persiflait en le traitant de « grand penseur », qualificatif que le pope interprétait comme une totale déraison et folle audace, lui prodiguant à son tour des invectives à teinte religieuse qui se terminaient invariablement par « t'es bête » prononcé de tout cœur et accompagné, bien sûr, des prières nécessaires au pardon des péchés de l'autre, parmi lesquels figurait à la place d'honneur l'orgueil de ne pas se fier à ses amis.

Iléana écoutait tout cela avec un sourire sage, attentive aux bêtises que déballaient les hommes entre eux et se disant qu'ils ne comprenaient rien et que si un jour elle racontait au pope ses véritables pensées au sujet de l'âme dont il parlait si passionnément, il en resterait bouche bée surtout si elle y ajoutait d'autres questions, bien plus profondes, sur son âme à lui, comparée à celle des autres. Mais elle ne le faisait pas, elle se contentait de rester dans son cocon tranquille, elle était déjà si habituée aux choses horribles et en même temps excessivement belles qui hantaient ses jours et ses nuits qu'elle ne trouvait aucune raison d'aller parler au pope. D'autant plus qu'à la suite de la confession de la femme folle dans la cour de l'hospice, dans l'âme d'Iléana s'était faufilée une lumière proche de la

compréhension, qu'elle n'aurait pu partager qu'avec Vasilé et encore d'une certaine façon et en tout cas pas dans la journée.

Car Iléana sentait qu'elle était morte ce jour-là. Plus exactement à l'instant où le mince voile cendré avait repris sa place dans le regard de la folle, et ce n'était peut-être pas un hasard si c'était elle qui avait été choisie pour écouter, au moment de cet apparent passage imaginé de l'autre côté, avant ou après, dans cette sensation qu'elle aussi avait fait le passage, qu'elle s'était replongée dans le silence primordial, dans l'impatient frisson de la chair et de ce coin du cœur qui fait mal lorsqu'il est percé par le poignard tranchant de la compréhension ; dans son infinie tentative, non pas pour comprendre l'autre mais pour se voir elle-même telle quelle dans son rapide renoncement à tout et son retour au même instant à ce tout ; à l'instant où, regardant partir cette femme avant de quitter la cour, l'esprit d'Iléana avait été foudroyé par l'idée de repartir, un jour, de retrouver son loup, son véritable époux, son homme, son seul amour. Elle avait franchi comme une folle le pont séparant le portail et la route menant au chantier, puis le pont datant de la guerre qui traversait une boucle inutile de la rivière, inutile dans le sens qu'à quelques centaines de mètres plus bas, la rivière reprenait son cours normal au pied de la colline, quittant la vallée, mais tout en continuant de marcher elle s'était dit qu'il valait mieux garder cette pensée pour elle et ne pas la dire à Vasilé, se taire et fêter l'anniversaire de sa propre mort, chaque année, mentalement. Elle avait été effleurée aussi par l'idée de se confesser au pope, se disant ensuite qu'il devait bien le savoir déjà et qu'il n'allait pas s'en mêler, peut-être même se taire, entêté comme il l'était, et refuser de l'accompagner de l'autre côté de l'esprit, la laissant seule – comme du reste elle l'était dans tous les instants de sa mort, chose indubitable dorénavant. Des années de suite elle fut incapable de raconter à Vasilé ce qu'elle avait vu à cet instant précis, c'est-à-dire sa

destinée, cette fin qui n'avait guère d'importance, elle le savait, le savait et se taisait, probablement que d'une certaine façon il l'avait compris, au dernier jour de sa vie, lui-même était parti chercher dans la montagne sauvage et dans l'azur quelque chose qu'eux seuls savaient, quelque chose que leurs corps s'étaient chuchoté durant les interminables nuits d'amour et qui ne pouvait pas s'oublier, même s'il fallait le taire devant Ilona et Iochka surtout, ces deux êtres qui étaient dans leur monde sans faute et sans péché, à qui il était impossible de connaître le côté obscur de la lumière, le côté brillant de la mort à laquelle étaient voués tous ceux qui mettaient les pieds dans la vallée, ils devaient le découvrir tout seuls, en eux-mêmes, en silence et dans l'effroi. Iléana semblait avoir oublié ces choses-là dès l'instant où elles s'étaient produites, peut-être qu'elle en avait gardé des bribes dans son esprit mais elle n'y avait accès que rarement et péniblement, elle en était consciente ou pas, ce qui est certain c'est qu'elle en était pénétrée comme d'une souffrance ancienne mais pas trop dure qui ne la quitterait jamais, telles ces maladies avec lesquelles les hommes sont obligés de vivre malgré tout.

Il est sûr que le jour, plutôt l'après-midi, où dans la vallée avait fait son apparition le jeune pas très costaud, pas excessivement maigre non plus, plutôt petit, sans aucun signe particulier pour le rendre mémorable aux regards – elle avait senti, dès le premier instant, peut-être à cause de la lueur allumée dans les yeux de Vasilé, peut-être sous l'effet d'un instinct qui ne la trompait jamais, qu'il allait y avoir un grand changement dans leur communauté. Que la trace, dans le monde, de cet homme que rien ne distinguait, serait être plus tenace que celle de tous les autres réunis ; quand Vasilé lui avait montré la maisonnette d'entre les ponts, cette bicoque dans laquelle on se débarrassait de certaines choses et où on ne rentrait que de temps en temps sans y laisser de traces mémorables, quand elle avait alors

demandé à son homme pourquoi ils ne s'y installeraient pas pour en faire leur nid au lieu de la donner à un inconnu à peine arrivé, elle avait commencé à saisir que Iochka était un homme portant des signes mystérieux, et qu'avec le temps, même si elle n'avait pas compris de suite la décision de Vasilé, la vallée allait changer de visage et d'importance à travers lui. Depuis le moment où elle avait coupé menu la viande restée d'une fête de chantier sur laquelle elle avait ajouté plusieurs œufs battus, mélangeant le tout dans une poêle dont les dimensions défiaient le sens commun, tout en regardant ce jeune, assis sans rien dire au coin de la table, n'essayant pas de s'approcher des autres par les mots ni de se frayer un chemin dans leur amitié, elle avait commencé à entrevoir ce qu'avait voulu dire Vasilé. Et à remarquer le pope, homme clairvoyant autrement, en train de regarder ce jeune avec une attention toute particulière, elle avait eu la conviction qu'elle ne se trompait pas en pensant que Iochka était marqué. Dans quel sens, elle n'aurait pas su le dire, ni le trouver dans le regard de Vasilé, car dans les yeux de celui-ci se mêlaient une sorte de bonté et une terrible dureté, une barrière semblable au voile couvrant les yeux des fous et rien ne pouvait la franchir, ni un autre regard, ni un homme, ni un animal. Iléana n'était peut-être pas la seule, de derrière ses fourneaux, à lire la souffrance dans les yeux du jeune homme : une douleur qu'il ne voulait pas laisser voir, un amour caché, couvant comme de la braise, et qui luisait dans les cendres de son âme, probablement. Et à la faveur d'un regard vif comme la foudre qu'il lui avait rendu, dans la lumière douce qu'exprimaient les yeux du jeune Iochka, brillants et dépourvus de toute lueur de folie, pour la première et peut-être la dernière fois de sa vie, Iléana avait vu, comme lorsqu'on regarde un soleil trop fort ou qu'on lutte, au contraire, avec le noir des nuits sans lune quand la vue est absente et que le regard est pur regard et non reflet des choses, – il lui avait semblé voir – dans l'âme du

jeune assis là sur un banc le futur : elle en a été troublée au point de chanceler et de chercher appui sur la barre entourant le fourneau, elle a eu la vision de ce même homme seul, voûté, avançant sur une route qu'il était seul à connaître, sans rien autour, sans les choses qui construisent normalement le monde, marchant comme à travers un brouillard, comme sur le haut d'une vallée cachée par le passage d'un nuage ; elle a été tentée de lui tendre la main au-dessus de l'abîme qui béait autour de lui, a tenté de l'approcher mais sans résultat, pas même un regard, aucun signe indiquant qu'il la voyait ou qu'il était conscient, d'une quelconque manière, de son existence à elle. Elle s'est ressaisie, s'est débarrassée de la vision et a continué à vaquer à ses affaires, mais le soir elle a raconté à Vasilé ce qu'elle avait vu et lui, sans se taire comme à son habitude, sans la railler non plus au sujet de ses idées folles, s'est levé et s'est assis sur le bord du lit et il y est resté, la bouteille à la main, à réfléchir à des choses qu'il n'a pas voulu lui dire. Il savait donc lui aussi, peut-être que ce n'était pas qu'une simple lubie d'Iléana, cette mystérieuse fulgurance, Vasilé avait *vu* lui aussi et il était tourmenté par les mêmes questions qu'Iléana et les mêmes craintes que soulève la nouvelle de tout départ. Mais, au lieu d'entrer dans le jeu des visions, il a dit : Avec Iochka commence ici une nouvelle ère. Il aura un enfant, dans notre vallée naîtra un enfant. Et cet enfant posera les fondations d'un cimetière. C'est de cette façon que naissent les mondes, tu sais, Iléana, par une naissance et un enterrement. Il s'est tu et elle lui a caressé le dos d'un geste dont ils étaient coutumiers et qu'on appelle généralement amour, puis la femme a commencé à comprendre que sa mort à elle était un fait certain et déjà établi, acté.

Et lorsque dans la vallée est arrivée Ilona, alors Iléana s'est vraiment réjouie. Quoi qu'on dise, une femme qui accepte de vivre à cet endroit c'est rare et elle devait être appréciée pour cela. D'autres femmes y mettaient

parfois les pieds, des épouses, des amantes, des paumées qui se donnaient à quelque dingue d'ouvrier pour quatre sous, peut-être même moins, mais elles étaient comme les jours qui passent, elles ne restaient en aucun cas dans leur coin sauvage, elles étaient du monde de l'au-delà, de l'au-delà de la barrière et repartaient comme tous sans un regard en arrière, pressées d'oublier la vallée au plus vite, les gens, le ciel sous lequel ils vivotaient. Iléana avait bien essayé de lier amitié avec d'autres femmes dans le temps mais dès qu'elle revenait vers ce qu'elle appelait « ma maison » tout s'évanouissait, et le rapprochement – ce sentiment éphémère en soi, jamais pareil et toujours changeant – semblait diminuer substantiellement au lieu d'augmenter, mettant de la distance entre elle et celles de l'au-delà de la barrière. Elle en était bien consciente et mettait l'échec sur son compte, convaincue que c'était parce qu'on savait ce qu'elle avait fait avant, d'où elle venait, et qu'elle méritait son sort, seule cette vallée était accueillante pour elle, en n'importe quel autre endroit elle se serait sentie étrangère.

La venue d'Ilona – femme simple aux yeux incroyablement doux, belle comme seules les personnes tristes depuis toujours peuvent l'être, aux mains pas trop abîmées par le travail et au corps presque souple même si son visage présentait des signes de jeunesse finissante – avait donc été pour elle comme un signe du retour au monde qui ne pouvait se passer que là, un retour sans départ, vers le *soi* qu'est le monde où nous vivons. Au fond, on ne retourne pas, se disait Iléana les soirs calmes de réflexion, il se trouve qu'on est à un endroit qui est le nôtre et qu'on indique comme celui où l'on retourne, même si on a toujours vécu là, car c'est le seul que l'esprit comprend et où l'âme peut se nicher près des proches : chez soi ou à la maison. Elle n'a donc pas été trop étonnée lorsque la maison où Iochka avait vécu seul était devenue pour Ilona son *chez-soi*, elle ne s'est plus posé de questions et a reçu l'autre femme les bras ouverts dans son monde et

depuis, pendant des années, nombreuses et sans ordre comme l'étaient toutes les années, n'a eu de cesse de l'aider à avoir une vie meilleure. La différence d'âge entre elles deux n'était pas énorme, dix ans peut-être, mais Iléana se sentait comme une mère soignant sa fille errante, la fille qu'elle n'aurait jamais et qu'un Dieu généreux avait mise sur sa route par l'amour d'un autre. Elles se sont rapprochées naturellement, devenant corps auprès d'un corps, corps près d'un corps, corps inséparables, une seule et même personne, presque. Elles ne se disaient pas de secrets, mais des choses simples les chargeant d'une aura de mystère qui en augmentait le sens et rendait en quelque sorte leurs conversations singulières, avant qu'elles soient livrées au monde, chaque petit rien qu'elles faisaient ensemble devenant plus important que tout le reste, magnifié par l'amitié ou plutôt par l'amour. Car c'était de l'amour ce sentiment entre ces deux êtres, leur lien avait dépassé le seuil de l'amitié et était devenu amour, s'était transmué en cette possibilité qu'a l'être humain de vivre sa vie à travers le bien fait à autrui, ce sentiment qui rapproche tant l'homme de l'animal au point qu'il devient impossible de faire la différence entre les deux. Elle a été son témoin d'abord, puis la marraine de l'enfant, année après année elle a pris soin qu'il ne lui manque rien et elle a été la première à voir, un soir de septembre comme n'importe quel soir de septembre, sous le toit changeant de la forêt, dans le murmure comme moribond du ruisseau, près des étoiles qui alourdissaient le ciel, Ilona chancelant un peu et portant vite la main à son ventre, se penchant à peine et se couvrant le visage de ses mains comme si ce qu'il lui arrivait était honteux, comme s'il fallait le cacher, ne pas en parler, une chose qu'il fallait taire jusqu'au bout, jusqu'au moment où l'on n'y pouvait plus rien et que – d'une manière ou d'une autre – tout était déjà consommé. Près de son fourneau, Iléana l'a suivie du regard, abandonnant le nettoyage et s'appuyant à la barre d'une main qui ne sentait plus depuis

longtemps la brûlure du métal chauffé, la démarche de sa filleule était déjà moins hésitante et quand elle a franchi le pont elle marchait déjà normalement sans plus rien laisser paraître. Et l'amour d'Iléana, amour de sœur, de mère, de marraine, de témoin, ce sentiment diffus de l'appartenance, l'amour, donc, l'a empêchée de courir derrière Ilona, incitée à rester à ses occupations et à attendre un meilleur moment – elle n'aurait pas su dire lequel, mais un moment plus propice pour poser une question apparemment banale et qui ne donnerait pas l'impression d'attendre une réponse, semblable à une blague ou un mot sans importance, à une bagatelle de celles qu'on échange d'ordinaire lorsqu'on se dit des choses très sérieuses, changeant aussitôt de sujet si bien qu'on ne comprend pas qu'il s'y cache, justement, la clé, le sens de la vie, le presque rien pour lequel elle mérite d'être vécue. Évidemment dans son esprit ce moment serait différé, son éducation, vieille comme le monde, l'empêchait de dire les choses par leur nom, comme elle l'aurait fait si ce n'était pas important mais on ne pouvait pas dire la même chose du docteur qui, au même moment, regardant, rêveur, la vallée depuis sa fenêtre qui donnait sur le pont, avait vu exactement ce qu'avait vu Iléana, notant en plus une terrible souffrance sur le visage de la femme, un désespoir proche du néant qui l'avait fait se redresser, renfrognée et presque en sanglots, et continuer de marcher vers sa maison comme si de rien n'était. Les maladies du corps n'étaient pas la spécialité du docteur mais il était sûr que derrière ces quelques instants de souffrance se cachait quelque chose et il devrait trouver ce que c'était, même s'il était convaincu qu'Ilona ne dirait rien et préfèrerait souffrir en silence jusqu'à ce que ce soit trop tard et, qu'il se disait, non sans raison que c'était à lui de découvrir la vérité, de résoudre le problème, car sinon il n'aurait pas dû voir ce qu'il avait vu par la fenêtre. C'était écrit qu'il devait le voir, s'était-il dit en bénissant le pope et en se moquant de lui-même à

constater qu’il empruntait le langage de sa sainteté. Ce n’était pas difficile à comprendre, pas plus difficile à dire - ce qui rongeait Ilona aurait pu être résolu en un clin d’œil à son hospice - mais il savait pertinemment que toute question posée à la femme, même en l’absence de son Iochka, n’aurait pas de réponse. Tout au plus une hésitation, un hochement de tête, un regard baissé, une négation peu convaincante mais pas de réponse claire et directe. Il lui faudrait donc faire appel au pope, il avait plus de facilité en la matière, et à coup sûr il n’aurait pas rechigné à obtenir la vérité, son entêtement et ses travers de vieille commère devenaient utiles dans ces circonstances.

Il a donc pris une bouteille dans son armoire, a enfilé une veste et il est parti retrouver tout d’abord Iléana. Celle-ci vaquait à ses affaires comme si rien ne s’était passé, silencieuse, souriante, vivant comme toujours dans son monde plein d’infimes péripéties dont elle triomphait à chaque fois. Il étudiait depuis longtemps cette femme, il avait même pris des notes sur elle dans un de ses multiples carnets, il l’avait bien observée les jours où elle avait tenté de s’approcher de ses fous et elle demeurait, pour lui, un cas, l’un de ces cas dans un de ses dossiers où il ajoutait de temps en temps quelques remarques de comportement, des mots ou des phrases, des gestes et des regards de grande importance lui permettant de mieux comprendre. Iléana était, dans l’esprit du docteur, un cas typique de la vallée, ce groupe humain qui ne changeait presque jamais, qui vivait de la même manière année après année et dont les cerveaux ne semblaient pas vieillir, l’absence de changement dans leur comportement restait, pour lui, une énigme qui devait être résolue mais qui refusait indéfiniment même les plus vagues réponses. Ils étaient tous pareils, depuis qu’il les connaissait, ils étaient pareils, il les avait presque tous accueillis, il était du même âge qu’eux, aussi immortel qu’eux peut-être, sauf qu’il n’en était pas toujours conscient.

Il pensait avec eux, il vivait avec eux, les hommes de la vallée étaient ses frères, au point que sa pensée du monde se faisait à travers eux.

Pour ses fous il utilisait trois mots, s'efforçant de comprendre le mental dans toutes ses ténèbres, dans la plénitude de son obscurité et dans ses origines, notant sur la première page de ses cahiers les mots :

peur faim silence

essayant de comprendre comment on arrivait en dehors du monde par ces éléments simples et incontestés ; pour les habitants définitifs de la vallée il avait trouvé, après des années de réflexion et après plusieurs variantes plus fausses les unes que les autres, comme il avait fini par le comprendre, trois autres mots pour commencer ses cahiers, à savoir :

travail faim amour

des choses simples et si complexes que, se disait-il les soirs de solitude en souriant, on n'arrivait à les expliquer que par leur simplicité et non par de savantes allégories et autres théories qui, au fond, n'auraient su parler d'un monde toujours en évolution, un monde comme une toile de mémoire qui ne laisse rien échapper, où tout se passe naturellement et en même temps, sans explications, un monde où la vie, qui toujours se doit d'être expliquée, montre enfin son véritable visage et sourit du plus simple des sourires de l'histoire, chuchotant le mot « néant », le grand et le mystérieux mot qui dit tout sans rien dire, la clé de toute l'existence, l'eau muette dont nous sortons tous et dans laquelle nous mourrons tous, les uns après les autres comme l'herbe et les arbres et les insectes et les animaux de la forêt et les poissons des eaux, rien de rien, à l'infini, dans un désordre qui ne pourra être expliqué que par la mort.

Le docteur vivait convaincu, la plupart du temps, sans se l'avouer pour autant, que les hommes n'ont pas besoin de temps, de même qu'ils n'ont pas besoin de l'histoire ; si ces deux choses existaient, elles étaient

étrangères aux hommes, indépendantes, choses étranges et incompréhensibles auxquelles personne ne pensait. Le monde n'a pas besoin du temps pour exister, se disait-il parfois, le monde n'a besoin ni de temps ni des gens, la seule chose qui garantit l'existence du monde et la confirme en même temps c'est le néant, la mort : absence de tout but en ce qui semble être but ultime.

Une fois chez Iléana, il n'y a même pas eu besoin de mots pour se confier un secret, mais pour corroborer ce qu'ils avaient vu et qu'ils avaient du mal à croire. Ç'avait été peut-être une illusion, l'instant d'un regard éphémère, mais ils devaient se mettre d'accord qu'ils avaient vu les mêmes gestes, la même hésitation dans la démarche, la même main portée au ventre, ce ne pouvait pas être dû au hasard – surtout qu'Iléana soutenait qu'il lui semblait avoir vu ça une autre fois mais ne pas y avoir prêté attention ; convaincu que sa vue ne l'avait pas abusé et encore moins le pressentiment qui l'avait fait sortir de la maison, le docteur a pris le chemin de l'ermitage, le cœur serré et désirant ardemment s'être trompé. Il aurait tant voulu que ce qu'il allait dire soit des sornettes, des bêtises, que ce qu'il raconterait au pope soit sorti tout droit de son imagination et non des faits qui auraient des conséquences. Il marchait comme étranger à la forêt, ne sentant pas ses pas. Ses pensées, d'habitude si sereines et si ordonnées, bouillonnaient cette fois. Il s'imaginait la réaction de Iochka en apprenant cette chose effroyable, il imaginait aussi celle de Vasilé et il ne savait pas comment leur communiquer ce qui n'était pas très clair pour lui-même, comment allaient-ils donc comprendre ce qu'il leur dirait ?

Il a raconté au pope toute l'histoire de fil en aiguille, calmement, avec tout le flegme dont il était capable, ils sont restés un petit verre à la main au milieu des icônes et autres trésors, ils ont examiné la chose sous toutes ses coutures, l'ont traduite dans toutes les langues du cœur, ils ont eu peur

ensemble et ils ont espéré ensemble que tout n'était qu'éphémère folie et inutile orgueil du regard qui croit voir ce qui n'est pas, le docteur n'en démordait pourtant pas et le pope, comme dans d'autres occasions, a dû se rendre à l'évidence et croire que le peu dont ils devisaient là devait avoir une petite part de vérité et qu'ils se devaient donc d'agir, attends, le Guérisseur, ne te presse pas, les Turcs ne sont pas aux frontières[17], réfléchissons davantage, encore un verre, faudra demander aussi à cet enragé de Vasilé s'il sait quelque chose et, de toute manière, rien de ce que nous nous disons ici ne doit arriver aux oreilles de Iochka, ce serait un grand péché que de le faire souffrir, peut-être pour rien, ce serait trop cruel. Finalement, ils sont descendus tous les deux dans la vallée, deux silences sillonnant la contrée, titillés par le même tourment, deux ombres qui s'allongeaient à mesure que l'inquiétude les gagnait, deux visions de la même pensée dure et douloureuse, si douloureuse qu'il valait mieux pour le moment la taire. Après avoir tout raconté à Vasilé, celui-ci s'est tu avec eux, ses grosses mains posées sur la table – à côté de celles des deux autres, silencieuses et interrogatives – elles y sont restées tranquilles, seule une petite veine pulsait sur sa tempe gauche laissant voir son trouble, le frisson réveillé par le souvenir du décès de celle qu'il avait aimée, sa peur, la peur du géant face à une chose qui dépassait ses forces et dont il savait qu'ils en sortiraient tous affaiblis, amoindris, endeuillés. La même question est montée dans les volutes de fumée de son baraquement tout comme elle était montée plus tôt dans l'air vif de l'ermitage, les mêmes mots misérables et traîtres y ont été prononcés – chuchotés dans l'inquiétude et les frissons – laissant place à une seule question répétée par trois cœurs à la fois : qu'est-ce qu'il fallait faire.

Commençant à mourir depuis ce jour-là elle aussi, Iléana n'avait pas changé de corps ou d'esprit, il n'y avait pas eu en elle de transformation

radicale, tout était resté comme avant mais sous des formes légèrement différentes, si subtilement différentes que si un œil extérieur l'avait observée, n'importe quel œil, il aurait difficilement vu ce qui n'était pas visible, détails cachés et tus qui ne transperçaient pas, ne fût-ce que par l'ombre d'un geste ou d'un mot jeté par hasard dans la conversation et qui aurait pu trahir ce qui n'était pas à montrer. Iléana a décidé de placer son corps près de celui de son amie, pas pour parler des choses mais pour faire toutes les choses dont elles n'auraient pu qu'inutilement parler. Sans efforts, sans acharnement, sans tension et sans traîtresse gaieté, sa vie avait continué jour après jour comme si leurs corps, deux entités en substance, n'en faisaient plus qu'un, fort et puissant, si vigoureux que, par une éventuelle tournure de la nature jamais comprise, les deux corps n'auraient pu vivre qu'ensemble, dans une réalité échappant aux autres et qui était celle de l'amour. Son esprit pourtant se réservait une voie de retour, s'est tourné vers soi de toute la force donnée par l'absence de décision, et s'est mis, petit à petit, comme si de rien n'était, comme dans une impression de vies et de morts jamais racontées, s'est donc mis à prendre un chemin déjà emprunté dans son enfance, le chemin de la sauvagerie, du silence, du regard qui ne voyait rien, le seul qu'elle connaissait véritablement, sans pouvoir dire – ni aux autres ni à elle-même – de quoi il était fait, où il menait et ce qu'il signifiait. Elle commença à entendre les bêtes de la forêt de plus en plus distinctement, dans des signes de plus en plus clairs, plus détachés du monde où elle ne se trouvait que temporairement, chaque grognement, chaque bruissement, chaque couinement de petit animal et chaque hurlement des bêtes jeunes, chaque rugissement de fauve ont créé un langage qu'elle déchiffrait à nouveau et à l'intérieur duquel elle vivait accompagnée par le sentiment de vide, de désert qui l'avait obsédée jadis, et à présent avec une force mille fois plus puissante, elle regagnait le monde

qu’elle avait quitté un jour, se le réappropriant, le royaume d’Ilona qui n’était en aucun cas le sien, celui de tout ce qu’elle ne connaissait pas mais qu’elle vivait dans une mesure qui ne serait jamais exhaustive. Était-ce de la folie ? De l’égarement dans l’ombre de l’ombre de l’esprit, dans des fulgurations inconnues qui prêtent un sens supplémentaire aux choses connues, les complétant ? Amour pour l’autre qui est aussi une forme de folie mais dans quel but ? Égarement ? Gâchis ? On n’a jamais su le dire, personne n’a jamais pu affirmer où commence la folie et où finit la soi-disant clarté de l’esprit, le mensonge de la réalité, tout comme personne n’aurait pu dire où commence la clarté de l’esprit et où finit la soi-disant folie. C’était un royaume à elle, rien qu’à elle, le royaume entre deux mondes, entre deux espaces, qui cache peut-être pour toujours l’inutilité du temps et l’absence de but de l’espace. Iléana partirait de temps en temps dans les forêts, partir et se taire avec les lieux et les temps, partir et ne jamais essayer de comprendre le trop plein de ce qui lui arrivait mais se donner en proie au sentiment qui permettait à toutes ces choses de se produire, la souffrance, l’ombre de l’être né de la crainte, insensiblement, ni vue ni comprise, qui tue les esprits choisis.

Lorsqu’elle déciderait de s’en aller définitivement, un jour comme un autre, d’une moitié de siècle comme un autre, personne ne saurait pourquoi, ni où, ni pour qui, personne ne saurait rien parce qu’elle-même n’aurait su appeler les choses par leur nom et, par-dessus tout, elle ne les comprendrait pas, elle les vivrait seulement en les intégrant, avec le naturel dont nous vivons tous mais que nous ne savons expliquer avec exactitude. De nulle part vers nulle part, de jamais à jamais, dans l’absence des choses importantes qui ne sont que rêve, pas une réalité que l’on puisse saisir.

OceanofPDF.com

Le jour où elle était allée pour la dernière fois sur la tombe de sa mère, Ilona n'avait plus pleuré. Les yeux secs, elle avait regardé par-delà les acacias des abords du cimetière de campagne et avait commencé à ne plus se souvenir. La vivante qui l'avait toujours accompagnée sur les chemins de la vie se métamorphosait en morte, en bribes de souvenirs cristallins, lointains, sans rapport avec le courant vivant de la présence qu'elle avait toujours connue. C'était cela la mort, la vraie mort : le passage de l'autre, le présent et qui vit auprès de nous vers quelque chose d'absent, quelque chose qui n'est composé que d'images et de souvenirs disparates, comme étrangers les uns aux autres, petites icônes et frêles sentiments constituant ce que nous appelons la mémoire et en même temps l'oubli. La mort les contient ensemble en égale mesure. La mort de sa mère les contenait d'une manière bien particulière pour Ilona, devenue mère à son tour et se préparant, elle le savait déjà depuis longtemps, à ressembler à sa mère. La femme de la vallée savait tout, à sa manière étrange. Elle savait ce qui s'ensuivrait comme elle savait ce qui ne se produirait pas mais, comme tous les gens de la vallée, tout en pressentant sa science, elle ne pouvait en parler, tout était déjà arrivé et rien ne pouvait être changé ; elle le savait et avec la simplicité de qui sait, elle avait pris le petit Iochka dans ses bras, l'avait soulevé et l'avait posé sur une clôture métallique qui se trouvait à quelques mètres des tombes très simples de ses parents. Il était trop petit pour qu'elle lui explique et lui la regardait de ses grands yeux bleus avec un sourire presque blasé d'enfant indulgent, d'enfant qui sait, au fond de lui-même, que les choses doivent se produire comme elles se produisent et que ni les pleurs ni les plaintes ne servent à rien. Un peu plus loin, le chauffeur de Vasilé fumait, appuyé à la roue du camion. Il attendait, aucune des visites d'Ilona sur la tombe de ses parents ne durait très longtemps et de

toute façon ce jour-là il ne pourrait rien faire d'autre, il espérait seulement pouvoir rentrer dans la vallée avant la nuit.

Ilona a pris le petit balai dans la musette qu'elle avait apportée, a enlevé les feuilles accumulées sur les petits tas de terre qu'étaient devenus ses parents, elle a arraché ici et là quelques mauvaises herbes qui avaient poussé sur les bords puis s'est redressée. Elle avait dit mentalement une prière simple, et avait surtout oublié un peu plus ce qu'ils avaient été tous les deux, puis s'était relevée, avait pris le petit dans ses bras et s'était dirigée vers le portail du cimetière. Elle n'avait pas tourné la tête, elle était montée dans le camion et avait regardé droit devant, la respiration comme coupée, les champs qui se déployaient devant elle. Passons un peu dans le village, avait-elle dit au chauffeur, je veux revoir encore la maison. Le chauffeur avait souri, c'était toujours pareil, même si elle ne le lui avait pas demandé, il serait passé devant la maison de ses parents, il ne pouvait pas imaginer un voyage en ces lieux sans s'arrêter quelques minutes là-bas. C'était d'ailleurs lui qui avait conduit Ilona quand elle avait signé l'acte de vente, un an plus tôt. Une affaire entre frères et sœurs, ils avaient tout laissé au plus jeune d'entre eux qui n'était finalement pas resté au village. Il arrêta le camion devant le portail, à l'endroit où s'élevait autrefois la maison délabrée, on voyait un tas de gravats, quelques poules picoraient dans les détritus, il n'y avait pas âme qui vive. Abandon total, ruines. Ilona était restée quelques instants le front collé contre la vitre du camion, on ne pouvait rien lire dans ses yeux, même pas de la tristesse. Il n'y avait plus rien à voir là-bas, tout était à l'intérieur d'elle-même, dans les petits fragments de mémoire qui s'éloignaient peu à peu, se brouillaient et se transformaient en un paysage immortel qui n'avait plus besoin ni de personnes ni de lieux ni d'être évoqué ; de là sortirait une réalité conforme à son désir qui ne serait pas influencée par la femme dans laquelle ce paysage

séjournait ; relevant un peu son fichu sur ses joues – elle ne savait pas pourquoi, machinalement, très probablement –, elle avait fait signe au jeune homme qu'il pouvait démarrer.

Dernier voyage, se disait-elle, l'année prochaine vivront ici des gens, je ne pourrai plus venir voir, c'est honteux de s'arrêter au portail des gens pour zyeuter dedans comme une folle, sans rime ni raison, comme s'il n'y avait rien d'autre à faire au monde que de regarder dans les cours des autres et de repartir ensuite sans même dire bonjour, puisqu'on ne les connaît pas. Elle avait fixé la route, elle la connaissait par cœur, elle était passée par là des dizaines, des centaines de fois, au point de pouvoir dire où il y avait tel ou tel arbre qui avait disparu et combien de collines il fallait franchir avant d'arriver dans la grande ville et combien de personnes elle connaissait ou ne connaissait pas. Elle aurait aimé s'arrêter en ville, faire faire une promenade à Iochka dans le centre, peut-être lui acheter un vêtement neuf pour l'hiver qui arrivait mais ils avaient pris du retard et le soir tombait déjà, la lumière qui les avait accompagnés le matin tôt, au départ, repartait dans son monde, les champs s'élargissaient de chaque côté de la route et les rochers, en face et sur la gauche, perdaient le jaune de la journée d'automne et s'habillaient maintenant de couleurs différentes. Du haut des crêtes de l'ermitage tombait une luminosité belle comme un corps nu, une vision étrange, une buée inconnue surgie de nulle part.

Lorsqu'ils sont entrés dans la vallée, tout était rose, les bouleaux, les hêtres et les charmes étaient méconnaissables ; leurs feuilles jaunes ne l'étaient plus, ayant tourné au rouille brique tandis que les feuilles rouges des chênes avaient des nuances de noir à moitié transparent ; c'est beau, s'était soudain dit la femme. L'automne est beau cette année et l'hiver viendra tard. Plongée dans le vrombissement du moteur et le silence opalin des alentours, pressentant la nuit qui arrivait, lorsque le camion approchait

en bondissant dans les ornières du premier pont de la vallée après avoir dépassé le petit chemin qui montait à l'ermitage, Ilona avait éprouvé dans tout le corps une douleur comme de fortes brûlures, comme si un seau d'eau chaude lui avait été jeté sur le ventre puis avait coulé partout jusqu'au bout de ses orteils et de ses mains, dans ses os, au sommet de sa tête et même sur ses lèvres. Douleur à goût de cuivre, de cuivre vert-de-grisé et Ilona s'était brusquement redressée, assoiffée, les yeux grands ouverts comme si elle cherchait un point où appuyer son corps impondérable, secouée par la vague de douleur comme une terre qui vibre encore après un grand tremblement. Elle avait regardé autour d'elle, apeurée, elle avait regardé sa main qui s'était instinctivement collée sur son ventre, avait tenté de respirer à fond, avait réussi après plusieurs tentatives, et la douleur s'était calmée pendant quelques secondes comme si elle n'avait jamais existé, disparue dans le monde des illusions et des souvenirs brumeux. Elle avait bougé sur son siège ; avec prudence d'abord. Elle avait tendu une jambe, avait caressé de la plante des pieds le caoutchouc devant elle, s'était redressée et n'avait plus rien senti, même pas un reste de douleur, même pas son souvenir. Elle avait bougé prudemment encore un peu, avait posé la main sur le petit Iochka qui dormait sur le revêtement en caoutchouc du moteur, une vague crainte s'était fait jour en elle et y était restée un moment puis avait pris corps pendant les quelques secondes qui s'étaient écoulées entre la douleur vive et son absence, et s'était envolée dans le monde. Dans les traces des couleurs du soir, l'intérieur de son corps, fait du sang violet des boursouflures noirâtres, avait revêtu la forme de l'inquiétude sans que la femme sache de quoi il retournait ou qu'elle puisse imaginer ce qui l'avait fait sursauter et quel démon se tenait tapi dans le calme qui avait suivi, dans le sentiment apaisant de la disparition de la douleur et dans tous les signes qui lui laissaient croire que ce n'était rien, juste un élancement qu'il ne

fallait pas prendre au sérieux. Elle avait continué à se taire, la douleur avait disparu sans laisser de traces, retournée dans le corps mais sans qu'elle sache exactement où, dans cette vie qui n'appartient à l'homme que vers sa fin et même pas alors, la douleur étant une autre vie, une sorte de mort que personne ne vit, une espèce de destin contre lequel il n'y a rien à faire, toute tentative venant trop tard.

Le camion s'était arrêté, en bondissant, un peu après la maisonnette. Ilona était descendue du camion, à la hauteur du bouquet de bouleaux qui avaient poussé après la naissance du petit, s'étoffant étrangement sur les quelques mètres de gravier qui s'étendaient entre la route et le lit de la rivière. Le chauffeur avait pris délicatement l'enfant encore endormi et le lui avait mis dans les bras puis il était parti vers le haut, en direction du chantier, emplissant la vallée du vrombissement du moteur, sans seulement changer de vitesse. Restée seule, Ilona avait longuement regardé la rivière et le gravier sur lequel poussaient les bouleaux, leurs troncs argentés striés de bandes noires, la forêt sombre derrière et qui avait perdu ses couleurs, qu'elle ne se rappelait même plus. Devant elle, lentement, se balançait une feuille jaune et chétive ; une rafale de vent, venue des baraquements l'a soulevée au moment même où elle allait toucher le sol puis l'a déposée, avec délicatesse, sur la surface de l'eau. À côté d'un oiseau sans tête, au cou nu et ensanglanté. Elle avait regardé cette feuille et dans ses yeux était ressuscitée la lumière de cette journée, la beauté qui l'avait accompagnée partout était encore vivante et survivrait après que, la feuille, sautant avec l'eau par-dessus quelques pierres pour plonger dans les remous, aurait disparu. Elle ne pensait à rien, elle serrait son enfant dans ses bras, elle avait vérifié qu'il était bien couvert et elle était restée immobile, tel un rocher sous le grand rocher déjà gris dans la lumière du soir. Elle était finalement entrée dans la maison, avait déposé le petit dans son lit, dans sa chambre et

s’était mise à travailler comme si rien ne s’était passé, comme si elle avait déjà tout oublié, peut-être que cela n’avait été qu’un simple élancement dû à ces longs moments passés dans les soubresauts du camion, ce n’était peut-être rien. Mais tard le soir, après le repas, une fois le petit réinstallé dans son lit, elle avait fait chauffer une grande marmite d’eau sur le fourneau de la cuisine qui servait aussi d’atelier – même si Iochka avait dressé une paroi de planches entre les deux et avait ouvert une porte après avoir démoli le mur de droite de la maison pour le reconstruire un peu plus loin –, elle avait sorti la grande bassine, avait quitté ses vêtements de tous les jours et s’était accroupie, avec un soin dont elle ne savait d’où il venait, dans l’eau chaude qui montait jusqu’à ses chevilles. Elle était restée un moment ainsi, les mains sur les genoux puis avait commencé à se laver tout doucement, s’était lavé la tête dans la bassine où elle avait mis de l’eau à cet effet, s’était savonné tout le corps puis s’était rincée, avait regardé l’eau pleine de bulles qui jouaient et éclataient autour de ses chevilles puis, comme si elle ne savait pas ce qu’elle faisait, elle avait passé la main sur l’endroit où il lui avait semblé que s’était manifestée la douleur un peu plus tôt et était restée longtemps comme ça, sans bouger, en respirant à peine, en tâtant avec la main pour essayer de savoir si, à l’intérieur, par-delà la toison clairsemée et les lèvres veloutées de ce corps qu’elle caressait, il se passait quelque chose. Elle sentait comme une pulsation, c’était peut-être du plaisir, peut-être autre chose, elle ne parvenait pas à décider, elle avait brusquement compris, avait cessé de bouger sa main, la pression avait baissé, elle se sentait soulagée et elle avait laissé couler un filet de liquide dans l’eau déjà sale de la bassine, n’ayant pas envie de sortir dans la nuit froide. Elle n’aurait pas pu dire s’il y avait quelque chose, si elle était malade ou si tout cela n’avait été qu’une impression éphémère mais elle était restée longtemps, accroupie, recroquevillée, le dos courbé et la main toujours au

même endroit, tentant de laver la crainte qu'elle avait éprouvée et d'oublier, si cela était possible, ce qu'elle avait vécu. Elle avait ensuite rejoint Iochka, s'en était pleinement saisie, le plaisir éphémère de la bassine avait été renouvelé par l'homme et cette habitude de se laver puis de se jeter sur lui, devenue presque quotidienne ; peut-être aussi était-ce la conviction que si elle se laissait en proie au désir et qu'elle n'avait pas mal, ce n'était donc rien, pas grave, peut-être était-ce tout simplement parce que son petit rituel, ce moment passé dans la bassine, les caresses, le fait de se soulager dans l'eau devait se poursuivre ainsi, remplir cet endroit avec ce que son désir lui suggérait et rien d'autre. Elle ne se demandait plus, ne s'était plus jamais demandé pourquoi elle faisait tout ça, et elle aurait pu oublier ce qui s'était passé sauf que la douleur aigüe qu'elle avait éprouvée avait commencé à se répéter de la manière la plus étrange possible et dans les circonstances les plus imprévues, lorsqu'elle marchait ou quand elle était immobile, quand elle faisait une chose sans importance et qu'elle n'imaginait pas une seconde que d'un instant à l'autre son corps serait traversé par l'élancement auquel elle s'habituait déjà, ce coup de couteau planté en elle qui ressemblait à un homme décidé à lui causer du mal, elle s'était mise à le ressentir de la sorte, l'attendant presque tout en le redoutant et en craignant le plaisir infini qu'elle éprouvait chaque fois lorsque la brûlure, en s'apaisant, se répandait dans tout son corps et la réchauffait comme une nuit folle d'amour. Son désir s'était à ce point intensifié, elle avait tant souhaité ne plus se séparer de ce plaisir qui enveloppait tout son corps et causait des rêves déchaînés où tout n'était qu'étincellements et voyages parmi les étoiles, qu'elle avait contracté une autre habitude dont elle ne se déferait jamais. Lorsque les plis du désir se détachaient de leurs corps, lorsque la folie ne les fouettait plus et que la nuit profonde les incitait à s'endormir, à prendre quelque repos de l'âme, elle se blottissait dans les bras de l'homme,

sa main cherchait l’objet qui rassérénait sa vie, elle le saisissait avec une infinie délicatesse et avec un naturel qui caractérise tout ce que nous nommons généralement habitude, elle l’installait là-bas, bougeait un peu pour s’assurer qu’il était en sûreté, bien à elle, et seulement à elle, puis elle se mettait une main sous la tête et s’endormait ainsi avec son homme. Apaisée. Nourrie. Heureuse, si le bonheur est ce sentiment de paix qui s’emparait totalement d’elle. Iochka ne se retirait pas, ne se refusait pas, ne bougeait pas. Il s’endormait tout aussi paisiblement, convaincu qu’ils rêveraient ensemble et que le sommeil ne les séparerait pas. Rêver ensemble. C’était ce qui les unissait, cette non-séparation. Cette union complète, continue, du corps à l’âme et vice versa comme dans un carrousel de feu dont on ne peut descendre. Sinon en direction des tourments, vers le rien à dire ni à entendre, l’invisible complet, le manque sans nom qui les liait plus intimement encore, à travers le rêve, les rêves scintillants d’Ilona qui étaient le feu après la douleur.

Le bonheur n’est rien de plus que l’absence de temps. Non, pas la chute hors du temps, aucune chute n’est heureuse. Mais la permanence, cet état qui implique l’existence de tous les événements en même temps, l’absence de toute cause de quoi que ce soit, de tout effet de quelque cause que ce soit. L’absence de temps comme simultanéité de tout ce qui est vécu. Et clairement non, pas celle de la pauvreté d’esprit, de la douceur, des larmes, de la soif non étanchée après la souillure, de la pitié, du cœur pur, de la paix, de la fuite suite à la souillure, de la haine des hommes. Tout cela n’est pas le temps, tout cela ne manque pas même si tout est temps dans tout cela. Seul ce qui est toujours ensemble est du temps et les choses qui naissent d’autre chose ne sont pas encore du temps mais douleur de l’absence de temps, vie, entêtement. Le temps n’est qu’amour et l’amour n’a ni ordre ni cause, il existe parce qu’il existe et existera toujours parce que rien au

monde ne peut faire qu'il n'existe pas et Ilona sentait tout cela dans le peu de chose qu'était son temps, dans sa vie comme une buée sur terre qui ne laissait aucune trace, dans ces instants qui se déployaient tous à la fois et ne semblaient jamais devoir se séparer, dans les caresses de l'homme aimé et le sourire de l'enfant et dans la proximité de tout ce qui lui appartenait et qui était l'accomplissement. Et de tout cela était née la douleur qui avait fait sa place, existant déjà là-bas, se formant car elle était déjà en germe, car elle l'avait toujours attendue, l'avait aimée, l'avait faite sienne bien avant que sa présence, cette imagination du temps, s'impose à elle. Pourquoi le dire ? Et comment le dire ? Et surtout à qui, d'abord ? Qui, parmi les siens, aurait compris cette chose qui n'était qu'à elle et qui, très vite après qu'elle avait commencé, était devenue amour ? Parce qu'elle avait toujours été amour ? C'était de la honte, peut-être, mais la honte est chute dans le temps et dissimulation, or elle sentait ne rien avoir à dissimuler, son sourire ne recelait nulle sauvagerie dont la laideur ne saurait être montrée au monde, elle se sentait pure et c'était peut-être pour cela qu'elle ne pouvait rien dire, qu'elle ne pouvait tenter de différer ce qui déjà se produisait, ce qui était en elle sans y être encore, cette chose qui, selon les lois humaines, est tristesse et amertume, séparation et temps qui passe.

Et les autres, le contremaître, le docteur, le pope, Iléana, Iochka, eux tous savaient ces choses-là d'une certaine manière, les pressentaient, les voyaient, les entendaient, les tâtaient sans qu'elles puissent être nommées, au point que, quelques années après ce jour-là, leurs paroles, rares et tristes avaient été :

LE CONTREMAÎTRE (*se levant brusquement de table, renversant son verre, se heurtant au coin d'un lit sans rien sentir, le visage noir*) : Il faut que je fasse quelque chose, putain de vie, il faut que je fasse quelque chose.

LE DOCTEUR (*gêné, pâle, serrant entre ses doigts le verre comme une ultime solution, d'une voix étrangère*) : Faut-il que j'aille tenter de parler avec elle et avec Iochka ? Je suis docteur, nom de Dieu, ils m'écouteront peut-être.

LE POPE (*sombre, prêt à se quereller à nouveau, lui faisant écho*) : Faut que j'aille leur parler ? Mais pourquoi ne vas-tu pas à la rivière, toubib, te laver les yeux, tu verrais peut-être mieux le monde ?

LE DOCTEUR (*avec un regard assassin, saisissant la bouteille par le goulot et regardant au loin, à travers la paroi du baraquement*) : Mon père, mon père, tu me cherches vraiment, toi…

ILEANA (*silencieuse, allant d'un lit à l'autre en se tordant les mains*).

LE CONTREMAÎTRE (*gueulant, hurlant, le visage plus sombre qu'avant*) : Taisez-vous, putain, sales pies ! S'ils se chamaillent, ils croient peut-être qu'on résout tout comme ça.

LE DOCTEUR (*fait mine de dire quelque chose, regarde le géant à ses côtés, se tait*).

LE POPE (*il fait un grand signe de croix, regarde le sol d'un air gêné*) : Prions, Vasilé a raison, c'est un grand péché.

ILEANA (*essuie discrètement une larme, éclate presque en sanglots*).

LE CONTREMAÎTRE (*de plus en plus en colère, une veine pulsant sur son front, le regard sombre*) : Et toi qu'est-ce que t'as à te lamenter, ma cocotte ? C'est bien le moment !

IOCHKA (*chez lui, calme, regardant par la fenêtre*) : Demain, Ilona, je réparerai la porte, il y a un courant d'air qui passe.

LE POPE (*repentant, le chapelet à la main, le regard vide*) : Prions, que faire d'autre.

IOCHKA (*de plus en plus préoccupé, il passe un doigt sous la porte, il tâte le seuil*) : Oui, Ilona, y a un sacré courant d'air ici, ça peut pas aller.

Ilona se tait, le regarde presque en souriant, il ne sait jamais rien, comme d'habitude. Mais elle, quelques mois plus tôt, au bout d'une semaine au cours de laquelle les élancements s'étaient succédé et ne l'avaient pas lâchée une seconde, elle avait commencé à prendre peur en se disant que son petit et son mari avaient encore besoin d'elle ; elle avait donc parlé avec une femme d'au-delà de la barrière, elles avaient prétexté d'une journée passée dans la grande ville et elle était allée à l'hôpital, voir un médecin spécialisé en problèmes de femme. Elle n'avait jamais consulté en ce sens, la honte ou la crainte de devoir se montrer à ce genre de médecin qui fouillerait en elle la paralysait, l'empêchait de respirer. Elle avait entendu dire bien des choses à leur propos, paraît-il c'étaient de vrais bouchers, des démons en blouse blanche qui tuaient les femmes avec le sourire aux lèvres, puis vivaient comme si de rien n'était, des plaisantins qui disaient des choses étranges et prononçaient des mots bizarres qu'ils étaient seuls à comprendre, des ennemis du corps féminin. Elle avait pris son courage à deux mains, il le fallait. La honte ne résout rien, s'était-elle dit en montant les marches de l'hôpital, ne résout rien, Ilona, non. Le grand hôpital était une immense bâtisse longue et penchant d'un côté, une sorte de baraque plus grande et en partie délabrée. Dans la petite salle d'attente, il y avait deux autres femmes presque aussi jeunes qu'elle qui se tenaient silencieuses sur des chaises métalliques et regardaient le sol, honteuses du lieu où elles se trouvaient et de ce qu'elles allaient faire. Elle s'était assise avec son amie tout près de la porte comme pour s'enfuir d'un moment à l'autre, une des deux femmes est entrée dans le cabinet, Ilona a tendu l'oreille pour tenter d'entendre quelque chose, de l'autre côté de la porte, il régnait un silence de mort (ou de salle d'hôpital) et toutes les histoires entendues ne semblaient plus vraies mais de simples histoires. Lorsque son tour est venu, ses jambes l'ont lâchée. Elle a voulu se lever mais elle n'a pas

vraiment pu, elle s’est appuyée au mur d’un vert brillant qui était derrière elle, elle a vu le liseré doré au-delà duquel le mur était peint en blanc jusqu’au plafond, elle a vu une grosse mouche voleter comme une folle, le visage interrogateur de son amie, le silence qui grandissait autour et l’enveloppait comme un immense linceul. Elle s’est quand même dirigée vers la porte, elle ne pouvait plus reculer. Le cabinet était grand, beaucoup plus grand qu’on n’aurait cru de l’extérieur, il était incroyablement propre et comme trop lumineux, trop blanc. Derrière un bureau, dans un coin, se tenait une infirmière qui écrivait très vite dans un registre, le docteur (grand, gras, souriant, au regard paternel et pur) lui dictait : Curetage le 11 à dix heures, il lui a fait signe de s’asseoir sur une chaise devant le bureau et s’est assis lui-même, plus souriant encore, avec un regard très gentil. Dis-moi, dis-moi ce qui t’amène chez moi. Ilona a posé ses mains sur ses genoux, a fixé son regard sur elles puis l’a laissé tomber au sol, de toutes ses forces, le corps vaincu, silencieux, éteint ; elle n’a rien dit. Tu as honte, allez, dis-moi ce que tu as. Tu n’es quand même pas venue pour rien ici. Elle a senti sa gorge se nouer, une larme de honte a coulé au coin de son œil gauche, elle a détaché son regard du sol et a presque regardé l’homme. Presque. Ensuite : un élancement. Ici, a-t-elle dit, en montrant la partie basse de son ventre. Là ? a dit l’autre. Ici. Souvent ? Je ne peux pas dire, plusieurs fois par jour, peut-être. C’est douloureux ? Comme un feu, docteur, a-t-elle répondu en éclatant presque en sanglots tandis que ça la brûlait là, en bas. Brûlure, donc, notez, infirmière, douleur aigüe au périnée avec sensation de brûlure. Je vais devoir te regarder. Elle n’a pas répondu, elle n’a pas compris ce qu’il voulait dire, elle n’a rien dit. Tiens, va là-bas, a dit l’infirmière de derrière le bureau. Ilona a tourné la tête dans la direction indiquée, il y avait une table avec deux poignées bizarres équipées de deux supports incurvés, elle ne comprenait pas ce que c’était. Il va falloir te

déshabiller, lui a dit l'infirmière avec un sourire chaleureux. Allez, n'aie pas peur, personne ne te fera de mal. Tiens, va derrière ce paravent et une fois déshabillée tu mettras une chemise de nuit suspendue à la patère. Elle y est allée. Avec des mains étrangères et tremblantes, elle a commencé à enlever ses vêtements. Elle ne savait plus que faire. Elle se sentait en meilleure santé que jamais, elle aurait voulu fuir, se cacher sous terre mais elle a continué à se déshabiller avec les gestes mécaniques d'une condamnée à mort, et quand elle s'est retrouvée toute nue elle a caché sa nudité avec ses mains, elle a éprouvé une honte comme elle n'en avait jamais ressenti, une honte au goût de vin éventé. Elle a passé la chemise de nuit à pois bleus, elle n'a pu se retenir d'un geste de coquetterie pour se faire une mèche sur le front, elle est sortie de derrière le paravent. Elle ne parvenait pas à détacher ses yeux du sol. C'était impossible, elle ne pourrait jamais regarder cet homme dans les yeux, elle ne pouvait s'imaginer son regard, elle aurait voulu mourir sur place, en finir. Il lui a montré la table de consultation, l'infirmière s'est approchée, l'a prise doucement par un coude, lui a murmuré un « allez » d'une voix éteinte, elles se sont approchées ensemble de la surface blanche dont le bas était recouvert d'une toile cirée verte, un échafaud. L'infirmière l'a aidée à s'étendre, alors qu'elle n'éprouvait pas le besoin d'une aide puis elle lui a murmuré, écarte les jambes et pose-les sur les supports. Elle lui a lancé un long regard, lourd et amer, elle ne voulait pas comprendre ce qu'elle lui disait. Comment ça, écarter les jambes et puis quoi ? Se montrer à l'homme ? Comme ça, d'un coup ? Elle a failli la gifler, elle s'est ressaisie et lui a jeté un regard suppliant. On ne pouvait pas faire autrement ? Non, c'est un contrôle, on ne peut pas faire autrement ! Il ne va pas te regarder les dents, non ? a dit la femme en souriant amicalement. Elle s'est tue, par sa tête sont passés tous les saints qu'elle avait vus dans le calendrier, elle s'est fait une croix avec la langue sur le palais et a levé une

jambe. La main entre les jambes, en se cachant, elle a levé l'autre. Froid. Elle avait froid. Elle a failli vomir d'émotion. Le docteur l'a regardée en souriant, enlève ta main de là, tu n'as pas cinq ans, je ne te ferai pas de mal. Tu ferais mieux, s'est-elle dit soudain, ce serait plus correct. Comme dans la chanson. Tralala, saute-la. Fourre-la-lui tant qu'elle est chaude. Non, non. Le docteur a approché sa main gantée de caoutchouc collant, dégoûtant, à travers lequel elle a vu les poils de ses doigts fins comme ceux d'une femme, il l'a touchée tout doucement avec une douceur qu'elle n'aurait pas imaginée quelques instants plus tôt, il lui a touché les lèvres et les a serrées d'abord avant de lisser la peau, puis les a relâchées et les a rouvertes avec le même regard serein, comme s'il jouait avec, pour regarder sans aucune expression à l'intérieur, calme, lumineux, concentré, le front paisible comme s'il dormait, il était debout entre ses jambes et regardait dedans très attentivement et alors elle a senti comme une humidité, une humidité et un petit frisson qui lui a traversé l'esprit et qu'elle a cherché à chasser de cet univers blanc où elle était couchée, les jambes en l'air, la main d'un homme dans son affaire, en présence de l'infirmière, elle s'est efforcée de penser à une chose désagréable, à un danger de mort, à quelque chose qui éliminerait le léger tremblement qui s'emparait lentement d'elle, elle s'est soulevée un peu de sur la table comme si elle voulait s'éloigner, elle a regardé le plafond avec des yeux presque humides, elle a étouffé un soupir, une larme, un sourire, tout cela en même temps, elle a respiré profondément et a gardé l'air à l'intérieur, a voulu mourir et n'a pas pu, a regardé le visage de l'homme, il était toujours aussi calme, peut-être un peu plus interrogateur, à peine, avec le sourcil gauche légèrement relevé, rien de sûr, elle s'est abandonnée à lui. Elle voulait se mettre les mains sous la nuque et le laisser faire ce qu'il voulait d'elle, dans la fosse de l'oubli, crier, mordre, lui arracher les cheveux, le griffer, le sentir en elle, en finir avec ces

attouchements qui l’affolaient, mettre fin à ce début de plaisir démentiel, dans cet après-midi ensoleillé, dans cette pièce blanche où l’infirmière, à sa droite, semblait savoir et la regardait avec pitié et indulgence, un fin sourire à la commissure des lèvres, les yeux plus sereins qu’un ciel de mois d’août. Passer sur toutes ces choses-là et rentrer chez elle, oublier tous les hommes qui dans ces moments-là entraient en elle et lui offraient de nouveau tous les plaisirs qu’elle avait obtenus d’eux un jour, les renvoyer tous dans le monde où ils vivaient, ce monde dépourvu de sens de la mémoire, dépourvu de temps, seulement fait de causes et d’effets qui s’enchaînaient selon leur bon plaisir et rendaient la vie si belle, un chaos de faits apparemment inconnus qui de temps à autre resurgissaient dans le présent puis partaient en laissant juste des traces, de petites traces connues d’elles seules, traces dont personne ne peut comprendre les lois et qu’il est encore moins facile d’expliquer. L’homme s’est arrêté. Sa main s’est éloignée un instant, l’inquiétude s’est manifestée sur son visage par une légère modification du teint, par l’apparition d’une pâleur sur les joues jusque-là roses et pleines de vie. Il a prononcé un mot qu’elle n’a pas compris, elle a vu dans les mains de l’infirmière un objet argenté, long et large comme deux doigts, sa main s’est introduite à nouveau entre ses jambes et l’a ouverte, le même sentiment s’est emparé d’elle, plus puissant cette fois, plus vif, elle a eu de la peine à réfréner un cri lorsqu’elle a compris quelle était son intention, pourquoi il avait besoin de cet objet, quels étaient ses plans où elle n’avait pas sa place, où elle n’était qu’un objet d’étude, elle a serré un peu plus le drap qu’elle avait sous elle avec un geste qu’elle n’a pas pu réprimer et tout doucement, comme dans un rêve dont on ne peut rien dire plus tard, comme dans une vision qui change brusquement tout, le monde, le ciel au-dessus d’elle, le métal infiniment froid et glissant a commencé à entrer en elle, lentement, lentement comme un homme qui aurait déjà dépassé les premiers

spasmes du plaisir et qui ne se hâte plus, qui est prêt à donner au lieu de prendre, est totalement à elle, patient, sage, sans plus, il y a là un sourire et une douceur dont on ne peut parler plus tard, comme s'ils n'avaient jamais existé. Plaisir. Et peur. C'est tout ce qu'Ilona éprouvait en cet après-midi lumineux d'été. Elle s'est totalement abandonnée au jeu des instruments que l'homme, comme s'il devinait son état, enfonçait en elle et ressortait tout en marmonnant des mots que l'infirmière notait dans son grand registre verdâtre. Et plus les mots inconnus se multipliaient, plus le visage du docteur devenait terreux tandis que celui de l'infirmière rougissait, peut-être sous l'effet de l'inquiétude, peut-être sous l'effet de l'attention, le visage de la femme étendue sur la table rougissait pour de tout autres raisons – qu'elle n'aurait jamais avouées à personne même sous menace de mort et qu'elle tairait à jamais –, des raisons si agréables et si terrifiantes, par la force qu'elles avaient pour l'exalter, au point qu'elle avait honte de ce qu'elle faisait là, à la vue des gens, seule parmi eux et en même temps absente, sans pouvoir se maîtriser, tout en réussissant à ne pas toucher l'homme et à ne pas bondir pour le mordre et le griffer comme elle aurait tant eu envie de le faire. Cela n'en finissait plus, ce jour qu'elle oublierait, ce jour qui, par un mécanisme incompréhensible s'effacerait de son esprit, devenait meilleur, toujours plus limpide au fur et à mesure qu'un crépuscule rougeâtre descendait derrière ses paupières et laissait se graver dessus des choses inouïes, en de silencieux soupirs, parfois hurlés en dedans, des choses si agréables qu'elles ne pouvaient être qu'oubli du monde et de soi-même, écroulement dans un trop-plein, retour au lieu primordial qui est plaisir et conduit sans arrêt vers la mort. Ilona mourait. Doucement, avec chaque instrument, chaque attouchement, chaque pénétration par un autre objet métallique, elle mourait un peu et ce jeu durant lequel elle se taisait, dans son monde à elle, cachée tandis que les autres parlaient entre eux, n'en

finissait plus, devenait en même temps une sorte de vie. Une autre vie, différente de celle de la femme qui était entrée, quelques instants plus tôt dans ce cabinet, éperdue de peur et de honte, n'osant pas regarder autour d'elle par crainte de paraître trop audacieuse. Elle n'avait rien dit non plus alors, mais son mutisme prenait maintenant une autre forme, une forme accueillante, chaude comme le ventre d'une mère. Dans laquelle elle se voyait faire des choses impossibles à dire, dans laquelle elle vivait, s'abritait, se cachait, se rendait invisible par-delà une sorte de peau qui ne laissait rien voir à personne sauf à l'homme qui pénétrait sous sa peau, restait là-bas un moment puis ressortait à la lumière juste pour respirer avant d'y entrer à nouveau : peau sans peau, cachette sans cachette, tout cela se passait sans qu'aucun d'eux dise quoi que ce soit ou qu'ils soient ensemble dans ce qui se faisait, tout semblait un rêve, un vol plané. Et lorsque cet appareil à écarter, qui allait de pair avec une inquiétude grandissante du docteur a atteint ses lèvres, lorsqu'il a commencé à entrer en elle des deux côtés, et qu'en même temps s'est engouffré en elle l'air de la pièce, comme glacé, caressant, et qu'il a provoqué un sourire de folie lorsque le visage de l'homme s'est approché de ce vide qui s'était creusé en elle, de ce vide plein qui était elle-même sans l'être, elle a perdu haleine. Plaisir. Égarement. Mort. Elle n'était plus elle-même, elle n'était plus qu'un corps qui désirait que cette tête immense entre enfin en elle, remplisse cette béance, lui apporte le réconfort, mette fin, une fois pour toutes, à ce tourment qui n'en finissait plus et qui était son désir.

Puis tout s'est arrêté. Le monde s'est figé sur place, Ilona n'était plus qu'un corps non déchiré, non désiré, laissé à l'abandon sur une table blanche, jambes en l'air, le regard vide, elle était devenue un objet, une masse amorphe qui attendait la réponse à une question qui la concernait, qui portait sur ce qu'elle avait été et sur ce qu'elle serait désormais. Le médecin

s’est assis sur sa chaise, a écrit quelque chose sur une fiche, est resté un moment songeur, la tête entre les mains, il s’est brusquement souvenu d’elle, lui a dit de se relever et de se rhabiller, la consultation était finie. Elle s’est levée, comme ivre, a remis en place la chemise de nuit, en proie à une honte indicible, elle se demandait si l’homme savait, s’il avait su tout le temps et s’il avait pris du plaisir aussi, si ce qui s’était passé là-bas était partagé ou ne la concernait qu’elle ou que lui, s’il y avait eu un « ensemble » pour tous les deux ou si elle l’avait seulement imaginé, si cela avait été un seul coup d’éclat de sa folie sans la moindre correspondance dans la réalité. Elle s’est habillée, elle se sentait épuisée, ivre, elle vacillait, elle aurait voulu dormir et oublier toutes ces choses, et ne pas faire de rêves dans son sommeil, avoir un de ces sommeils blancs qui ne sont que mort et oubli. Le docteur l’avait regardée avec une sorte de gentillesse, il y avait comme de la pitié dans ses yeux et dans son visage incliné, dans la main qui reposait paisiblement sur le bureau après tous les miracles qu’elle venait de produire, dans son dos légèrement voûté, dans tout son être dominé par un sentiment qu’elle ne pouvait lire entièrement et qu’elle aurait voulu s’approprier, pour de tout autres raisons que celles de l’homme.

— Assieds-toi qu’on parle un peu, lui a-t-il dit.

Elle s’est sagement assise avec un sourire timide sur le visage, son regard a évité le sien, il est allé se poser sur un point de la cour qui se trouvait derrière la fenêtre.

— Tu es gravement malade, lui a dit l’homme. Gravement.

Il a attendu un regard d’elle, une question, quelque chose, mais la femme demeurait impassible et regardait au-delà de lui comme si rien ne s’était passé, comme s’il avait dit une chose sans importance et que l’on pouvait négliger, que l’on pouvait ignorer.

— Tu as un cancer, tes cellules se sont emballées et ont formé une tumeur, je ne peux pas faire grand-chose pour toi, a-t-il poursuivi d'une voix sèche, de la voix la plus glaciale qui soit, la plus indifférente. Tout ce que je peux faire c'est te donner des calmants, je vais le faire, tu devras les prendre deux fois par jour, matin et soir, c'est tout.

Il l'a regardée posément, avec le plus grand calme qui soit. Il attendait une question, un étonnement. Un regard. Quelque chose. N'importe quoi. La femme a tendu la main par-dessus le bureau, a pris l'ordonnance comme un objet étranger, incompréhensible, elle n'a pas même fait mine de la lire, l'a mise dans une des poches de sa robe puis a regardé le médecin avec les yeux bleus les plus limpides du monde, puis toute la pièce autour d'elle comme quelqu'un qui vient de se réveiller et a dit :

— Merci.

Elle s'est levée et elle est sortie. Sans un autre mot, elle a poussé la porte du cabinet dans lequel venait de se conclure un destin qui était déjà le sien.

— Qu'est-ce qui s'est passé, ma petite, a dit son amie en se levant d'un bond de la chaise sur laquelle elle l'avait attendue. Tu es restée là-bas plus d'une heure, qu'est-ce qu'il y a ?

Ilona l'a regardée calmement, avec le calme de quelqu'un qui a commencé à quitter le monde à la seconde où le docteur lui avait dit ce qu'elle avait ou peut-être même un peu avant, depuis l'instant où un pressentiment l'avait amenée en ces lieux, elle est sortie dans la cour suivie par les yeux interrogateurs de l'autre et s'est assise sur un banc, sous un noyer, à la fraîcheur. Elle a regardé autour d'elle, la cour de l'hôpital était vide à cette heure de l'après-midi puis, peu à peu, ses yeux ont croisé ceux de l'autre femme.

— J’ai un cancer. Il n’y a pas grand-chose à faire, a-t-elle ajouté d’une voix sèche. Je prendrai des pilules, je ne sais pas si c’est utile mais je les prendrai.

Son amie a étouffé un cri de surprise, ses yeux se sont brusquement emplis de larmes, elle s’est retenue et l’a prise dans ses bras comme une enfant. Ilona s’est laissée caresser, elle a posé sa tête sur la poitrine de la femme et n’a rien dit, elle a gardé le silence, un silence grand comme le monde, au regard vide, en s’efforçant de dissoudre ce qu’elle savait dans le brouillard qui était descendu sur elle. Elle mourait donc. C’était cela. C’était tout. Ou quelque chose de plus, elle avait oublié de le demander, à quoi bon ?

Peu à peu, comme à travers un brouillard qui n’était pas celui de ses yeux, le malheur qu’elle venait d’apprendre faisait son chemin dans son esprit. Le souvenir de ce qui s’était passé dans le cabinet se transformait en mots et en éclaircissements, devenait de l’histoire, son histoire, l’histoire d’une fin du monde qui se produit à la mort de chaque être humain. De l’impensable, de l’inimaginable, ce qui ne peut même pas se suggérer se faisait place dans son esprit avec la faible force des mots et, à mesure que cela devenait compréhensible, à mesure que ces mots prenaient du poids et du sens, la peur se substituait à l’histoire. Une peur douce comme une caresse, la peur de quelque chose de connu, de l’incompréhensible devenant compréhensible, sans être plus clair pour autant. Elle est restée immobile sur son banc sans verser une larme, sans que frémisse le moindre muscle de son visage, corps immobile dans un monde immobile. Les mots pénétraient avec peine dans son esprit, comme si rien ne voulait prendre de forme définitive, devenir idée claire de ce qui venait de se produire, qui avait commencé, en réalité, qui se passait depuis bien longtemps et se confirmait seulement, se déroulait sans vitesse, lentement, comme une de ces journées

au cours desquelles le brouillard fait que plus rien n’arrive dans le monde, comme une nuit d’hiver où toutes les âmes se cachent. Qu’allait-il lui arriver ? Que devait-elle faire ? À qui en parler ? Et pourquoi ? Petit à petit, en l’absence d’idées claires, des questions pesantes qui n’avaient aucune réponse possible se faisaient jour dans l’esprit d’Ilona, questions inimaginables quelques heures plus tôt et dont l’irruption dans son univers, trop brutale, bloquait sa réflexion. Le regard vide, elle observait le long mur de l’hôpital, les fenêtres symétriquement disposées, le toit haut et rapiécé, les allées de gravillon, les bancs, les arbres, les bosquets qui avaient poussé ici et là, sans ordre, ses chaussures puis de nouveau le mur jauni, usé par le vent et la pluie, le toit. Elle s’est levée, a fait quelques pas, a respiré profondément et, de la voix la plus limpide qui soit, sans trembler le moins du monde, sans la moindre émotion de peur ou de regret, elle a dit :

— Rentrons chez nous, maintenant, on n’a plus rien à faire ici !

Elle s’est dirigée vers le portail. Calmement, sans rien dire, comme lorsqu’elle était venue, ni accablée ni voûtée sous l’effet de l’annonce de sa propre mort, pas même inquiète. Elle est montée dans l’éternel camion et ce n’est qu’après qu’ils eurent déposé son amie dans la ville voisine, après qu’elle l’eut saluée avec les mots les plus convenus et qu’elle l’eut remerciée de tout son cœur, après qu’elle fut passée voir son enfant, l’embrasser et lui laisser ce qu’elle avait pour lui, après qu’ils eurent franchi la barrière et que le camion eut ralenti en s’essoufflant à petite vitesse dans les ornières, ce n’est qu’alors, après avoir appris cette chose qu’elle ne saurait ni ne comprendrait jamais, qu’elle a demandé au garçon qui conduisait de s’arrêter et qu’elle est descendue dans la poussière de la route. Poussière blanchâtre, collante, mélange de pierre érodée par les siècles et de terre jamais cultivée, poussière de sa vie. Elle a traîné les pieds dans cette poussière, elle est passée sur l’herbe. Sur un sol habillé d’une pellicule

blanchâtre, sol couvert lui aussi des restes du rocher qui se dressait devant elle, isolé, silencieux, plein de pointes hérissées, de cachettes et de dangers, comme toujours, comme jamais, ce jour-là, apparemment amical. Elle a levé les yeux, elle a quitté son fichu, son front blanc a brillé dans le soleil tout comme le rocher à l'horizon, elle se tenait très droite et ne bougeait pas, elle regardait seulement un endroit où elle savait que se trouvait la croix se dressant sur l'église du petit ermitage et ne disait mot. Elle commençait à comprendre, peu à peu, qu'elle était en train de mourir, qu'il n'y avait rien à faire, elle était comme déjà morte, la vie – ce rien qu'elle n'avait jamais tenté de s'expliquer autrement que par l'amour – commençait sa fin. Comme ça. Comme toute chose en ce monde, comme tout ce qui se passe dans cette étrangère qu'est l'âme sans que personne ne s'en rende compte, sans que rien ne trahisse la présence de la mort. L'avenir c'est la mort, s'est-elle dit très calmement, plus silencieuse que le rocher qu'elle regardait. L'avenir c'est la mort. Mon temps sur cette terre c'est cela : la mort. Désormais. Depuis quelques heures je suis une morte qui va par le monde et ici, dans la vallée, je suis la seule à le savoir. Je ne peux pas l'oublier, l'oubli est impossible. Mais ce qu'elle pouvait faire, elle devait le faire, elle l'avait toujours fait et elle allait oublier toute idée d'avenir, ne vivre que l'instant présent, le peu qui s'offre entre une perception et celle qui suit, entre une image et une autre, entre un sentiment et le suivant comme entre l'absence d'une perception et l'absence d'une autre, d'une image et d'une autre, d'un sentiment et d'un autre, tout est pareil, tout est alors, maintenant encore, jamais, en l'absence du temps, de l'assassin qui met fin à la présence des corps sur cette terre. Elle s'est assise sur une pierre, un peu à l'écart de la route, de la poussière soulevée par le camion et du jeune homme qui fumait appuyé au dossier de son siège sans autre geste que celui de porter sa cigarette à sa bouche puis de faire tomber la cendre

par la vitre ouverte du camion, elle s'est assise et se prenant la tête entre les mains, elle a brusquement éprouvé le besoin de pleurer. De pleurer seule comme le font ceux qui savent qu'ils meurent et n'ont pas le courage de dire aux autres ce qui leur arrive. C'était un besoin, une tension des muscles du cou et du visage, ses yeux étaient rouges, son corps penchait en avant et ses mains se joignaient sur ses genoux comme pour une prière muette. Les plis de sa robe dessinés avec la précision dont le hasard produit les dessins les plus troublants du monde, son fichu jeté à côté d'elle comme une statue s'apprêtant à s'envoler au souffle léger du vent de l'après-midi, ce fichu pareil à un linceul blanc qu'elle avait ôté et qu'elle se mettrait bientôt sur les épaules. Ilona, qui pleurait presque, était une madone égarée dans une vallée de larmes où jamais le moindre sculpteur n'avait mis le pied, elle était la création fortuite d'un Dieu nullement apitoyé qui avait fait d'un être sans défense un jouet. Et pourtant c'était vers ce Dieu qu'elle élevait sa prière muette dans ces quasi-larmes qui s'étaient emparées d'elle, c'était vers la croix de l'église du petit ermitage qu'elle dirigeait ses regards suppliants et tout son être, avec la conviction que, l'espace d'un instant au moins, pourrait venir, sinon le salut de ces malheurs du monde, du moins une lueur d'espoir. Elle ne savait pas ce qu'elle voulait. Remonter le temps mais à quoi cela aurait-il servi ? Effacer de sa mémoire ce qui s'était passé, ce dernier jour de sa vie, ces dernières heures, la nouvelle donnée par l'étranger en blouse blanche, la douleur qu'elle avait éprouvée, le vide dans lequel elle se sentait tomber sans remède ? Que pouvait-elle faire alors qu'il n'y avait rien à faire ? Elle avait prié en silence, elle avait rassemblé ses forces en une voix intérieure qu'elle entendait à demi et qui ne semblait pas être la sienne, un cri désespéré adressé à un Dieu qui ne pouvait pas ne pas l'entendre, qui savait, qui sur un simple signe, pouvait assurer son salut. Elle avait prié longtemps sans faire le moindre mouvement, sans détacher

son regard de la direction qu'il avait prise, elle avait à peine cillé, à peine respiré, elle était restée comme morte sur cette pierre, une morte vivante qui priait pour demander un bien qu'elle ne pouvait imaginer.

Puis elle s'était levée. Un peu voûtée comme à la suite d'une douleur terrible dont elle récupérait avec difficulté, elle avait ramassé son fichu sur la pointe de rocher sur lequel elle l'avait jeté et se l'était mis sur les épaules. Elle avait levé les yeux, avait contemplé paisiblement la vallée, le ruisseau qui la parcourait, la barrière derrière elle et le pont dans le lointain, les forêts qui se dressaient à la limite de l'horizon, à peine esquissées, les bergeries installées depuis l'été aux abords de la ville, le bois rond et maudit sous la Petite Pierre, toutes ces choses qui étaient, aucun doute ne subsistait au fond d'elle-même, le lieu où elle mourrait. Où elle mourait déjà, où le chemin menant à sa fin avait commencé et s'achèverait. Elle était montée péniblement dans le camion, avait fait un signe de la tête et le bruit du moteur l'avait rendue sourde un instant, puis le bruit était devenu vrombissement monotone, troublé parfois par les changements de vitesse dans les virages. Elle avait fait le vide dans sa tête, elle se contentait de regarder le monde autour d'elle et de tenter d'en voir les plus infimes détails, image après image, objet après objet, trait après trait, atome après atome ou presque, en s'efforçant de concentrer dans ces regards tout ce qu'elle n'était plus, tout ce qu'elle n'avait plus : la vie, le bonheur.

Elle est descendue devant la maisonnette, Iochka était parti Dieu sait où, elle est entrée, a fermé la porte au verrou derrière elle et tout doucement, comme dans un rêve qu'elle vivait réellement, elle a quitté tous ses vêtements. Elle s'est retrouvée nue au milieu de la pièce, nue comme une statue que personne ne regardait, une statue esseulée et presque irréelle. Elle a allumé le feu dans le fourneau et, toujours nue, sans se couvrir du moindre fichu ou du moindre châle, elle a mis de l'eau à chauffer, s'est assise sur un

tabouret à trois pieds et a regardé l'eau chauffer dans le grand seau puis les petites bulles qui commençaient à monter du fond, les grosses de la surface, et l'écume qui annonçait que l'eau avait bouilli, qu'elle était prête à être utilisée. Elle l'a versée dans la grande bassine, a vérifié du doigt la température d'abord, avec toute la main ensuite de peur de se brûler, et s'est laissée glisser dans la chaleur protectrice de l'eau. Ventre dans ventre, corps dans corps, eau dans eau, Ilona. Elle ne souhaitait rien d'autre, juste ça, ces choses-là, un oubli qui s'oublierait lui-même et dans lequel elle pourrait se mirer, toute neuve, encore non née, non mortelle, corps intermédiaire en un monde liquide et mouvant. Heureuse. Juste tout sourire et rayons de soleil, un rêve printanier. Comme à son habitude, elle a glissé sa main entre ses cuisses et elle est restée comme ça, sans rien faire. Sauf qu'elle tenait maintenant en main la cause de sa mort, qu'elle mourait à cause d'elle, qu'elle n'en tenait qu'avec plus de tendresse son bijou de femme, le caressait, l'aimait comme on ne peut aimer que son propre corps, avec passion et oubli de soi, dans une forme d'amour qui ressemble à ce point à la folie qu'elle ne peut en être distinguée. Là, dans cette grande bassine embuée, Ilona s'aimait dans la semi-obscurité de la cuisine, s'aimait elle-même, juste elle-même, aimait ce corps dont elle savait qu'il ne serait plus d'ici peu. Elle s'aimait, pleine de crainte et toute tremblante, elle s'aimait en regardant les soufflets et les marteaux de Iochka, les assiettes, les poêles, les casseroles, les couverts dans le bocal en verre, le parquet de bois éternellement crasseux, que malgré tous ses efforts, elle n'avait pas réussi à faire briller, le fenestron sale où une tête d'homme aurait eu à peine la place de passer, elle regardait le monde embrumé de l'autre côté, aussi embrumé que son âme en cet instant.

Elle ne s'est levée que longtemps après, sans finir ce qu'elle avait commencé à faire, a séché son corps avec une serviette prise à un clou placé

à bonne hauteur dans le cadre de la porte puis, sans s'habiller, elle est passée, toute nue, dans la chambre de l'enfant, vide désormais et rarement utilisée, sauf quand le petit venait à la maison pour quelques jours. Elle s'est assise, nue, sur le lit devant la fenêtre et a furtivement regardé dehors en levant la tête juste assez pour voir le ruisseau devant la maison. Elle aimait la fraîcheur de la pièce, ce froid qui enveloppait lentement ses cuisses et les pointes de ses seins, son cou et ses chevilles, puis tout son corps, elle aimait rester dans le froid et sentir son corps, sa peau dont il était enveloppé comme dans un vêtement froid. Elle aimait attendre qu'il se réchauffe même si elle savait bien qu'elle aurait de plus en plus froid. Rester ainsi, nue dans la maison vide, tenter de ne plus penser à rien, se contenter de regarder et d'écouter le doux murmure de l'eau et le bruissement à peine perceptible des feuilles dans les arbres.

Lorsque la porte s'est ouverte – Iochka avait dû venir des baraquements, elle n'avait pas entendu ses pas, elle s'était levée d'un bond pour tirer le verrou –, sa petite peur et sa surprise l'avaient fait trembler plus fort, l'avaient agitée à tel point que, sans dire un mot, elle avait sauté sur lui comme une bête sauvage, l'avait jeté au sol, l'avait mordu, griffé, presque frappé, lui avait arraché des touffes de cheveux, lui avait tordu les mains, son désir ressemblait tellement à la furie d'un animal sauvage que l'homme, comprenant à peine ce qui lui arrivait, s'était laissé faire. Lorsqu'elle a eu fini, elle s'est relevée et s'est assise, recroquevillée, à l'endroit où elle était un peu plus tôt mais à droite de la fenêtre. C'était une icône nue à côté de l'icône suspendue au-dessus de la fenêtre, s'était brusquement dit l'homme. Une icône nue qui m'appartient. Il avait souri et s'était assis à côté d'elle, sans parler, comme à son habitude, il avait de la peine à trouver des mots et à cet instant on aurait eu beau se servir d'une pince chauffée à blanc on ne lui en aurait pas arraché un.

— Je suis allée en ville chez Lisavéta, aujourd'hui.

Iochka s'était tu, souriant, il avait pris sa main dans la sienne et avait regardé par la fenêtre.

— Chez le docteur.

Silence, toujours, pas même une question, il savait que de toute façon elle parlerait, elle a donc poursuivi :

— On m'a examinée là, au bas du ventre, j'avais des douleurs depuis quelque temps, je suis allée consulter (Iochka a ouvert de grands yeux, il ne savait rien de tout cela, il l'apprenait à l'instant). C'est grave, Iochka, a dit la femme en éclatant en sanglots et en laissant enfin couler les larmes qui couvaient depuis des heures. C'est grave, je vais mourir !

Iochka s'est levé, a fait un pas en avant, un autre en arrière, a fait demi-tour.

— Qu'est-ce que tu racontes là ?

— Je vais mourir, j'ai un cancer.

Ses mots ont résonné comme un coup de marteau dans la pièce. Cancer, a dit Iochka comme pour lui-même, cancer. (Il ne savait pas très bien ce que cela voulait dire mais il savait que c'était grave.) Cancer, a-t-il répété, un peu plus fort. Il s'est rassis juste à l'endroit d'où il s'était levé, a penché la tête comme il en avait l'habitude dans ses moments de tristesse ou quand il pensait sérieusement à quelque chose et il s'est tu. La femme s'est collée contre son dos, elle a appuyé ses seins et son sexe contre sa peau, l'a pris dans ses bras. Tout en pleurant, en sanglotant, puis de plus en plus silencieuse, pleurant en silence, de ces pleurs qui viennent après la première crise. Je ne veux pas mourir, Iochka, a-t-elle murmuré, d'une voix que les larmes rendaient rauque. Je ne veux pas mourir, j'ai peur de mourir. L'homme a levé les mains sur lesquelles il s'appuyait jusque-là comme s'il avait peur de tomber et lui a caressé le dos de la main. Il a serré ses mains

frêles dans ses mains larges comme des pelles et les a embrassées, sans rien dire, il était si affecté par ce qu'il venait d'entendre que lui qui n'était déjà guère bavard semblait avoir complètement perdu la parole. Quelle est la différence entre un homme qui a le don de la parole et un autre qui en est dépourvu ? Quelle est la différence entre la mémoire d'une maison, de ses murs et des objets qu'elle contient et la mémoire d'un homme ? D'un homme qui pleure en s'appuyant à un autre qui, à son tour, s'appuie sur des objets, un lit, un parquet, le sol sur lequel toutes ces choses se trouvent ? Il était là, juste comme soutien, corps contre un corps qui pleurait à côté de lui, celui de sa femme qui voulait ne faire qu'une avec lui dans cet instant de sa vie où elle ne pouvait plus répondre à la moindre question et ne s'en posait aucune, se contentant de pleurer en s'appuyant et en se collant à la peau de son homme et en laissant son esprit vaguer, faire remonter des bribes de vie, de désirs, de regrets, de souvenirs, d'espoirs, toutes choses qui font que la conscience est vive et donne naissance au temps, la chose la plus chaotique au monde. Là-bas, dans le silence de la pièce, dans le murmure à peine entendu du ruisseau, le pépiement des oiseaux, le bruissement des feuilles dans les arbres à côté de la maison et au-dessus d'elle, dans le grondement toujours présent de la terre, ce bruit que nous n'entendons pas mais qui est toujours présent à nos oreilles, le temps semblait ne plus couler, ne plus être ordre chronologique des choses mais une masse indifférenciée de faits et de sentiments qui se manifestaient comme bon leur semblait, sans pouvoir être ordonnée par une pensée qui ne prenait nullement en compte le passage de l'instant mais la présence, la présence simultanée de toutes les choses qui composaient la mémoire. Dans ces instants, ces minutes peut-être, Ilona devenait sa propre mémoire sans le savoir, la proximité de la mort créait en elle un sentiment de peur qui ne pouvait être nié que par la présence toute-puissante et simultanée de tout ce

qui avait fait sa vie jusque-là. Elle serrait dans ses bras le corps de son homme et ses yeux fermés, d'où coulaient des larmes de plus en plus rares, voyaient d'autres choses, d'autres temps, Iochka junior apprenant à marcher juste là, devant eux, une route déserte où elle avançait dans une tempête de neige, la cour d'un foyer pour ouvriers dans la brume de l'aurore, une lumière qui venait de nulle part et qu'elle ne voulait pas s'expliquer, la lumière apaisante et comme assourdissante du passé.

Iochka a écarté doucement ses mains, il s'est levé – il semblait soudain plus grand, plus large – il a quitté sa vieille salopette usée, a embrassé Ilona sur le front et il est sorti devant la maison. Il a sorti la bouteille d'eau-de-vie de sa petite caisse sous le banc où il la gardait, a bu une bonne gorgée, s'est pris la tête dans les mains et a regardé le ruisseau. Eau. Écoulement. Passage. Le rien qui l'entourait, le monde tel qu'il était, désert à ces heures de l'après-midi. Les bruits de l'autre côté de la route, le pont, le taillis de bouleaux au-delà duquel se dressaient les baraquements. À gauche, la route descendant dans la vallée, vers l'autre monde, vers le monde d'où était venue cette nouvelle dont il n'était même pas capable d'avoir peur, qui l'avait laissé sans voix, l'avait jeté dans un silence proche de la folie, de sa propre mort, de son élimination définitive de ce monde. Il avait le regard vide, il buvait de temps en temps une gorgée d'eau-de-vie et laissait son esprit vagabonder librement sur les sentiers et les taillis qu'il connaissait, dans les images et les événements du temps jadis qu'il semblait avoir oubliés depuis si longtemps, dans les souffrances, les joies, les moments de paix où il avait regardé couler le ruisseau, comme maintenant. Un soir avec un homme frappé et presque mort sur la bande de terre et de gravier entre la maison et le ruisseau, un après-midi lointain où il avait ramassé sur le sol l'œil de quelqu'un, l'avait longuement regardé sans savoir ce qu'il faisait, un autre après-midi où sa femme était apparue à la porte, sortant de la

tempête de neige, les ténèbres brumeuses du passé, la peur de l'avenir. Tout cela lui venait à l'esprit d'un coup, tout ce qui était temps se produisait de manière concomitante et rien ne semblait être arrivé avant ou après, Iochka devenait sa propre mémoire, se métamorphosait en mémoire. Dans la douleur, douleur si aigüe qu'elle l'avait cloué sur le banc devant la maison et l'empêchait de se lever, de respirer, d'être lui-même.

On ne peut savoir combien de temps ces deux-là sont restés presque sans bouger, la femme sur le lit dans la chambre de l'enfant, l'homme sur le banc devant la maison, chacun avec sa douleur et tous les deux dans la même souffrance d'un même corps, leur corps, leur amour. Ce jour-là, lorsque l'avenir avait cessé d'exister et que Iochka était déjà mort pour Ilona, on ne sait combien de temps ils sont restés immobiles, sans penser à rien, corps commun à souvenirs communs, un seul et même corps douloureux. Iochka avait fini par se lever avec des gestes lents, avait brossé sa salopette, était entré dans la maison où Ilona s'était levée elle aussi, s'était habillée et s'affairait dans la pièce du milieu – il avait regardé autour de lui comme s'il venait de s'éveiller d'un long sommeil, était sorti et s'était dirigé vers les baraquements. Lentement, sans se presser, sans rien voir autour de lui, en regardant seulement le sol qui s'étendait devant ses pas. Il n'errait pas, il n'allait nulle part, il ne savait pas ce qu'il y avait devant lui. Il marchait. C'est tout. Il posait un pied devant l'autre, une chaussure (pleine de terre et de poussière, les lacets trop courts noués à mi-chaussure) devant l'autre, il allongeait son ombre tandis que son corps fendait l'air devant lui sans peine, comme si soudain Iochka ne marchait pas dans la vallée, parmi des choses si connues mais dans une autre vallée, totalement inconnue, une vallée que les larmes de sa femme avaient créée pendant qu'ils étaient restés sans rien se dire dans la chambre de l'enfant. Vallée silencieuse et solitaire, vallée de la fin d'un corps commun, vallée

dans laquelle seul leur amour pouvait exister, solitaire, comme il l'avait toujours été, comme il le serait à jamais. Au portail de l'hôpital, il a fait mine de s'arrêter, d'appuyer sur la poignée rouillée et d'entrer, de continuer à se déplacer dans la direction où devait se trouver le docteur. Ses jambes ont vacillé, tout son corps a reculé comme devant une chose étonnante, il a fait demi-tour et s'est retrouvé dans le lit du ruisseau. Plongé jusqu'aux genoux dans l'eau froide comme de la glace, il est resté un moment immobile, tête penchée, regard trouble, ne cherchant plus rien. Ses jambes ont commencé à se lever, ses chaussures pleines d'eau ont fendu le courant tandis qu'il montait vers la montagne, vers une source dont il ne savait rien et dont il ne saurait jamais rien. Lentement. Lentement. Sans bouger lui-même mais en faisant bouger le monde entier, l'homme montait sans le savoir vers les baraquements. Pas loin, juste après le virage au-dessus duquel s'élevait un talus sur lequel, des années plus tard, se dresserait un merveilleux chalet, il y avait des remorques aux pneus enlevés, calées par d'énormes pierres pour qu'elles ne dégringolent pas : de petites fenêtres sales, avec de la peinture écaillée pleine de boue sur laquelle s'était collée une épaisse couche de poussière, c'était là que vivaient des hommes ; cela n'avait jamais été des habitations, des maisons. C'était là-bas que se dirigeaient ses pas lorsque tout à coup il a sursauté et a regardé autour de lui puis entre ses jambes plongées dans l'eau jusqu'aux genoux, puis à nouveau autour de lui – de peur que quelqu'un l'ait vu –, puis vers l'eau qui faisait maintenant des vaguelettes et dans laquelle il ne se rappelait pas comment il avait pu se retrouver et dont il s'est dépêché de sortir. Putain de putain de vie, a-t-il dit avec dépit en s'asseyant sur le bord. Il a quitté ses croquenots puis ses chaussettes, a longuement regardé ses pieds ridés par l'eau glacée, puis le ruisseau cristallin, il a attaché ses souliers avec ses lacets, a fourré

ses chaussettes dedans, les a soulevés et s’est dirigé à pas presque vifs vers les baraquements.

Pendant ce temps, Ilona avait abandonné les vêtements qu’elle pliait et dépliait depuis un bon moment sans réussir à les mettre dans le couffin de la pièce du milieu et à le refermer, elle était revenue dans la chambre du petit. Elle était restée un moment debout à regarder l’icône suspendue au-dessus du lit. Elle l’avait prise et sans savoir pourquoi et sans se poser de question, elle l’avait serrée contre sa poitrine. Doucement, avec délicatesse, elle avait collé ses lèvres brûlantes de larmes sur un côté usé du cadre. Puis elle s’était assise sur le bord du lit, sans bouger, l’icône contre sa poitrine, sans penser, le regard vide.

Iochka était passé devant Iléana, presque souriant. Entourée des siens, de l’arsenal avec lequel elle luttait jour après jour contre la faim qui semblait gagner la vallée comme une peste avant chaque repas, la femme avait à côté d’elle un tas de pommes de terre épluchées, un seau d’oignons, des navets, des racines de persil, des bouteilles de jus de tomate, de la farine, de l’huile, de la crème fraîche et une quantité immense de viande de bœuf. Elle prépare un goulasch, s’est dit mentalement Iochka, l’appétit déjà aiguisé par ce plat en devenir. Un peu plus loin, quelques garçons jouaient au ballon, soulevant la poussière qui se déposait ensuite sur tout, y compris sur la viande et les légumes d’Iléana qui, sans cesser ses préparatifs, les réprimandait et leur souhaitait en souriant les plus terribles malheurs, qu’ils brûlent dans les flammes de l’enfer, qu’ils attrapent la peste bubonique et un cancer bien mérité pour ces mal élevés. Un des mots de l’invective percuta les oreilles de Iochka et son visage changea de couleur, et durant le bref moment qu’il lui a fallu pour parcourir l’espace entre la cuisine et la remorque-dortoir de Vasilé, le brouillard descendu plus tôt sur ses regards était revenu. Il a monté comme ivre les marches de la remorque et a failli

manquer la dernière, par instinct, il s’est accroché à la poignée métallique, arrachant presque la porte de son cadre, se rattrapant au dernier instant. Surpris, Vasilé a sursauté et sans trop réfléchir s’est mis à jurer, a pris la main libre de Iochka qui s’agitait dans l’air à la recherche d’un appui, en lui disant, sur un ton qui n’était pas brusque, comme s’il sentait qu’il y avait un truc : Qu’est-ce que t’as, mon vieux ? Qu’est-ce qui t’arrive ?

Iochka s’est redressé, est entré dans la remorque en tirant la porte avec soin derrière lui et s’est assis sur une des chaises qui étaient autour de la table, devant la fenêtre – sa place habituelle. Vasilé s’est assis aussi, a poussé les feuilles des graphiques et pointage et, dans l’attente, a posé ses mains énormes sur la table, le regard interrogateur, le menton légèrement relevé et les sourcils réunis au niveau du nez. Ils se sont d’abord tus, Iochka les yeux dans le vide, Vasilé à le regarder comme un dingue. Et Iochka s’est mis d’un coup à raconter. En détail, le peu qu’il savait, insistant sur le mot qui indiquait l’effroyable chose et dont aucun d’eux ne savait grand-chose. Le visage de Vasilé s’est rembruni, à mesure que son ami lui racontait, le monde s’est mis à tourner autour de lui, il ne retrouvait plus sa place. Il s’est levé et a ouvert la porte. Il n’y a pas d’air, a-t-il dit d’un ton rude. Il s’est rassis. Iochka continuait, racontait toujours presque sans souffle puis a dit, brusquement, la respiration comme coupée par quelque chose qui était dans l’air, mon Vasilé, je ne veux pas que ma femme meure, je veux pas, tu m’entends ? Je ne veux pas ! J’ai peur pour elle, je préfère mourir à sa place. Le contremaître l’a regardé longuement, il s’est passé une main sur le front plein de gouttes de transpiration, il a reposé sa joue sur son poing et il n’a rien dit.

On ne sait pas combien de temps ils sont restés comme ça, pas très peu et sans aucun doute pas très longtemps. D’un coup, pas en se faufilant, au contraire, de toute sa force, le brouillard a envahi à nouveau les yeux et

l’esprit de Iochka ; son regard s’est fixé dans le néant, ses mains sont retombées le long de son corps, un sourire vide s’est emparé de lui, il s’est levé, est parti comme en tâtonnant vers la porte, il est descendu sans regarder une seule seconde autour de lui, sans rythmer son pas, comme le font normalement les gens, sur un besoin particulier ou un but, il est parti en haut vers la montagne. Vasilé a bondi comme piqué au vif, a fait mine de dire quelque chose mais y a renoncé, a pris sans trop réfléchir la dame-jeanne de *palincă* et l’a suivi. D’un signe il a fait comprendre à Iléana de faire attention à ses affaires car il allait rejoindre l’autre qui s’enfonçait comme dans un brouillard. Iochka n’avait pas de destination précise ; ses jambes le portaient seules comme un animal traqué, vers un lieu plus sûr, plus éloigné et plus inconnu ; un lieu qui ne serait jamais en lien avec une chose précise, étant seulement un refuge, un lieu où s’échapper, un espace où l’oubli chasse tout danger. Tout animal traqué s’éloigne des chasseurs ou des poursuivants sans aller nulle part mais en y allant. De même pour cet homme : la tête vide, la conscience ébranlée par un choc insupportable, il se laissait emporter par un instinct plus fort que lui vers l’endroit sauvage où peut-être les premiers hommes ont dû se réfugier, répandant dans le monde non pas une humanité nouvelle mais la peur, un mal qui transforme le mal de chez soi, instinct devenu dans le temps un but vers l’inconnu. Il montait, tantôt par le sentier à peine formé, tantôt dans l’eau du ruisseau froide comme la glace, tantôt dans les taillis des bords de la forêt, il montait – très décidé, sans aucune décision dans l’esprit. Avec Vasilé sur ses traces. En s’étonnant de la folie qui s’était emparée de son ami, ou en prenant une gorgée d’eau-de-vie à même la dame-jeanne, en pestant contre quelque pierre contre laquelle il se heurtait, le regard occupé à suivre l’autre et préoccupé au point qu’il ne savait plus non plus ce qu’il faisait, il s’était joint à l’âme de l’autre et partait lui aussi, traqué, il s’éloignait de quelque

chose, il fuyait sans but. À un certain point, Iochka a quitté le sentier à peine connu et s'est dirigé vers le haut d'une colline – vers le refuge des chasseurs, s'est dit Vasilé, qu'est-ce qu'il pouvait bien vouloir y faire –, il est monté durant un moment, bien décidé, en se griffant les bras et les pieds nus dans les taillis puis, comme si une force inconnue l'avait arrêté, comme s'il s'était heurté à un mur invisible qui lui barrait la route, il s'est dirigé vers un grand tronc d'arbre tombé de tout son long au bord d'une clairière et s'y est assis. Son regard a brillé soudain, il a regardé ses pieds qui étaient pleins de blessures et de griffures, a passé ses mains sur ses bras égratignés par les branches et les ronces, il a palpé son visage comme pour s'assurer que c'était bien lui et il a demandé : Tu as encore quelque chose dans cette dame-jeanne, Vasilé ? Le géant lui a tendu la boisson. L'autre a bu longuement, comme si dans ses gorgées, dans ce feu qui brûlait ses entrailles, il pouvait trouver la délivrance contre le mal qui était entré en lui, puis il est resté, le regard perdu sur la forêt. Vasilé a bu à son tour et s'est assis à côté de lui sans parler, écoutant les oiseaux et les bruits de la forêt. Ils étaient là, épaule contre épaule, deux silences qui écoutaient les bruits presque silencieux de la forêt, deux âmes fuyant le mal du monde vers une clairière dont personne ne saurait jamais rien. Au bout d'un moment, Vasilé a dit :

— Il n'y aurait donc rien à faire ?

À tour de rôle lui ont répondu un silence et un regard interrogateur.

— Et si ta femme allait voir un autre médecin, des fois…

— Où veux-tu qu'elle aille, mon ami, tu ne comprends pas qu'elle va mourir ?

L'autre a craché dans les aiguilles de pin jonchant le sol, il a avalé une nouvelle gorgée, a regardé autour de lui avec un étonnement qui lui était étranger et a demandé :

— Mais notre docteur, savoir, il ne saurait pas faire ?

— C’est un docteur des esprits pas d’autre chose, il s’occupe des cerveaux des gens et j’ai vu qu’il les envoie en ville quand ils ont une autre maladie.

— Ouais.

— Mais demandons-lui, on peut bien le faire. Cela ne peut pas faire de mal au point où on en est.

Vasilé n’a plus rien dit, il lui a repassé la dame-jeanne et il est allé se soulager un peu plus loin entre les arbres puis il est revenu.

— Buvons un peu, mon Iochka, a-t-il dit d’un ton calme, un calme qu’il ne savait pas comment il l’avait trouvé tapi en son âme qui ne voulait encore rien comprendre à ce qui se passait. Buvons, que…

— Buvons, mon brave, buvons. Qu’est-ce qu’on pourrait faire d’autre ?

OceanofPDF.com

En haut du carrefour des chemins, un petit kilomètre plus au sud, vers les hauteurs, il y avait un ravin sur lequel circulait un tas d'histoires tout aussi terrifiantes et aussi peu réelles que celles qu'on racontait sur le bois rond à l'entrée de la vallée, là où Silé, un jeune bien vigoureux et travailleur jusqu'à il y avait peu, s'était jeté en mettant fin à ses jours. Mais il était resté accroché à un arbre qui poussait sur la paroi rocheuse par un accident de la nature, une branche enfoncée dans sa jambe gauche la lui avait déchirée et, suite à la chute de dix à quinze mètres, le mouvement pendulaire à l'instant où il avait été stoppé lui avait écrasé la tête contre les rochers et l'avait fait mourir sur le coup, le corps avait continué de rester suspendu, les chairs déchirées, le bois transperçant les muscles et les veines et des fragments de tendons, les yeux exorbités et la tête fendue jusqu'à ce qu'on réussisse à l'en extraire avec un système de cordes, abandonnant une partie de la jambe, mutilant le corps heurtant contre chaque aspérité du relief, ajoutant d'autres blessures aux blessures initiales, des liquides déjà accumulés s'écoulaient de ce qui fut hissé sur les bords du ravin, un tas de chairs abîmées, de sang coagulé, des coups et des blessures ouvertes dans lesquelles d'autres vies avaient commencé et grouillaient maintenant, des mouches bourdonnaient autour en concurrence avec l'odeur insupportable. En miasmes de la même sorte avait fini aussi Nélou, un homme entre deux âges qui, après des semaines d'insomnies, et de divagations et de souffrances, avait choisi un arbre un peu à l'écart du chemin qui montait du carrefour vers les hautes montagnes, il avait passé autour d'une branche plus solide un câble de remorquage qu'il avait ensuite soigneusement noué autour de son cou et, avec le sourire de celui qui quitte ce monde de larmes, il s'était jeté du bord d'un talus et son corps s'était balancé jusqu'à ce que, en spasmes et hoquets, les liquides s'écoulant de lui, les yeux sortis des orbites et la langue violacée plusieurs fois mordue, il ait trouvé la mort. Il

n’avait été retrouvé que par hasard, décroché non sans difficultés et rendu à la terre sans l’office, refusé par le pope. De même Ghita, un type calme et bon comme tout par ailleurs, était tombé dans l’excès de prières sans répit, il montait le chemin de l’ermitage à genoux, confessé et reconfessé par le prêtre qui ne comprenait plus rien à ce qu’il marmonnait sans cesse et qui essayait de calmer ses ardeurs, s’imaginant que les deux morts violentes n’étaient pas pour rien dans ces troubles ; Ghita avait mesuré un matin ses forces avec la roue d’un gros tracteur agricole forestier, un TAF, qui allait monter sur une colline où on voulait faire des plantations. Le chauffeur ne l’avait vu que trop tard, avait essayé de freiner, avait tout fait pour arrêter le mastodonte qui montait en première mais n’a réussi à immobiliser l’engin de huit tonnes qu’au dernier moment, en aplatissant le corps de l’homme, réduisant en purée informe la partie supérieure du corps. La tête avait hurlé, les jambes avait giclé une fois, une seule – racontaient ceux qui avaient vu l’horrible accident qui s’était passé sous leurs yeux et qui laisserait des traces indélébiles dans leur cerveau – la partie supérieure avait été enterrée avec les détritus auxquels elle était mélangée, avec le gravier et la terre dont elle venait et dans laquelle elle retournait.

Âme malheureuse, le pope avait bien deviné ce qui se passait depuis un moment mais, lié par le secret de la confession, n’avait pu s’en ouvrir à personne. Il priait donc à son tour en silence dans sa cellule monacale, il s’efforçait de ramener les âmes des gens qu’il connaissait sur le droit chemin, mais ce qui arrivait à Ilona semblait dépasser la foi chrétienne et la mort qui, insensible, continuait de faire son travail. À mesure que le corps d’Ilona se décomposait de l’intérieur, à mesure que la maladie galopait et détruisait de dedans, à l’extérieur la femme devenait encore plus belle, et plus passionnée rendant fous les hommes qui jusque-là n’avaient vu en elle que la femme rangée du maréchal-ferrant et la mère du diablotin qui

remplissait la vallée de ses jeux et de sa gaieté pendant les vacances. Le pauvre prêtre ne pouvait pas s'expliquer ce qui se passait mais, au fond de son âme, il était sûr que la beauté de la femme troublait les hommes et les poussait, brûlant d'un amour non partagé et d'un désir proche de la folie, à mettre fin à leurs jours. Péché qu'une telle mort ; mais l'amour est-il péché ? C'était la question que se posait le prêtre les longues nuits de veille, connaissant le malheur entré dans la maison de Iochka et les effroyables suites qui ne tarderaient pas, voyant en même temps que des hommes mûrs mettaient fin à leur vie pour ne plus souffrir, il ne savait plus que penser.

Il l'a quand même dit à Vasilé. Qui l'a dit au docteur. Qui n'a rien dit à Iochka, ce dernier lui aussi un peu dingue, le docteur avait pensé qu'il aurait provoqué trop de souffrance à Iochka en lui répétant une chose qui n'était peut-être qu'un pur produit de l'imagination du pope, échafaudé à partir de faits divers qui n'avaient rien à voir avec ce que Vasilé lui avait raconté par-dessus la table de la remorque.

— N'y pense pas, Vasilé ! Ce que tu dis là est impossible.

— J'chais pas, lui avait répondu Vasilé avec l'air de réfléchir, peut-être un peu trop.

— On va observer, on verra, l'avait tranquillisé le docteur, ne pouvant pas lui dire autre chose mais en son for intérieur il était prêt à admettre qu'il y avait bien une once de vérité dans tout ça, que même lui trouvait que la femme de Iochka était plus belle et plus attirante que jamais. Elle avait une sorte de grâce déjà avant, pensait le docteur, elle n'avait jamais été moche mais depuis quelque temps, plus exactement depuis que la nouvelle de sa mort prochaine avait fait le tour de leur réunion d'amis, les histoires du contremaître pouvaient être vraies.

Ce qu'ignoraient ces deux comparses et encore plus le pope dans sa réclusion, c'était que depuis que les quelques paroles d'un médecin de ville

avaient mis fin aux jours de la femme – l'avenir cessant d'exister et par cela annulant tout ce qui s'était déjà passé – elle ne vivait plus qu'avec deux sentiments dans son cœur : le désir de vivre tout jusqu'au bout et la peur. Et la peur était la plus forte, plus forte que tout, elle lui nouait la langue et la transformait en une muette, la faisant se taire des jours entiers et marcher parmi les gens comme si elle planait, dépourvue du lien le plus simple avec les autres humains qui est la parole. Elle passait donc son temps dans la peur et le désir, elle noyait son désir dans la peur et c'est dans le désir qu'elle assumait parfois la peur, regardant toujours en dedans jamais vers le dehors, s'isolant, coupant tous les ponts, devenant graduellement ce seul corps qu'elle formait avec Iochka, indifférente à tout le reste. A tel point que le jour où elle avait entendu « ne la regarde plus comme ça, abruti » suivi d'un bruit de barre métallique frappant un corps, elle n'y avait prêté aucune attention, continuant sa route qui ne menait nulle part. Lorsqu'Iléana avait évoqué devant elle ces faits qui se produisaient dans la vallée, Ilona s'en était amusée. C'est pas possible, je suis une femme mariée, pas possible, ça ? avait-elle dit à son amie installée sur une chaise autour de la petite table en bois. Qu'est-ce qui te prend, Iléana, t'es dingue ? avait-elle ajouté, puis elles avaient changé de sujet.

Sauf que, par un caprice du hasard, qui a fait que ce qui était imaginé devienne réalité, il s'était produit un événement concluant. Un seul mais qui allait totalement changer sa petite vision du monde et la faire réfléchir d'une manière surprenante. Depuis qu'elle avait appris que ses douleurs n'étaient pas le signe d'une maladie bénigne ni honteuse mais l'appel de la terre et le début de la fin, son petit rituel du soir, le bain dans la bassine de la cuisine avait pris des proportions jamais imaginées auparavant. Elle ne s'emparait pas de Iochka violemment comme avant, maintenant elle faisait l'amour chaque fois comme si c'était la dernière, le bain était doublé de

larmes, le silence de hurlements et de cris qui n'avaient rien d'humain, même la débauche qu'elle semblait porter depuis sa naissance atteignait chaque soir de nouveaux sommets ; tout ce qui lui passait par l'esprit embrumé de désir durant ces heures-là se concrétisait : elle ne se refusait rien et ne différait pas son plaisir, exigeant et obtenant tout dans l'instant, le désir et son assouvissement étant presque simultanés et ne pouvant être séparés de ce qui aurait pu ressembler au temps. Sa nouvelle beauté faisait que la source de tous ses ennuis, déformée par le douloureux accouchement et comme fatiguée, violacée par tant d'usages durant les années, était revenue à l'état de l'enfance, avait retrouvé sa couleur rose et s'était resserrée, ses muscles rajeunis, les poils plus rares et toujours blonds, ces couleurs vives reprenant ensemble le chemin de l'enfance comme inachevée à laquelle la femme se laissait aller. Quel n'était pas le ravissement de Iochka, chaque jour de sa vie, d'avoir à nouveau la femme de leur première rencontre, même plus fraîche et moins souillée, qui par ses regards de vierge, ses soupirs et ses cris donnait l'impression de ne découvrir qu'en ce moment le plaisir, l'oubli, une débauche qu'il n'aurait même pas pu imaginer. C'est ainsi qu'un soir, quand l'eau du baquet s'était refroidie et que le corps de vierge d'Ilona sortait des blanches écumes telle une statue, se dirigeant vers la chambre de l'enfant, devenue entre-temps leur chambre sauf pendant les vacances, devant la fenêtre, à la distance de moins d'un mètre, un jeune homme prenait part, dans la nuit, à ce qui se passait à l'intérieur. Des yeux avides et brillants comme ceux d'un fauve dans les ténèbres, des lèvres humides, toute la beauté d'une jeunesse concentrée dans le regard avec lequel ce quasi-adolescent suivait ce qui se passait dedans. Une femme si belle se donnant à son homme de tant de manières qu'il n'avait jamais imaginées, des corps blancs, qui avaient légèrement transpiré, s'offrant sans compter l'un à l'autre et sa main folle

agissant seule, faisant dans la fraîcheur de la nuit d'été ce qu'il aurait désiré faire à la femme de dedans. Et avec chaque image que le couple lui offrait il montait aux cimes insoupçonnées du plaisir, comme par enchantement, il continuait, n'en finissait plus, il prenait part à la bouillonnante jeunesse de ces gens pas si jeunes, avec des lueurs de folie dans ses yeux, oubli de soi, de tout, l'espoir d'un monde meilleur. Chaque fois que l'homme du dedans finissait, il finissait aussi. Chaque fois que les deux autres recommençaient, comme s'ils ne connaissaient pas la fatigue et comme sous l'emprise du désir, il reprenait lui aussi avec plus de frénésie sans pouvoir s'arrêter avant que les deux autres ne le fassent, épuisés, trempés dans la sueur de la mort, s'écroulant sans force, la femme en larmes, les lèvres rouges de fatigue, répétant des mots, des mots qu'il n'entendait pas de dehors et qu'il n'aurait pas pu comprendre, je ne veux pas mourir, Iochka, je ne veux pas mourir, j'ai peur. Elle s'endormait en prononçant toujours les mêmes mots, le mari lui caressait le front ne sachant que dire et versant lui aussi une larme du trop-plein de douleur qui l'accablait, et le quasi-enfant de la fenêtre partait pour revenir le soir suivant. Rendu fou par son désir de plus en plus ardent, apprenant soir après soir les choses qui se passaient sous ses yeux, plongeant avec les deux autres dans la folie qui s'était emparée de la petite maison du pied de la colline et ne comprenant pas trop bien ce qui lui arrivait, le jeune homme commençait à désirer la mort. En ces instants où le plaisir atteignait son sommet et qu'à ses pieds s'étalait une tache blanche dans la nuit, il voulait ardemment que tout finisse et que ces secondes soient les dernières de sa vie, la dernière beauté de son existence. Et un soir où ceux qu'il regardait de derrière la vitre semblaient encore plus déchaînés que jamais et que leurs corps devenaient une véritable flamme, que la femme mettait le membre de l'homme dans tous ses orifices sans donner l'impression qu'elle était assouvie, comme si elle avait voulu découper la

chose et la laisser en elle en un geste qui couronnait le plaisir, quand une lueur folle dans les yeux de l'homme accompagnait chacun de ses gestes, suggérant l'idée de la mort ensemble, quand des gouttes de sang étaient apparues sur les draps humides et que les corps fouettés par le plaisir et la douleur donnaient des signes de ne pas vouloir s'arrêter d'inventer de nouvelles manières de souffrir à deux, le jeune homme a senti brusquement qu'il n'en pouvait plus, il a laissé s'écouler sa semence sur la terre humide de la nuit, une main de fer l'a saisi à la poitrine l'a secoué brutalement plusieurs fois et tout est sorti de son corps fatigué outre mesure par tant de plaisir, et avec ses dernières forces, il a hurlé en s'écroulant. Mort. Avec un sourire qui aurait pu être de bonheur, les yeux brouillés de plaisir, la main serrée à l'endroit qu'elle venait de quitter et les doigts englués par le liquide blanc, il avait trouvé la fin qu'il avait probablement tant de fois désirée en même temps que les deux autres s'écroulaient eux aussi, incapables du moindre mouvement. Au milieu de ses pleurs, Ilona a entendu le hurlement de dehors, ce son inhumain, ce râle d'animal qui souffre. Les larmes coulant sur son visage, nue, elle a bondi du lit et est allée ouvrir la porte. Elle a vu le corps écroulé près du seuil, a compris en un instant ce qui venait de se produire et, s'appuyant au cadre de la porte, elle a eu un sourire qui a couronné ses larmes. Saisie de nouveau par la folie, un état encore plus vertigineux, plus profond dont elle venait de sortir, elle s'est accroupie et a ramassé du bout du doigt un reste de la mousse blanchâtre et encore tiède sur la main du mort. Les yeux brillants et sachant bien au fond d'elle-même qu'elle avait été la cause de cette mortelle écume, elle l'a goûtée du bout de sa langue. Elle s'est ensuite essuyée avec son bras et le goût de la mort est resté un moment dans son esprit.

La mort de cet homme serait peut-être passée inaperçue comme tant d'autres si Ilona, après avoir fermé la porte, au moment où elle s'était

penchée pour tirer le loquet et que rien ne l'annonçait, n'avait été transpercée par une douleur si terrible, si mortelle qu'elle en était restée penchée et, surprise, avait eu juste le temps de crier une fois, brièvement, avant de s'écrouler sur le sol. Les mains crispées sur le bas de son ventre, le regard rempli d'une frayeur proche de la folie, la bouche paralysée et tous les muscles tendus, elle tremblait de tout son corps à la recherche de la force de respirer. Elle a réussi à se retourner sur le dos, à respirer, un filet de sang s'est écoulé d'elle et a taché sa chemise de nuit à fleurs. Elle ne l'a pas vu mais l'a senti. Comme une humidité honteuse qui n'était pas à sa place, comme quelque chose qu'il fallait vite cacher et oublier, comme un péché mortel. D'un bond, Iochka était à côté d'elle, il était accroupi, les mains pendant le long du corps, comme étrangères à lui, incapable de faire le moindre mouvement. Incapable de dire un seul mot, implorant seulement du regard, pleurant sans une larme. Muet comme la montagne derrière la maison, figé, il voyait le début de la fin et aurait voulu faire quelque chose. Ses mains qui avaient acquis avec le temps un aspect minéral et dans la peau desquelles la suie et le métal avaient entretissé, grain de poussière par grain de poussière et trace par trace, quelque chose de la brillance noir diamantin des siècles, reposaient maintenant près de ce corps qui commençait à mourir. Ce corps qui était aussi son corps, son corps à lui. Il a soulevé sa femme de l'endroit où elle gisait, ses mains de fer et de suie ont relevé son corps et l'ont posé sur le lit. Il a réussi à chuchoter un « mon Dieu » à peine audible plutôt un chuintement, puis sans tenir compte des doléances de la femme et de ses demandes ni de ses pleurs ni de sa honte il est allé courir chez le docteur. En sortant de la maison il a vu sur sa gauche le corps du jeune homme mort. Il n'a pas cillé même s'il avait compris vaguement ce qui s'était passé. Il a couru à droite d'abord vers le chantier pour tirer Vasilé de son sommeil et se concerter, mais il s'est rappelé qu'il

cherchait le docteur, il a fait quelques pas en courant vers le portail de l'hôpital, il s'est immobilisé indécis au milieu de la route comme perdu, ne sachant plus quelle direction suivre et ne voulant plus bouger avant de prendre une décision. Au bout d'un moment il a eu l'air de trancher, a couru vers la remorque du contremaître et s'est mis à taper contre la porte à grands coups de poing et de pied. Vasilé est sorti aussitôt, on aurait dit qu'il attendait derrière la porte et qu'il n'avait même pas dormi, en un instant il a tout compris.

— Ilona, a prononcé Iochka d'une voix faible. Ilona ça va pas, elle perd du sang, je l'a laissée sur le lit, *ch'sais* pas qu'y faire.

Vasilé s'est tu. Telle une eau tranquille. Puis a prononcé un seul mot :

— Le docteur ?

— J'y allais mais je suis venu d'abord ici.

— Allons-y.

À grands pas, l'homme à stature de géant s'est dirigé vers l'hospice. Avec Iochka à ses côtés et, autour d'eux, la nuit noire comme une tombe. Il a poussé le portail sans jeter le moindre regard au gardien qui dormait et avait sursauté à leur arrivée, il a traversé la cour et a pénétré dans la maison du docteur sans même frapper à la porte.

— Docteur, hé, docteur, debout.

— Qu'y a-t-il ?

— Lève-toi, c'est Ilona… a dit Iochka, éperdu.

Le docteur a bondi du lit, a enfilé une chemise et, pieds nus, est sorti dans la cour sombre en criant au portier :

— Tudor, dis qu'on prépare de la morphine et un somnifère le temps que je revienne. T'es encore là ?

— De suite, chef, j'y vais !

Le docteur a franchi le portail à la vitesse d'un tourbillon, entrant dans la maison comme un coup de tonnerre. Maintenant que Iochka et Vasilé l'avaient sollicité, il pouvait exercer son métier. Il avait haï de tout son cœur le maréchal-ferrant pendant des mois entiers, il avait du mal à croire que l'autre ne soit pas venu lui dire ce qui se passait, mais maintenant il pouvait enfin faire quelque chose pour cette femme qu'il connaissait depuis qu'elle était venue dans la vallée et qu'il aimait comme tout le monde.

Il a consulté la malade de manière sommaire. Inquiet, renfrogné, tout aussi effrayé au fond de lui-même que les hommes restés dans le cadre de la porte. Il est ressorti aussi calme qu'il a pu, a tiré la porte derrière lui et a dit :

— Iochka, je vais lui donner quelque chose contre la douleur et essayer de la calmer un peu. Va jusqu'à l'hôpital, tu trouveras chez le portier ce qu'il me faut. Vasilé, va chercher Iléana ou on va chercher une infirmière. Comment veux-tu qu'on fasse ? Et celui-là, il fait quoi ici ?

— Je vais chercher la femme, docteur. Dans cinq minutes je suis de retour.

Le docteur est resté seul devant la porte, s'est assis se tenant la tête entre les mains, il a regardé la terre sur laquelle le corps de l'homme mort semblait planer. Il n'a rien compris, pas grave, il avait le temps de comprendre, c'était son dernier souci. Lorsque les autres sont revenus, il a fait deux injections de calmants à la femme et ils sont sortis, laissant Iléana au chevet de la malade. Il a questionné Iochka sur le type dont le corps gisait dans la poussière du chemin, il avait compris qu'il était mort, il ne saurait jamais pourquoi et personne d'autre ne saurait le véritable motif de cette mort. Vasilé a fait venir deux gars du chantier pour l'emmener et il a envoyé chercher le pope pour qu'il vienne lui lire les derniers sacrements et qu'ils décident ensemble de la suite à donner.

Ça a été une nuit pas plus longue que celles qu'ils passaient lors de leurs folles fêtes, mais la première où les verres sont restés intacts jusqu'à l'aube. Personne n'avait la tête à boire et la chose dont ils parlaient était si sérieuse que l'ombre du deuil semblait déjà descendre dans la vallée en effaçant de leur visage tout sourire et en dessinant à sa place l'inquiétude. Que fallait-il faire ? C'était la question qui revenait ponctuellement et même les éternels adversaires, le pope et le docteur, semblaient pour une fois être d'accord que la femme qui dormait sous sédatifs devait partir dans la paix, pendant que le contremaître ne faisait que soupirer de temps à autre en relevant les yeux au ciel, Iochka, lui, était complètement muet. Seuls les autres parlaient, lui continuait à rester voûté sur le bord d'une chaise, les yeux rivés au plancher n'osant pas les relever, se sentant plus muet que jamais, comme incapable de prononcer le moindre mot. En son for intérieur, la situation était bien plus simple qu'elle ne l'était dans la discussion de ses amis devenus, tout à coup – eux, les fêtards, les habitués des blagues et querelles –, des types sérieux cherchant des réponses à des questions tout aussi sérieuses. Iochka aurait souhaité du fond du cœur mourir avant, faire quelque chose qui lui permette de mourir avant, pour qu'il ne voie pas sa femme morte et qu'il ne soit pas obligé de vivre dans cette souffrance qui l'avait rendu muet et qui, même s'il ne l'avouait à personne, le coupait de plus en plus souvent de son monde et le poussait dans le brouillard où il avait erré le jour où il avait appris la maladie d'Ilona. Il ne s'expliquait pas ce qui lui arrivait, il n'avait même pas essayé d'ailleurs, mais il savait qu'il ne se souvenait plus de certains pans de sa vie et cela de plus en plus souvent, pas forcément lorsque sa femme se sentait mal, mais brusquement, sans aucun signe annonciateur. Il ne le regrettait pourtant pas. Au fond de lui-même il était content de souffrir, ne serait-ce qu'un peu, et qu'Ilona ne soit pas seule dans ses affres et de pouvoir, par une heureuse circonstance,

l’accompagner. Ils étaient ainsi ensemble jusque dans la souffrance, c’est ce qui comptait. Il n’arrivait pas à s’imaginer sa mort, un tel fait n’est pas dans le pouvoir de l’homme. Personne ne peut s’imaginer sa propre mort, à plus forte raison celle d’autrui, mais nous sommes tous capables de voir par l’esprit et parfois, pour de vrai, dans notre propre cas, l’absence, la souffrance, la séparation de l’autre ou des mots, des choses qui nous entourent et qui forment ce que nous appelons – toujours improprement – la vie. Iochka ne pouvait pas se figurer la mort d’Ilona, mais pouvait se dire mentalement « Ilona est morte », il le pouvait même avant que la chose se passe réellement et, brusquement, sa respiration en était coupée, ses yeux s’embrumaient, son cerveau ralentissait, et alors il n’arrivait plus à se représenter quoi que ce soit de ce qui l’entourait, son monde, la vallée, devenaient un désert énorme où une âme seule était en train de se séparer d’une part de lui et de chercher leur reconstitution. C’était cela que représentait au fond « Ilona morte », cette pensée qui revenait presque chaque fois comme un arrachement à la réalité et un déchirement de l’univers : la terreur que lui-même, son corps, commun à celui de la femme, se retrouverait brusquement amputé, déchiré, cherchant des fragments éparpillés et ressentant la vie comme à la suite d’une multiple amputation. Parce que l’âme dans la mesure où elle est sentiment est aussi corps. Et la déchirure de l’âme est une déchirure du corps, la mort n’est pas qu’absence de l’autre ou des êtres, des mots, des choses qui nous entourent mais l’absence de notre propre âme comme entité, comme bonheur, comme explosion de lumière qui constitue le monde environnant. « Morte. » « Morte. » La souffrance d’un mot inimaginable, le plus inimaginable des mots, inimaginable elle-même mais présente dans le cœur de l’homme comme une prédiction, un signe jamais compris et prêt à le déchirer, à mordre dans sa chair, à le défigurer mais jamais à le tuer, juste à changer

tout ce qui l'entourait en une agonie sans fin. Un signe qui n'existait pas en soi, puisqu'on ne parlait pas de mort autour de lui, on ne prononçait pas ce mot – comme s'il n'existait pas. Mais on parlait de ce qu'il fallait faire et l'inquiétude était elle-même la mort, de même que toute peur est en essence peur de la mort, de l'inconnu vers lequel nous allons inexorablement et d'où nous ne reviendrons plus.

Pendant ce temps, dans la chambre éclairée par une simple veilleuse et une bougie, qu'Iléana avait pu trouver dans la cuisine, le calme régnait. La femme a entendu au-dehors l'enlèvement du corps du jeune homme et, très clairement, la phrase « mets-lui son affaire dans le pantalon avant qu'il se raidisse, tu ne veux pas qu'on l'enterre dans cet état, t'es dingue ou quoi ? », puis des pas qui s'éloignaient et le silence retomber sur les bruissements de la vallée. Un silence apaisé, déchiré de temps à autre par des cris d'animaux ou d'oiseaux et le frémissement de la forêt. Elle regardait le visage d'Ilona. Avec comme de la crainte. Avec compréhension et un amour indicible. Elle l'a regardée à travers ses larmes, puis les larmes se sont taries, et elle l'a regardée comme un tableau, comme l'icône qui, à son tour, les regardait, tranquille, de la pièce voisine. Elle savait que les icônes regardent toujours, qu'elles ont une âme et même des yeux, l'âme sans la vision n'est rien, quelle que soit la vision et elle se sentait plus apaisée. Réconciliée avec l'idée de sa propre mort, de son propre départ qui allait équivaloir à une mort et que rien n'arrêterait à partir de l'instant où sur la vallée se poserait pour la première fois le vrai linceul de la mort, le deuil, et qu'elle devrait partir. Elle caressait machinalement la main d'Ilona, puis l'a soulevée, l'a serrée sur sa poitrine et l'a embrassée. Blanche, presque translucide, comme un marbre parcouru de vie. C'est à peine si elle respirait. Son corps ne bougeait pas du tout sous le drap dont elle l'avait couverte, rien ne laissait voir la vie en elle, la vie qui habitait encore ce

corps. Iléana a entendu la moto du prêtre, le crissement des roues sur le gravier, le hoquet brusque du moteur qui s'arrête, les pas lourds sur le court trajet vers la maison. Ses coups sur la porte, humbles, des caresses sur le bois fouetté par les vents et les pluies. Elle s'est levée pour ouvrir. Il avait le visage blanc. Blanc comme le sien. Blanc comme le mur passé à la chaux. La soutane noire et pas vraiment propre, la chemise décolorée qu'on voyait sous le col, les chaussures éculées, les mains dodues et, étrangement, très blanches et propres. Dans sa main droite le crucifix qui, normalement, était accroché à une chaîne autour de son cou et sous la barbe. Dans sa main gauche, un morceau de tissu qu'il serrait comme spasmodiquement. Les yeux limpides, le visage sérieux de l'homme si croyant, maintenant au bord des larmes. Il s'est assis à côté d'elle sur le lit, les mains ramassées autour du crucifix. Il les a portées sur sa poitrine et ses lèvres se sont mises à prononcer une prière dans une langue non humaine, incompréhensible, une prière d'une affliction au-delà de toute mesure. Elle s'est jointe à lui, même si elle ne l'entendait pas. Elle a prié dans sa langue ancienne, celle qu'elle utilisait avec les bêtes de la forêt. Ils sont restés un moment sans rien dire d'autre, tous les deux immobiles, comme pétrifiés dans le silence figé de la pièce.

À la fin, le prêtre s'est levé. Silencieux. Rembruni, on aurait dit que ce n'était pas lui mais une vision venue du monde du silence qu'elle ne connaissait pas. Il a fait un grand signe de croix dans l'air de la pièce et en direction du lit, a porté la main à ses lèvres et il est resté immobile au milieu de ce monde. Immobile, il s'est mis à dire :

— *Aie pitié de moi, mon Dieu, donne-moi le pardon que Tu sais donner, pardonne mes péchés, Notre Père, Seigneur Tout-Puissant, écoute la demande de ton serviteur ! Écoute ma prière, ne te fâche pas. Accorde ton pardon divin, je suis prêt à racheter la culpabilité par des prières et des*

actes qui te plaisent. Qu'il n'y ait pas de repos et de paix pour moi jusqu'à ce que tous les péchés aient été enfin plutôt corrigés que réparés. Je crois en ta miséricorde et ta bénédiction, en ta Trinité Sainte, maintenant et pour toujours, pour toujours et à jamais.

Iléana répétait malgré elle les prières du prêtre qui a fait un large signe de croix du ciel à la terre et d'un mur à l'autre. Et le silence s'était fait à nouveau, troublé par la respiration du prêtre, affligé, par les soupirs de la femme vivante qui rejoignait l'âme jumelle de la femme qui ne respirait presque plus. Rien d'autre. Une lumière faible, amère, éclairs de ténèbres de partout.

Une ombre de vie, dans le lit, une respiration qui n'en était plus une. Presque plus un être de ce monde. Le prêtre est sorti à reculons, doucement, pour ne pas troubler l'air, pour ne pas laisser de traces de son être là où se nichait déjà l'âme de la femme pas encore morte. Iléana se tenait immobile, une ombre veillant une autre ombre, corps étranger à lui-même et au monde dans une pièce où rien ne se passait.

Il se passait des choses dans la remorque du contremaître en revanche. Iochka s'était écroulé sur sa chaise habituelle, le docteur se tordait les mains, le contremaître buvait verre après verre avec le calme d'un dément. Il avait essayé d'attirer les autres avec sa *palincă* mais sans succès, le regard vide de Iochka et celui, soucieux, du docteur ne s'étaient même pas tournés vers lui en guise de réponse. Et quand le pope est arrivé, il a été le seul à esquisser un salut, le docteur se contentant de hausser les épaules, Iochka continuant de rester pétrifié. Il n'y avait pas grand-chose à dire et, quand bien même il y en aurait eu, ils n'auraient pas parlé, sachant pourquoi ils étaient là ; le silence les unissait plus que les mots.

Le pope avait ses soucis, une pensée qu'il avait ruminée durant tout le trajet et qui le tourmentait. Il était préoccupé par Iochka, à sa manière il

comprenait que l’homme commençait à perdre ses esprits et il aurait voulu arriver à lui faire ouvrir la bouche, le faire parler, pourvu qu’il sorte de son mutisme. Il ne craignait plus pour la femme, sachant pertinemment ce qu’il allait se passer, un petit signe du docteur lorsqu’il avait voulu aborder ce sujet lui avait confirmé son idée, mais c’est pour son mari qu’il s’inquiétait. Muet comme la montagne et la vallée, Iochka semblait fermé sur lui-même et pas disposé à communiquer même du regard avec les autres. Il est resté un moment dans la remorque, puis il s’est levé, le visage blanc comme un linge et il est sorti. Le pope l’a suivi :

— Où vas-tu comme ça ?

Iochka ne lui a pas répondu, il lui a fait juste un geste vague, en bas vers la maison. Il est parti doucement, le pope à ses côtés.

— Iochka, écoute, Iochka…

L’autre ne lui a même pas accordé un regard, même pas un vague signe qui indique qu’il savait qu’il était encore là, il a continué de marcher et ne s’est arrêté que sur le petit banc à côté de la porte. Il a regardé la rivière, la nuit, peut-être les étoiles que l’on devinait à peine à travers les branchages, la nuit calme d’automne où son monde s’écroulait. Il n’a pas bougé. Le prêtre s’est assis à côté de lui. Silencieux. Il avait renoncé à l’idée de lui parler, il se rendait compte que Iochka n’allait rien lui dire comme il ne dirait jamais rien à personne. Ils se tenaient là, deux pierres de rocher dans la nuit, rien ne bougeait autour d’eux sauf l’eau du ruisseau, l’eau limpide et noire dans laquelle le regard de Iochka avait apparemment plongé complètement. Il a regardé son visage. Aucun muscle n’y tressaillait, on aurait dit que les reflets minéraux de ses mains sagement posées sur ses genoux s’étaient prolongés dans les traits du visage l’habillant d’une sorte de brillance noire comme le désespoir de l’âme de cet homme muet.

Iochka s’est levé. D’une main hésitante il a poussé la porte. Il a mis un pied sur le seuil, l’autre était resté dehors et y est resté un moment, comme s’il n’allait plus jamais le bouger de là, comme s’il ne resterait ni dans la vallée ni dans la maison mais sur le seuil, entre les deux. Passer et rester en même temps. Dans un espace à lui et à lui seul, celui de l’écoulement de l’eau derrière lui et de l’écoulement de la vie du corps de la femme. Paisible. Telle une icône, Ilona dormait du sommeil des bienheureux. Il est resté à la regarder comme s’il n’envisageait pas un seul instant de s’en approcher puis, brusquement, il est entré et s’est assis sur le lit à côté d’Iléana. Une autre pétrifiée, immobile, comme une furie triste dépourvue de forces. Le pope est entré à son tour, a tiré un tabouret à côté du lit et s’est assis avec un soupir, étrangement calme. Dans la pièce mal éclairée, personne ne bougeait. Fantomatiques images de l’homme, ils avaient l’air d’un dessin d’icône. Immobilités. Respirations, seulement, vagues reflets dans la lumière jaune, à peine si c’étaient des êtres. Sans un temps à eux, sans espace sauf celui d’entre eux, sans même un regard qui les mette ensemble. Séparés mais unis. Seuls mais simultanément tous là, pour la même chose, tous là, contre la même chose, chacun avec son désespoir et sa douleur et sa souffrance, pourtant ensemble. D’une certaine manière, comme le sont les gens lorsqu’ils sont réunis. La pensée du prêtre, seule, a commencé à dire, sans mot, le psaume 33. Sur le salut de l’âme. Lentement, les mots s’égrenaient dans la tête du prêtre et dans la pièce, des mots qui se taisaient et parlaient en même temps. Aux âmes. Des mots en dehors du temps dans une pièce où le temps n’avait plus sa place. Le visage de Iochka, jaune maintenant, était la figure d’un ange qui allait pleurer. Un ange au visage sillonné de rides, de fatigue et d’inquiétude, un ange nostalgique. La main de l’homme s’est levée, a remis en place une mèche

tombée sur le visage de la femme, est restée un instant pour caresser le front avant de revenir à sa place. Du côté d'Iléana un petit soupir, rien d'autre.

Ilona a tressailli d'un coup. De tout son corps, comme traversé par une décharge électrique, comme piqué au fer rouge, comme possédé par mille démons. Son visage s'est couvert de sueur, ses lèvres sèches et blanches ont fait mine de crier mais il n'en est sorti qu'un long hoquet, ses mains cramponnées au bas de son ventre. Recroquevillée, elle continuait d'être secouée par des frissons et une douleur lancinante.

— Iléana, a dit le pope, tu peux aller chercher le docteur ?

— Vas-y, mon père, moi je ne pars pas d'ici.

Le pope y est allé. Iochka était resté assis au bord du lit, Iléana est sortie et s'est mise sur le banc devant la maison et a pleuré.

Ilona a levé des regards troubles vers son homme, a respiré profondément, s'est recroquevillée à nouveau, s'est faite petite, toute petite. La douleur n'était pas continuelle. Le fer rouge qui la transperçait venait et partait, elle ne pressentait pas l'arrivée de la douleur, ça ne se rythmait pas sur les battements du cœur, aucun signe ne lui permettait de se préparer à une nouvelle vague d'agonie, rien ne l'annonçait, rien ne la suivait. Peut-être juste un léger sentiment de soulagement, le calme éphémère d'une respiration qui ne faisait pas mal dans tout le corps, un certain éclaircissement du regard. Dirigé vers l'homme voûté au-dessus d'elle, le regard se posait à peine sur les choses alentour. Elle a levé une main tremblante, a pris la main qui lui caressait le visage et le cou et puis est restée comme ça, respirant avec peine, regardant, vivant – à peine. Elle l'a regardé avec l'intensité d'une vie entière, dans ses yeux se tenait toute leur histoire, dans leur lueur éteinte l'amour était encore. Elle a dit : Iochka j'ai peur de mourir. Lui, il n'a rien dit, il a senti juste les larmes qui inondaient son visage, s'est penché sur elle et l'a embrassée sur le front, l'a regardée

intensément, il n’y avait plus au monde en cet instant que l’image de la femme qu’il tenait dans ses bras. Il ne pouvait pas imaginer ce qui se passait dans son âme à elle, la sienne ne semblait plus être dans le corps qui se tenait près d’Ilona, il sentait qu’il était réduit au regard qui faisait des efforts pour ne pas pleurer, réduit à la main qui tenait la main de la femme, main qui aimait encore et qui ne se serait retirée pour rien au monde de cette brève phrase effrayante, de ces quelques mots qui persistaient entre eux et qui disaient, aussi bien qu’ils le pouvaient encore, tout ce qu’eux deux étaient encore : peur de mourir, de se séparer, une peur inhumaine de l’instant toujours inconnu où eux deux ne seraient plus ensemble, un et le même, où ils seraient séparés, arrachés l’un à l’autre, fantômes errants, se cherchant et ne se trouvant pas, toujours s’attendant et s’appelant dans un vide dont personne ne saurait jamais rien, par un mot pas encore prononcé qui dirait quelque chose du temps d’après la séparation. Ils n’étaient tous deux que douleur : séparation, temps infini du départ de l’autre, de la disparition. Ils le savaient. Dans la mesure où ils pouvaient savoir quelque chose de ce qui leur arrivait et qui les séparerait ensuite. Et tout ce qu’ils pouvaient encore faire à cet instant infini de la séparation était de se regarder comme en dehors du temps, en dehors du monde, au-delà des mots et des larmes, au-delà de la douleur et de l’apaisement, se regarder et se serrer, avec la force de qui ne veut pas partir, mains unies.

Il y a eu une autre vague de douleur. Une vague qui n’était pas passagère cette fois. Pas suivie d’apaisement, de soulagement, d’une respiration presque calme et d’un regard qui voit encore, mais suivie d’une autre vague et d’une autre, une tempête de douleurs comme la femme n’en avait encore jamais senti et qui transformait son corps diminué en une masse incertaine de matière qui tressautait, se tordait, mordait, hurlait, pleurait, implorait, qui désirait la mort et la vie en même temps et, entre tant

de hurlements, n’arrivait qu’à grand peine et en sifflant, à remplir d’un peu d’air sa poitrine qui ne voulait pas mourir.

— Iochka, Iochka, a-t-elle chuchoté d’une voix sifflante de mort, prends soin de notre garçon. Je ne veux pas mourir, Iochka, pas mourir. Je ne veux pas. J’ai peur de mourir.

Complètement dévasté, l’homme n’avait plus de réactions. Devant la maison, Iléana pleurait toutes les larmes de son corps, muette, effondrée, crispée dans une souffrance qu’elle ne saisissait plus, souhaitant à son tour la mort, l’oubli. Le pope et le docteur sont arrivés en courant, ils sont passés à côté d’elle pour entrer dans la maison, rien ne s’est fait entendre, aucun son, aucune parole, les hoquets et les hurlements ont cessé, le silence était revenu, le monde s’était écroulé dans son silence premier et semblait y être resté, immobile, chose incertaine sans vie, espace vide en dehors du temps, le néant. Iléana allait entrer aussi. Du côté des baraquements, à grands pas lents, comme s’il marchait à reculons au lieu d’avancer, très doucement et de très loin s’approchait Vasilé. Noir de tristesse dans l’aube qui dessinait le monde en vagues tons de gris, muet comme la roche, pas très droit et chancelant, pas vraiment lui, pas vraiment son homme. Il s’est enfin approché, l’a regardée sans parler et a fait un pas dans la maison où l’on mourait. Silencieuse, Iléana est entrée aussi.

Maintenant ils étaient tous là : Iochka, Vasilé, Iléana, le pope, le docteur. À se taire. Debout, autour du lit où la femme se mourait. Des ombres de vie, des montagnes de douleur, des silences qui veillaient. Ensemble, à la fois, un silence grandissant davantage, le silence des mains qui ne trouvaient par leur place et qui auraient voulu faire quelque chose, n’importe quoi, un rien qui apporte à la moribonde sinon le salut au moins un peu d’espoir mensonger qui la fasse tenir quelques instants supplémentaires.

Quelque part au-dessus du rocher qui était à gauche de la maison, le ciel prenait les couleurs du lever du soleil. Des oiseaux commençaient à chanter ici et là, l'eau de la rivière clapotait un peu plus fort, aurait-on dit, le monde semblait se mettre en mouvement, bouger, la nuit s'achevait. La femme, dans le lit, a ouvert les yeux. Regards troubles, solitaires, aveugles. Voix éteinte, comme une impression, restes de vision :

— Iochka, je ne veux pas mourir.

Elle a détourné d'un coup son visage, son dos s'est courbé un instant encore plus et elle a râlé profondément, de tout son être. Elle avait les mains froides, des gouttes de sueur glacées sur le front, a voulu bouger, prendre son homme dans ses bras, s'accrocher à lui. Une douleur atroce lui a transpercé tout le corps, son regard est devenu un monde embrumé où elle apercevait ici et là des fragments clairs, son regard, son ouïe, les bouts de ses doigts, elle les sentait amplifiés vers l'intérieur, la douleur ne cessait plus, rien ne l'arrêtait, un spasme l'a fait bondir à son insu, puis elle a senti une douleur encore plus forte lui secouer la poitrine, comme un couteau enfoncé qui retournait ses viscères, elle a tenté de respirer encore une fois, d'aspirer le plus d'air, tout l'air de l'univers, une peur qu'elle ne comprenait pas se cachait en elle et, en même temps qu'un début d'apaisement et un sanglot qu'elle n'arrivait plus à libérer de sa gorge, elle a vu son mari, son fils, quelques personnes de sa riche vie, a essayé de respirer encore à nouveau, n'a pas réussi, brouillard, écroulement, sensation de chute dans le vide, rien autour, rien en elle, une suffocation qui n'était pas de la douleur, tout son corps est devenu sensation de suffocation, de tentative de respirer une fois, une seule et dernière fois, puis s'est faite une grande lumière, éblouissante, la forme du néant. Un râle inhumain montait, et pourtant pas d'un autre monde, un son dont le pope savait le sens mais ne disait rien. Il a

été suivi d’un autre puis d’un très long soupir. Le prêtre a allumé une bougie et l’a placée entre les doigts d’Ilona[18].

Il y eut encore le silence. Un silence grand comme l’univers, des regards paniqués errants dans la petite pièce, se heurtant aux objets, se cherchant, se courbant et, ne se trouvant pas, se retournant, Iochka interrogeant des yeux les regards qui l’évitaient, la main de Vasilé se posant sur son épaule au milieu de leurs silences à tous et une larme a brillé dans l’œil de l’homme géant. Le corps de Iochka se courbant, s’écroulant sur le corps inerte de la femme qu’il retourna pour voir son visage, se balançant avec son corps dans les bras, en chuchotant Ilona, mon Ilona, Ilona, Ilona, Ilona, Ilona, Ilona, le visage de la femme brusquement détendu, le visage de celle qui venait de mourir, calme sans aucune trace de colère.

Au bout d’un temps, qu’on n’aurait pas su compter, de dehors, du côté de la blancheur matinale et des sons muets du monde, des hauteurs et des profondeurs, de l’eau et de l’air, du lieu incertain d’où vient toute voix qui a des choses à dire, une voix qui aurait pu être celle d’Iléana – mais n’était plus sa vraie voix, ni en ton ni en intensité – a lancé la question inhérente à la mort : À qui tu nous abandonnes, Ilona, à qui ? Les sanglots de Iochka ont cessé un instant, tous se sont laissés pénétrer des mots douloureux de la femme, la question déchirante est passée de l’espace du dehors au dedans, ouvrant une brèche par laquelle les âmes des vivants et l’âme de la morte se parlaient encore pour quelques secondes, se répondaient, se disaient ce qu’il y avait encore à dire, le départ. Pas en même temps mais pour ceux qui étaient dedans, en tout cas, dans la suite du même instant, une voix plus forte, chargée d’autres souffrances, avec les douleurs dites dans l’espace des mêmes paroles, la voix pénétrante du prêtre (il était sorti et était allé chercher à sa moto la boîte contenant la chasuble, l’encens, l’encensoir et avait mis un temps pour l’allumer ; il était revenu lentement vers la maison,

à pas mesurés, les pas de celui qui ne se presse vers nulle part et qui arrive sans partir vers une destination), sa voix a récité, étrangère au monde, comme se parlant à lui-même, en bénissant le corps et le monde – pas forcément les personnes qui se trouvaient là ou la maison : Béni soit notre Dieu. Et la lecture a continué sur d'autres tons, bas, limpides comme le son de la terre qu'un pas solitaire toucherait dans le matin calme. Iochka s'est laissé tomber à genoux, le visage mouillé par les larmes, la douleur furieuse a fait place à la prière pour l'âme de celle que ses bras venaient de lâcher et qu'il regardait à présent d'un amour encore plus grand, plus entier, qu'il regardait comme s'il s'était regardé lui-même et d'un geste incongru il a aplati un pli du drap qui l'enveloppait encore. Dans son esprit, la prière du prêtre s'entrelaçait avec un torrent de souvenirs, c'est-à-dire des images présentes, existantes en soi. Son amour s'incarnait en visages souriants, rêveurs, silencieux ou parlants, certains même furieux ou grondants, s'incarnait dans le sentiment d'une présence qui, mêlée à la prière presque chuchotée du prêtre, faisait que son monde, interrompu peu de temps avant, existait à nouveau. Ilona et lui se parlaient, se disaient les banalités de chaque matin, ils étaient ensemble dans l'espace niché au fond de son esprit qui s'était immobilisé, commençait à s'effacer et devenait souvenir : sortie du temps trompeur du passage et entrée dans le seul temps auquel l'humain a accès, celui des images qui défilent toutes à la fois dans la tête et ne savent rien du présent, passé, futur. Amour. Doublé par la voix qui suivait le rituel : avec des justes, des saints, qu'elle repose en paix, saint Dieu, Toi qui aimes les hommes et pardonnes leurs péchés… Et toutes leurs mains, celles du contremaître, énormes, les « sans-force » de Iochka, les blanches et dodues du docteur comme les rougies par le travail d'Iléana s'unissaient dans les sons de la prière du pope, le seul à tenir quelque chose : l'encensoir et la croix, signes du passage. Ces mains n'en formaient qu'une, signe

d’une réalité qui demeurait, d’une fuite qui ne menait nulle part. Mouillée par les larmes, telle la terre devant la maison mouillée par les larmes d’Iléana qui faisaient passer tout ce qui existe et n’existe pas. Le souvenir. Pas dans l’eau mais l’eau. Dans la terre qui savait tout. Et qui se gardait dans les mots du prêtre : *Toi qui as marché sur les eaux… Car il n’y a pas d’homme vivant qui n’ait péché, Toi seul es sans tache… Ta parole est vérité.* Ce mot a retenti dans le silence, le monde a semblé s’immobiliser et les larmes sécher un instant, aucun bruit ne perçait entre les mots du prêtre et le visage de la morte sur lequel comme par un signe, jamais déchiffré, les rayons du soleil ont brillé de façon plus éclatante. Son corps a paru enveloppé de lumière sous les rayons si droits du soleil qui pénétrait par la fenêtre à côté de l’icône et par la porte qui ouvrait entre les deux pièces, pour ne se poser que sur elle. Avec les récitations qui se suivaient selon le rituel et qui ont été répétées par toutes les personnes présentes, apportant non pas l’apaisement mais un rapprochement plus profond du sens du temps auquel ils participaient tous ; au signal du passage et de la permanence. Les deux identiques. Le prêtre s’est tu. Il s’est signé avec de grands gestes, une larme paraissant dans son œil droit mais qui ne s’est plus montrée par la suite. Il s’est dirigé vers la porte à petits pas, a posé une main sur l’épaule d’Iléana et a dit d’une voix douce, différente, plus calme et presque plus suppliante que les prières qu’il venait de prononcer dans le matin paisible :

— Iléana, tu prendras soin de ce corps.

La femme n’a pas répondu, ses lèvres n’ont pas esquissé le début d’un seul mot, elle a seulement levé son regard et a fixé le ciel bleu au-dessus de l’ombre du prêtre.

— Vasilé, viens avec moi, a encore dit le pope.

Le docteur a fait mine de sortir lui aussi mais une main levée devant lui l’a arrêté : Toi, tu restes là, lui a dit calmement le pope, faisant signe vers

l’homme qui était toujours à genoux près du lit. Le docteur a acquiescé de la tête, s’est rassis au bord du lit et sa main s’est avancée pour se poser sur l’épaule de Iochka, mais il l’a aussitôt retirée et elle est sagement revenue sur le bord du lit, légèrement tendue comme avant un tremblement qui n’avait pas encore commencé.

Le prêtre, Vasilé et Iléana se sont éloignés, le premier a enlevé sa chasuble et l’a pliée soigneusement, avant de la déposer avec l’encensoir dans la boîte de la moto. Toujours sans parler, il a regardé autour de lui, a pris une des mains d’Iléana et une de Vasilé dans les siennes, et leur a dit :

— Occupez-vous de l’enterrement, je suis sûr que Iochka ne le pourrait pas. Cherchez d’autres femmes, lavez le corps, préparez-la, a-t-il dit encore à Iléana et à l’homme : Toi, occupe-toi de tout ce qu’il faut. Tu le sais ? Vasilé a hoché la tête, muet comme une pierre. Je parlerai un peu plus tard au docteur, qu’il ne lâche pas Iochka des yeux, qu’on n’aille pas vers un désastre encore plus grand juste maintenant. Toi aussi, Vasilé, tu feras attention.

L’homme a répondu d’un autre hochement de tête, il était d’accord avec tout, il avait bien senti que quelque chose ne tournait pas rond chez Iochka et a seulement répondu :

— J’ai bien vu.

— Ça va, j’ai eu peur d’être le seul.

— Je vais envoyer mes gars faire le nécessaire et je reviens.

— Vas-y, attends, je viens aussi, a dit Iléana.

Ils se tenaient épaule contre épaule, le visage vers la maison. Ils ont fait mine de partir, mais Vasilé ne se sentait pas la force d’aller vers les baraquements et le prêtre a même fait un pas en arrière comme pour retourner dans la maison. Il était clair qu’ils n’avaient pas envie de s’en aller, ils auraient préféré rester un moment auprès, tout près de l’homme

pour lequel ils se faisaient du souci. Sur leur visage se dessinait la même ombre d'inquiétude. Ils sont quand même partis. Leurs pas montaient lentement le chemin de la pente peu abrupte, sans dire un mot, ils n'avaient rien à se dire. Ils étaient si loin l'un de l'autre, même s'ils marchaient épaule contre épaule. Le silence se tenait entre eux comme un mur aux dimensions du monde.

Arrivés aux baraquements, au bout d'un long moment à traîner avec peine leurs pas dans la poussière du chemin, ils n'ont pas été étonnés du calme qui régnait sur le petit monde des ouvriers. Non parce qu'ils dormaient. Ils n'auraient pas pu. Ils vaquaient tout simplement à leurs occupations dans le plus grand silence, évitant de se regarder, faisant attention à tout comme par peur de déranger, de perturber l'atmosphère de la vallée, la gêne presque physique dans la proximité de la mort. Malgré la distance qui séparait les baraquements de la maison du magasinier, le comportement des ouvriers voulait dire que la terrible chose s'était passée dans leur cour, presque dans la même maison, dans l'espace commun de ceux qui sont proches du mort et qui, pour un temps, devient l'espace des chuchotements et du silence.

Vasilé est entré dans sa remorque, le pope est resté sur le banc de devant, les regards perdus dans le vide, vers lui-même, peut-être. Ce géant s'est écroulé sur une chaise, à sa place habituelle, faisant grincer le plancher. Il était harassé, il s'est laissé tomber comme une grosse pierre, puis a attrapé la bouteille devant lui et a bu, avec une grande soif, à même le goulot, oubliant l'usage des verres. Il a regardé dans le vide, quelque part dans les fentes du bois de la table, comme s'il y avait des choses à y voir, c'est à cela qu'il s'occupait. Il est devenu, pour un moment, un regard dans le vide qui habitait une pièce qui pouvait être tout autre chose sauf une pièce. Un monde où il se sentait seul, un monde qu'il ne voyait pas.

Brouillard. Silence. Il a appelé tout à coup ses gars. Il ne s'est même pas levé, il a crié assis et les deux hommes interpellés ont surgi comme de la terre, comme s'ils n'attendaient que ça, derrière le baraquement. Il leur a parlé calmement, sans plaisanter, sans les étriller comme il en avait l'habitude, il leur a donné de l'argent et les a envoyés s'occuper de tout le nécessaire. Le premier devait acheter : vêtements d'enterrement, *colaci* – les petits pains rituels –, bougies, serviettes de toilette, mouchoirs, cercueil, a-t-il dit doucement et a répété, cercueil, comme s'il avait du mal à croire qu'il prononçait ce mot-clé, l'image du cercueil refusait de se former dans sa tête, restant une simple forme inconnue, un détournement de la réalité. Toi, tu vas chercher ses copines et tu leur dis de venir ici s'occuper d'elle. Filez ! Non, attendez, j'allais oublier, allez à la poste et téléphonez à sa famille. Qu'ils viennent, s'ils veulent. Il a dit ça comme dans un rêve, qu'ils viennent, sachant qu'aucun parent d'Ilona n'était jamais venu dans la vallée, pas sûr qu'ils viennent cette fois, mais il se devait de les faire avertir. Dis-leur que tu iras les chercher avec le camion s'il le faut. Allez-y, on verra, on a le temps, enfin, on n'a pas trop le temps.

Il est resté seul, à penser à une chose connue de lui seul. C'était un pressentiment qu'il ne pouvait pas dire en mots, le sentiment d'une fin – une autre que celle qui venait de se passer. Le sentiment que tout recommencement était impossible à partir de ce moment-là, même s'il ne s'imaginait aucune des possibilités existantes.

Il a attrapé une autre bouteille dans le placard et deux petits verres propres, et il est sorti devant la remorque. Le pope n'avait pas bougé de sa place, perdu dans ses pensées, c'est tout juste s'il avait marmonné quelque chose, en réponse au salut des deux jeunes. Vasilé s'est assis devant lui de l'autre côté de la table, a rempli les verres, le prêtre a laissé tomber quelques gouttes par terre, l'autre a fait de même, quand il y a un décès on

ne trinque pas, c'était la tradition et ils la respectaient. Ils ont bu à grande soif. Tous les deux accablés par le même sentiment qu'ils n'étaient pas obligés d'exprimer. Ils se taisaient ensemble. Et cela suffisait.

Les camions ont démarré en trombe, l'écho du bruit des moteurs a roulé un moment dans la vallée, mais dans la maison où Iléana veillait la morte on n'a rien entendu, comme si les ombres des camions qui sont passées devant la porte ouverte n'étaient qu'une vision, pure imagination. La femme se tenait les mains serrées sur le lit, à droite de la pièce, elle regardait de temps en temps la figure de la morte puis son regard semblait se coller sur un certain point du plancher, aucun muscle sur son visage ou sur son corps ne laissait voir la moindre intention de bouger. Les larmes venaient et partaient, elle ne pleurait pas continuellement ; elle pensait à ce qu'elle avait à faire, elle attendait les amies d'Ilona pour achever ce qu'elle jugeait devoir accomplir, il n'y avait pas de doute. Le docteur, appuyé au mur de la maison, fumait. De temps à autre elle l'aurait bien appelé pour lui raconter ce qui lui passait par la tête, mais elle se ressaisissait et continuait à regarder le plancher. Elle aussi se sentait comme morte. En dehors et en dedans, son âme surtout était paralysée, morte, étrangère dans le monde où elle se trouvait. L'âme d'Ilona partie, la sienne l'avait suivie, elle le savait mais toutes ces années où elle avait eu ce pressentiment, elle n'avait pas compris un seul instant comment il était né et pourquoi il allait se produire sans faute, comme une malédiction. Elle allait accomplir ce qu'il fallait faire, une voie claire comme le noir d'une nuit d'été s'ouvrait devant elle qu'elle devait suivre jusqu'au bout. À moins que l'âme de la femme qui gisait à côté d'elle soit maudite à jamais et alors elle ne prendrait pas sur elle ce péché. Ou c'était tout simplement que son chemin dans cette vallée finissait là ; au-delà de la mort il n'y avait plus rien et ce qui devait arriver était arrivé. Elle s'est levée, a caressé le visage de la morte, a versé

quelques larmes et elle est allée prendre des ciseaux sur le rayonnage, devant la fenêtre. Elle les a observés un moment comme si c'était un objet de luxe, a vérifié dans la lumière s'ils étaient bien aiguisés et de nouveau a attendu un temps, regardant toujours le même point du plancher. Puis elle s'est levée et a pris la main d'Ilona qui n'était pas complètement froide, elle semblait garder encore un peu de chaleur, l'a caressée et s'est mise ensuite à lui couper les ongles. À mesure que chaque ongle tombait (bien rond, coupé net), elle trempait un coin du drap dans une tasse d'eau trouvée sur la petite table à côté du lit et essuyait bien la saleté sur les doigts morts. Elle connaissait le rituel, il ne fallait pas que sous les ongles de la morte reste la moindre trace de terre, c'était mauvais signe pour passer dans l'autre monde. Lorsqu'elle a eu terminé, elle a coupé ses propres ongles. Elle les a nettoyés tout aussi soigneusement avec le même coin de drap trempé dans la même eau. Elle a fait chauffer un petit seau d'eau à la cuisine. Elle a pris une grande serviette dans le coffre à droite de la porte de la chambre de l'enfant, l'a plongée dans l'eau tiède et a commencé à laver les cheveux d'Ilona. Elle lavait minutieusement et entonnait en même temps un *bocet* qu'elle était seule à connaître, sans mots, une longue litanie qui se passait presque même des sons, juste un semblant de vie autour de ce corps qui se refroidissait. Elle a mis du soin à laver la chevelure, la peigner, comme l'aurait fait une mère pour sa fille lors de sa première sortie, en laissant couler entre les mèches des larmes dont elle n'était pas consciente. Avec chacun de ses gestes, Iléana voyait ses propres pas dans la vallée et se disait qu'il n'y avait pas de mal à revoir sa vie, non, rien de mal. Avec chaque geste, elle vieillissait un peu plus, son âme s'éloignait de son corps, s'unissant avec l'âme de celle qui était partie. Elle a tressé les cheveux et a ramassé les nattes en une petite pyramide serrée. Quand elle a eu fini, elle est retournée sur le bord du lit, à la même place et s'est mise à regarder le

même endroit du plancher comme si son regard commençait à y creuser un trou. Colère douloureuse, douleur coléreuse, elle n'aurait pu dire exactement ce qu'elle ressentait à ces instants et n'y tenait d'ailleurs pas, ça n'avait pas d'importance.

Depuis un moment, mais elle ne l'avait pas remarqué, le docteur la suivait des yeux, appuyé au cadre de la porte sans parler. Il ne savait pas grand-chose des rituels d'enterrement mais il savait tout de même qu'on ne lavait que le corps du défunt, ça il en était sûr. Il n'a rien dit, s'est assis sur le banc devant l'entrée à droite, s'est allumé une cigarette et il est retourné à ses pensées. Iléana avait toujours été un petit peu bizarre, pourquoi ne l'aurait-elle pas été en ce moment où le monde avait été bousculé, où le mutisme des gens de la vallée le poussait à ne plus parler, lui non plus. La femme s'est levée d'un coup, lui a fait signe d'entrer dans la maison et elle est partie sur le chemin des baraquements. Elle est allée vers Vasilé, elle l'a embrassé sur les lèvres, l'a serré sur sa poitrine puis elle s'en est retournée sans dire un mot et s'est assise sur le bord du lit à côté du docteur, à attendre. Pas longtemps. Le vrombissement du moteur du camion s'approchait plus fou que jamais, on aurait dit qu'une bande de diables montaient dans la vallée sans que rien ne puisse les stopper. Le mastodonte métallique s'est arrêté devant la maison avec des crissements de roues, de la cabine sont descendues trois femmes toutes éplorées et toutes endeuillées, marmonnant des *bocete* qu'elles seules connaissaient, et qui se sont empressées d'entourer la morte. Le docteur est sorti immédiatement et a pris la direction des baraquements. Un homme n'avait pas sa place là, il le savait, on devait faire la toilette de la défunte, ce dont les femmes se sont occupées sans plus attendre, le corps refroidissait et on risquait de ne plus pouvoir le manier. Les femmes ont déshabillé Ilona, essuyé sous le corps la flaque d'urine qu'Iléana n'avait pas remarquée, nettoyé chaque partie avec

un soin voisin de la folie. Son corps qui avait tué tant d'hommes les derniers temps, avait vieilli d'un coup, les seins maintenant tombés, les hanches striées de vergetures, les épaules recroquevillées vers l'avant comme pour s'esquiver. Seul le visage était jeune, luisant, presque vivant. Les femmes se sont regardées avec des sous-entendus mais n'ont pas osé parler. Plus tard, bien plus tard, elles y reviendraient dans leurs discussions. Elles ont choisi dans le coffre des sous-vêtements propres et les lui ont passés, puis l'ont attifée avec les nouveaux habits achetés en ville, comme il se doit chez les chrétiens et l'ont étendue sur le lit refait avec des draps propres. Lorsqu'elles ont voulu lui lier les mains et les pieds, Iléana a protesté et elles y ont renoncé. Bon, si sa marraine y tenait ! Ce n'était pas obligatoire, mais elles avaient toujours vu faire comme ça chez leurs ancêtres. Qu'on lui laisse les membres libres si elle y tenait. Ainsi, avec les préparatifs des femmes et les mots peu nombreux échangés pendant ce court intervalle de temps nécessaire pour que l'âme regarde son corps propre prêt au grand voyage et aux douanes célestes, leur travail était terminé. Le camion les a donc ramenées en ville, elles reviendraient pour l'enterrement.

Pendant ce temps, devant le baraquement du contremaître, se tenait la séance la plus silencieuse de toutes celles qui y avaient jamais eu lieu et qui s'y tiendraient jamais. C'est à peine si les hommes en deuil, muets, les épaules tombées, se regardaient. Le contremaître, le docteur et le pope vidaient verre après verre, Iochka ne touchait pas à la boisson, prisonnier de ses pensées. Il ne s'était pas encore ressaisi depuis la mort d'Ilona, regardait le sol et murmurait de temps à autre des choses qu'il était le seul à connaître. C'était le plus solitaire des hommes. Il sentait pousser en lui une douleur qu'il ne comprenait pas, la douleur de l'autre, la douleur comme manque, comme vide dans l'âme. Il avait envie de retourner à la maison où

elle était encore étendue sur leur lit ; en même temps rien au monde n'aurait pu lui faire relever le regard du sol, faire un pas ou dire un mot. Il savait ce qui allait suivre ou du moins il le croyait, donc il pouvait tout aussi bien rester là, sur ce banc, pour toujours, jusqu'à la fin des temps. C'était égal qu'il se lève ou pas, qu'il parle ou pas. Son Ilona était morte et cela ne pouvait pas lui sortir de la tête, même s'il n'en saisissait pas vraiment le sens et n'aurait pas non plus su dire pourquoi. Morte. Pourtant vivante, dans son âme à lui. Il s'est brusquement levé et il est vite reparti vers sa maison. Il devait rester là-bas, avec elle, tant qu'il le pouvait encore, tant que le corps n'avait pas quitté ce monde. La regarder. Être près d'elle, tout près, comme toujours. Même si. Qu'il la regarde et qu'il la touche, qu'il sente son odeur, sa présence.

Quand il est arrivé, dans la maisonnette on avait tout ordonnancé, tout réglé. On n'a pas entendu prononcer un seul mot. Iochka a remarqué que ses trois amis le suivaient, il s'est laissé choir sur une chaise près du bord du lit, aux pieds de la défunte. Les trois autres se sont arrêtés sur le seuil de la porte, ont regardé longuement le corps étendu les mains croisées sur la poitrine. Ils n'avaient rien à se dire, brusquement, plus rien à se dire et ils se sont mis en cercle devant la fenêtre, pierres muettes. Le prêtre connaissait ses attributions, le docteur culpabilisait de ne pas avoir fait davantage, d'avoir donné une dose de calmant trop petite et que la femme soit morte dans de terribles souffrances, il se rudoyait mentalement et a fini par tirer le pope de côté pour lui en parler, il aurait explosé autrement. L'autre, compréhensif, n'a pas trop commenté, il a haussé les épaules et lui a répondu : T'as fait ce que tu pouvais faire, que faire d'autre ? En effet, il n'y avait rien d'autre à dire. Quant à Vasilé, il avait comme un pressentiment et il préférait ne pas s'éloigner. Il avait des pensées sombres, se sentait tendu, prêt à se quereller et en même temps pris d'une énorme

pitié pour le pauvre Iochka et pour sa filleule, retenant péniblement ses larmes. Il suivait des yeux Iléana, il aimait ses cheveux, qu'elle avait tressés et joliment noués, c'était nouveau, même sa façon de se tenir calme sans rien dire, elle qui ne tenait jamais en place. Ses yeux avaient un regard qui n'exprimait rien sinon le vide, il aurait bien aimé en savoir plus mais il était inconvenant de lui demander devant les autres pourquoi elle avait ce regard, du coup c'est lui qui la regardait sans prononcer un mot ; deux jours plus tard, quand Ilona avait été préparée pour l'ensevelissement et la mise en bière et que tout était réglé, ils étaient toujours là, tous sauf le prêtre. Plus silencieux encore, plus endeuillés, plus affligés si on pouvait dire ça de ces gens tout à coup plus muets que la montagne d'au-dessus, plus soucieux l'un de l'autre et surtout du vieux Iochka, l'homme qui avait complètement blanchi en deux jours, il était transformé, voûté et même plus maigre et plus petit, étranger à la réalité, plongé dans un mutisme que personne ne pouvait interrompre, plongé – on aurait dit – à jamais. Il n'avait pas peur, il était indifférent, il sentait seulement en lui un gémissement qui ne pouvait pas se transformer en mots et une douleur qui, en si peu de temps, était devenu mille fois plus forte, il était devenu lui-même douleur, une souffrance qui déambulait de par le monde, une ombre, personne.

Depuis qu'on n'avait plus prononcé un seul mot, à part le strict nécessaire ; depuis que tout le monde semblait se taire et attendre quelque chose qui ne se produisait pas et ne se produirait jamais ; depuis que le silence était devenu un nouvel univers dans lequel tous n'étaient que des fantômes autour de la défunte, Iochka commençait à sentir non pas le brouillard qui avait envahi son esprit avant, ni l'effacement d'un être, ni une divagation mais plutôt une image claire, une façon de voir et d'entendre le monde comme jamais jusque-là. Il entendait, il voyait, mais le temps ne s'écoulait pas et tout semblait se passer en même temps, et il était incapable

de dire quel jour on était, avec qui il avait parlé, qui il avait vu, puisqu'il voyait les gens autour de lui en même temps et qu'il ne les différenciait pas. Il vivait cette permanence comme il l'aurait fait avant, comme du temps qui s'écoule, il la percevait de la même manière, il voyait, entendait, sentait, sauf que les choses n'avaient plus d'ordre établi dans le temps, leur ordre étant celui des causes et des effets. Une chose générait une autre chose qui, à son tour, en générait une autre qui en générait une autre, et ainsi de suite mais sorties du temps, ces choses ne se passaient plus l'une avant l'autre, avant ou après, plus tôt ou plus tard. Il a pensé qu'il était peut-être mort, sans pouvoir s'expliquer comment cette idée avait germé dans son esprit ; d'autant que rien n'avait semblé la précéder, et d'ailleurs, après la simple énonciation rien de semblable n'a suivi dans la tête de Iochka. Il a vu des parents lointains ou proches arriver, qui pleuraient derrière le cercueil. Il a entendu Vasilé qui marmonnait, il ne disait pas des choses sensées, il regardait autour de lui et bougonnait. L'eau de la rivière scintillait plus fort que jamais, de l'argent fluide. Les feuilles des arbres vertes, des feuilles colorées. La porte qui a grincé lorsqu'on l'a heurtée avec le cercueil a bougé un peu, très peu mais en grinçant comme si le vent l'avait fait jouer sur ses gonds. Le corps se penchant tellement qu'il a failli tomber, les muscles du cou d'un homme à sa droite qui, avec un mouvement spontané, a réussi à rééquilibrer la boîte de bois, il s'attendait à ce que la figure entourée du voile blanc crie de peur, surpris – rien, le visage ne se départait pas de son silence. Il ne le pouvait pas, ne le pouvait plus. Silencieuse, Iléana était à côté de lui et pourtant loin. Le néant du loin qui ne dit rien. Le docteur qui regarde tranquille, telle une pierre, une statue, un autre mort. Un oiseau qui crie, qui crie, seul dans son monde, ignorant. L'enfant, inquiet, interrogeant des yeux tout le monde, presque effrayé, comprenant et ne comprenant pas, regardant sa mère, sachant et ne sachant pas et surtout ne

voulant pas pleurer. Le pope, portant la croix et l'encensoir, précédé par le jeune homme portant la grande croix en bois sur l'épaule. Il l'avait déjà vu, il ne savait plus où, ni comment, il ne bougeait pas, ça lui enlevait tout lien avec la réalité. Le bruit du camion comme un tonnerre, calme ensuite. Des petits pas, des mains jointes, des visages éplorés partout. Le cortège qui avance. La vallée qui s'ouvre en face, la même vallée derrière, au tournant la maison disparaît, apparaît le ciel, bleu, grand, hostile, s'ouvrant vers eux, prêt à les engloutir tous. Le chemin qui serpente, les bêtes de la forêt, invisibles, les oiseaux comme morts, tous, un silence de plomb et d'eau, rêve argenté. Des traces de chaussures dans la poussière, des traces partout, du blanc collant se déposant sur les vêtements, visages et cheveux. Il se sentait sale, comme empêtré, comme si une colle l'empêchait de respirer, son corps avançait comme dans un marécage qu'il sentait jusque dans ses poumons. Il avançait pourtant avec les autres.

On n'avait jamais vu de cortège dans la vallée, pas un seul cortège funéraire, jusque-là les morts quittaient la vallée et on les enterrait ailleurs. Ilona était la première défunte de l'endroit, avec elle commençait le monde de la tristesse. Et tous ces ouvriers, tous ces hommes avec leurs femmes ou leurs compagnes, dans leurs vêtements du dimanche de gens pauvres, changés de frais comme pour mieux plonger dans la poussière blanche du chemin, suivaient le camion qui portait le cercueil jusqu'au chemin de l'ermitage. À partir de là ils devraient se débrouiller, le contremaître leur avait dit qu'ils devraient le porter à tour de rôle, se remplaçant le plus souvent possible pour monter la défunte jusqu'en haut, à la petite église. Les morts sont plus lourds que les vivants, c'est connu. Ça va aller, avaient-ils répondu au contremaître, on a porté plus lourd que ça. Ils n'étaient pas nombreux, ils n'avaient jamais été nombreux, tout au plus cinquante personnes qu'on avait fait venir là de partout pour construire et entretenir

une voie ferrée qui ne serait jamais achevée mais qui leur fournissait une occupation. La mort avait stoppé les choses et elles allaient rester longtemps à ce stade, jusqu'à ce que les esprits se calment et que tout rentre dans l'ordre. Mais ça avait déraillé, rien n'allait plus, cette descente vers le croisement d'où l'on monterait ne rimait à rien. Le visage entouré de voile blanc regardait le ciel. Les visages de tous regardaient vers le bas, la terre, la poussière blanche dans laquelle se mêlaient à l'infini les traces des chaussures. Quand ils sont arrivés au croisement, une parente a jeté quelques pièces de monnaie, comme le veut le rituel. Personne n'a fait le geste de les ramasser. Quatre hommes ont sauté sur la plateforme, la sœur d'Ilona est descendue, ils se sont regardés avec attention avant d'attraper la boîte de bois qu'ils ont passée, en prenant soin de ne pas trop la pencher, aux bras puis sur les épaules des hommes qui attendaient en bas. Quatre. Presque de la même taille, un à chaque coin, soutenant sur son épaule le bois laqué.

Iochka voyait tout ça en même temps, le regard préoccupé du contremaître à côté d'Iléana, silencieuse et seule, visage en pleurs. L'herbe blanchie par la poussière où les pièces de monnaie brillaient comme des étoiles. Les cheveux blonds de son enfant, près de lui, dans l'attente. Le sentier serpentant, devant, qui mène à l'ermitage entre des groupes d'arbres. Pas très loin. Pas près non plus. Deux kilomètres environ. Les épaules des hommes qui la portent. Disparition, des pans de voile et l'image du visage, le visage imaginé. Qui ne se voyait plus, n'était plus. Un lacet de son brodequin défait, il s'est penché pour le renouer, s'appuyant un instant sur l'herbe. Il s'est relevé. Et le monde a brusquement tourné, les soleils du ciel brusquement multipliés ont formé un cercle. Sa jambe gauche a fléchi comme pour céder. Il a retrouvé l'équilibre ; la jambe droite a fait de même. La main de fer du contremaître l'a attrapé par le bras. Il l'a interrogé du

regard : Iochka ?! Non, a été la réponse, il a regardé à travers l'homme comme s'il était transparent. Il s'est passé une main sur le front, tout mouillé – pourquoi ? –, s'est essuyé sur son pantalon, a respiré profondément et ses pas se sont mis à monter derrière la boîte en bois laqué. Monter. Seul. Lentement. Les épaules tombées, il n'était qu'un silence qui gravissait un chemin poussiéreux d'automne. Il voyait le monde, le voyait à sa manière mais il n'y comprenait plus rien. Comme si toutes les choses autour avaient perdu leur nom et formaient un tout différent où ses pas montant seuls à l'ermitage ne représentaient plus rien, ce n'étaient pas des pas, c'était une manière de planer entre des images et des sons qu'il n'aurait su nommer et encore moins comprendre. Pas une larme. Pas un mouvement dans les muscles de son visage, il ne regardait nulle part, l'objet en bois devant lui était l'unique horizon vers lequel il avançait, même s'il ne pouvait l'atteindre. Son ascension était en même temps une descente, une marche sans direction, marcher, marcher toujours, à l'infini.

Il n'aurait pas su dire combien de temps s'était écoulé depuis le scintillement des pièces de monnaie dans l'herbe poussiéreuse, entre le moment où il avait retrouvé une vague compréhension des choses et le moment où, appuyé au cadre du portail, il avait vu le cercueil disparaître par la porte de l'église, emportant avec lui le monde alentour et transformant le reste dans un mouvement chaotique de lueurs étincelantes et de taches blanchâtres. Il regardait la poussière sous ses pieds et il aurait voulu s'étendre et y rester immobile pour toujours, que la douleur de ces images soit étouffée par l'arrêt de sa respiration et que tout finisse. Toute cette danse brouillée du monde, les sons interrompus qui lui parvenaient de temps en temps, des fragments de ténèbres qu'il recevait de la lumière qui n'en finissait plus, toute cette douleur qui l'avait transformé en un corps qui accompagnait le cercueil et ne s'imaginait que finissant, sans avenir et sans

passé, sans rien – excepté cette douleur qui, petit à petit devenait physique et en même temps extrêmement agréable. Ses pieds ont avancé, devant eux s'élevaient les marches peu nombreuses du lieu saint, les pas les ont montées, puis ils ont franchi la porte pas trop large et se sont arrêtés non loin du poli du bois. Doublé par les fenêtres, le poli vers lequel se dirigeaient ses pas était devenu pourtant plus fascinant. Il a vu une main s'approchant de lui et le poussant un peu en arrière, puis il est resté immobile. Bloc de pierre sur la dalle en pierre qu'il ne voyait plus depuis tant de temps, la même sur laquelle ses pas étaient montés en suivant le poli du bois. Il n'avait fait que suivre un scintillement, ultime. Nasale, forte et mélodieuse, chargée d'une douleur qu'il ne percevait plus dorénavant, la voix du prêtre se fit entendre. Tout autour de lui, le silence était entrecoupé de soupirs qu'il percevait comme des suffocations. Des mots, nombreux, agglutinés, incompréhensibles, éloignés du corps, étrangers à l'esprit. Un mouvement attirait parfois son regard mais sans plus, des corps à côté du sien, du noir, du blanc, du doré, de l'argenté, la tête blonde de l'enfant près de lui. Inconsolé.

Tout d'un coup, comme venant du flot de lumière par la petite fenêtre à sa droite, en même temps que la lumière et comme elle, on a entendu la voix du pope : *Car tout est vanité et notre vie est ombre et rêve, comme le dit le saint Livre… dans la tombe où ensemble reposent empereurs et pauvres*. À nouveau le silence, à nouveau le monde coupé, arraché de ses fondements, vision muette, seules visibles les mains des gens tout proches, silence argenté des larmes. Plis étranges de la lumière, vue suspendue. Rien autour, rien sous les pieds, chute. Redressement, ensuite au-dessus, dans un cercle. Flottement sur les lèvres mouvantes dont on ne comprend rien. Effondrement, tournis, une main qui le soutient, l'équilibre retrouvé. *Et se levant au-dessus des tentations, vers Toi en courant*. Iochka a hurlé d'un

coup le corps dont la voix a interrompu la litanie rituelle, courant au-dessus des gens et des bêtes de la forêt un temps indéfini, puis qui a paru s'arrêter et recommencer avec plus de force chaque fois qu'il réussissait à respirer sans rien dire, ajoutant la lettre *a* à d'autres lettres *a* de plus en plus longues, furieuses et gémissantes, pesantes telle une plainte de la terre, tel un sanglot du ciel s'élevant au-dessus de cette église vers les cieux, bondissant comme une bourrasque, traversant le monde en long et en large et revenant mille fois plus fort, orage. Iochka n'était plus que hurlement, le prolongement d'un corps dont il ne savait plus rien d'autre, sauf hurler pour exister. Un animal qui se traque lui-même, se hurlant, en l'absence de toute autre existence. Il a vu le genou droit légèrement courbé, les orteils blancs et maigres du pied gauche un peu crispés, comme pour s'appuyer sur un support invisible dans l'air déjà blanchâtre, une ombre de plus, une vision de blanc d'avant le blanc, une couleur pour laquelle il n'avait pas de nom et ne voulait pas en avoir, il a ensuite vu les poils autour du sexe et l'organe à peine visible sous le renflement en bas du ventre un peu gonflé, la poitrine bizarrement creusée du côté droit comme imbriquée à la corde qui le serrait si fort qu'il pouvait à peine respirer. C'était une pression sur ses poumons à laquelle il commençait à s'habituer, les cordes d'un blanc immaculé ne pénétraient pas dans sa chair, pourtant proches de la limite où le moindre mouvement les aurait rendues coupantes. Tout mouvement faisait mal et son corps était maintenant l'équivalent d'une étrange pierre, comme une lave blanchâtre étendue sur une surface plane. Tout autour – rien. Des murs blancs, ou peut-être une clôture blanche, du blanc au-dessus de lui, il ne savait pas si c'était le ciel ou autre chose ; il n'y avait aucune brise, le monde était figé. Depuis un moment il ne hurlait plus, la bouche sèche, une sensation de soif proche de la folie, il n'aurait jamais imaginé vivre un tel état. Il sentait chacune de ses dents sèche, les gencives collées à la joue, la

langue ligneuse comme trop grande pour la bouche, la gorge déchirée par chaque bulle d'air qui la traversait, l'air devenu coupant telle une lame pour lui lacérer les poumons. Il ne respirait pas, il râlait, étouffé. Il comprenait, il vivait chacune de ses respirations, chaque gorgée d'air supposait des efforts et d'assumer sa douleur. Ses poumons étaient aussi sensibles maintenant que les paumes de ses mains, les alvéoles s'étaient transformées en nerfs tactiles douloureux, fouettés par l'air, il lui semblait sentir leur effort à tout moment. Il avait mal jusqu'au sang qui porte l'oxygène dans les artères, il sentait le pouls avec une effroyable précision et savait exactement combien d'inspirations et d'expirations il y a par minute, dans un coin de son cerveau il sentait ses neurones s'alimenter en oxygène et même ses pensées, des courants de plus en plus forts qui circulaient sous son crâne et qui faisaient bouger ses cheveux. De tout son être il ne restait, comme vie, qu'une énorme somme de douleurs qu'il ne serait pas capable de détailler mais qu'il percevait à chaque fraction de seconde et qui occupait tout son espace mental ; la douleur l'avait envahi, il était sa colonie, il se sentait lui-même. Entre deux élancements, entre un clignement de ses yeux secs et le suivant, entre une contraction spasmodique d'un de ses membres et celle qui, obligatoirement, lui répondait, il se disait que la mort devait se présenter comme ça, qu'au fond rien ne se terminait et que ce qui succédait n'était que terrible tourment, qu'il n'y avait pas de fin et que c'était cela justement la fin, l'absence de toute fin. Cette fin sans fin qu'il vivait était un commencement sans commencement, plus aucun doute même à propos du doute, la certitude existait en soi et n'avait plus besoin de certitudes ni de preuves, tout était là et le corps – ultime redoute de la souffrance, le lui disait précisément. Il lui a semblé entendre un son. Durant une seconde, toutes les douleurs ont cessé, son corps n'était plus que perception, une tension suprême de l'ouïe, un espoir fou de ne pas être tout seul et que la fin

n’était pas encore arrivée, tout n’était qu’imagination, vision ou erreur, qu’il existait encore une chance, on allait le libérer des liens et il se mettrait debout, se dégourdirait les muscles, boirait à sa soif, mangerait et ainsi son corps continuerait de vivre et il survivrait en même temps que son corps. Il avait tellement tendu l’oreille qu’il lui avait semblé sentir une déchirure et le sang en couler, il ne pouvait pas voir cet endroit ni vérifier de sa main, l’impuissance le sortait de ses gonds et de sa gorge est sorti alors un hurlement métallique, enroué, d’animal blessé, traqué qui rendait l’âme, écroulé. C’est une impression seulement, s’est-il dit. Il commençait à voir un peu différemment, au-dessus de lui apparaissaient des nuances de gris, c’était comme si les choses avaient tourné autour, l’espace où il se trouvait tournait doucement, puis il s’est assis dans le blanc où il s’était plongé avant, et il y est resté immobile. Il a vu du coin de l’œil la fumée devant son pied s’amenuiser. Il a même entendu cet amenuisement, un chuintement quasi imperceptible qui semblait monter dans son cerveau et s’y arrêter un peu en arrière, du bout des orteils il a senti la fumée disparaître comme une poussière très fine et visqueuse mais il a perçu alors des arômes forts, piquants. Une caresse chaude. Un contact délicat, diaphane, qui lui a traversé tout le corps et qui s’est perdu aussi. Puis une douleur aigüe. La caresse s’est transformée en brûlure et pincement à la fois, et il a vu avec des yeux éberlués et sans avoir la force de hurler, que l’endroit où tout à l’heure il y avait eu une fumée blanche, était devenu bleu et rouge, une flamme qui lui rongeait lentement le pied. Il a essayé de s’en dégager, les liens le serraient encore plus et il a senti sa peau lacérée, les muscles étranglés, les veines bloquées, il a essayé d’éviter la flamme en levant son pied et au même instant une autre flamme s’est allumée sous son genou, puis une autre sous l’autre semelle et encore une sous l’autre genou, il a regardé les flammes qui faisaient fondre sa peau, de son corps s’élevait une

fumée blanchâtre – qui semblait remplacer la précédente –, la chair fondait, les pieds devenaient une masse brûlante et douloureuse et il s'est dit que les douleurs d'avant n'étaient que de simples caresses en comparaison de cette nouvelle sensation de corps qui se consume et fait mal, les nerfs qui brûlent en envoyant des signaux d'alarme au cerveau et tout n'était alors que panique et désespoir, il ne pouvait plus y échapper, il n'y avait pas de mouvement qui le sauvait de ces flammes qui l'avaient frôlé en allant s'embrasser et danser dans l'air déjà saturé de l'odeur de sa chair brûlée, il a senti un os du talon se casser, la peau du genou s'est fendillée et il en coulait un liquide blanc et collant qui ne pouvait être que du sang qui brûlait, la douleur qui faisait mal, frayeur qui brûlait aussi, mutisme en flammes allumées de plus en plus hautes qui enveloppaient tout son corps comme un infini enlacement, seule la tête dépassait du feu, seuls les yeux qui regardaient vers le bas du corps et le nez qui sentait, les oreilles qui entendaient sa peau et ses os exploser et le cerveau, oui le cerveau brûlant dans lequel coulaient du sang ardent et une frayeur inhumaine – limite de tout entendement. Il souhaitait une mort immédiate qui mette fin à la souffrance, quelque chose qui l'aurait entouré et extrait de l'océan de feu qu'était devenu le monde visible ; les fractions de seconde se dilataient et annulaient toute idée de temps, il n'était plus que frayeur et corps qui a mal, son univers se réduisait au bleu et rouge des flammes et à l'écume blanche qui de temps en temps giclait en jets de son intérieur, il ne pouvait plus tendre que les muscles du cou, du maxillaire et du visage, son existence était réduite à une réflexion terrifiée et spasmodique, tout s'était retourné vers soi et il comprenait qu'à la fin le corps n'est que souffrance, spasmes et peurs, il n'était plus qu'une frayeur qui respirait miraculeusement par les poumons qui eux aussi commençaient à brûler, il fallait que ça se termine, de hautes flammes ont embrasé son visage comme un embrassement

maternel, il a senti à nouveau la chaleur, sorte d'amour manifesté par le feu, le bleu s'est approché de plus en plus de la vue et l'a avalée, il a senti ses yeux brûler et la bouche envahie par un goût presque agréable de chair brûlée, rien ne pouvait plus être changé, la mort était un feu amoureux.

Il a senti tout à coup que les mains du contremaître le soulevaient, a vu son visage soucieux, le cou raidi, les veines prêtes à éclater sous la peau, a entendu un « Iochka, hé, Iochka ! » et puis un « oh, quelle épreuve pour l'âme quand elle quitte le corps »… La voix nasillarde du prêtre continuait de lire, des regards soucieux allaient et venaient entre le cercueil placé au milieu de l'église et l'homme qui soutenait Iochka pour qu'il ne s'écroule pas, un murmure a traversé l'espace, le regard du prêtre a quitté un instant le livre et s'est posé sur celui qui était tombé avant de se déplacer, interrogatif, vers le contremaître, un léger haussement d'épaule de celui-ci a tenu place de réponse, le pope a continué. Vanités sont toutes les choses humaines. Qui reste après la mort… Dieu éternel, repose celle qui vient de nous quitter dans le bonheur non vieillissant. Iochka le regardait à présent bien calmement, son regard – pas très clair – allait de celui-ci au cercueil, il semblait avoir recouvré ses esprits, les gens qui étaient à l'intérieur de l'église avaient à nouveau retrouvé le silence et à part l'écho du diacre aux phrases du pope, on n'entendait plus rien, pas même une respiration un peu plus profonde. Dans l'esprit de Iochka seulement se faisait place une pensée affolante, une ombre de ce qui se passait là et qui allait se passer, quelque chose qu'il ne pouvait pas comprendre ni dire, comme de l'oubli de soi. Non pas embrumé – comme tout à l'heure – mais très limpide au contraire. Il avait l'impression qu'il n'avait jamais pensé de manière si limpide, qu'il n'avait jamais vu les choses aussi clairement que durant ces dernières heures où il avait vieilli, il commençait à voir comme dans une eau profonde mais pure. La voix du prêtre s'élevait sous le plafond, suivie ou

doublée par la reprise du diacre dans le silence collectif, la lumière traversait les petites fenêtres à peine tamisées, le regard de plus en plus limpide de celui qui le posait sur une partie de son propre corps qu'il ne comprenait pas véritablement, ce regard – comme une question plus vaste qui n'entendait plus une partie du service religieux – s'éloignait, voyait le passé devant ses yeux d'une manière étrange comme dans un songe, comme dans un monde où il ne l'avait jamais vu. Corps. Entier. Tous deux ensemble, à l'infini. Pour toujours, s'est-il dit, pour toujours. Oh, miracle, quel est ce mystère, qu'a-t-on fait de nous ? Comment avons-nous pu nous mettre le joug de la mort ? Iochka n'a plus entendu la dernière phrase, dans sa tête s'est fait un grand silence. L'autre tombeau.

Toujours dans le silence et sous son regard s'est poursuivi le reste du service funèbre, sans qu'un seul son l'atteigne, sans qu'il ne sorte un seul son de lui. Les mots avaient peut-être tous quitté son esprit pour un temps, peut-être que le mutisme qui s'était emparé de lui depuis la mort de sa femme était une manière de parler mais ce n'était pas tout ; il y avait encore une chose qui s'incrustait petit à petit dans la tête de Iochka sans que lui-même ni personne ne le sache mais, oh combien réelle, plus dure que la lumière qui lui piquait les yeux depuis un moment et lui faisait serrer les paupières.

Lorsqu'il a dû s'approcher pour embrasser l'icône posée entre les mains d'Ilona, selon le rituel, et qu'il a été près du cercueil qu'il avait regardé tout le temps comme s'il s'était regardé lui-même d'une autre façon, qu'il s'est penché sur sa moitié et que ses lèvres ont touché le bois parfumé et que son regard était si proche du corps, qu'il a fait le pas conforme en arrière, il a senti en son for intérieur, sans l'aide des cieux ou de la terre ou d'un autre élément extérieur, que c'était lui qui tenait en ses mains la petite icône en bois, que c'était à lui aussi que tout était arrivé, qu'il était le corps étendu

dans le cercueil, étant comme au début et comme tout le temps avec Ilona, formant un tout, un seul corps. Il observait les événements de l'extérieur, et il se voyait lui-même, vieilli, voûté, blanchi, les mains noires et tremblantes, dans ses vêtements usés, à côté de son enfant qui ne le quittait pas une seconde, comme s'il comprenait mais n'aurait pas su dire ce qui se passait. Il est sorti le dernier de l'église, sombre et serein à la fois, prêt à descendre dans la fosse. Mais arrivé au bord de ce trou béant, alors qu'il allait faire un pas dedans, une main de fer l'a arrêté et l'a tiré de côté. On n'entendait plus rien, pas une voix, pas un bruissement, pas un oiseau dans l'après-midi chaud d'automne, Iochka était là au milieu des gens, assistait à son propre enterrement. Il a vu l'homme en chasuble verser quelque chose sur leurs corps, il a senti l'humidité dans son cou et s'est essuyé à l'instant précis où le liquide coulait sous l'oreiller sur lequel reposait la tête de la défunte, le cercueil a commencé à descendre et il a vu au-dessus le ciel, quelques nuages pressés, des gens éplorés et soucieux, chacun mourant pour soi autour de cette fosse, le monde renversé, bords et ciel, l'horizon qui séparait et disparaissait, devenu paroi de terre marbrée par les racines fraîchement coupées. Il a vu l'encensoir s'ouvrir, les cendres tomber ou être emportées par le vent et, autour du corps, une poignée de terre. Il restait au milieu des gens, et avec une force irréelle il s'est collé à la terre lorsqu'une main a voulu le faire avancer. Il se tenait entre les gens muets, seul, son corps – à l'insu des autres – tombeau funéraire. Il y est resté jusqu'à la toute fin, la fosse a été remplie de terre et un moment il y a eu la nuit noire, puis la lumière est revenue, et il a vu les gens s'éparpiller et certains partir, quelques-uns assis sur les marches, d'autres en train de boire après avoir laissé tomber quelques gouttes par terre. Il ne bougeait pas, cloué sur place. Rien au monde n'aurait pu faire qu'il s'en détache, qu'il quitte cet endroit où lui-même venait d'être enterré, il regardait, immobile, le monde et n'en

comprenait que les mouvements et tout à coup dans sa tête a résonné un tonnerre : « Eh, Iochka », des mots simples et gentils qui sonnaient dans sa tête comme un orage. Il n'a toujours pas bougé, le regard perdu au-dessus des arbres, les sourcils froncés, et, sur le visage, ce qui aurait pu être le début d'un mot. Il a tourné la tête vers l'ombre de celui qui lui parlait, il s'est retourné et il a aperçu les brodequins géants, les mains comme des pelles, il a relevé les yeux et a vu un visage qui le regardait avec ce qui devait être de l'inquiétude. Il n'a rien dit, il a juste écouté le grondement du tonnerre dans son esprit. Près de ce visage en est arrivé un autre, et encore un, puis un homme en noir s'est joint à eux, l'air pensif. Ils le regardaient tous, Iochka ne bougeait toujours pas, rien ne passait sur son visage, ses mains ballant le long de son corps comme étrangères à lui, les pieds cloués au gravier du sol alors que son regard semblait traverser les gens pour aller s'accrocher à l'horizon qui était la fin du monde.

— Eh, Iochka, a dit l'homme géant.

— Eh, Iochka, a dit l'homme d'à côté.

— Eh, Iochka, a dit l'homme en noir.

— Où est Iochka ? a-t-il dit brusquement.

Les hommes se sont regardés, les hommes se sont transformés en questions vivantes, l'un d'eux a esquissé un sourire triste, le géant a répété :

— Eh, Iochka, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Allez, viens qu'on prenne un verre.

— Où est Iochka ? a-t-il dit en regardant autour de lui.

Une main l'a tiré avec douceur et l'a fait asseoir sur un banc, à l'ombre. Le soir allait tomber.

OceanofPDF.com

Pendant que la terre se tassait sur le cercueil de bois simple, couvrant petit à petit tout ce qui avait signifié une vie et faisant que le monde était encore plus ténébreux, elle a observé, un peu à l'écart, les gens qui commençaient à se retirer ou à partir doucement vers leurs maisons ou leurs baraquements. Elle s'est approchée de la petite croix plantée à la tête de la tombe, a posé une main sur le bois brut et elle a pensé un bon moment à tous les instants passés ensemble, à leurs fous rires, leurs papotages, leurs discussions pleines de petits secrets, les soirs où les autres buvaient et ne se souciaient plus d'elles. L'arrivée d'Ilona dans la vallée, son baptême avant le mariage, les belles noces et le baptême de l'enfant dont elle était la marraine et Vasilé le parrain, le petit Iochka, appelé Iochka, comme son père, selon la tradition de leur famille, les années passées ensemble dans leur petit monde. Leurs amours, les deux hommes qui s'étaient tant liés d'amitié même s'ils ne se parlaient presque pas parce qu'ils n'avaient pas grand-chose à se dire. La maladie d'Ilona – pressentie et qu'elle avait presque endurée elle-même, avec toutes les souffrances atroces, puis la certitude qu'elle aussi allait retourner d'où elle était venue, peut-être dans les bois, dans les montagnes, là où « loin » et « près » n'existaient plus, où les mots allaient s'effacer graduellement et finir en vagues impressions dans l'oreille et la faculté de parler disparaître complètement. Elle a regardé la montagne et, au-dessous, la forêt, la terre couverte de gravillons. Ses bras ballants près des vêtements de deuil. Elle s'est retournée. Des gens en groupe parlaient doucement, elle ne pouvait pas les entendre de là où elle se trouvait. L'église projetée sur la forêt qui commençait à changer de tons. Le silence qui l'entourait, elle a regardé le silence en face et s'en est approchée. Elle est restée quelques instants immobile. Elle a repéré une pierre et s'est assise dessus. Elle savait. Elle a attendu que les hommes finissent de boire et quand son homme s'est dirigé vers le portail elle l'a

rejoint. Ils ont repris, silencieux, le chemin de la descente, ils n'avaient rien à se dire, Iochka marchait entre eux mais ils n'avaient rien à lui dire non plus. Derrière venaient le pope et le docteur se parlant à voix basse. Ils se comportaient tous, à leur insu, comme s'ils n'avaient pas voulu déranger le silence et les seuls sons étaient ceux de la forêt, des craquements, des bruissements, des gazouillis, la nature parlant à leur place. Arrivés au carrefour, ceux qui habitaient de l'autre côté sont montés dans un camion et ont disparu dans un nuage de poussière. Les ouvriers sont partis, par groupes, vers leurs baraquements. Iochka s'est assis, sans le savoir, exactement sur la pierre où s'était reposée Ilona le fameux jour. Il a mis l'enfant sur ses genoux, lui a caressé les cheveux et a regardé vers le haut. Les quatre autres se sont retirés un peu et ont attendu sans rien dire. Il n'y avait rien à dire. Il a mis l'enfant dans l'herbe devant lui et il est resté immobile comme la pierre sur laquelle il était assis. Il a baissé les yeux et a regardé ses mains, il les a fermés, il n'y avait rien à voir, pas là. Il s'est mis debout et il est parti vers la maison. Le contremaître a essayé de le faire monter dans le camion qui les attendait, il s'est dégagé de la main et des paroles de Vasilé et a continué à marcher sans même tourner la tête. Il regardait par terre, rien d'autre, il ne voyait que les pierres couvertes de poussière, ses chaussures poussiéreuses, l'une après l'autre, le portant en avant.

Iléana a pris le petit par la main en silence et a marché derrière Iochka. Les autres sont partis en camion, il y eut un moment un bruit et un nuage de poussière qui s'éloignaient, puis rien que le chemin qui mène au chantier. Et les sons de la forêt autour, de plus en plus proches, de plus en plus forts, de plus en plus tentants. Invitants. Le lent bruissement du monde dont Iléana était sortie pour venir dans cette vallée, il y avait tant d'années, la rappelait. Le bruissement du retour, la nostalgie de son chez-soi. Iléana serrait dans sa

main la menotte de l’enfant et marchait derrière cet homme brusquement rapetissé, voûté, les cheveux blanchis. Elle devait partir. Retourner d’où elle était venue, ce monde-ci n’était que souffrance et mort et amour, visages de l’aliénation, de l’éloignement de soi. Elle devait partir, retourner dans le monde sauvage. Être à nouveau elle-même, entière, avec les bêtes sauvages et les oiseaux et l’absence de tout langage.

Iochka s’est arrêté, s’est approché du ruisseau qui serpentait à côté du chemin, s’est penché au-dessus de l’eau fraîche et s’est lavé le visage. Il a regardé un moment les pierres au fond du ruisseau, a respiré profondément, a porté une main à son front puis a repris sa marche.

Sans échanger un mot ni un seul regard, ils ont repris tous trois leur marche. Chacun dans son monde, taisant ses pensées, l’enfant n’osant rien demander, marchant derrière son père et donnant un coup de pied de temps en temps aux pierres du chemin avec ses chaussures neuves et pleines de poussière. Il levait parfois son regard vers tante Iléana, la marraine, il voulait dire quelque chose puis renonçait et continuait de marcher en silence, et lorsqu’ils sont arrivés devant la maisonnette et que son père s’est assis sur le petit banc de devant comme s’il voulait qu’on le laisse seul, la marraine a tiré doucement l’enfant par la main et l’a emmené aux baraquements. Elle lui trouverait de quoi l’amuser. Jouer au ballon avec les apprentis n’était pas difficile. Arrivés devant sa remorque, elle lui a indiqué d’un geste de tête d’aller sur le terre-plein où les jeunes jouaient ensemble, elle voulait laisser le vieux Iochka seul un moment, c’était la meilleure solution.

Quant à celui-ci, écroulé sur son banc devant la maison, laissé seul mais abandonné de personne, il se tenait les mains croisées et les regardait ; s’il les avait couvertes du peu de larmes qui lui restaient encore, elles auraient paru cristallines dans l’air doré de l’après-midi ; et non moins étrangères à

lui, éloignées même si en apparence solidaires de son être. Dans sa tête une idée se frayait un chemin, une pensée qu'il devait tout de suite mettre en application, une pulsion, un frisson qui propulsait tout son être en un mouvement tournoyant vers l'intérieur. Un appel venant de lui, pas d'ailleurs, un effondrement ne pouvant être qu'une élévation en dehors de la pensée qui se faisait acte. Il s'est mis debout, les mains sont tombées, flasques et entraînées par le mouvement lent du corps porté par les pas à l'intérieur de la maison, elles ont sursauté imperceptiblement quand les pieds ont franchi le seuil, puis paumes retournées en direction de la cuisine les mains ont regardé les choses qui demandaient à être réglées en même temps que les yeux et l'esprit, et se sont mis à chercher : la grande marmite pleine d'eau, les allumettes, l'ouverture du fourneau. Le feu a pris, triste. Pas un feu calme, couvant, plutôt furieux. En volutes. Le temps que l'eau se réchauffe, les mains n'ont rien fait d'autre que tirer le baquet au milieu de la pièce, fermer la porte séparant du monde, se mettre à côté du fourneau avec le reste du corps et attendre et, quand l'eau a chauffé, déshabiller ce corps de ses habits de deuil, prendre une serviette et la poser à côté sur le petit tabouret que ce corps venait de quitter. Ensuite, l'espace d'un instant, les mains se sont superposées à l'esprit et ont soutenu l'entrée dans l'eau. Le corps s'est plongé péniblement dans le liquide accueillant, lourd de souffrance, d'incompréhension, de terreur presque. Les mains ont commencé à le laver, à caresser la peau comme pour la débarrasser de toute la vie, cette fumée poisseuse. Laver le cou, laver la poitrine, passer sur toutes les parties de ce nouveau corps de femme avec le soin d'une mère qui lave son bébé, il a même eu envie de s'accroupir, de se mettre en boule au fond du baquet et d'y rester jusqu'à la fin des temps, de ne plus jamais se relever, puis une main, une main qui n'était qu'à elle a glissé entre les jambes et a fait la chose qu'elle avait faite tant de fois, caresser, appuyer,

demander et son propre corps lui a donné, s’est laissé aller à la volonté de ce plaisir qui devenait un grondement montant et le début d’une mort, la voix a laissé échapper un gémissement, la tête renversée en arrière et le corps recroquevillé sous la main, le plaisir augmentait avec chaque instant et devenait un univers, un univers blanc derrière les paupières fermées, un univers rouge devant les yeux ouverts, noir dans les brèves fulgurations presque à bout du plaisir, mais dont un instinct inconnu arrêtait l’achèvement, non, rien ne devait s’accomplir, prolonger le plaisir quand bien même cela faisait mal, quand bien même cela ressemblait à une mort et il a continué un temps, il a gémi, s’est tortillé, s’est flagellé avec ses propres caresses dans l’eau maculée du baquet, il s’est cherché sans se trouver. Il a bondi, s’est arraché – est ressorti de sa rotation –, s’est enveloppé dans la serviette et a laissé s’effondrer le corps sur le lit qu’il avait quitté plus tôt, la main a continué son travail et peu de temps après et quelques battements de cœur et des tentatives d’ouvrir les yeux, sur la couverture où le corps avait reposé, a pris forme une petite flaque blanchâtre dans laquelle le corps de la femme s’est vautré accompagné d’une respiration saccadée, de serrement dans les bras, tout en observant la lumière peu claire de derrière les paupières. Parce que durant ce temps où le corps de Iochka avait accompagné le départ du corps de son épouse, son esprit, déjà dérangé à force de se débattre dans la douleur, était devenu son esprit à elle. Lui-même ne savait pas s’il y avait un autre Iochka lui ressemblant, ne se reconnaissait même pas, brièvement, en passant, il était devenu aussi et entièrement Ilona, celle qui était partie, pleurée par les autres, lui il la vivait sur cette Terre. Lorsqu’il a quitté le lit sur lequel il venait de se laisser aller aux tourments du plaisir, annonce toujours d’une mort, lorsqu’il a montré à nouveau son visage au monde – monde où il n’y avait personne d’autre que ce corps erroné, il n’a rien senti de spécial et rien ne l’a ramené à l’état

d’avant la mort, lorsqu’il était lui et elle était elle, il est resté ainsi, femme dans la carcasse d’un homme, voix éteinte, endormissement de soi, effondrement dans la folie. Il s’est assis sur le banc devant la maison, silencieux/se, seul/e, se débattant entre les deux êtres qui vivaient en lui séparés et unis en égale mesure, tel un amour qui brusquement est devenu ce qu’il voulait être dès son origine, même corps et même esprit, fusion. Et si l’esprit redevenait le sien, il oubliait la femme de son intérieur. Et lorsque la femme prenait possession de lui, il se regardait, étranger, et se demandait ce qu’il faisait dans ce corps-là. Étranger à soi et effondré dans sa folie, il s’est levé du banc et il est parti vers les baraquements devant lesquels devait se tenir le repas en mémoire de la défunte, ne sachant pas clairement où il allait, pourquoi et qui il était, qui il allait être l’instant suivant, ne se connaissant pas lui-même, continuant pourtant à agir comme si de rien n’était, dans la rotation démente de l’habitude qui pousse tous les pas de tous en ce monde.

Et quand il est arrivé, ce corps sous l’oppression de son propre cerveau s’est assis comme à son habitude sur un coin de banc pour regarder comme il le faisait d’ordinaire, perdu et muet, sans avoir grand-chose à dire parce qu’il n’avait jamais eu à dire quoi que ce soit, et la femme de son dedans n’était pas non plus une bavarde du temps où elle vivait sur terre, dans leur petit monde de devant le baraquement, bien serré dans le cercle où tournait la vie de ceux de là-bas, un monde où il allait se produire un fait qui laisserait des traces, marquant le souvenir, superposé à la journée où Ilona avait quitté cette terre.

Iléana, la femme du contremaître, avait tout fait selon la coutume, s’était assurée que tout était en règle pour le repas du souvenir, sous l’emprise de l’idée qui la tourmentait depuis longtemps, l’idée du retour, du revenir à celle qu’elle était avant, d’être vraie, elle s’est dit qu’il fallait la

mettre en application sans plus tarder. Et après bien des années, autant qu'il en faut à une vallée pour avoir son premier mort et devenir en conséquence une vraie communauté humaine, elle a défait ses tresses, laissant ses cheveux libres, n'a plus lavé ses mains et ses pieds, ne s'est plus préoccupée de rien, s'est assise pensive et muette sur la marche occupée d'ordinaire par son Vasilé. À travers ses mèches sales et entre ses doigts rougis lui soutenant le visage, elle regardait le petit espace où elle avait mené sa vie. Sans idées précises, elle a juste regardé, calme comme un rocher. Comme une fin. L'homme qui avait été tant de temps à elle buvait à une table avec ses amis, silhouette géante, voûtée par une douleur qu'il n'aurait jamais exprimée en paroles. Un bel homme, s'est-elle dit incidemment. Un homme beau dans un corps beau et fort. Elle s'est levée, a fait les quelques pas qui les séparaient, lui a pris la tête entre ses mains vigoureuses, l'a fait tourner et l'a embrassé sur les lèvres. Sans aucun mot. De sa bouche n'est sorti aucun son. Se tournant vers le soleil couchant, vers la petite montagne en face de la vallée, elle s'est mise à cheminer doucement, les plantes de ses pieds nus ont senti les aiguilles de pin, le gravier que le temps avait éparpillé entre les racines labourant le sol. Elle a commencé à monter, les longues branches sèches du bas des sapins ont déchiré ses habits, accroché ses cheveux, chaque pas devenait un pas dans la souffrance qui ne trouvait plus de place dans son esprit. Elle s'est mise inconsciemment à ôter ses vêtements, pas d'importance, rien ne comptait à part la marche, à part le retour qui n'était plus, à l'instant, qu'un départ. De l'autre côté du plateau, dans la zone sauvage, son corps bougeait déjà plus agilement à travers les fourrés et les taillis, débarrassé des vêtements, des insignes du monde auquel elle venait de s'arracher. Toute sa peau était griffée, les plantes des pieds une plaie vive, les mains ne prenaient même

plus la peine d’écarter les bosquets. Elle se fondait dans le maquis, faisant corps commun avec la végétation et la terre rocheuse qu’elle piétinait.

Quant à Iochka, à partir de ce jour-là, il n’a plus parlé que très rarement.

L’esprit de sa femme l’habitait, vivait en lui avec le même calme naturel dont il avait habité son propre corps, l’esprit de sa femme taisait tous les mots qu’il aurait pu dire aux gens. De l’autre côté du plateau où Iléana avait disparu et dont elle allait redescendre quelques jours plus tard, le corps telle une véritable plaie à vif, sans parler, comme muette à jamais devant les gens, excepté son homme, Iochka n’avait pas fait un seul mouvement pour montrer aux autres qu’il existait.

OceanofPDF.com

Le bruit d'une porte métallique claquée dans le voisinage avait déchiré le silence, des milliers d'aiguilles perçaient son tympan à chaque réverbération du coup, il se tenait la tête appuyée contre la paroi métallique, les yeux fermés et la respiration profonde, et écoutait les pas s'éloignant ou s'approchant, incapable d'identifier la direction que prenait la personne dans le couloir, ne savait pas si on allait venir à sa porte ou à une autre ou ailleurs, à un endroit où la personne allait probablement se reposer pour mieux recommencer, pour ouvrir d'autres portes, pour faire venir d'autres personnes et les amener à cet endroit justement dont ils ne savaient rien. C'est du moins ce qu'il avait cru au début, depuis il s'était écoulé une semaine, d'après le nombre des hurlements désespérés dans le couloir, il avait été conduit dans la pièce blanche qui semblait dépourvue de parois, on l'avait allongé sur une table et on lui avait coupé les organes avec le plus grand soin ; durant tout ce temps, dans la pièce on n'avait pas entendu un seul mot, sinon le bourdonnement des appareils et le cliquetis presque diaphane des instruments avec lesquels on lui coupait le sexe et tout le pourtour, une piqûre lui avait calmé la douleur et on l'avait ensuite transporté sur un fauteuil à roulettes, dont le fonctionnement ne produisait aucun son à part le bruissement des roulettes sur le sol impeccable, vers une immense salle à manger où des milliers d'autres semblables à lui se tenaient à leur place dans un silence absolu. Les hommes avaient tous, comme lui, des bandes autour de la taille indiquant l'opération subie, les femmes au niveau des seins extirpés et, comme il pouvait le deviner, les autres atouts féminins n'avaient pas été épargnés non plus. Depuis, il restait dans sa chambre. Avec la douleur atroce à l'aine dans une attente inhumaine de ce qui apparemment ne se produirait pas. Dans l'attente de quelque chose qui n'advenait pas, espérant que ça ne survienne pas, regardant la porte comme une bénédiction de derrière laquelle pouvait venir la menace de sortie ; qui

se faisait entendre par ailleurs, selon son impression à l'aube, par les hurlements inhumains de ceux qui quittaient leur chambre, par les pas réguliers et comme morts de ceux qui les emmenaient avec eux, le silence, le silence assourdissant qui succédait. On parlait depuis longtemps de cet endroit où il se trouvait à présent, on parlait à voix basse de toutes les réglementations imposant la disparition d'un certain nombre de personnes chaque semaine, de voisins qui haussaient les épaules si on leur demandait où étaient allés leurs amis en ajoutant que les gens qu'ils avaient si bien connus n'avaient jamais existé. Évidemment, il en avait aussi entendu parler. Un programme particulier par lequel un pourcentage de la population était mené à l'abattoir pour y être sacrifié ; pourquoi ? Personne n'aurait pu le dire exactement, personne n'arrivait à comprendre quelle était l'explication de ce sacrifice d'humains comme si c'étaient des bêtes. Certaines histoires sur ce sujet étaient peu vraisemblables, on parlait de mécanismes de décapitation, de fusillades, d'éviscérations, d'autant plus sanglants et improbables quand la personne qui les évoquait le faisait d'une voix tremblante et basse ; il se souvenait même d'un type très massif racontant d'une voix presque inexistante que derrière l'énorme mur métallique montait un tas de cadavres qui ne pourrissaient plus, qui restaient là à l'infini, personne ne savait dans quel but. Il s'est levé, la douleur l'a parcouru à nouveau des pieds à la tête, il est allé jusqu'à la porte et a écouté, l'oreille dressée. Quelque part au loin, un petit vrombissement de moteur. Un véhicule, probablement. Dans la paroi métallique, près de son oreille, il a identifié comme un bruit d'eau qui coule mais peut-être qu'il se trompait, peut-être qu'il n'y avait rien. Un hurlement inhumain a déchiré le silence à l'instant où il décollait l'oreille de la paroi, on a entendu un bruit de corps tombé, et un sifflement court a mis fin à tout ça. Le silence est revenu. Il a fait quelques pas autour de sa chambre, s'est assis, il a pris

son courage à deux mains et a soulevé son bandage, à cet endroit il ne restait qu'une cicatrice insignifiante, comme une griffure qui avait mal guéri. Il s'est rassis dans son coin préféré, a pris sa tête entre les mains, se disant qu'il ne devait pas pleurer. La peur, la peur ininterrompue suffisait, à quoi bon pleurer ? Durant une fraction de seconde, des souvenirs sont passés devant ses yeux : une belle matinée tranquille, un chemin long et ondulant au pied d'une montagne, le sourire de l'enfant au coucher du soleil, tout cela avait disparu pour toujours au-delà des murs métalliques des derniers jours de sa vie. Il a senti un filet de liquide qui s'écoulait de lui, il avait cédé, en raison de sa concentration sur les pensées et les souvenirs, il avait oublié sa promesse de ne plus jamais laisser le liquide sortir de lui, il a senti une brûlure terrible, a regardé la flaque jaune qui se formait à côté de lui, beaucoup de liquide jaune qui devenait ensuite incolore. Il a été obligé de changer de place, il ne pouvait pas rester dans cette misère, même s'il savait que la misère c'était lui-même et qu'il n'y avait aucune différence entre le liquide séjournant en lui et celui qui s'amassait en flaque sur le sol, il a entendu des pas derrière la porte et a senti de tout son corps le loquet métallique tiré comme s'il glissait dans son cerveau avec une lenteur insupportable, a respiré profondément, pris d'une peur inimaginable, il a été quelques instants paralysé, s'est blotti dans un coin de tout son être, il aurait voulu disparaître, la porte s'est ouverte avec un bruit assourdissant. Des forces inhumaines l'ont relevé, installé sur un fauteuil, ses bras et ses jambes serrés fortement par des sangles en cuir qui lui écrasaient les veines et les tendons, il a été emmené et il a revu le couloir interminable avec des centaines de portes métalliques semblables à celle derrière laquelle il avait été enfermé des jours entiers, à chaque coin s'ouvrait un autre couloir exactement identique, après chaque escalier roulant il y avait d'autres centaines de portes, c'était un labyrinthe et l'idée qu'il ne pourrait pas s'en

échapper lui a traversé l'esprit. À un certain moment, sans qu'il s'en rende compte, les portes avaient été remplacées par d'énormes projecteurs qui laissaient voir des cours et des hangars démesurés. Des halles avec des instruments qui descendaient du plafond, des cours couvertes de cadavres d'hommes, cours gigantesques, de centaines de mètres de longueur chacune, jonchées de tas de cadavres sur des tas de cadavres, nombreux au point de ne plus transmettre le sentiment de mort mais plutôt une sensation de beauté, une fascinante géométrie du corps humain dans toutes ses hypostases : corps contorsionnés, pliés dans les positions les plus inimaginables, des corps semblant posséder plusieurs bras, pieds, parfois plusieurs têtes, des corps qui, au-delà des parois en verre, le calmaient et lui donnaient le sentiment d'appartenir au monde. Par un caprice du lieu d'où il regardait, il a vu, à côté d'une des fenêtres, avec toute la précision dont il était encore capable après le mirage des cadavres, la tête de sa femme, une tête d'ange qui s'était mise comme exprès devant la vitre et le contemplait avec une sérénité qui l'a fait, durant l'intervalle d'une respiration, retomber amoureux d'elle. Son être, sans sexe maintenant, aimait ce reste d'être sans sexe qui le regardait par la paroi de verre. Une quiétude inconnue jusque-là s'est lovée dans son cœur ; il a respiré profondément, il a regardé ses mains qui ne serraient plus les barres en acier du fauteuil, a regardé droit devant lui, non loin de là on aurait dit que se profilait une porte s'ouvrant. Au bout de l'énorme salle on apercevait une lumière telle qu'il n'en avait encore jamais vu, comme une rédemption. Il est resté seul, les pas quasi imperceptibles qui l'avaient conduit ici s'éloignaient. Il y avait là de l'outillage, des grues, des bandes roulantes, des scies, des guillotines gigantesques dont il soupçonnait l'utilisation, des jets d'eau qui nettoyaient le sol, une odeur de propreté comme il n'en avait plus senti depuis longtemps, tout cet espace dans un labyrinthe formé par de petites niches

destinées à recevoir des fauteuils comme le sien. Il a surtout remarqué les tapis roulants et ceux qu'ils transportaient, et il s'est rendu compte qu'il s'y retrouverait lui aussi finalement, il a compris que rien dans toute sa vie n'annonçait la possibilité de voir ce qui arrive avant le Moment, non, une pareille chose ne pouvait pas être annoncée, ce sentiment-là n'aurait pas pu se raconter. On ne peut pas dire à quel point c'est juste auparavant, parce que chacun voit pour lui-même, c'est le grand secret, c'est peut-être bien pour cela que j'ai vécu, s'est-il dit mentalement. Un soubresaut lui a fait comprendre qu'il était sur un tapis roulant et qu'il n'avait plus besoin d'aide dorénavant. Des bras métalliques se rapprochèrent doucement, il a tenté de les éviter s'enfonçant dans son fauteuil, de se confondre avec le siège, il a rentré la tête et a contracté ses mains et ses jambes jusqu'à sentir que les sangles lui sciaient les veines, les bras de fer le saisirent, sa tête fut immobilisée par une force inouïe, la force de la machine, le siège sur lequel il était assis a glissé vers une niche du mur métallique proche. Il n'a pas vu défiler sa vie devant ses yeux mais il a senti une peur qui paralysait tout son corps, lui coupant la respiration et il s'est laissé envahir, en même temps, par l'amour indicible pour la femme qu'il avait vue derrière la vitre du couloir, ses yeux le calmaient, ses cheveux soyeux lui caressaient le visage. Il a regardé devant lui et a bondi du lit, chancelant jusqu'à la porte, s'est collé au bois le séparant du monde et il y est resté haletant et attendant que l'image qu'il venait de voir s'efface de son esprit, attendant une quiétude dont il était sûr qu'elle viendrait. Il s'est accroupi, a glissé une main entre ses jambes, s'est caressé instinctivement et il a compris que rien n'était vrai, a senti un coin de son œil s'humidifier.

Après des semaines où personne n'avait réussi à arracher un mot à Iochka, au bout de séances qui semblaient sans fin et qui – par un étrange retournement du sort – ne déclenchaient pas de disputes acerbes entre le

pope et le docteur, après nombreuses opinions sur ce qui arrivait à ce malheureux qui ne voulait plus parler et qui s'enfermait à la même heure, chaque jour, et ne sortait plus jusqu'au matin, ils avaient fini par comprendre quelque chose :

— Il est fou de douleur, mon père, écoute-moi, j'en ai déjà vu des comme lui et même toi tu en as vu.

— J'en ai vu, certes, mais pourquoi le sortir de chez lui et l'enfermer dans ton hospice, puisque c'est juste en face et que tu peux aller chez lui comme tu veux ?

Vasilé assistait sans rien dire, assis au coin de la table, parfois en souriant dans sa barbe et en attendant une explosion d'invectives qui ne se produisait plus, il s'ennuyait presque.

— Moi je suis d'avis de le placer dans une chambre à l'hôpital, on ne sait pas, s'il n'est plus chez lui, dans son élément, peut-être qu'il retrouvera ses esprits.

— Il les retrouvera sans doute, sois pas si naïf, disait le pope avec dépit. Qu'est-ce qui peut te passer par la tête, c'est incroyable !

Le docteur se mordait les lèvres, il invectivait mentalement le pope, mais rien ne sortait de sa bouche. Vasilé remplissait les verres et souriait en cachette, de toute façon il était là, il n'allait pas laisser Iochka dans le pétrin, il passait à toute heure de la sainte journée écouter à sa porte quand il ne l'avait pas déjà trouvé sur le banc devant sa maison, voilà à quoi il s'employait, lui, mais comment le faire comprendre à ces deux-là ? Vasilé ignorait qu'ils faisaient la même chose que lui, le prêtre un peu plus rarement, il est vrai, chaque fois qu'il descendait de l'ermitage – mais il s'était mis à descendre plus fréquemment justement pour voir ce qui se passait et aider éventuellement.

Mais au bout de longues semaines de discussions contradictoires, où l'homme solitaire de la maison d'en face ne semblait pas se ressaisir et à chacune de leurs questions répondait : « Qui est Iochka ? », même le pope a fini par donner raison au docteur et accepter que leur ami soit mis dans une chambre de l'hôpital pour y être soigné. Il n'y a pas eu de problème pour l'y amener, il les a traversés du regard comme s'ils n'existaient pas, il a pris sous le bras le baquet qu'il gardait à la cuisine, qui intriguait les deux autres, ignorant ce qu'il faisait avec, et il est parti avec le docteur comme de rien, sans aucune question, de toute façon ses yeux vides n'exprimaient plus rien depuis longtemps, et un mois plus tard, quand rien n'avait changé dans son comportement, mais qu'il commençait à marcher dans la cour de l'hospice et à regarder avec plus d'attention, il a retrouvé le don de la parole.

L'hôpital, construit sur la pente gauche de la route qui conduisait en montagne et comme appuyé à la forêt qui le surplombait, était une construction plutôt allongée, à un étage avec une véranda sur toute la longueur, fermée par des carreaux de verre, d'architecture simple. C'était un bâtiment formé pratiquement par deux couloirs bordés de chambres pas forcément grandes, mais assez lumineuses et spacieuses pour ne pas ressembler à une prison. Au rez-de-chaussée les chambres étaient moins nombreuses, huit à l'étage en nombre double, et en haut de la véranda encore des chambres en enfilade pouvant recevoir en tout cinquante-quatre patients. En réalité cela n'avait jamais dépassé quarante-cinq et à certains moments une vingtaine seulement, et bien éparpillés dans toutes les pièces. On aurait dit une maison de vacances assez grande plutôt qu'un hospice pour fous, et peut-être bien qu'il ne l'était pas vraiment. En réalité, beaucoup de ceux qui s'y trouvaient n'avaient jamais été fous de leur vie et ils ne savaient presque pas ce que cela voulait dire, ils y étaient enfermés

dans une autre sorte de prison, tout simplement. Enfermés pour en avoir trop dit ou pas assez, parce qu'ils avaient vu des choses ou au contraire n'en avaient pas vu, parce qu'ils avaient entendu et ont fait semblant de ne pas avoir entendu, parce qu'ils avaient fait des choses ou ne voulaient pas en faire, ou au contraire voulaient faire des trucs mais dans l'imagination d'une justice à jamais aveugle et à jamais divine, ils étaient forcément coupables, certains pour la simple raison qu'ils existaient et qu'ils ne devraient plus exister, chose sensée dans un monde où tous les hommes n'existent pas réellement. Beaucoup de patients de cet asile se comptaient parmi ceux qui n'ont pas eu de chance, qui, au lieu de se retrouver entre des murs qui assurent le pouvoir, se sont retrouvés un jour entre d'autres murs qui annulaient leur existence. Peut-être le savaient-ils. Peut-être pas. Au fond cela ne comptait plus, du moment que la vision portant le nom de vie, leur vie, se réduisait à vivre dans un espace clos et à ne pas parler de choses importantes puisque toutes les parois sont des êtres dotés d'ouïe et que toutes les fenêtres sont des transparences.

Il est vrai que régnait à l'intérieur de ce bâtiment plutôt calme une quiétude qui ne veillait sur aucune des choses alentour, des inflexions du silence qui, dans l'énorme oreille du monde, en disaient plus que les pauvres mots. Chacun de ceux qui s'y trouvait se taisait seul, car il existe autant de manières de se taire qu'il existe de mondes où le silence devient un cœur d'homme et puis un cœur plus grand, celui du monde, qui ne bat jamais, inquiet parmi les bruits qui l'entourent. Le pauvre mot, cette parole qui les décrivait globalement, la « folie », n'était pas seulement la forme du silence la plus proche de l'âme mais aussi la plus appropriée car rien n'aurait réussi à les faire parler excepté leur volonté, or la volonté n'est, quoi qu'on en croie, qu'habitude, le plus beau trait de l'homme. Ils étaient séparés, hommes / femmes, mais étaient-ils quand même ensemble ? Oui,

c’est vrai, comme il est vrai aussi que jamais jusque-là, et jamais après – ni dans ce bâtiment ni dans aucun autre du genre – n’était arrivé ni n’arriverait qu’un fou soit homme ou seulement femme mais un entre-deux, avec quelque chose des deux et rien de chaque, car la pureté de la folie ne peut être assimilée à rien de notre pauvre passage sur terre et donc, lorsque l’homme se lève en se taisant avec autant de beauté et que sa vie devient un long regard vers son soi, quand rien de ce qui est extérieur n’est utile, l’homme devenant concomitamment le dedans et le dehors, alors une partie de l’englobant « rien » se love dans l’homme et le hisse et le lave du misérable égo. C’est alors que l’on perd âge, visage, ressemblance et que tout gagne en une élévation supérieure, ignorée par l’homme. Et ce n’était peut-être pas un pur hasard si à côté de la chambre où Iochka vivait sa folie se trouvait, juste derrière la paroi, au point que leurs respirations auraient pu se mêler comme deux mains se parlant à travers la densité qui les séparaient, la chambre de cet autre homme qui dans sa jeunesse avait appris comment surprendre les visages sur du papier, le métier d’immortaliser en un instant nullement éphémère, et qui allait résister aux siècles. Instruit à l’étranger, photographe ambulant, il avait appris à surprendre l’âme sur ses photos, il y arrivait d’une manière dont il avait seul le secret, jusqu’à un certain point, mais quand ce secret a été dévoilé il l’avait rejeté dans la vallée pour le restant de sa vie, son nom même n’avait plus de sens et le temps s’était alors arrêté, les choses n’ayant de sens que si elles existent et si elles sont parfois la cause d’autres choses, pas forcément parce qu’elles se suivent dans un ordre dépourvu de signification que, faute d’autre mot approprié, on appelle temps. Or, cet homme avait perdu sa femme, à la fleur de l’âge. De grosses souffrances et moult tristesses, il s’est effondré, plongé dans de tels tourments qu’il avait franchi le seuil de la raison et de la folie, et était resté dans la déraison. Et sa pensée en était arrivée, pas d’un coup

mais petit à petit, à mesure qu'il parcourait le monde à la recherche de la meilleure photo de l'âme, à l'idée que le mode le plus simple d'enregistrer pour toujours une figure n'était pas celui auquel il avait habituellement recours, c'en était un qu'il fallait améliorer. Alors, chaque fois qu'il photographiait un beau visage humain, étant chose connue que seul le beau comporte en soi une âme, il restait un long moment à l'endroit où il avait fait la belle photo et ensuite, à des heures tardives, quand les gens semblaient se reposer, il entrait dans la maison de la personne au beau visage, il s'en emparait en lui écourtant la vie. Avec des soins particuliers, avec un art inhabituel nulle part appris, il détachait des muscles et des os de la tête la figure de la personne et l'emportait, la conservant, lui seul savait comment, et la photographiant à mesure qu'elle perdait toute trace de vie, le rendant visage sans visage, beauté. Après des années, lorsqu'il avait été attrapé agissant de la sorte et que personne n'aurait su dire combien de figures il avait photographiées et combien de vies il avait ainsi ôtées, il n'avait plus dit un mot. Il s'était tu, lui-même visage sans visage depuis longtemps, dans l'attente d'un sort qui de toute façon lui était indifférent. Dans sa proximité, un étage plus bas, en diagonale, se trouvait la femme que le docteur avait mentionnée dans ses nombreux cahiers, la belle femme, sans âge aurait-on dit, les cheveux blonds et les yeux d'un vert intense, presque dur. Lorsqu'on l'avait amenée à l'hospice, dans le fourgon bien connu, elle en était descendue en riant et en dansant, avait embrassé tous ceux qui étaient là, était entrée dans le bâtiment en chantant une chanson gaie, réminiscence d'une enfance que personne ne connaissait, et durant toutes les années qu'elle avait passées là-bas, on ne l'avait jamais vue triste. Elle était dans un bonheur sublime, continuel, plus heureuse que les anges du pope – avait noté le docteur sur une page de ses multiples cahiers, en rouge et souligné de surcroît. Et ce bonheur – avait-il appris par la suite

mais sans le consigner ni laisser de traces, autres que celles livrées par la femme elle-même – venait du fait que depuis qu'elle était jeune fille, que l'adolescente avait quitté l'enfance et entamait l'âge d'être femme, son désir, son envie la plus ardente avait été de manger les parties honteuses de ceux avec lesquels elle s'accouplait, jeunes, vieux, hommes dans la fleur de l'âge qui tombaient dans son escarcelle, tout sans restriction, pour elle les avoir équivalait à les manger. Vivants. Elle les mangeait et les regardait droit dans les yeux pendant ce temps et son âme immortelle s'en réjouissait et à la fin, elle riait du même rire cristallin qu'elle avait en descendant du fourgon dans lequel elle avait vu le monde pour la dernière fois, avant même d'arriver à la dernière porte qu'elle franchirait un jour. Peut-être qu'on n'aurait jamais eu vent de ses agissements parce que les gens mouraient et qu'elle partait toujours loin de là, toujours plus loin, si tout à coup elle n'avait pas eu une autre lubie : les femmes aussi lui plaisaient, elle leur dévorait les parties honteuses, mais tout avait fini le jour où, effondrée dans l'amour de soi, comme elle n'arrivait pas à se mordre à l'endroit en question, elle s'était minutieusement coupée son propre corps se mangeant elle-même, s'était écroulée dans sa propre douleur et avait été découverte presque morte à côté de celle qu'elle avait dégustée juste avant de s'autodéguster.

Et nombreux furent ces gens internés, certains vivaient encore, d'autres y étaient morts, et parmi eux il y avait de véritables fous, d'autres juste dans les papiers officiels, quant à Iochka, il se taisait ou parlait en déraisonnant, il était devenu une espèce de dingue qui allait bien un jour et déraisonnait le lendemain, qui avait des lubies, pris de tristesse ou de gaieté, la seule chose constante dans sa vie restait le remplissage du baquet – sans lequel il n'aurait pas quitté sa maison, le soir venu pour s'y laver et faire son affaire

honteuse dont le docteur n’avait jamais parlé à personne et que même ses subalternes avaient interdiction absolue de mentionner.

Et ainsi, de toquade en toquade et de caprice en caprice, semblant se ressaisir un jour et faisant les cent coups le lendemain, le brave Iochka avait décrété que la seule personne à laquelle il parlerait serait Iléana, sa *sœur* quand il devenait femme. En tant qu’homme, il ne parlait plus, refusant de dire quoi que ce soit, il vivait plus muet que jamais et on aurait dit que sa vie rapetissait, de l’économie des gestes aux regards butés, quand il fixait un objet des heures durant, sans bouger, sans donner le moindre signe qu’il était au monde, à côté des autres. Il n’y a qu’à Iléana qu’il racontait des choses et d’autres, entre elles se tissait un univers commun, inconnu du reste du monde mais d’autant plus authentique, plus vraisemblable que, chaque fois, il retrouvait existence sans que le motif qui avait poussé l’homme dans la folie existe, sans même qu’on ne l’évoque ou qu’on l’imagine.

Quant aux autres qui, chaque jour que Dieu a laissé sur terre, passaient voir Iochka et échanger avec lui, ils parlaient tout seuls. Soit sur le conseil du docteur, soit de leur propre chef, ils venaient et racontaient à l’homme taciturne les moindres détails de ce qui avait lieu dans la vallée, il ne semblait pas les écouter, il avait des yeux vides et ne leur accordait pas un seul regard, ne sursautait pas au son d’un nom connu, pas même une vibration de muscle n’avait été visible sur son visage lorsque Vasilé avait introduit dans ses histoires le petit Iochka, ramené en ville où il était devenu sinon un bon écolier au moins un élève honorable.

Sauf qu’à la suite de l’attendrissante histoire du parrain et même si à ces instants rien de l’être Iochka n’avait laissé voir qu’il savait que dans les paroles qui passaient sur lui, sans le toucher apparemment, il était question de l’enfant Iochka, les choses n’avaient pas été aussi simples que l’aurait

cru un observateur, comme par exemple le docteur qui regardait soucieux par la fenêtre de son cabinet ou comme une autre personne qui, sans donner l'impression de le faire, écoutait attentivement sur le banc voisin. Car quelques jours plus tard, lorsqu'il s'est assis avec Iléana pour une conversation pas des plus agréables, il sortait d'un autre de ses rêves étranges qu'il faisait les yeux ouverts, en fixant des points de l'espace qu'il était seul à voir et plongeant en lui, vers un monde qui n'était pas forcément meilleur. Ce matin-là, même avant de refuser une fois de plus les médicaments prescrits par le docteur et de s'asseoir pour regarder dans le vide, ses yeux avaient vu et ses oreilles entendu des choses sinon tout à fait stupéfiantes, du moins – croyait-il – vraies :

Il hurle, il hurle et frappe de ses petites mains sur la tête qui ne bouge plus, a posé la pierre et, avec de l'écume aux lèvres et en ahanant, il frappe avec toute la furie amassée ces derniers temps, ces dernières heures entre la tombée du soir et la venue du matin, frappe et hurle : Pourquoi l'as-tu tu-ée-pour-quoi ? et ne lui répond que le voile à présent un peu terne des yeux qui ne regardent plus, qui se sont séparés du cœur de l'ennemi et semblent des globes de verre égarés dans la nuit qui s'entête encore, dans la marge de cette forêt, à cacher les actes commis. Tout autour de lui, des couples de lutteurs acharnés, du corps-à-corps violent, des bandes d'enfants qui pourchassent d'autres bandes d'enfants, les lance-pierres sifflent dans l'air et des pierres tombent en pluie frappant sans discernement, des couteaux ensanglantés brillent dans la nuit presque transparente, la colère violente ne sera pas apaisée, même pas par le lever du soleil, rien ne sera comme avant. Sur un arbre au bord du chemin une fille est crucifiée, ses regards implorent, le visage sillonné de traces de larmes sèches. Il y a des morts aussi dans le chaos de la nuit mais personne ne les voit, le déchaînement de la fureur s'est étendu comme un incendie, et personne n'a cure de ces

quelques vies supprimées qui depuis longtemps ne valent plus rien. Quelques-uns sont retournés au camp, ils ont tout abandonné et avancent voûtés sur le terrain qui sépare la forêt des zones, leurs yeux sont pour l'instant les seules lumières dans la nuit qui ne semble pas finir. À côté de la voie ferrée il y a une rangée d'immeubles absolument identiques. Au milieu il y a un resto-cantine, à côté il y a une école et le tout est entouré par des terrains de sport d'où partent des sentiers qui mènent au cœur mystérieux de la forêt. Au-delà du périphérique, juste en face, accessible aux regards, le vieux fort de maintenance a été transformé lui aussi en camp de préparation. Ce qui se passe dans la nuit s'est produit d'autre fois et va se reproduire. Les bandes s'affronteront encore, il va de soi que l'esprit de combattant se forge le mieux dans ces déchaînements de colère qui ne se soldent habituellement pas par des morts, mais parfois on laisse les choses échapper au contrôle pour montrer aux enfants, justement, comme la situation est grave et de quoi ils doivent faire preuve pour servir la cause commune. L'enfant se relève de sur le corps inerte de son ennemi, essuie de sa manche la sueur du visage mêlée au sang, maintenant il regarde sa victoire d'un air fatigué, lève ses yeux, l'aube est là, à quelques dizaines de mètres de là deux groupes s'affrontent au couteau, ils tranchent dans le vif, hurlent, luttent dans une guerre de jeux qui n'est pas qu'à eux, lui avance, passe à côté d'eux tête baissée, signe qu'il ne va pas participer à cette rixe, il contourne les quelques corps gisant inertes sur les feuilles mortes, regarde le ciel rouge-sang vers le levant, les oiseaux ont commencé à gazouiller, les hurlements des derniers combattants ont baissé un peu d'intensité, dans une clairière deux garçons violentent on ne peut plus calmement une fille de la bande adverse, si ça se trouve un peu plus loin un autre met son lance-pierre dans sa ceinture avec le geste satisfait du faucheur qui a bien travaillé, au-delà d'une rangée droite d'arbres un groupe de bleus nettoient leurs armes

et les déposent en une pyramide qui restera là, lui, il s'éloigne petit à petit, retrouve le sentier principal, laisse tout derrière lui et marche toujours seul, sort son couteau de sa ceinture et l'essuie sur l'herbe chargée de rosée, s'assied au bord du sentier, se prend la tête dans les mains, le regard fixé sur le sol, lève les yeux au ciel, des larmes lui brouillent la vue, il pleure paisiblement, il pleure de fatigue et d'incompréhension, d'une tristesse qu'il ignore, effrayante. À quelques dizaines de mètres de lui, les instructeurs des deux camps tiennent une réunion, font des listes et prennent des notes, discutent de cette petite confrontation et tirent les conclusions pour l'avenir. Du côté droit, à quelques centaines de mètres de distance, arrivent des balles traçantes qui passent à côté de lui et vont se figer dans les arbres, des garçons plus grands d'un autre camp sont en train de régler probablement le tir d'une mitraillette. Le garçon s'approche de son instructeur, lui raconte ce qui s'est passé, une main paternelle lui caresse la tête et une voix amicale surplombe le bruit de plus en plus faible d'un avion qui s'éloigne et le réconforte en disant que ce genre de chose arrive et qu'il faut toujours être préparé pour faire face au meilleur comme au pire. À tout. Dans les yeux de l'enfant brillent quelques larmes, puis l'espoir naît et sur son visage apparaît un début de sourire. Il se laisse caresser la tête, il veut bien être consolé, la perte de la fille l'a affecté plus qu'il voudrait le laisser voir. Mais il sait que l'autre sait, rien n'échappe généralement aux instructeurs. L'enfant demande s'il peut aller la voir une dernière fois, on lui répond qu'elle a dû être déjà enlevée et qu'il pourra la voir plus tard durant la cérémonie. Il regarde dans les yeux celui qui est plus instruit que lui, il doit savoir ce qu'il dit, ça doit être comme ça et pas autrement. Il fait encore quelques pas et se pose sur l'herbe humide de la rosée du matin, prend la bouteille d'eau de son petit sac à dos et boit assoiffé les dernières gouttes qui restent. Une grande paix lui gonfle le cœur, l'instructeur s'approche et

s’assied à côté, sort un livre de sa poche poitrine et se met à lire : *Heureux les pauvres d’esprit car le royaume des cieux est à eux ; heureux les doux car ils hériteront de la Terre.* Le regard de l’enfant se lève vers les mots comme une interrogation plus ample, il baisse la tête, observe les petites mottes de terre et l’herbe qui pousse entre. Il se met debout, prend son sac à dos et le fixe de façon réglementaire, reprend le chemin avec des pas sûrs, revient brusquement, contourne les arbres, retrouve l’endroit où il l’a vue la dernière fois, elle n’y est plus, il n’y a plus rien là-bas, il n’y a plus rien, revient sur ses pas, s’appuie contre un arbre et regarde le lever du soleil qui ne la couvrira pas, repart dans la direction d’où viennent les bruits, fait le trajet jusqu’au repaire, il le voit, les adolescents se servant de la mitraillette sont encore à leur poste, n’ont pas encore reçu ordre de se retirer, il sort le couteau de sa ceinture et se dirige fermement vers eux, l’un d’eux le voit, le somme de s’arrêter, tout est fini, ça ne sert à rien de faire ça, il continue d’avancer, s’approche, le jeune vise son corps et le transperce d’une rafale courte et bien ciblée.

Ces choses-là, Iochka les a racontées à Iléana en chuchotant ; il ne croyait pas non plus aux visions, c’était dans les longs soubresauts de son esprit qui le portaient comme vers une autre vie, dans d’autres époques, en d’autres lieux qu’il n’avait jamais vus en réalité même s’ils ressemblaient aux endroits où il avait vécu.

Durant ces instants, dans le bref intervalle entre son récit et le rien qui s’entrevoyait dans le regard intelligent de la femme, dans l’éclair séparant un œil fermé du même œil ouvert, et faisant venir le monde à l’intérieur de l’homme, le mouvement spasmodique d’une main plus minérale que les pierres de sous le banc et plus vieillie que les gens alentour, dans une brève respiration entrecoupée, après tant de temps, le brave Iochka a regardé autour de lui et a trouvé en lui ce qu’il n’avait jamais perdu. Dans le

susurrement continuel de l’eau, dans le bruissement jamais menaçant de la forêt en cet automne tardif, dans l’absence des chants des oiseaux et dans la lumière verte d’une matinée comme une autre, il est revenu à lui. Et quand la femme, plutôt craintive, posant sur lui des regards non pas interrogatifs mais sereins, a quitté le banc sur lequel elle était restée avec le malade, il s’est vu en pyjama et pantoufles aux pieds, il a vu ses mains, si propres à présent et il a dit :

— Attends-moi, je vais à la maison.

— Ben…

Elle n’a rien ajouté. Iochka est sorti par le portail comme il était entré, le même et pourtant un autre, taciturne, endeuillé, sans rien se rappeler du temps passé là-bas, il a quitté l’hospice et en quelques enjambées il a atteint sa maison, tout à coup envahi par la honte de se balader sur le chemin désert en pyjama et en pantoufles. Il est entré dans sa maison, il s’est changé (chemise usée, vieille salopette, brodequins), il s’est versé un petit verre de *horinca*[19] de la bouteille qui n’avait pas bougé du rebord intérieur de la fenêtre et il est allé s’asseoir sur le banc de devant sa maison.

Et il n’a plus bougé. Il n’avait rien à faire, comme s’il n’y avait jamais rien eu et qu’il n’y aurait plus jamais rien à faire, le monde reprenait ses marques, le ruisseau en face et les arbres et la montagne blanche d’en haut et le son réuni de ces choses-là représentaient le monde depuis ses débuts jusqu’à sa fin. Le docteur n’a pas tardé à venir de l’hôpital, il s’approchait vite, un peu inquiet, le visage cramoisi. Mais dès qu’il a été devant l’homme, il s’est calmé brusquement. Il n’a rien trouvé à dire, s’est assis à côté de lui sur le banc, s’est versé un verre de *horinca* et il est resté quasiment immobile, comme l’autre, à regarder et écouter le monde. Pas surprenant si son esprit s’était vidé en quelques instants, et il était maintenant comme celui de Iochka, un endroit où apparemment il ne se

passait rien. Ce n’était qu’une chose en rien différente des autres, pas même vivante. Quand du côté des baraquements a fait son apparition le contremaître, d’abord son ombre, allongée et colorée dans tous les tons des ombres, puis ses brodequins énormes, au-dessus desquels les regards des deux autres ne sont pas montés, c’était comme si le silence avait augmenté en intensité, devenant une sorte de dire, une sorte de compréhension. Ils y sont restés et ils y ont bu en silence, tous les trois collés à leurs pensées et à leurs questions et regardant sans intention particulière les choses qui continuaient d’être.

Iochka s’est levé. De ses paumes bien plus propres depuis son séjour à l’hôpital il a arrangé sa salopette. Puis a regardé autour de lui comme au réveil d’un long sommeil, comme après un voyage dans les ténèbres, et il est parti vers la vallée. Le docteur s’est mis debout, a finalement regardé Vasilé et ils sont partis sur les traces de l’homme presque souriant qui ne semblait pas vouloir arriver à une destination précise. Il ne marchait ni lentement ni trop vite, il ne regardait rien de spécial, de temps en temps il s’arrêtait et semblait se rappeler quelque chose, il reprenait sa marche, ses pas soulevaient des brins de poussière dans l’air de l’après-midi qui n’arrivaient nulle part. Il a beaucoup marché et lorsqu’il a atteint le sentier qui mène à l’ermitage, il a commencé à monter comme s’il n’avait jamais fait que ça, comme s’il n’y avait pas d’autre sentier à prendre. Les deux autres le suivaient sans rien dire, et comme sans aucun but. Tel un animal apaisé, tel un corps libéré de ses vêtements, Iochka montait vers l’ermitage avec le même calme que dégage la lumière quand elle brille pour couvrir le monde.

Arrivé là-haut, il a poussé le portillon et a hoché la tête en signe de dépit, personne ne le réparerait jamais, ce portail. Il s’est approché du petit monticule de terre dans la cour, a regardé paisiblement la croix en bois et

les mots inscrits dessus, s’est penché pour aplatir une boursouflure formée par d’obscures raisons, puis il s’est assis à côté et a continué de regarder dans le vide. Sorti de sa cellule, le prêtre s’est approché des trois hommes et s’est mis à se taire avec eux.

OceanofPDF.com

NOTES

1. Staline.

2. NdT : Un des premiers hommes de lettres roumains devenu métropolite (titre donné aux archevêques de l'Église orthodoxe) et dont l'ouvrage cité ici a beaucoup circulé à l'époque. Il a eu une importance semblable à la Bible de Luther pour l'allemand.

3. NdT : Le nom allemand de la ville roumaine de Braşov.

4. Ce mot désigne plutôt une remorque mobile aménagée en espace habitable.

5. NdT : Marque soviétique. En langue russe, « Pobeda » veut dire « victoire ».

6. NdT : Il s'agit de Nicolae Ceauşescu porté au pouvoir après la mort de Gheorghe Gheorghiu-Dej.

7. NdT : (voir la note précédente) Allusion au moment de la mort de Gheorghe Gheorghiu Dej et à l'arrivée au pouvoir de Ceauşescu.

8. NdT : Pour marquer le deuil, durant plusieurs jours, les hommes de rite orthodoxe ne se rasent plus.

9. NdT : Selon une vieille tradition roumaine, on reçoit tout hôte de marque avec du pain et du sel en signe d'hospitalité.

10. NdT : Allusion à la chanson de Tudor Gheorghe créée dans les premiers moments de la Révolution de décembre 1989, dédiée à la ville martyre de Timişoara.

11. NdT : On est, au cœur des Carpates, dans la région de Braşov où passait, autrefois, la frontière entre la Transylvanie et la Valachie, la Roumanie du Sud.

12. NdT : Terme désignant dans l'histoire roumaine une période où le parti communiste avait fonctionné dans l'illégalité, dirigé par le Komintern de Moscou (1921-1944), époque dont le régime populaire instauré après la Seconde Guerre mondiale a fait son blason doré.

13. NdT : Nom qui désigne un groupe de musiciens populaires jouant de divers instruments.

14. NdT : Immatriculation des voitures des fonctionnaires supérieurs de l'Administration.

15. NdT : Allusion à Staline et à la ville de Braşov dont le nom, durant la période staliniste avait été changé en « La Ville Staline ».

16**.** NdT : Prononcé *moacha*, ce mot désigne généralement la sage-femme ou, parfois, une femme de la famille ou de la communauté villageoise qui assistait la mère durant l'accouchement et qui devenait du fait une sorte de petite marraine de l'enfant.

17**.** NdT : Expression qui vient de l'histoire des Roumains souvent attaqués par les Ottomans, utilisée lorsqu'on veut calmer hommes et évènements.

18**.** NdT : Chez les orthodoxes persiste la croyance qu'il faut absolument que la fin d'une personne soit accompagnée par la lumière.

19**.** NdT : Le nom régional, originaire du Maramures, qui désigne une eau-de-vie très forte.

OceanofPDF.com

DANS LA MÊME COLLECTION

FICTIONS

APOSTOLIDES, Marianne, *Elle nage,* 2021
(traduit de l'anglais par Madeleine Stratford)
BOUCHARD, Mylène, *Ma guerre sera avec toi,* 2006
BOUCHARD, Mylène, *La garçonnière,* 2009 ; 2013 ; 2020
BOUCHARD, Mylène, *Ciel mon mari,* 2013
BOUCHARD, Mylène, *L'imparfaite amitié,* 2018
BOUCHARD, Sophie, *Cookie,* 2008
BOUCHARD, Sophie, *Les bouteilles,* 2010
BOUCHET, David, *Soleil*, 2015
CANTY, Daniel, *Wigrum,* 2011
CARON, Jean-François, *Nos échoueries*, 2010
CARON, Jean-François, *Rose Brouillard, le film,* 2012
CARON, Jean-François, *De bois debout,* 2017
D., Louise-Amada, *Au temps sublime*, 2022
DECHAMPLAIN, Virginie, *Les falaises*, 2020
DESCHÊNES, Marjolaine, *Fleurs au fusil*, 2013
DESJARDINS, Antoine, *Indice des feux*, 2021
DROUIN, Marisol, *Quai 31*, 2011
FULAŞ, Cristian, *Iochka*, 2022
(traduit du roumain par F. et J.-L. Courriol)
GAGNÉ, Mireille, *Le lièvre d'Amérique*, 2020
GUAY-POLIQUIN, Christian, *Les ombres filantes*, 2021

KAWCZAK, Paul, *Ténèbre*, 2020

LAVERDURE, Bertrand, *Bureau universel des copyrights*, 2011

LAVERDURE, Bertrand, *La chambre Neptune*, 2016

LEBLANC, Suzanne, *La maison à penser de P.*, 2010

LÉTOURNEAU, Sophie, *Chasse à l'homme*, 2020

LÉVEILLÉ-TRUDEL, Juliana, *Nirliit*, 2018

MARCOUX-CHABOT, Gabriel, *La Scouine*, 2018

MC CABE, Alexandre, *Chez la Reine*, 2014

MC CABE, Alexandre, *Une vie neuve*, 2017

NASRALLAH, Dimitri, *Niko*, 2018
(traduit de l'anglais par Daniel Grenier)

NASRALLAH, Dimitri, *Les Bleed*, 2019
(traduit de l'anglais par Daniel Grenier)

SCALI, Dominique, *Les marins ne savent pas nager*, 2022

TANNAHILL, Jordan, *Liminal*, 2019
(traduit de l'anglais par Mélissa Verreault)

THÉORET, France, *Les querelleurs*, 2018

TREMBLAY, Larry, *Tableau final de l'amour*, 2021

TUCKER, Aaron, *Oppenheimer*, 2020
(traduit de l'anglais par Rachel Martinez)

VERREAULT, Mélissa, *Voyage léger*, 2011

VERREAULT, Mélissa, *Point d'équilibre*, 2012

VERREAULT, Mélissa, *L'angoisse du poisson rouge*, 2014

VERREAULT, Mélissa, *Les voies de la disparition*, 2016

VILLENEUVE, Mathieu, *Borealium tremens*, 2017

OceanofPDF.com

La Peuplade a été fondée
par Mylène Bouchard
& Simon Philippe Turcot.



OceanofPDF.com

Design graphique et mise en page
Atelier Mille Mille

Direction littéraire
Mylène Bouchard

Édition
Mylène Bouchard & Paul Kawczak

Révision linguistique
Pierrette Tostivint

Correction d’épreuves
Marc-Antoine Gilbert

Adaptation numérique
Studio C1C4

.

Photographie en couverture
Andrei Pacuraru

OceanofPDF.com